André Maurois

Climats

Le LIVRE de POCHE

Université

texte présenté par Richard Arbelot

Le
LIVRE
de
POCHE

CLIMATS

ŒUVRES D'ANDRÉ MAUROIS

ROMANS

Les Silences du Colonel Bramble.
Les Discours du Docteur O'Grady.
Nouveaux Discours du Docteur O'Grady.
Ni Ange ni Bête.
Climats.
Les Roses de Septembre.

Le Cercle de Famille.
L'Instinct du Bonheur.
Bernard Quesnay.
Voyage au Pays des Articoles.
Le Peseur d'Ames.
La Machine a lire les Pensées.
Toujours l'Inattendu arrive.
Terre promise.

BIOGRAPHIES

Ariel ou la Vie de Shelley
Byron Lyautey
Disraeli Les Trois Dumas
Lélia ou la Vie de George Sand.

Edouard VII et son Temps.
Chateaubriand.
A la Recherche de Marcel Proust.

ESSAIS

Tourgueniev.
Les Mondes imaginaires.
Études anglaises.
Magiciens et Logiciens.
Dialogues sur le Commandement.
Aspect de la Biographie.
Mes Songes que voici.
Sentiments et Coutumes.

La Conversation
Rouen.
Un Art de Vivre.
Alain.
Études littéraires.
Mémoires.
Espoirs et Souvenirs.
Études américaines.
Les Sept Visages de l'Amour.

HISTOIRE

Histoire d'Angleterre.
Histoire des États-Unis

Histoire de France

DIVERS

Ce que je crois. (Les Cahiers Irréguliers n° 3.)
Conseils a un jeune Français partant pour l'Angleterre.

Textes choisis et présentés par A. Maynial.
Conseils a un jeune Français partant pour les États-Unis.

Parus dans le Livre de Poche

Les Silences du Colonel Bramble *suivi des* Discours *et des* Nouveaux Discours du Docteur O'Grady.
Le Cercle de Famille.
Ni ange, ni bête
Histoire d'Angleterre.
Les Trois Dumas.

COLLECTION DIRIGÉE PAR MAURICE BRUÉZIÈRE
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE PRATIQUE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE DE PARIS

ANDRÉ MAUROIS
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Climats

Étude et notes de Richard Arbelot
Chef du département de français
de l'Université nationale d'Iran

Le LIVRE de POCHE
Université

GRASSET

© *André Maurois*, 1928.
Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

A SIMONE.

Toujours nous voulons chercher l'éternel ailleurs qu'ici; toujours nous tournons le regard de l'esprit vers autre chose que la présente situation et la présente apparence; ou bien nous attendons de mourir comme si tout instant n'était pas mourir et revivre. A chaque instant une vie neuve nous est offerte. Aujourd'hui, maintenant, tout de suite, c'est notre seule prise.

ALAIN

PREMIÈRE PARTIE

ODILE

PREMIÈRE PARTIE

Philippe Marcenat à Isabelle de Cheverny.

I

Mon brusque départ a dû vous surprendre. Je m'en excuse et ne le regrette pas. Je ne sais si vous entendez, vous aussi, cet ouragan de musique intérieure qui s'élève en moi depuis quelques jours comme les hautes flambées de Tristan. Ah! que je voudrais m'abandonner à la tourmente qui, avant-hier encore, dans la forêt, me jetait vers votre robe blanche. Mais j'ai peur de l'amour, Isabelle, et de moi. J'ignore ce que Renée, ce que d'autres, ont pu vous apprendre de ma vie. Nous en avons quelquefois parlé; je ne vous ai pas dit la vérité. C'est le charme des êtres nouveaux que cet espoir de transformer pour eux, en le niant, un passé que l'on eût voulu plus heureux. Notre amitié n'en est plus au temps des confidences trop flatteuses. Les hommes livrent leur âme, comme les femmes leur corps, par zones successives et bien défendues. L'une après l'autre, j'ai jeté dans la bataille mes troupes les plus secrètes. Mes souvenirs véritables, forcés dans leur réduit, vont se rendre et paraître au jour.

Me voici loin de vous et dans la chambre même où j'ai passé mon enfance. Au mur est accrochée l'étagère chargée de livres que ma mère, depuis plus de vingt ans, garde « pour l'aîné de mes petits-fils », dit-elle. Aurai-je des fils? Ce large dos rouge, taché d'encre, est mon vieux dictionnaire grec, ces reliures dorées, mes prix. Je voudrais tout vous dire, Isabelle, depuis le petit garçon tendre jusqu'à l'adolescent cynique, jusqu'à l'homme blessé, malheureux. Je voudrais tout vous dire, avec naïveté, avec exactitude, avec humilité. Peut-être, si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer. Tant pis. Il n'est pas inutile, fût-ce pour moi seul, de faire le bilan de ce qu'a été ma vie.

Vous souvenez-vous qu'un soir, en revenant de Saint-Germain, je vous ai décrit Gandumas? C'est un pays beau et triste. Un torrent traverse nos usines, construites au fond d'une gorge assez sauvage. Notre maison, petit château du XVI^{e} siècle comme on en trouve beaucoup en Limousin, domine une lande de bruyères. Très jeune j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil en comprenant que j'étais un Marcenat et que notre famille régnait sur ce canton. De la minuscule fabrique de papier qui pour mon grand-père maternel n'avait été qu'un laboratoire, mon père avait fait une vaste usine. Il avait racheté les métairies et transformé Gandumas, avant lui presque en friche, en un domaine modèle. Pendant toute mon enfance, je vis construire des bâtiments et s'allonger le long du torrent le grand hangar de la pâte à papier.

La famille de ma mère était limousine. Mon arrière-grand-père, notaire, avait acheté le château de Gandumas quand on l'avait vendu comme bien national. Mon père, ingénieur lorrain, n'était dans le pays que depuis son mariage. Il y avait fait venir un de ses frères, mon oncle Pierre, qui habitait Chardeuil, le village voisin. Le dimanche, quand il ne pleuvait pas, nos deux familles se donnaient rendez-vous aux étangs de Saint-Yrieix. Nous y allions en voiture. J'étais assis, en face de mes parents, sur un strapontin étroit et dur. Le trot monotone du cheval m'endormait; je regardais pour me distraire son ombre qui, sur les murs des villages ou sur les talus des routes, se pliait, avançait, nous dépassait, puis, au tournant, se reformait derrière nous. De temps à autre une odeur de crottin qui reste dans mon esprit, comme le son des cloches, liée à l'idée du dimanche, nous enveloppait comme un nuage, et de grosses mouches venaient se poser sur moi. Je haïssais les côtes plus que tout; alors le cheval se mettait au pas et la voiture montait avec une insupportable lenteur tandis que le vieux cocher Thomasson faisait claquer sa langue et son fouet.

A l'auberge nous trouvions mon oncle Pierre, sa femme et ma cousine Renée, qui était leur fille unique. Ma mère nous donnait des tartines de beurre et mon père nous disait : « Allez jouer. » Nous nous promenions, Renée et moi, sous les arbres ou au bord des étangs et ramassions, chacun de notre côté, des pommes de pin et des châtaignes. Au retour Renée montait avec nous et le cocher abattait pour qu'elle eût une place les rebords du strapontin. Pendant le trajet mes parents ne parlaient pas.

Toute conversation était rendue difficile par l'extrême pudeur de mon père qui semblait souffrir dès qu'un sentiment était exprimé en public. Quand nous étions à table, si ma mère disait un mot sur notre éducation, sur l'usine, sur nos oncles, ou sur notre tante Cora qui habitait Paris, mon père lui montrait d'un geste inquiet le domestique qui changeait les assiettes. Elle se taisait. Très jeune, je remarquai que mon père et mon oncle, s'ils avaient quelque reproche à se faire l'un à l'autre, chargeaient toujours leurs femmes de le transmettre avec de curieuses précautions Très jeune aussi, je sus que mon père avait horreur de la sincérité. Chez nous il était admis que tous les sentiments conventionnels sont vrais, que les parents aiment toujours leurs enfants, les enfants leurs parents, les maris leurs femmes. Les Marcenat voulaient voir le monde comme un paradis terrestre et décent et c'était en eux, me semble-t-il, plutôt candeur qu'hypocrisie.

II

La pelouse ensoleillée de Gandumas. Plus bas, dans la plaine le village de Chardeuil, voilé par une brume de chaleur tremblante. Un petit garçon, enfoncé jusqu'à mi-corps dans un trou qu'il a creusé près du tas de sable, guette, dans l'immense paysage qui l'entoure, l'arrivée d'un invisible ennemi. Ce jeu était inspiré par la lecture de mon livre favori, la *Guerre de Forteresse* de Danrit. J'étais, dans mon trou de tirailleur, le soldat de deuxième classe Mitour, et je défendais le fort de Liouville, commandé par un vieux colonel pour qui je me serais fait tuer avec joie. Je vous demande pardon de noter ces sentiments puérils, mais c'est là que je trouve la première expression d'un besoin de dévouement passionné qui a été un des facteurs dominants de mon caractère, bien qu'il se soit appliqué ensuite à des objets tout différents.

Dès ce temps-là je reconnais, si j'analyse, cette imperceptible parcelle encore saisissable en ma mémoire de l'enfant que j'ai été, que, dans ce désir de sacrifice, il y avait un peu de sensualité.

Très vite d'ailleurs mon jeu se transforma. Dans un autre livre, que l'on me donna pour le Jour de l'An et qui avait pour titre : *Petits Soldats russes,* je lus l'histoire d'une bande de lycéens qui décident de former une armée et choisissent pour reine une étudiante. La reine s'appelait Ania Sokoloff. « C'était une jeune fille remarquablement belle, svelte, élégante et adroite. » J'aimais le serment des soldats à la reine, les travaux accomplis par eux pour lui plaire et le sourire qui était leur récompense. Je ne savais pourquoi ce récit m'était tellement agréable, mais c'était ainsi, je l'aimais, et ce fut certainement par lui que se forma pour moi cette image de femme que je vous ai si souvent décrite. Je me vois marchant à côté d'elle sur les pelouses de Gandumas; elle me dit d'une voix grave des phrases tristes et belles. Je ne sais à quel moment, je me mis à l'appeler l'Amazone, mais je sais que toujours l'idée de hardiesse, de risque fut mêlée au plaisir qu'elle me donnait. J'aimais aussi beaucoup lire avec ma mère l'histoire de Lancelot du Lac et celle de Don Quichotte. Je ne pouvais croire que Dulcinée fût laide et j'avais arraché de mon livre la gravure qui la représentait, afin de pouvoir l'imaginer telle que je la souhaitais.

Bien que ma cousine Renée eût deux ans de moins que moi, elle fut longtemps ma camarade d'études. Puis, quand j'eus treize ans, mon père me fit entrer au lycée Gay-Lussac, à Limoges. Alors je logeai chez un de nos cousins et ne revins plus chez nous que le dimanche. J'aimais beaucoup la vie du lycée. Je tenais de mon père le goût des études, de la lecture; j'étais bon élève. L'orgueil et la timidité des Marcenat montaient en moi, inévitables comme leurs yeux brillants ou comme leurs sourcils un peu hauts. Le seul contrepoids à mon orgueil était l'image de la Reine à laquelle je restais fidèle. Le soir, avant de m'endormir, je me racontais des histoires et mon Amazone en était l'héroïne. Elle avait maintenant un nom, Hélène, car j'aimais Hélène d'Homère et mon professeur de seconde, M. Bailly, était responsable de cette aventure.

Pourquoi certaines images demeurent-elles pour nous aussi nettes qu'au moment de la vision, alors que d'autres, en apparence plus importantes, s'estompent puis s'effacent si vite? En ce moment, sur un écran intérieur et merveilleusement au point, je projette M. Bailly entrant en classe de son pas lent, un jour où nous devons composer en français; il accroche à une patère sa houppelande de berger et nous dit : « J'ai trouvé pour vous un beau sujet : la Palinodie de Stésichore... » Oui, je vois très bien encore M. Bailly. Il a une moustache épaisse, des cheveux en brosse, un visage fortement marqué par des passions sans doute malheureuses. Il tire de sa serviette un papier et dicte : « Le poète Stésichore, ayant maudit dans ses vers Hélène, pour les maux attirés par elle sur les Grecs, est frappé par Vénus de cécité et, comprenant alors sa faute, compose une palinodie où il exprime son regret d'avoir blasphémé contre la beauté. »

Ah! que j'aimerais à relire mes huit pages de ce matin-là. Jamais plus je n'ai trouvé ce contact parfait de la vie profonde avec la phrase écrite, jamais, sauf peut-être pour quelques lettres à Odile et, il y a huit jours à peine, pour une lettre que je vous destinais et ne vous ai pas envoyée. Le thème du sacrifice à la beauté éveillait en moi des résonances si profondes que, malgré ma grande jeunesse, je me sentis effrayé et que je travaillai pendant deux heures avec une ardeur presque douloureuse, comme si j'avais pressenti combien j'aurais de raisons d'écrire, moi aussi, au cours de ma vie terrestre et difficile, la palinodie de Stésichore.

Mais je vous donnerais une idée très fausse de ce qu'est l'âme d'un lycéen de quinze ans, si je ne vous disais que mon exaltation restait intérieure et parfaitement cachée. Mes conversations avec mes camarades sur les femmes et l'amour étaient cyniques. Quelques-uns de mes amis racontaient leurs expériences avec des détails techniques et brutaux. Moi, j'avais incarné mon Hélène en une jeune femme de Limoges, amie des cousins chez lesquels je logeais. Elle s'appelait Denise Aubry, était jolie et passait pour légère. Quand on disait devant moi qu'elle avait des amants, je pensais à Don Quichotte, à Lancelot, et j'aurais voulu attaquer à coups de lance les calomniateurs.

Les jours où Mme Aubry venait dîner, j'étais fou de bonheur et de crainte mêlés. Tout ce que je disais devant elle me paraissait absurde. Je détestais son mari, qui était un fabricant de porcelaine inoffensif et bienveillant. Dans la rue, en revenant du lycée, j'espérais toujours la rencontrer. J'avais remarqué qu'elle allait souvent, vers midi, acheter des fleurs ou des gâteaux rue Porte-Tourny, en face de la cathédrale. Je m'arrangeais pour être à cette heure-là sur le trottoir, entre le fleuriste et le pâtissier. Plusieurs fois elle me permit de l'accompagner jusqu'à sa porte, ma serviette de lycéen sous le bras

Quand l'été vint, je la vis plus facilement au tennis. Un soir, comme il faisait très beau, plusieurs jeunes couples décidèrent qu'ils dîneraient là. Mme Aubry, qui savait très bien que je l'aimais, me demanda de rester aussi. Le souper fut gai. La nuit tomba; j'étais couché sur le gazon, aux pieds de Denise; ma main rencontra sa cheville que j'enveloppai doucement sans qu'elle protestât. Il y avait derrière nous des seringas dont je sens encore le parfum très fort. On voyait les étoiles à travers les branches. Ce fut un moment de bonheur parfait.

Quand la nuit fut tout à fait noire, je devinai, rampant vers Denise, un garçon de vingt-sept ans, avocat célèbre à Limoges pour son esprit, et j'entendis malgré moi une conversation qu'ils eurent ensemble à voix basse. Il lui demanda de le rencontrer à Paris, à une adresse qu'il lui donna; elle murmura : « Taisez-vous », mais je compris qu'elle irait. Je n'abandonnai pas sa cheville qu'elle me laissa, heureuse, indifférente; mais je me sentis blessé et conçus soudain un mépris sauvage des femmes.

J'ai sur ma table, en ce moment, le petit carnet de collégien où je notais mes lectures. J'y vois : 26 juin, D, une initiale enveloppée d'un petit cercle. En dessous j'avais copié une phrase de Barrès : « Il faut faire un assez petit cas des femmes, mais nous émouvoir à les regarder et nous admirer de ressentir pour d'aussi maigres choses un sentiment aussi agréable. »

Pendant tout cet été je fis la cour à des jeunes filles. J'appris qu'on pouvait, dans les allées obscures, les prendre par la taille, les embrasser, jouer avec leur corps. L'épisode Denise Aubry semblait m'avoir guéri du romanesque. Je m'étais fait une méthode de libertinage et elle réussissait avec une certitude qui m'emplissait d'orgueil et de désespoir.

III

L'ANNÉE suivante, mon père, qui depuis longtemps était conseiller général, fut nommé sénateur de la Haute-Vienne. Notre mode de vie changea. J'achevai ma philosophie dans un lycée de Paris. Gandumas ne fut plus pour nous qu'une résidence d'été. Il fut convenu que je préparerais une licence en droit et ferais mon service militaire avant de choisir une carrière.

Aux vacances je revis Mme Aubry qui vint à Gandumas avec mes cousins de Limoges; je crus comprendre que c'était elle qui avait demandé à les accompagner chez nous. J'offris de lui montrer le parc et trouvai grand plaisir à la conduire vers un pavillon que j'appelais mon observatoire et dans lequel, au temps où je l'aimais, j'avais souvent passé des dimanches entiers dans une vague rêverie. Elle admira la profonde gorge boisée au fond de laquelle on apercevait des pierres entourées d'écume et les fumées légères de l'usine. Quand elle se leva et se pencha pour mieux voir le mouvement lointain des ouvriers, je plaçai ma main sur son épaule. Elle sourit. J'essayai de l'embrasser; elle m'écarta doucement, mais sans rigueur. Je lui dis que je retournerais à Paris en octobre, que j'aurais un petit appartement à moi sur la rive gauche, que je l'y attendrais. « Je ne sais pas, murmura-t-elle, c'est difficile. »

Dans mon carnet de l'hiver 1906-1907, je trouve de nombreux rendez-vous D. Denise Aubry m'avait déçu. J'avais tort. C'était une aimable femme, mais je voulais, je ne sais pourquoi, trouver en elle une camarade d'études en même temps qu'une maîtresse. Elle venait à Paris pour me voir, pour essayer des robes, des chapeaux. Cela m'inspirait un grand mépris. Je vivais dans les livres et ne pouvais comprendre que l'on fût différent de moi. Elle me demanda de lui prêter Gide, Barrès, Claudel dont je lui parlais tant; ce qu'elle m'en dit ensuite me blessa. Elle avait un joli corps; je la désirais très fort dès qu'elle retournait à Limoges. Quand j'avais passé deux heures avec elle, je souhaitais mourir, disparaître ou discuter avec un ami homme.

Mes deux camarades favoris étaient André Halff, un jeune Juif intelligent, un peu ombrageux, que j'avais rencontré à la Faculté de Droit, et Bertrand de Jussac, un de mes camarades de Limoges qui était entré à Saint-Cyr et venait passer les dimanches chez nous, à Paris. Quand j'étais avec Halff ou Bertrand, il me semblait que je plongeais dans une couche de sincérité plus profonde. A la surface était le Philippe de mes parents, être simple, fait de quelques conventions Marcenat et de quelques faibles résistances, puis venait le Philippe de Denise Aubry, sensuel et tendre par accès, brutal par réaction, puis le Philippe de Bertrand, courageux, sentimental, puis celui de Halff, précis et dur, et je savais bien qu'au-dessous il y avait encore un autre Philippe, plus vrai que tous les précédents, et qui seul aurait pu me rendre heureux si j'avais coïncidé avec lui, mais je ne cherchais même pas à le connaître.

Vous ai-je parlé de la chambre que j'avais louée dans un petit pavillon, rue de Varenne, et qui était meublée dans le goût sévère qui était alors le mien? Aux murs nus étaient accrochés un masque de Pascal, un masque de Beethoven. Etranges témoins de mes aventures. Le divan qui me servait de lit était recouvert d'une grosse toile grise. Sur la cheminée il y avait un Spinoza, un Montaigne, et quelques livres de science. Etait-ce désir d'étonner ou sincère amour des idées? Mélange, me semble-t-il, des deux sentiments. J'étais studieux et inhumain.

Denise me dit souvent que ma chambre l'effrayait, mais que pourtant elle l'aimait. Elle avait eu avant moi plusieurs amants; elle les avait toujours dominés. Elle s'attachait à moi. Je le note pour vous avec humilité. La vie nous apprend à tous qu'en amour la modestie est facile. Les plus déshérités plaisent quelquefois; les plus séduisants échouent. Si je vous dis que Denise tenait à moi plus que je ne tenais à elle, je vous raconterai avec la même sincérité les épisodes beaucoup plus importants de ma vie où la situation fut toute contraire. Pendant la période dont nous parlons, c'est-à-dire entre vingt et vingt-trois ans, j'ai été aimé, j'ai peu aimé moi-même. A la vérité, je n'avais aucune idée de ce qu'est l'amour. L'idée qu'on pût en souffrir me semblait d'un romantisme insupportable. Pauvre Denise, je la vois étendue sur ce divan, penchée sur moi et interrogeant avec angoisse ce front, pour elle si parfaitement fermé.

« L'amour — lui disais-je — qu'est-ce que c'est, l'amour?

— Vous ne savez pas ce que c'est? Vous le saurez... Vous aussi, vous serez pris. »

Je notais au passage le mot « pris » que je trouvais vulgaire. Le vocabulaire de Denise me déplaisait. Je lui en voulais de ne pas parler comme Juliette, comme Clelia Conti. Je faisais devant son âme les gestes agacés que l'on a devant une robe mal coupée. Je tirais en arrière, puis en avant, pour chercher un équilibre impossible. Je sus plus tard qu'elle avait alors acquis à Limoges une réputation d'intelligence et que mes efforts l'avaient aidée à faire la conquête d'un des hommes les plus difficiles de cette province. L'esprit des femmes est ainsi fait des sédiments successifs apportés par les hommes qui les ont aimées, de même que les goûts des hommes conservent les images confuses et superposées des femmes qui ont traversé leur vie et souvent les souffrances atroces que nous a fait subir une femme deviennent cause de l'amour que nous inspirons à une autre, et de son malheur.

M était Mary Graham, une petite Anglaise aux yeux voilés de mystère que j'avais rencontrée chez ma tante Cora. Il faut que je vous parle de cette tante puisqu'elle joue dans la suite de mon histoire un rôle intermittent, mais non sans importance. C'était une sœur de ma mère. Elle avait épousé un banquier, le baron Choin, et avait toujours eu, je ne sais pourquoi, l'ambition d'attirer chez elle le plus grand nombre possible de ministres, d'ambassadeurs et de généraux. Elle avait formé son premier noyau en étant la maîtresse d'un homme politique assez connu. Elle avait mérité la victoire en exploitant ce succès avec une méthode et une persévérance admirables. On la trouvait, avenue Marceau, tous les soirs à partir de six heures et elle donnait, chaque mardi, un dîner de vingt-quatre couverts. C'était un des rares sujets de plaisanterie de notre famille limousine que les dîners de tante Cora. Mon père soutenait, et je crois qu'il avait raison, qu'elle n'en avait jamais interrompu la série. En été, les dîners étaient transportés dans la villa de Trouville. Ma mère racontait qu'au moment où, sachant mon oncle à la mort (il avait un cancer de l'estomac), elle était venue à Paris pour assister sa sœur, elle était arrivée un mardi soir et avait trouvé Cora faisant sa table.

« Et Adrien? avait-elle demandé.

— Il est très bien, avait dit tante Cora, aussi bien que son état le comporte; seulement il ne pourra pas dîner à table. »

Le lendemain, à sept heures du matin, un domestique avait téléphoné à ma mère : « Mme la Baronne a le regret d'informer Mme Marcenat que M. le Baron est mort subitement cette nuit. »

Au moment de mon arrivée à Paris je ne souhaitais pas voir ma tante, ayant été élevé par mon père dans l'horreur du monde. Quand je la connus, elle ne me déplut pas. C'était une femme très bonne qui aimait à rendre service et qui avait acquis au contact de tant d'hommes chargés de fonctions diverses une connaissance un peu confuse, mais réelle, des rouages d'une société. Pour moi, jeune provincial curieux, elle était une mine de renseignements. Elle vit que j'avais plaisir à l'écouter et me prit en amitié. Je fus invité avenue Marceau tous les mardis soir. Peut-être mettait-elle d'autant plus de coquetterie à m'accueillir qu'elle savait mon père et ma mère hostiles à son salon et n'était pas mécontente de triompher d'eux en m'annexant.

Les équipes de tante Cora comprenaient naturellement un certain nombre de jeunes femmes, appât nécessaire. J'entrepris la conquête de plusieurs d'entre elles. Je les avais courtisées sans les aimer, par point d'honneur et pour me prouver à moi-même que la victoire était possible. Je me souviens du calme avec lequel, à la minute où l'une d'elles venait de quitter ma chambre en me souriant tendrement, je m'asseyais dans un fauteuil, prenais un livre et chassais sans effort son image.

Ne me jugez pas sévèrement. Je crois que beaucoup de jeunes hommes, comme moi, s'ils n'ont pas le bonheur de trouver tout de suite une maîtresse ou une femme très remarquable, en arrivent presque nécessairement à cet égoïsme hautain. Ils sont à la recherche d'un système. Les femmes savent par instinct que de telles entreprises sont vaines et ne les y suivent qu'avec condescendance. Quelque temps le désir fait illusion, puis, en deux âmes presque hostiles, un invincible ennui s'élève. Pensais-je encore à Hélène de Sparte? C'était un sentiment submergé que j'entrevoyais, cathédrale engloutie, sous les masses sombres de ma froide stratégie.

Quelquefois, au concert où j'allais le dimanche, j'apercevais de loin un ravissant profil qui me rappelait, par un choc étrange, la blonde reine slave de mon enfance et les châtaigniers de Gandumas. Alors, pendant tout le concert, j'offrais à ce visage inconnu les puissantes émotions soulevées par la musique, et il me semblait pendant quelques instants que, si je pouvais connaître cette femme, je trouverais enfin en elle l'être parfait et presque divin pour lequel je souhaitais vivre. Puis la reine déchue se perdait dans la foule et moi j'allais rejoindre rue de Varenne une maîtresse que je n'aimais pas.

J'ai peine aujourd'hui à comprendre comment je pouvais abriter deux personnages aussi contradictoires. Ils vivaient sur deux plans différents et ne se rencontraient jamais. L'amoureux tendre, avide de dévouement, avait reconnu que la femme aimée n'existait pas dans la vie réelle. Se refusant à confondre une image adorable et vague avec des figurantes trop grossières, il se réfugiait dans les livres et n'aimait plus que Mme de Mortsauf, Mme de Rênal. Le cynique dînait chez tante Cora et tenait à sa voisine, si elle lui plaisait, des propos gais et hardis.

Après mon service militaire, mon père m'offrit de diriger avec lui notre usine. Il avait maintenant transporté ses bureaux à Paris, où se trouvaient ses clients, grands journaux et grands éditeurs. Ses affaires m'intéressaient beaucoup et je les développai, sans cesser de continuer à suivre des cours et à lire. J'allais à Gandumas une fois par mois pendant l'hiver; en été, mes parents y vivaient et j'y passais quelques semaines. Je retrouvais avec plaisir, en Limousin, les promenades solitaires de mon enfance. Quand je n'étais pas à l'usine, je travaillais, soit dans ma chambre qui était restée la même, soit dans mon petit observatoire au-dessus du ravin de la Loue; toutes les heures je me levais, j'allais jusqu'au bout de la longue allée de châtaigniers, je revenais du même pas rapide et je reprenais ma lecture.

J'étais heureux d'être débarrassé des jeunes femmes qui, à Paris, étendaient sur ma vie un léger mais infranchissable réseau de rendez-vous, de plaintes et de bavardage. Cette Mary Graham dont je vous ai parlé était la femme d'un homme que je connaissais bien; il me déplaisait de serrer la main du mari. La plupart de mes amis l'eussent fait au contraire avec une ironique fierté. Mais la tradition de ma famille sur de tels sujets était sévère. Mon père avait fait un mariage de raison qui s'était, comme il arrive si souvent, transformé en mariage d'amour. Il avait été heureux à sa manière qui était silencieuse et grave. Il n'avait jamais eu d'aventures amoureuses, au moins depuis son mariage; pourtant je le devinais romanesque et sentais confusément que, comme lui, si j'avais le bonheur de trouver une femme qui ressemblât un peu à mon Amazone, je pourrais être heureux et fidèle.

IV

PENDANT l'hiver 1909 j'eus deux bronchites successives et, vers le mois de mars, notre médecin conseilla de m'envoyer pour quelques semaines dans le Midi. Il me parut plus intéressant de visiter l'Italie que je ne connaissais pas. Je vis les lacs du Nord, Venise et m'installai pour la dernière semaine de mes vacances à Florence. Le premier soir, à l'hôtel, je remarquai à la table voisine de la mienne une jeune fille d'une beauté aérienne, angélique, dont je ne pus détacher mes yeux. Elle était accompagnée d'une mère encore jeune et d'un homme assez âgé. En sortant de table je demandai au maître d'hôtel qui étaient mes voisines. Il me dit qu'elles étaient Françaises, s'appelaient Mme et Mlle Malet. Leur compagnon, général italien, n'habitait pas notre hôtel. Le lendemain, à l'heure du déjeuner, la table resta vide.

J'avais des lettres de recommandation pour plusieurs Florentins et une, entre autres, pour le professeur Angelo Guardi, le critique d'art, dont l'éditeur était un de mes clients. Je la fis porter et reçus le jour même une invitation à venir prendre le thé. Là, dans le jardin d'une villa de Fiesole, je trouvai une vingtaine de personnes parmi lesquelles étaient mes deux voisines. Sous un grand chapeau de paille, en robe de toile écrue à col marin bleu, la jeune fille me parut aussi belle que la veille. Je me sentis soudain timide et m'écartai du groupe où elle se trouvait, pour parler avec Guardi. A nos pieds était une pergola couverte de roses.

« J'ai fait mon jardin moi-même, me dit Guardi. Il y a dix ans, tout ce terrain que vous voyez était une prairie. Là-bas... »

En suivant le geste de sa main, je rencontrai les yeux de Mlle Malet et vis, avec surprise et bonheur, qu'ils étaient fixés sur les miens. Regard d'une infinie brièveté, mais qui fut le grain de pollen minuscule, tout chargé de forces inconnues, d'où naquit mon plus grand amour. Par là, je sus, sans une parole, qu'elle m'autorisait à être naturel et dès que ce fut possible je m'approchai d'elle.

« Quel admirable jardin! lui dis-je.

— Oui, dit-elle, et puis ce que j'aime tant à Florence, c'est que partout on voit la montagne, les arbres. J'ai horreur des villes qui ne sont que des villes.

— Guardi m'a dit que la vue, derrière la maison, est très belle.

— Allons voir », dit-elle gaiement.

Nous trouvâmes un épais rideau de cyprès; un escalier de pierre le coupait en son milieu et montait vers une niche de rocailles qui abritait une statue. Plus loin, à gauche, était une terrasse d'où l'on découvrait la ville.

Mlle Malet s'accouda près de moi et regarda longtemps en silence les dômes roses, les larges toits faiblement inclinés de Florence, et, dans le lointain, les montagnes bleues.

« Ah! que j'aime ça », me dit-elle avec ravissement.

Un mouvement très gracieux et très jeune rejeta sa tête en arrière, comme pour aspirer le paysage.

Dès cette première conversation, Odile Malet me traita avec une confiance familière. Elle m'apprit que son père était architecte, qu'elle l'admirait beaucoup, qu'il était resté à Paris. Elle souffrait de voir auprès de sa mère ce général cavalier servant. Au bout de dix minutes, nous en étions aux confidences les plus intimes. Je lui parlai de mon Amazone, de l'impossibilité où j'étais de trouver aucun goût à la vie si je n'étais soutenu par un sentiment violent et profond. (Mon système cynique avait été balayé en un instant par sa présence.) Elle me raconta qu'un jour, quand elle avait treize ans, sa meilleure amie, qu'elle appelait Misa, lui ayant dit : « Si je te le demandais, te jetterais-tu par-dessus le balcon? » elle avait failli sauter du quatrième étage, histoire qui m'enchanta.

Je lui dis :

« Allez-vous beaucoup dans les églises, dans les musées?

— Oui, dit-elle, mais ce que j'aime par-dessus tout, c'est flâner dans les vieilles rues... Seulement j'ai horreur de me promener avec maman et son général, alors je me lève le matin de très bonne heure... Est-ce que vous aimeriez venir avec moi demain matin? Je serai à neuf heures dans le hall de l'hôtel.

— Je crois bien... Est-ce que je dois demander à votre mère l'autorisation de sortir avec vous?

— Non, dit-elle, laissez-moi arranger ça. »

Le lendemain, je l'attendis au pied de l'escalier et nous sortîmes ensemble. Les larges dalles des quais brillaient au soleil; quelque part une cloche tintait; des voitures nous dépassèrent en trottant. La vie devenait soudain très simple; le bonheur serait d'avoir toujours près de soi cette tête blonde, pour traverser une rue de prendre ce bras et de sentir sous la robe, pendant un instant, la chaleur d'un corps jeune. Elle m'emmena Via Tornabuoni; elle aimait les magasins de chaussures, de fleurs, de livres. Sur le Ponte Vecchio, elle s'arrêta longtemps devant des colliers de grosses pierres roses et noires.

« C'est amusant, dit-elle... Vous ne trouvez pas? »

Elle avait quelques-uns des goûts que j'avais jadis condamnés chez la pauvre Denise Aubry.

Que disions-nous? Je ne sais plus très bien. Dans mon carnet, je trouve : « Promenade avec O. San Lorenzo. Elle me décrit cette grande lumière qui, au couvent, était au-dessus de son lit et qui venait d'un volet éclairé du dehors par une lampe. En s'endormant elle la voyait grandir et se croyait au paradis. Elle me parle de la Bibliothèque rose; elle détestait Camille et Madeleine; elle ne peut supporter dans la vie le rôle de l'enfant sage. Ses lectures préférées sont les contes de fées et les poètes. Elle rêve quelquefois qu'elle se promène sous la mer et qu'autour d'elle nagent des squelettes de poissons, quelquefois aussi qu'une belette l'entraîne sous la terre. Elle aime le danger; elle monte à cheval et saute des obstacles durs... Elle a un joli geste des yeux quand elle cherche à comprendre quelque chose; elle plisse un peu le front et regarde en avant comme si elle ne voyait pas bien; puis se fait : « Oui » à elle-même; elle a compris. »

Je sens bien, en copiant pour vous cette note, que je suis impuissant à décrire les souvenirs de bonheur qu'elle évoque pour moi. Pourquoi éprouvais-je un tel sentiment de perfection? Ce que disait Odile était-il remarquable? Je ne le crois pas, mais elle possédait ce qui manquait à tous les Marcenat : le goût de la vie. Nous aimons les êtres parce qu'ils sécrètent une mystérieuse essence, celle qui manque dans notre formule pour faire de nous un composé chimique stable. Si je n'avais pas connu de femmes plus belles qu'Odile, j'en avais connu de plus brillantes, de plus parfaitement intelligentes, mais aucune n'avait su mettre comme elle le monde sensible à ma portée. Eloigné par trop de lectures, par trop de solitaires méditations, des arbres, des fleurs, de l'odeur de la terre, de la beauté du ciel et de la fraîcheur de l'air, je trouvais toutes ces choses cueillies chaque matin par Odile et mises par elle en gerbe à mes pieds.

Quand j'étais seul dans une ville, je passais mes jours dans les musées, ou bien je lisais dans ma chambre des livres sur Venise, sur Rome. On eût dit que le monde extérieur n'arrivait jusqu'à moi qu'à travers des chefs-d'œuvre. Odile tout de suite m'entraîna dans l'univers des couleurs, des sons. Elle m'emmena au marché aux fleurs, qui se tient sous les hautes arches du Mercato Nuovo. Elle se mêla aux femmes du peuple qui achetaient un brin de muguet, des branches de lilas. Elle aima le vieux curé de campagne qui marchandait les cytises enroulés autour d'un long roseau. Sur les collines, au-dessus de San Miniato, elle me donna les routes étroites, encadrées de murs trop chauds, au-dessus desquels moutonnaient des grappes de glycines touffues.

L'ennuyais-je en lui expliquant, comme je faisais avec le sérieux des Marcenat, les luttes des Guelfes et des Gibelins, la vie de Dante, ou la situation économique de l'Italie? Je ne le crois pas. Qui donc a dit, qu'entre homme et femme, c'est souvent une phrase naïve et presque sotte, dite par la femme, qui donne à l'homme l'invincible envie de baiser cette bouche enfantine, tandis que pour la femme souvent c'est au moment où l'homme est le plus grave et le plus durement logique qu'elle l'aime, elle, le plus fort? Peut-être était-ce vrai d'Odile et de moi-même. En tout cas, je sais bien que lorsqu'elle murmurait d'un ton suppliant : « Arrêtons-nous » en passant devant quelque boutique de fausse bijouterie, je ne critiquais pas, je ne regrettais pas, je pensais seulement : « Comme je l'aime », et j'entendais, avec une force croissante, ce thème du Chevalier protecteur, du dévouement jusqu'à la mort qui avait accompagné pour moi depuis l'enfance l'idée de l'amour véritable.

Ce thème, tout en moi le reprenait alors. Comme dans un orchestre une flûte isolée, esquissant une courte phrase, semble éveiller de proche en proche les violons, puis les violoncelles, puis les cuivres, jusqu'à ce qu'une énorme vague rythmée vienne déferler sur la salle, ainsi la fleur cueillie, le parfum des glycines, les églises blanches et noires, Botticelli et Michel-Ange, se joignaient tour à tour au chœur formidable qui disait le bonheur d'aimer Odile et de protéger, contre un invisible ennemi, sa parfaite et fragile beauté.

Le soir de mon arrivée, j'aurais désiré comme un inaccessible privilège une promenade de deux heures avec l'inconnue. Quelques jours plus tard, je considérais comme un esclavage insupportable de devoir rentrer à l'hôtel pour les repas. Mme Malet, inquiète, ne sachant pas très bien qui j'étais, essayait de ralentir la marche de notre intimité, mais vous savez ce que sont chez deux êtres jeunes ces premiers mouvements de l'amour; les forces qu'ils soulèvent semblent irrésistibles. Nous sentions vraiment sur notre passage se former des ondes de sympathie. La beauté d'Odile y aurait suffi. Mais elle me dit que notre couple avait plus de succès encore auprès de ce petit peuple italien qu'elle n'en avait eu seule. Les vetturini florentins nous étaient reconnaissants de nous aimer. Les gardiens de musée nous souriaient. Les bateliers de l'Arno levaient la tête avec complaisance pour nous regarder, accoudés au parapet, très près l'un de l'autre, afin de sentir la tiédeur de nos deux corps.

J'avais télégraphié à mon père que je croyais pouvoir me remettre complètement en restant encore une ou deux semaines. Il avait consenti. C'était maintenant tout le jour que je voulais avoir Odile à moi. Je louais une voiture et nous faisions ensemble de longues promenades dans la campagne toscane. Sur la route de Sienne, il nous sembla rouler dans un fond de Carpaccio. La voiture montait à l'assaut de monticules qui ressemblaient aux pâtés de sable des enfants et au sommet desquels étaient des villages irréels et crénelés. Les ombres massives de Sienne nous enchantèrent. En déjeunant avec Odile dans un hôtel obscur et frais, je savais déjà que je passerais toute ma vie en face d'elle. Pendant le retour, à la nuit, sa main se plaça dans la mienne. Le soir de cette promenade, je trouve dans mon carnet : « Sympathie évidente pour nous des chauffeurs, des femmes de chambre, des paysans. Sans doute voient-ils que nous nous aimons. L'art déployé par les gens de ce petit hôtel... Ce qui est exquis, c'est qu'avec elle je méprise tout ce qui n'est pas elle, elle tout ce qui n'est pas moi. Elle a un mouvement délicieux du visage qui exprime l'abandon et le ravissement. Dans ce mouvement, il y a de la mélancolie, comme si elle voulait fixer le moment présent et le garder dans ses yeux. »

Ah! que j'aime encore l'Odile de ces semaines florentines! Elle était si belle qu'il m'arrivait de douter de sa réalité. Je tournais la tête et lui disais : « Je vais essayer de rester cinq minutes sans vous regarder. » Je n'ai jamais pu résister plus de trente secondes. Il y avait dans tout ce qu'elle disait une extraordinaire poésie. Bien qu'elle fût très gaie, de temps à autre passait dans ses propos comme un son grave de violoncelle, une discordance mélancolique qui remplissait soudain l'air d'une menace confuse et tragique. Quelle était donc cette phrase qu'elle répétait alors? « *Fatalement condamnée...* Attendez... oui... *Sous l'influence de Mars, fatalement condamnée, fille aux cheveux d'or, prends* *garde à toi.* » Dans quel roman puéril, dans quel mélodrame, l'avait-elle lue, entendue? Je ne sais plus. Quand un soir, au crépuscule, dans un bois d'oliviers furtif et tiède, elle m'eut pour la première fois donné ses lèvres, elle me regarda avec une tristesse très douce et dit : « Vous vous souvenez, chéri, de la phrase de Juliette?... *J'ai été trop tendre et peut-être eussiez-vous pu craindre en m'épousant que ma conduite devînt trop légère...* »

Je pense avec plaisir à notre amour de ce temps-là; c'était un sentiment très beau et aussi fort chez Odile que chez moi. Mais, chez Odile, les sentiments étaient presque toujours contenus par l'orgueil. Elle m'expliqua plus tard que le couvent d'abord, puis la vie avec sa mère qu'elle n'aimait pas, l'avaient ainsi contrainte à « se fermer ». Quand ce feu caché paraissait, c'était par flammes violentes et brèves qui me réchauffaient le cœur d'autant plus vivement que je les sentais involontaires. De même que certaines modes en dissimulant aux yeux des hommes le corps tout entier des femmes donnait jadis du prix à une robe effleurée, la pudeur des sentiments, voilant à l'esprit les signes habituels des passions, fait apercevoir la valeur et la grâce de nuances imperceptibles de langage. Le jour où mon père me rappela enfin à Paris par un télégramme assez mécontent, je dus l'annoncer devant Odile chez les Guardi où elle était arrivée avant moi. Les gens qui étaient là, indifférents à mon départ, reprirent une conversation assez remarquable sur l'Allemagne et le Maroc. En sortant, je dis à Odile :

« C'est intéressant, ce qu'a dit Guardi. »

Elle me répondit presque avec désespoir :

« Je n'ai entendu qu'une chose, c'est que vous partez. »

V

Je quittai Florence fiancé. Il était nécessaire de parler de mes projets à mes parents; je n'y pensais pas sans inquiétude. Chez les Marcenat, le mariage avait toujours été considéré comme une affaire de clan. Mes oncles allaient intervenir et prendre des renseignements sur les Malet. Qu'apprendraient-ils? Je ne savais rien, moi, de la famille d'Odile et n'avais même jamais vu son père. Je vous ai dit que les étranges traditions des Marcenat voulaient que les nouvelles graves ne fussent jamais transmises directement à ceux qu'elles intéressaient, mais par un intermédiaire et avec mille précautions. Je priai ma tante Cora, qui était ma confidente favorite, de parler de mes fiançailles à mon père. Elle était toujours heureuse de prouver la qualité de son service de renseignements, qui était en effet remarquable, bien qu'il eût l'étrange défaut d'être composé d'agents trop haut placés dans la hiérarchie sociale car, si l'on voulait avoir quelques détails sur la vie d'un caporal, tante Cora ne pouvait les demander qu'au ministre de la Guerre, ou, sur un médecin de quartier de Limoges, qu'à un chirurgien des hôpitaux de Paris. Quand je lui nommai M. Malet, elle me répondit, comme je m'y attendais :

« Je ne le connais pas, mais s'il est quelqu'un, je le saurai tout de suite par mon vieux Berteaux, tu sais, cet architecte qui est de l'Institut, et que j'invite deux mardis par hiver parce que le pauvre Adrien chassait avec lui. »

Je la revis, quelques jours plus tard, et la trouvai sombre et animée.

« Ah! mon pauvre petit, me dit-elle, tu as de la chance de m'avoir consultée; ce n'est pas un mariage pour toi... J'ai vu mon vieux Berteaux; il connaît très bien Malet; il a été en loge avec lui pour le Prix de Rome; il dit que c'est un homme agréable et qui avait du talent, mais qui n'a pas réussi parce qu'il n'a jamais rien fait. C'est le type d'architecte qui est capable de dessiner un projet, mais qui ne surveille pas ses travaux et qui perd tous ses clients... J'ai connu ça quand j'ai construit Trouville... Ton Malet a épousé une femme que j'ai connue autrefois, quand elle était Mme Boehmer, je m'en suis souvenue quand Berteaux me l'a rappelé... Hortense Boehmer, je crois bien... C'est son troisième mari... Maintenant il paraît que la fille est, comme tu le dis, ravissante, et il est naturel qu'elle t'ait plu, mais, crois-en mon expérience, mon petit Philippe, ne l'épouse pas, et n'en parle ni à ton père, ni à ta mère... Moi, ce n'est pas la même chose — j'ai vu tant de gens dans ma vie —, mais ta pauvre mère... Je ne la vois pas avec Hortense Boehmer, ah! Dieu non! »

Je dis à ma tante qu'Odile était toute différente de sa famille, que d'ailleurs ma décision était prise et qu'il valait mieux qu'elle fût tout de suite approuvée chez moi. Après avoir un peu résisté, tante Cora consentit à parler avec mes parents, un peu parce qu'elle était bonne, un peu aussi parce qu'elle ressemblait à ces vieux ambassadeurs qui ont le goût passionné de la négociation et qui voient arriver une période de difficultés internationales, à la fois avec crainte parce qu'ils aiment la paix, et avec un secret plaisir parce qu'elle leur permettra d'exercer leur seul véritable talent.

Mon père se montra calme et indulgent. Il me demanda de réfléchir. Quant à ma mère, elle accueillit d'abord avec joie l'idée que j'allais me marier, mais, au bout de quelques jours, elle rencontra une vieille amie qui connaissait les Malet et qui lui dit que c'était un milieu très libre de mœurs. Mme Malet avait une mauvaise réputation; on lui prêtait encore des amants. Sur Odile on ne savait rien de précis, mais il était certain qu'elle avait été mal élevée, qu'elle sortait seule avec des jeunes gens et que d'ailleurs elle était trop jolie.

« Ont-ils de la fortune? » demanda mon oncle Pierre, qui naturellement assistait à la conversation.

« Je ne sais pas, dit ma mère. Il paraît que ce M. Malet est un homme intelligent, mais bizarre... Ce ne sont pas des gens pour nous. »

« Ce ne sont pas des gens pour nous » était une vraie phrase Marcenat et une terrible condamnation. Pendant quelques semaines, je crus que j'aurais grand mal à faire accepter mon mariage. Odile et sa mère rentrèrent à Paris quinze jours après moi. J'allai leur rendre visite. Les Malet habitaient rue Lafayette, au troisième étage. Une porte dissimulée dans un panneau conduisait aux bureaux de M. Malet et Odile m'emmena chez lui. J'étais habitué à l'ordre rigoureux qu'exigeait mon père de ses employés, aussi bien à Gandumas que rue de Valois; quand je vis ces trois pièces mal éclairées, ces cartons verts à demi déchirés et le dessinateur sexagénaire, je compris que l'informateur de ma tante avait eu raison de décrire M. Malet comme un architecte sans travail. Le père d'Odile était bavard, léger; il me reçut avec une cordialité un peu trop gaie, me parla de Florence et d'Odile sur un ton d'affection émue, puis me montra des dessins de villas qu'il « espérait » construire à Biarritz.

« Ce que j'aimerais beaucoup faire, ce serait un grand hôtel moderne, du type basque. J'avais soumis un projet pour Hendaye, mais je n'ai pas eu la commande. »

En l'écoutant, je me représentai avec crainte et ennui l'impression qu'il allait produire sur ma famille.

Mme Malet m'invita à dîner pour le lendemain. Quand j'arrivai, à huit heures, je trouvai Odile seule avec ses frères. M. Malet était dans son bureau et lisait; Mme Malet n'était pas encore rentrée. Les deux garçons, Jean et Marcel, ressemblaient à Odile et pourtant dès la première minute je sus que nous ne serions jamais intimes. Ils voulaient se montrer amicaux, fraternels, mais plusieurs fois pendant cette soirée, je saisis des regards échangés entre eux et des moues qui disaient clairement : « Il n'est pas drôle... » Mme Malet rentra à huit heures et demie et ne s'excusa pas. M. Malet, quand il l'entendit, parut, bon enfant, son livre à la main et, comme nous nous mettions à table, la femme de chambre fit entrer un jeune Américain, ami des enfants, qui n'était pas invité et qu'on accueillit avec de grands cris de joie. Odile, au milieu de ce désordre, gardait son air de déesse indulgente; elle était assise à côté de moi, souriait aux plaisanteries de ses frères et, quand elle me vit effarouché, les calma. Elle me paraissait aussi parfaite qu'à Florence, mais je souffrais, sans pouvoir bien définir ma souffrance, en la voyant au milieu de cette famille. Sous l'éclatante marche triomphale de mon amour, j'entendais en sourdine un motif Marcenat.

Mes parents firent une visite aux Malet et gardèrent, au milieu des effusions généreuses des parents d'Odile, un air de blâme poli. Heureusement mon père, très sensible à la beauté des femmes bien qu'il n'en parlât jamais (et en cela je me connaissais semblable à cet inconnu), fut conquis dès le premier instant par Odile. En sortant, il me dit :

« Je ne crois pas que tu aies raison... Mais je te comprends. »

Ma mère dit :

« Elle est certainement jolie; elle est bizarre; elle dit de drôles de choses; il faudra qu'elle se transforme. »

Aux yeux d'Odile, une rencontre était plus importante que celle de nos deux familles : celle de sa meilleure amie, Marie-Thérèse (qu'elle appelait Misa), et de moi-même. Je me souviens d'avoir été intimidé; je sentais que l'opinion de Misa avait une grande importance pour Odile; d'ailleurs elle ne me déplut pas. Sans la beauté d'Odile, elle avait beaucoup de grâce, des traits réguliers. A côté d'Odile elle paraissait un peu rustique, mais leurs deux visages formaient l'un près de l'autre un agréable contraste. Je pris assez vite l'habitude de les unir en une image commune et de considérer Misa comme sœur d'Odile. Il y avait pourtant en Odile une finesse naturelle qui la rendait très différente de Misa, bien qu'elles appartinssent par leur naissance au même milieu social. Au concert où, pendant nos fiançailles, je les emmenai tous les dimanches, je remarquai combien Odile écoutait mieux que Misa. Odile, les yeux fermés, laissait la musique couler à travers elle, semblait heureuse et oubliait l'univers. Misa, les yeux curieux, regardait autour d'elle, reconnaissait des gens, ouvrait le programme, lisait et m'irritait par son agitation. Mais c'était une agréable camarade, toujours gaie, toujours satisfaite, et je lui étais reconnaissant d'avoir dit à Odile, qui me le répéta, qu'elle me trouvait charmant.

Nous fîmes notre voyage de noces en Angleterre et en Ecosse. Je ne puis me rappeler période plus heureuse que ces deux mois de double solitude. Nous nous arrêtions dans de petits hôtels fleuris, au bord des rivières et des lacs, et nous passions nos journées étendus dans des bateaux vernissés et plats, garnis de coussins aux cretonnes claires. Odile me fit présent du pays, des prairies envahies par le bleu des jacinthes, des tulipes surgissant de hautes herbes, des gazons rasés, élastiques, et des saules laissant tomber leurs feuillages sur l'eau comme une femme aux cheveux dépeignés. J'appris à connaître une Odile inconnue, plus belle encore que celle de Florence. La regarder vivre était un enchantement. A la minute où elle y entrait, elle transformait une chambre d'hôtel en œuvre d'art. Elle avait un attachement naïf, touchant, pour des souvenirs de son enfance qu'elle transportait toujours avec elle : une petite pendule, un coussin de dentelle et un Shakespeare relié en daim gris. Quand, plus tard, notre ménage fut brisé, ce fut encore son coussin de dentelle sous le bras et son Shakespeare à la main qu'Odile partit. Elle effleurait la vie, esprit plutôt que femme. Je voudrais pouvoir la peindre, marchant au bord de la Tamise ou de la Cam, de son pas si léger qu'il semblait une danse.

Paris, au retour, nous parut absurde. Mes parents et ceux d'Odile croyaient que notre unique désir serait de les voir. Tante Cora voulait organiser des dîners en notre honneur. Les amis d'Odile se plaignaient d'avoir été privés d'elle pendant deux mois et me suppliaient de la leur rendre un peu, mais nous ne souhaitions, Odile et moi, que continuer à vivre seuls. Le premier soir, quand nous prîmes possession de notre petite maison où les tapis n'étaient pas posés et qui sentait la peinture, Odile, dans un mouvement de gaminerie joyeuse, alla vers la porte d'entrée et coupa le fil de la sonnette. Elle donnait ainsi congé au monde.

Nous fîmes le tour de notre appartement et elle me demanda si elle pourrait avoir pour elle un petit bureau voisin de sa chambre :

« Ce sera mon coin... Vous n'y entrerez que si je vous invite; vous savez que j'ai un farouche besoin d'indépendance, Dickie. (Elle m'appelait Dickie depuis qu'en Angleterre elle avait entendu une jeune fille héler ainsi un jeune homme.) Vous ne me connaissez pas encore, vous verrez, je suis terrible. »

Elle avait apporté du champagne, des gâteaux et un bouquet de grandes reines-marguerites. Avec une table basse, deux fauteuils et un vase de cristal, elle improvisa un décor charmant. Nous fîmes le souper le plus gai, le plus tendre. Nous étions seuls et nous nous aimions. Je ne regrette pas ces moments, bien qu'ils aient été fugitifs; leurs dernières harmoniques résonnent encore en moi et j'en perçois, si je tends bien l'oreille et fais taire les bruits du présent, le son pur et déjà mourant.

VI

C'EST pourtant dès le lendemain de cette soirée que je dois noter le premier choc qui raya d'un trait léger le cristal transparent de mon amour. Episode minuscule, mais préfiguration de tout ce qui allait suivre. C'était chez le tapissier; nous commandions nos meubles. Odile avait choisi des rideaux que je trouvais chers. Nous discutâmes un peu, très amicalement, puis elle céda. Le vendeur était un joli garçon, qui avait pris avec énergie le parti de ma femme et m'avait agacé. Au moment où nous sortîmes, dans une glace, je saisis un regard d'intelligence et de regret échangé entre ce vendeur et Odile. Je ne puis vous décrire ce que j'éprouvai. J'avais acquis depuis mes fiançailles la certitude inconsciente, absurde, que l'esprit de ma femme était désormais lié au mien et que, par une permanente transfusion, mes pensées seraient toujours les siennes. L'idée de l'indépendance d'un être vivant à côté de moi m'était, je crois, incompréhensible. Bien plus encore l'idée de cet être conspirant avec un étranger contre moi. Rien de plus fugitif, rien de plus innocent que ce regard; je ne pouvais rien dire, je n'étais même pas certain d'avoir bien vu et pourtant je sens que, de cette minute, date pour moi la révélation de la jalousie.

Jamais, avant mon mariage, je n'avais pensé à la jalousie, sinon comme à un sentiment de théâtre et avec un grand mépris. Un jaloux tragique était, pour moi, Othello; un jaloux comique, George Dandin. Imaginer que je pusse un jour jouer l'un de ces deux personnages, ou peut-être les deux ensemble, m'eût paru tout à fait absurde. C'était toujours moi qui avais abandonné mes maîtresses au moment où j'en avais été fatigué. Si elles m'avaient trompé, je ne l'avais jamais su. Je me rappelle avoir répondu à un camarade qui me disait souffrir de jalousie : « Je ne te comprends pas... Moi, je serais incapable de continuer à aimer une femme qui ne m'aimerait pas... »

Pourquoi Odile me rendit-elle inquiet dès que je la revis au milieu de ses amis? Elle était douce, d'humeur égale, mais je ne sais comment, elle créait autour d'elle une atmosphère de mystère. Je ne m'en étais pas aperçu pendant mes fiançailles, ni pendant notre voyage, parce qu'alors notre solitude et le mélange complet de nos deux vies ne laissaient place pour aucun mystère, mais à Paris, tout de suite, je devinai comme un danger lointain, encore indéfini. Nous étions très unis, très tendres, mais puisque avec vous je veux être aujourd'hui sincère, il faut que je vous avoue que, dès notre second mois de vie commune, je savais que l'Odile réelle n'était pas celle que j'avais aimée. Je n'aimais pas moins celle que je découvrais, mais c'était d'un amour tout différent. A Florence, j'avais cru rencontrer l'Amazone; j'avais créé de ma propre substance une Odile mythique et parfaite. Je m'étais trompé. Odile n'était pas une déesse faite d'ivoire et de clair de lune; c'était une femme; comme moi, comme vous, comme toute la malheureuse race des hommes, elle était divisée et multiple. Et sans doute, de son côté, me reconnaissait-elle maintenant très différent du promeneur amoureux de Florence. Dès mon retour, j'avais dû recommencer à m'occuper sérieusement de l'usine de Gandumas et du bureau de Paris. Mon père, très absorbé par le Sénat, avait été surmené en mon absence. Nos meilleurs clients, dès que je les revis, se plaignirent d'avoir été négligés. Le quartier des affaires était loin de la maison que nous avions louée rue de la Faisanderie. Je reconnus vite qu'il m'était impossible de rentrer à l'heure du déjeuner. Si vous ajoutez à cela qu'il me fallait, chaque semaine, aller passer un jour à Gandumas, et que ce voyage rapide était trop fatigant pour qu'il me fût possible d'emmener Odile, vous comprendrez que, contre notre gré, nos vies furent tout de suite très séparées.

Quand je rentrais, le soir, j'éprouvais un sentiment de bonheur en pensant que j'allais revoir le beau visage de ma femme. J'aimais le décor dont elle s'était entourée. Je n'avais pas été habitué à vivre au milieu de belles choses, mais il semblait que j'en eusse un besoin inné et le goût d'Odile me ravissait. Chez mes parents, à Gandumas, des meubles trop nombreux, accumulés sans art depuis trois ou quatre générations, encombraient des salons tendus de tapisseries aux tons bleu-vert où des paons grossièrement dessinés erraient parmi des arbres de vitrail. Odile avait fait peindre nos murs de teintes unies et douces; elle aimait les chambres presque nues, les grandes plaines désertes de tapis clairs. Quand j'entrais dans son boudoir, j'éprouvais une impression de beauté si aiguë que j'en étais vaguement inquiet. Sur une chaise longue, ma femme était étendue, presque toujours en robe blanche, ayant près d'elle (sur la table basse de notre premier souper) un vase de Venise au col étroit qui contenait une fleur unique et parfois de légers feuillages. Odile aimait les fleurs plus que tout et je prenais l'habitude d'aimer, moi aussi, à choisir des fleurs pour elle. J'apprenais à suivre le cours des saisons aux vitrines des fleuristes; je voyais avec plaisir revenir le temps des chrysanthèmes ou celui des tulipes, parce que leurs teintes violentes ou délicates me permettaient de faire naître, sur les lèvres de ma femme, le sourire d'Odile heureuse. Quand elle me voyait arriver du bureau, les mains chargées d'un papier blanc aux angles durs, elle se levait, joyeuse : « Ah! merci, Dickie... » Elle admirait, ravie, puis, devenait grave : « Je vais faire mes fleurs », disait-elle. Elle passait alors une heure à chercher le vase, la longueur, l'éclairage, qui donneraient à la tige d'un iris ou d'une rose la courbe la plus gracieuse.

Mais souvent ensuite la soirée devenait étrangement triste, comme ces jours ensoleillés où les grandes ombres des nuages viennent envelopper le monde par surprise. Nous avions peu de chose à nous dire. J'avais essayé bien souvent de parler avec Odile de mes affaires; cela ne l'intéressait guère. Elle avait épuisé maintenant la nouveauté de m'entendre raconter ma jeunesse; mes idées se renouvelaient peu parce que je n'avais pas le temps de lire. Elle le sentait. J'essayai de mêler à notre vie celle de mes deux amis les plus intimes. André Halff déplut tout de suite à Odile; elle le trouvait ironique, presque hostile, et en effet il l'était avec elle. Je lui dis une fois :

« Tu n'aimes pas Odile.

— Je la trouve très belle, me dit-il.

— Oui, mais pas très intelligente?

— C'est vrai... Il n'est pas nécessaire qu'une femme soit intelligente.

— D'ailleurs tu te trompes; Odile est très intelligente, mais ce n'est pas ton type d'intelligence; elle est intuitive, concrète.

— C'est bien possible », dit-il.

Avec Bertrand, ce fut différent. Il avait essayé d'avoir avec Odile une amitié confidentielle, profonde, et il l'avait trouvée rebelle, sur la défensive. Bertrand et moi passions volontiers toute une soirée à fumer, l'un en face de l'autre, en reconstruisant l'univers. Odile préférait, pour terminer la journée, les théâtres, les cabarets de nuit, les fêtes foraines. Un soir, elle me fit errer pendant trois heures au milieu de boutiques, de manèges, de loteries et de tirs. Ses deux frères nous avaient accompagnés; Odile, avec ces deux enfants gâtés, gais et un peu fous, s'amusait toujours. Vers minuit, je lui dis :

« Enfin, Odile, vous n'en avez pas assez? Convenez que c'est un peu ridicule. Vous ne trouvez vraiment pas plaisir à jeter des balles sur des bouteilles, à tourner dans de fausses automobiles et à gagner un bateau de verre filé, après avoir attendu quarante tours? »

Elle me répondit par une phrase d'un philosophe que je lui avais fait lire : « Qu'importe qu'un plaisir soit faux pourvu qu'on croie qu'il est vrai... » et, prenant le bras de son frère, elle partit en courant vers un tir; elle tirait très bien et, ayant abattu dix œufs en dix coups, rentra de bonne humeur.

Au moment de notre mariage, j'avais cru qu'Odile avait comme moi horreur du monde. C'était faux. Elle aimait les dîners, les bals; dès qu'elle eut découvert le groupe animé et brillant qui vivait autour de tante Cora, elle voulut aller avenue Marceau tous les mardis. Mon seul désir depuis mon mariage était au contraire d'avoir Odile pour moi seul; je n'étais tranquille que si je savais tant de beauté parfaitement enfermée dans le cercle étroit de la maison. C'était un sentiment si fort chez moi que je me sentais plus heureux quand Odile, toujours fragile et souvent accablée par la fatigue, devait rester étendue pendant quelques jours. Alors je passais la soirée dans un fauteuil, près de son lit; nous avions ensemble de longues conversations qu'elle appelait des « palabres », et je lui faisais la lecture. J'avais vite appris à connaître le type de livres qui pouvait fixer son attention pendant quelques heures. Elle n'avait pas mauvais goût, mais il fallait pour lui plaire qu'un livre fût mélancolique et passionné. Elle aimait *Dominique*, les romans de Tourgueneff et quelques poètes anglais.

« C'est curieux, lui disais-je... Quand on vous connaît peu, vous paraissez frivole, et au fond vous n'aimez que les livres assez tristes.

— Mais je suis très grave, Dickie; c'est peut-être pour ça que je suis frivole. Je ne veux pas me montrer à tout le monde telle que je suis.

— Pas même à moi?

— Si, à vous, oui... Souvenez-vous de Florence...

— Oui, à Florence, je vous ai bien connue... Mais maintenant, chérie, vous êtes très différente.

— Il ne faut pas toujours être pareille.

— Vous ne me dites même plus rien de gentil.

— On ne dit pas des choses gentilles sur commande; soyez patient; elles reviendront...

— Comme à Florence?

— Mais naturellement, Dickie, je n'ai pas changé. »

Elle me tendait une main que je prenais, puis recommençait un « palabre » sur mes parents, sur les siens, sur Misa, sur une robe qu'elle allait commander, sur la vie. Les soirs où elle était ainsi lasse et tendre, elle ressemblait vraiment au mythe d'Odile tel que je l'avais créé. Gracieuse, faible, elle était en mon pouvoir. Je lui étais reconnaissant de cette langueur. Dès qu'elle était de nouveau plus forte et pouvait sortir, je retrouvais l'Odile mystérieuse.

Jamais elle ne me racontait spontanément, comme tant de femmes bavardes et transparentes, ce qu'elle avait fait en mon absence. Si je posais la question, elle me répondait en quelques mots, presque toujours obscurs. Ce qu'elle disait ne me permettait jamais de me représenter de façon satisfaisante la succession des faits. Je me souviens que, plus tard, une de ses amies me dit, avec cette dureté qu'ont les femmes les unes pour les autres : « Odile, elle était mythomane. » C'était faux, mais si, au moment où le mot fut dit, il m'indigna, plus tard, en y réfléchissant, je vis très bien ce qui, chez Odile, avait pu donner prise à ce jugement... Cette nonchalance dans le récit... Ce dédain de l'exactitude... Quand, surpris par un détail invraisemblable, je l'interrogeais, je la voyais se fermer comme un enfant auquel un maître maladroit pose des questions trop difficiles.

Un jour où, contre mon habitude, j'avais pu rentrer pour déjeuner, Odile, à deux heures, demanda à la femme de chambre un chapeau et un manteau. Je lui dis :

« Que faites-vous cet après-midi?

— J'ai rendez-vous chez le dentiste.

— Oui, chérie, mais je vous ai entendue téléphoner; vous n'avez rendez-vous qu'à trois heures. Que ferez-vous jusque-là?

— Rien, je veux y aller doucement.

— Mais, mon enfant, c'est absurde; le dentiste habite avenue Malakoff. Vous y serez en dix minutes et vous avez une heure. Où allez-vous? »

Elle répondit : « Vous m'amusez » et sortit. Le soir, après le dîner, je ne pus m'empêcher de lui demander :

« Eh bien, qu'avez-vous fait entre deux et trois? »

Elle essaya d'abord de plaisanter, puis, comme j'insistais, elle se leva et alla se coucher, sans me dire bonsoir. Cela ne nous était jamais arrivé. J'allai lui demander pardon. Elle m'embrassa. Quand je la vis apaisée, avant de la quitter, je lui demandai :

« Maintenant, soyez gentille, dites-moi ce que vous avez fait entre deux et trois? »

Elle éclata de rire. Mais plus tard dans la nuit, entendant du bruit, j'allumai et, allant à sa chambre, je vis qu'elle pleurait doucement. Pourquoi pleurait-elle? De honte ou d'ennui? Ellle répondit à mes questions :

« Soyez adroit. Je vous aime tant. Mais faites attention : je suis très orgueilleuse... Je serais capable de vous quitter, vous aimant, après quelques scènes comme celle-ci... J'aurais peut-être tort, mais il faut m'accepter comme je suis.

— Chérie, lui dis-je, je ferai de mon mieux, mais, de votre côté, essayez de vous transformer un peu; vous dites que vous êtes orgueilleuse; est-ce que vous ne pouvez pas, quelquefois, vaincre votre orgueil? »

Elle secoua la tête d'un air obstiné.

« Non, moi, je ne peux pas me transformer. Vous dites toujours que, ce que vous aimez en moi, c'est mon naturel. Si je changeais, je cesserais d'être naturelle. C'est à vous de devenir différent.

— Ma chérie, je ne pourrai jamais le devenir au point de comprendre ce que je ne comprends pas. J'ai été élevé par un père qui m'a toujours enseigné avant tout le respect de la réalité, de l'exactitude... C'est la forme même de mon esprit... Non, je ne pourrai jamais dire sincèrement que je comprends ce que vous avez fait aujourd'hui, entre deux et trois.

— Ah! j'en ai assez! » me dit-elle avec dureté.

Et, se tournant de côté, elle feignit de dormir.

Le lendemain, je m'attendais à la trouver mécontente, mais au contraire elle m'accueillit gaiement et parut avoir tout oublié. C'était un dimanche. Elle me demanda d'aller au concert avec elle. On jouait L'*Echantement du Vendredi-Saint* que nous aimions beaucoup l'un et l'autre. A la sortie, elle me demanda de l'emmener prendre le thé. Rien n'était plus touchant qu'Odile, gaie, heureuse de vivre; on éprouvait si fort le sentiment qu'elle était faite pour la joie, qu'on jugeait criminel de ne pas la lui donner. La regardant ce dimanche-là, si animée, si brillante, je pouvais à peine croire vraie notre querelle de la veille. Mais, plus je connaissais ma femme, et plus je comprenais qu'elle possédait une faculté d'oubli qui la faisait semblable à un enfant. Rien n'était plus contraire à ma propre nature, à mon esprit qui notait, accumulait, enregistrait. Ce jour-là, pour Odile, la vie c'était une tasse de thé, des toasts bien beurrés, de la crème fraîche. Elle me souriait et moi je pensais : « Ce qui divise le plus les êtres, c'est peut-être que les uns vivent surtout dans le passé et les autres seulement dans la minute présente. »

Je souffrais encore un peu, mais j'étais incapable de lui garder rancune longtemps; je me fis des reproches, des serments; je me jurai de ne plus poser de questions inutiles, d'avoir confiance. Nous rentrâmes à pied, à travers les Tuileries et les Champs-Elysées; Odile aspirait avec ravissement l'air frais de l'automne. Il me semblait que, comme au printemps, à Florence, les arbres roux, la lumière grise et dorée, le mouvement joyeux de Paris, les bateaux des enfants dont les voiles se penchaient sur le grand bassin et le jet d'eau flexible au milieu d'eux, tout chantait à l'unisson le thème du Chevalier. Je me répétais une phrase de l'*Imitation* que j'aimais beaucoup et que j'avais pris l'habitude d'appliquer à mes rapports avec Odile : « Me voici devant vous comme votre esclave et je suis prêt à tout puisque je ne désire rien pour moi, mais pour vous. » Quand j'arrivais ainsi à vaincre mon orgueil et à m'humilier, non devant Odile, mais plus exactement devant mon amour pour Odile, je me sentais plus content de moi.

VII

La personne qu'Odile voyait le plus était Misa. Elles se téléphonaient tous les matins, quelquefois pendant plus d'une heure, et sortaient ensemble l'après-midi. Je favorisais cette amitié qui occupait Odile sans danger pendant que j'étais au bureau. J'avais même plaisir à voir Misa chez nous le dimanche et, plusieurs fois, quand il m'arriva de faire avec Odile de petits voyages de deux ou trois jours, ce fut moi qui proposai d'emmener son amie. Je veux essayer de vous expliquer les sentiments qui me guidaient, parce qu'ils vous aideront à comprendre ensuite le rôle étrange de Misa dans ma vie. D'abord, si je désirais encore, comme aux premières semaines de notre mariage, être seul avec Odile, c'était plutôt maintenant par crainte vague de ce qu'apporteraient des êtres nouveaux que par plaisir positif. Je ne l'aimais pas moins, mais je savais que les échanges entre nous seraient toujours limités et que les conversations vraiment sérieuses, profondes, ne seraient plus accueillies par elle qu'avec une bonne volonté languissante. Il était vrai qu'en revanche je prenais, moi, goût à ce bavardage un peu fou, un peu triste, frivole et toujours gracieux, à ces « palabres » qui étaient la vraie conversation d'Odile, quand elle était naturelle. Mais Odile n'était jamais mieux elle-même que devant Misa. Quand elles parlaient ensemble, elles laissaient voir toutes deux un aspect puéril de leur esprit qui m'amusait beaucoup, et me touchait aussi, en me montrant ce qu'avait pu être Odile petite fille. Je fus ravi le soir où, dans un hôtel de Dieppe, elles se disputèrent comme des enfants et où Odile finit par jeter un oreiller à la tête de Misa en lui criant :

« Méchante fille! »

Il y avait aussi en moi un sentiment plus trouble et qui doit naître toutes les fois qu'une jeune femme est mêlée, par les circonstances et non par l'amour, à la vie quotidienne d'un homme. Par nos voyages, par la familiarité même d'Odile qui autorisait la mienne, je me trouvais presque aussi intime avec Misa qu'avec une maîtresse. Un jour, comme nous discutions sur la force physique des femmes, elle me provoqua. Nous luttâmes un instant; je la renversai, puis me relevai, un peu honteux.

« Quels enfants vous êtes! » dit Odile.

Misa resta longtemps étendue à terre, me regardant fixement.

Elle était d'ailleurs le seul être humain que nous recevions, Odile et moi, avec un égal plaisir. Halff et Bertrand ne venaient plus guère et je ne les regrettais pas beaucoup. J'avais très vite éprouvé à leur égard les mêmes sentiments qu'Odile. Et l'écoutant parler avec eux, je me dédoublais étrangement. La voyant par leurs yeux, je jugeais qu'elle traitait avec une inconvenante légèreté des sujets sérieux. Mais, en même temps, j'en arrivais à préférer ses folies aux théories de mes amis. Ainsi j'étais honteux de ma femme devant eux et fier d'elle devant moi-même. Quand ils partaient, je me disais que malgré tout Odile leur était supérieure par un contact plus direct avec la vie, avec la nature.

Odile n'aimait pas ma famille et je n'aimais pas beaucoup la sienne. Ma mère avait voulu lui donner des conseils sur le choix de ses meubles, sur son train de vie, sur les devoirs d'une jeune femme. Les conseils étaient ce qu'Odile supportait le moins au monde. Elle prenait, pour parler des Marcenat, un ton qui me choquait beaucoup. Je m'ennuyais à Gandumas, je jugeais qu'on y sacrifiait tous les plaisirs de la vie à un conformisme familial dont rien ne prouvait l'origine sacrée, mais en même temps j'étais assez fier de l'austérité de nos traditions. La vie de Paris, où les Marcenat n'étaient rien, aurait dû me guérir de la manie de leur accorder tant d'importance, mais comme certaines petites communautés religieuses, transportées dans des continents barbares, voient sans que ce spectacle trouble leur foi des millions d'hommes adorer d'autres dieux, ainsi nous autres Marcenat, transportés au milieu d'un monde païen, gardions la mémoire du Limousin et le souvenir de notre grandeur.

Mon père lui-même, qui admirait Odile, ne pouvait s'empêcher d'être irrité par elle. Il ne le montrait pas; il était pour cela trop bon et trop réservé; moi qui connaissais sa pudeur et qui en avais hérité, je savais combien le ton d'Odile devait le faire souffrir. Ma femme, quand elle avait un sujet de doute ou de colère, l'exposait avec force et ensuite l'oubliait. Ce n'était pas ainsi qu'on nous avait appris, à nous autres Marcenat, que les êtres humains communiquent entre eux. Quand Odile me disait : « Votre mère est venue ici en mon absence et elle s'est permis de faire des observations au valet de chambre; je vais lui téléphoner que je n'admets pas ça... » je la suppliais d'attendre :

« Ecoutez, Odile, sur le fond vous avez raison, mais n'essayez pas de lui dire ça vous-même, vous ne réussirez qu'à la fâcher. Laissez-moi faire ou bien, si vous préférez — et même cela vaudrait mieux —, demandez donc à tante Cora de dire à ma mère que vous lui avez dit que... »

Odile éclatait de rire :

« Vous ne vous rendez pas compte, me disait-elle, du comique de toute votre famille... Seulement, en même temps, c'est terrible... Mais oui, Dickie, c'est terrible, parce que je vous aime tout de même moins quand je vois les caricatures de vous que sont, au fond, tous ces gens-là... Je sais bien que vous n'êtes pas comme ça par nature, mais vous êtes marqué par eux. »

Le premier été que nous passâmes ensemble à Gandumas fut assez pénible. On déjeunait chez nous à midi exactement et l'idée qu'il fût possible de faire attendre mon père ne m'était jamais venue. Mais Odile emportait un livre dans la prairie ou allait se promener au bord du torrent et oubliait l'heure. Je voyais mon père marcher de long en large dans la bibliothèque. Je courais à travers le parc pour chercher ma femme; je revenais essoufflé sans l'avoir rencontrée, je la voyais arriver, calme, souriante, tout heureuse de s'être chauffée au soleil et quand, au début du repas, nous restions silencieux pour lui marquer une désapprobation qui ne pouvait être (puisqu'elle venait d'un groupe Marcenat) qu'indirecte et muette, elle nous regardait avec un sourire où je devinais de l'amusement et du défi.

Chez les Malet, où nous dînions une fois par semaine, la situation était toute contraire; c'était moi qui me sentais observé et jugé. Là les repas n'étaient pas des cérémonies solennelles; les frères d'Odile se levaient pour aller chercher du pain; M. Malet parlait d'une phrase qu'il avait lue, n'arrivait pas à la citer exactement et sortait à son tour pour consulter un livre. La conversation était extrêmement libre; je n'aimais pas à entendre M. Malet parler devant sa fille de sujets scabreux. Je savais à quel point il était absurde d'attacher tant d'importance à des détails si petits, mais ce n'était pas un jugement, c'était une impression pénible. Chez les Malet, je n'étais pas heureux; le climat n'était pas le mien. Je me déplaisais à moi-même, je me trouvais solennel, ennuyeux, et me reprochant mes silences je m'y enfermais.

Mais chez les Malet, comme à Gandumas, mes malaises n'étaient qu'en surface parce qu'il me restait le bonheur, encore si puissant pour moi, de voir vivre Odile. Quand, dans un dîner, j'étais placé en face d'elle, je ne pouvais m'empêcher de la regarder; elle avait un éclat d'une blancheur lumineuse; elle me faisait penser à un beau diamant brillant au clair de lune. En ce temps-là elle s'habillait presque toujours en blanc et, chez elle, s'entourait de fleurs blanches. Cela lui allait bien. Quel prodigieux mélange elle était de candeur et de mystère! Je croyais vivre près d'une enfant, mais quelquefois, quand elle parlait avec un autre homme, je surprenais dans son regard je ne sais quel reflet de sentiments ignorés de moi et comme la rumeur lointaine d'un peuple sauvage de passions.

VIII

J'AI essayé de vous faire saisir l'entrée, la première exposition à demi couverte par d'autres instruments plus forts, des thèmes autour desquels s'est construite la symphonie inachevée qu'est ma vie. Vous avez noté le Chevalier, le Cynique et peut-être avez-vous saisi dans cette absurde histoire de tapissier, que, par scrupule, je n'ai pas voulu omettre, le lointain et premier appel de la Jalousie. Soyez maintenant indulgente et essayez de ne pas juger, mais de comprendre. Je dois faire un effort pénible pour vous raconter la suite de cette histoire, et pourtant je veux être exact. Je le veux d'autant plus que je me crois guéri et que j'essaierai de parler de ma folie avec l'objectivité d'un médecin qui a eu des accès de délire et s'efforce de les décrire.

Il y a des maladies qui commencent lentement, par des malaises légers et convergents; d'autres éclatent en une soirée dans un accès de fièvre violent. La jalousie fut chez moi un mal soudain et terrible. Si, apaisé, je cherche aujourd'hui à en retrouver les causes, il me semble qu'elles étaient très diverses. Il y avait d'abord un grand amour et le désir naturel de conserver pour moi les moindres parcelles de ces matières précieuses qu'étaient le temps d'Odile, ses paroles, ses sourires, ses regards. Mais ce désir n'était pas l'essentiel, car, lorsque je pouvais avoir Odile toute à moi (par exemple si nous étions seuls, un soir, chez nous, ou si je l'emmenais pendant deux ou trois jours en voyage), elle se plaignait de me voir alors beaucoup plus occupé de mes livres ou de mes pensées que d'elle-même. C'était seulement quand elle pouvait être à d'autres que je souhaitais l'avoir à moi, sentiment où il y avait surtout de l'orgueil, l'orgueil souterrain masqué de modestie et de réserve qui était propre à la famille de mon père. Je voulais régner sur l'esprit d'Odile comme, dans la vallée de la Loue, je régnais sur les eaux, sur les forêts, sur ces longues machines où glissait la pâte blanche du papier, sur ces maisons de paysans, sur ces cottages d'ouvriers. Je voulais savoir ce qui se passait dans cette petite tête, sous ces cheveux bouclés, comme je savais chaque jour, par des états imprimés et clairs qui arrivaient du Limousin, combien il restait de kilos de Whatman et quelle avait été, pendant la dernière semaine, la production quotidienne de l'usine.

Je sens à la douleur que je réveille en appuyant sur ce point précis que là était le centre du mal, dans une curiosité intellectuelle aiguë. Je n'admettais pas de ne pas comprendre. Or comprendre Odile était impossible et je crois qu'aucun homme (s'il l'avait aimée) n'aurait pu vivre auprès d'elle sans souffrir. Je crois même que, si elle avait été différente, je n'aurais sans doute jamais su ce qu'était la jalousie (car un homme ne naît pas jaloux, il apporte seulement un état de réceptivité qui le rend apte à contracter cette maladie), mais Odile, par sa nature même et sans le vouloir, excitait sans cesse ma curiosité. Les événements, l'histoire d'une journée, qui pour moi, comme pour tous les miens, étaient des dessins précis et qu'il suffisait de décrire avec scrupule pour que toutes les phrases, tous les éléments du récit vinssent s'emboîter les uns dans les autres avec une perfection qui ne laissait place pour aucun doute, devenaient en traversant l'esprit d'Odile un paysage vaporeux et confus.

Je ne voudrais pas vous donner l'impression qu'elle dissimulait délibérément la vérité. C'était bien plus complexe. Ce qui se passait, c'était que, pour elle, les mots, les phrases avaient peu de valeur; de même qu'elle avait la beauté d'un personnage de rêve, elle passait sa vie dans un rêve. Je vous ai dit qu'elle vivait surtout dans l'instant présent. Elle inventait le passé et l'avenir au moment où elle en avait besoin puis oubliait ce qu'elle avait inventé. Si elle avait cherché à tromper, elle se serait efforcée de coordonner ses propos, de leur donner au moins un air de vérité; et je n'ai jamais vu qu'elle s'en donnât la peine. Elle se contredisait dans une même phrase. Revenant d'un séjour à l'usine, en Limousin, je lui demandais :

« Qu'est-ce que vous avez fait dimanche?

— Dimanche? Je ne sais plus... Ah! oui, j'ai été très fatiguée; je suis restée au lit toute la journée. »

Cinq minutes après, comme nous parlions de musique, elle s'écriait tout d'un coup :

« Ah! j'ai oublié de vous dire : j'ai entendu dimanche dernier au concert cette *Valse* de Ravel dont vous m'aviez parlé. J'aime beaucoup ça...

— Mais, Odile, vous rendez-vous compte de ce que vous dites? C'est de la folie... Vous savez tout de même bien si, dimanche, vous étiez au concert ou dans votre lit... et vous ne pensez pas que je puisse croire les deux choses.

— Je ne vous demande pas de le croire. Quand je suis fatiguée, je dis n'importe quoi... Je n'écoute pas moi-même ce que je dis.

— Enfin, maintenant, cherchez un souvenir précis : Qu'est-ce que vous avez fait dimanche dernier? Etes-vous restée couchée ou êtes-vous allée au concert? »

Elle restait confuse un instant, puis disait :

« Je ne sais plus, moi, vous me faites perdre la tête quand vous prenez votre air d'inquisiteur. »

Je sortais de telles conversations très malheureux; inquiet, agité, ne pouvant dormir, je passais des heures à essayer de reconstituer d'après les moindres mots qui lui avaient échappé ce qu'avait été le réel emploi de sa journée. Je passais alors en revue tous ces amis inquiétants qui avaient rempli, je le savais, la vie d'Odile jeune fille. Quant à Odile, elle avait la même facilité pour oublier de telles scènes que tout le reste. Je l'avais quittée le matin, boudeuse, fermée, je la retrouvais le soir joyeuse. J'arrivais prêt à lui dire : « Ecoutez, chérie, ce n'est plus possible; il faudra penser à nous séparer. Je ne le désire pas, mais alors il faut que vous fassiez un effort, il faut que vous soyez autrement. » J'étais accueilli par une jeune fille en robe neuve qui m'embrassait et me disait : « Ah! vous savez, Misa a téléphoné, elle a trois places pour l'Œuvre et nous allons voir *Maison de Poupée* », et moi, par faiblesse et par amour, j'acceptais cette invraisemblable et consolante fiction.

J'étais beaucoup trop orgueilleux pour laisser voir que je souffrais. En particulier mes parents devaient à tout prix l'ignorer. Deux êtres seulement, pendant cette première année, me parurent avoir deviné ce qui se passait. Le premier fut ma cousine Renée et cela m'étonna d'autant plus que nous la voyions très peu. Elle menait une existence indépendante qui avait pendant longtemps irrité notre famille, autant au moins que mon mariage. Pendant un séjour à Vittel de mon oncle Pierre, qui y faisait une cure chaque année, elle avait rencontré un médecin de Paris et sa femme, et s'était attachée à ce couple. Renée avait toujours été une fille assez rebelle et, depuis son adolescence, très hostile aux mœurs des Marcenat. Elle avait pris l'habitude de faire à Paris, chez ses nouveaux amis, des séjours de plus en plus longs. Ce docteur Prud'homme, qui était riche, n'exerçait pas la médecine, mais faisait des recherches sur le cancer et sa femme travaillait avec lui. Renée tenait de son père (avec lequel elle s'entendait d'autant plus mal qu'elle lui ressemblait) le goût des besognes bien faites. Elle avait été très vite adoptée par le monde de savants et de médecins dans lequel ses amis l'avaient fait pénétrer. A vingt et un ans, elle avait demandé à son père de lui donner sa dot et de l'autoriser à vivre à Paris. Pendant quelques mois, elle avait été brouillée avec notre famille. Mais les Marcenat tenaient trop à la fiction de l'amour indestructible qui unit parents et enfants pour supporter bien longtemps la réalité de l'indifférence. Quand mon oncle Pierre avait été convaincu de la fermeté des décisions de sa fille, il avait capitulé pour rétablir la paix. De temps à autre il avait encore des crises de fureur, de plus en plus brèves; alors il suppliait sa fille de se marier; elle refusait; elle menaçait de ne plus jamais mettre les pieds à Chardeuil; mon oncle et ma tante, affolés, lui promettaient de ne plus parler de mariage.

Renée avait assisté à mes fiançailles et avait envoyé à Odile ce jour-là une admirable corbeille de lis blancs. Je me souviens que cela m'avait surpris; ses parents nous avaient fait un beau cadeau; pourquoi ces fleurs? Quelques mois plus tard nous avions dîné avec elle chez mon oncle Pierre et je l'avais à mon tour invitée à venir chez nous. Elle fut très aimable pour Odile et m'intéressa beaucoup par ses récits de voyages. Depuis que j'avais cessé de voir la plupart de mes anciens amis, je n'entendais plus guère de conversations aussi solides et aussi nourries. Quand elle partit, je la conduisis jusqu'à la porte. « Comme ta femme est jolie! » me dit-elle avec une sincère admiration. Puis elle me regarda tristement et ajouta : « Tu es heureux? » sur un tel ton que je compris qu'elle ne pensait pas que je le fusse.

L'autre femme qui souleva pour moi un instant le voile fut Misa. Son attitude était devenue, au bout de quelques mois, assez bizarre. Il me semblait qu'elle cherchait maintenant beaucoup plus à être mon amie qu'à rester celle d'Odile. Un soir, Odile étant souffrante et couchée (elle avait eu deux accidents successifs et il devenait malheureusement probable qu'elle ne pourrait avoir d'enfants), Misa qui était venue la voir s'assit avec moi sur le divan, au pied du lit. Nous étions très près l'un de l'autre et presque entièrement masqués par le bois très haut du lit aux yeux d'Odile qui, couchée, ne pouvait voir que nos têtes. Tout d'un coup Misa se rapprocha, se serra contre moi et me prit la main. Je fus si surpris que je ne comprends pas encore comment Odile ne le vit pas sur mon visage. Je m'écartai, mais à regret, et le soir, en ramenant Misa chez elle, d'un mouvement involontaire et brusque, je l'embrassai légèrement. Elle se laissa faire. Je lui dis :

« Ce n'est pas bien. Cette pauvre Odile...

— Oh! Odile! » dit-elle en haussant les épaules.

Cela me déplut et je devins ensuite très froid avec Misa; en même temps cela m'inquiéta, car je me demandai si son : « Oh! Odile! » ne signifiait pas : « Odile ne mérite pas qu'on s'occupe d'elle. »

IX

Deux mois plus tard Misa se fiança. Odile me dit qu'elle ne comprenait pas le choix de Misa. Ma femme avait trouvé ce Julien Godet très médiocre. C'était un jeune ingénieur qui venait de sortir de l'Ecole centrale et qui, comme disait M. Malet, « n'avait pas de position ». Misa avait plutôt l'air de chercher à l'aimer que de l'aimer vraiment. Lui, au contraire, était très amoureux. Mon père qui, depuis quelque temps, souhaitait trouver un directeur pour une papeterie annexe qu'il avait fondée près de Gandumas, à la Guichardie, eut l'idée, quand il entendit parler du mariage de Misa, de prendre chez lui le mari de notre amie. Cela ne me plaisait qu'à moitié; je ne me sentais plus en confiance avec Misa, mais Odile qui aimait beaucoup à rendre service, à faire plaisir, remercia mon père et tout de suite transmit l'offre.

« Faites attention, lui dis-je, vous envoyez Misa vivre en Limousin et vous vous privez d'elle à Paris.

— Oui, je le sais bien, mais je le fais pour elle et pas pour moi; d'ailleurs je la retrouverai au moment de ces horribles séjours à Gandumas, ce qui me sera très précieux et, si elle a envie de venir à Paris, elle pourra toujours loger chez ses parents ou chez nous... Et puis il faut bien que ce garçon fasse quelque chose et, si nous ne le prenons pas, il partira avec elle pour Grenoble ou pour Castelnaudary. »

Misa et son mari acceptèrent tout de suite et Odile fit elle-même le voyage de Gandumas, en plein hiver, pour leur chercher une maison et les recommander aux gens du pays. C'était un trait d'Odile, que je n'ai pas encore assez indiqué, que de se dévouer très généreusement pour ses amis.

Je crois que le départ de Misa fut pour notre ménage un malheur, parce qu'il eut pour résultat immédiat de rejeter complètement Odile vers un groupe qui me déplaisait beaucoup. Avant notre mariage, Odile était souvent sortie seule avec des jeunes gens; elle avait été emmenée par eux au théâtre; elle avait fait des voyages avec ses frères et les amis de ceux-ci. Elle m'en avait prévenu très loyalement au moment où nous nous étions fiancés et m'avait dit qu'elle ne pourrait y renoncer. A ce moment, je la désirais plus que tout au monde; je lui avais répondu de bonne foi que cela me paraissait naturel et que jamais je ne serais un obstacle à ses amitiés.

Comme il est injuste et absurde de rendre les êtres humains comptables de leurs promesses! Quand j'avais fait celle-là, je ne m'étais pas du tout représenté ce que j'éprouverais en voyant un autre homme accueilli avec ce même regard, ce même sourire, que j'avais tant aimés. Peut-être serez-vous étonnée d'apprendre que je souffrais aussi de la qualité assez médiocre de la plupart de ces amis d'Odile. J'aurais dû en être rassuré; j'en étais au contraire blessé. Quand on aime une femme autant que j'aimais la mienne, tout ce qui est lié à son image se trouve paré par notre amour de qualités et de vertus imaginaires et, comme la ville où nous l'avons rencontrée nous semble plus belle qu'elle n'est réellement, et le restaurant où nous avons dîné avec elle soudain meilleur que tous les autres, le rival lui-même, bien que détesté, participe de cette lumière. Le thème du Rival, si le compositeur mystérieux qui orchestre notre existence nous le faisait entendre isolé, ce serait presque, je crois, le thème du Chevalier, mais ironique et déformé; nous voudrions trouver en cet ennemi un adversaire digne de nous et c'est ainsi que, de tous les désappointements que peut nous causer une femme, le désappointement par le rival est le pire. J'aurais été jaloux, mais non surpris, si j'avais trouvé auprès d'Odile les hommes les plus remarquables de notre temps; je la voyais entourée de jeunes gens qui n'étaient peut-être pas, à les juger impartialement, beaucoup plus médiocres que d'autres, mais qui certes ne la méritaient pas et que d'ailleurs elle n'avait pas choisis.

« Odile, pourquoi êtes-vous coquette? lui disais-je, je comprends encore qu'une femme laide veuille éprouver son pouvoir. Mais vous... C'est un jeu auquel vous gagnerez à tout coup; c'est cruel, chérie, c'est déloyal... Et surtout vos choix sont si étranges... Par exemple, vous voyez tout le temps ce Jean Bernier... Mais qu'est-ce qui peut vous intéresser en lui? Il est laid, il est grossier...

— Il m'amuse.

— Comment peut-il vous amuser? Vous êtes fine, vous avez du goût. Ses plaisanteries sont de celles que je n'ai pas entendues depuis le régiment et que je n'oserais pas faire devant vous...

— Vous avez sans doute raison; il est laid, il est peut-être vulgaire — quoique je ne le croie pas —, mais j'aime le voir.

— Enfin vous ne l'aimez pas?

— Ah! non, par exemple! Vous êtes fou! Je ne voudrais même pas qu'il me touche, il me fait l'effet d'une limace...

— Ma chérie, vous ne l'aimez peut-être pas, mais lui vous aime; cela, je le vois. Vous rendez malheureux deux hommes, lui et moi; à quoi bon?

— Vous croyez tout le monde amoureux de moi... Je ne suis pas si jolie... »

Elle disait cela avec un sourire de coquetterie si charmant que je souriais aussi. Je l'embrassais.

« Alors, ma chérie, vous le verrez moins? »

Elle prenait son air fermé.

« Je ne vous ai jamais dit ça.

— Vous ne me l'avez pas dit, mais je vous le demande... Qu'est-ce que cela peut vous faire? A moi, cela me ferait plaisir. Et vous dites vous-même qu'il vous est indifférent... »

Elle semblait interdite, s'interrogeait, puis disait avec un sourire gêné :

« Je ne sais pas, Dickie, je crois que je ne peux pas faire autrement... Cela m'amuse. »

Pauvre Odile! Elle avait en prononçant cette phrase un air si puéril, si sincère. Je lui démontrais alors, avec ma vaine et terrible logique, qu'il était facile de « faire autrement »...

« Ce qui vous perd, lui disais-je, c'est que vous vous acceptez telle que vous êtes, comme si nous recevions notre caractère tout fait. Mais on peut former son caractère, on peut le refaire...

— Alors refaites le vôtre.

— Je suis tout prêt à essayer. Mais aidez-moi, en essayant de votre côté.

— Non, moi, je vous ai déjà dit souvent que je ne peux pas. Et puis je n'ai pas envie d'essayer. »

Quand je pense à ce temps déjà lointain, je me demande si ce n'était pas un instinct profond qui lui dictait cette attitude. Si elle avait changé comme je le lui demandais, aurais-je continué à l'aimer autant? Aurais-je supporté la présence constante de ce petit être futile, si de telles scènes n'avaient rendu l'ennui, pour tous deux, impossible? D'ailleurs il n'était pas vrai qu'elle n'eût jamais essayé. Odile n'était pas méchante. Quand elle me voyait malheureux, elle se croyait prête à tout faire pour me guérir, mais son orgueil et sa faiblesse étaient plus forts que sa bonté, et sa vie demeurait la même.

J'avais appris à connaître ce que j'appelais son « air de conquête », une gaieté haussée d'un demi-ton au-dessus de sa gaieté normale, des yeux plus brillants, un visage plus beau, et son habituelle langueur vaincue. Quand un homme lui plaisait, je le savais avant elle. C'était affreux... Quelquefois alors je pensais à la phrase de Florence : « J'ai été trop tendre et peut-être eussiez-vous pu craindre, en m'épousant, que ma conduite devînt trop légère... »

Ce qui m'attriste le plus lorsque, comme il m'arrive encore souvent, je médite sur cette époque malheureuse, c'est de penser qu'Odile, malgré sa coquetterie, m'était fidèle et que peut-être, avec un peu plus d'adresse, j'aurais pu conserver son amour. Mais il n'était pas facile de savoir comment agir avec Odile; la tendresse l'ennuyait et provoquait chez elle de petites réactions brusques et hostiles; des menaces l'eussent déterminée aux actions les plus violentes.

Un des traits les plus constants de son caractère était son amour du danger. Rien ne lui plaisait mieux que d'être emmenée dans un yacht par vent de tempête, de conduire une voiture de course sur un circuit difficile, de sauter à cheval des obstacles trop hauts. Autour d'elle tournait toute une bande de jeunes mâles hardis. Mais aucun d'eux ne semblait préféré aux autres et toutes les fois qu'il m'était donné d'entendre leurs conversations, le ton des amitiés d'Odile me paraissait être celui de la camaraderie sportive. D'ailleurs j'ai maintenant entre mes mains (je vous expliquerai pourquoi) beaucoup de lettres adressées à Odile par ces garçons; toutes montraient qu'elle tolérait un ton de badinage amoureux, mais ne leur avait pas cédé.

« Etrange Odile, écrivait l'un d'eux, à la fois si folle et si chaste; trop chaste pour mon goût. » Et un autre, un petit Anglais sentimental et religieux : « Puisqu'il est certain, chère Odile, que je ne pourrai jamais vous avoir dans ce monde-ci, j'espère être près de vous dans l'autre monde. » Mais je vous dis là des choses que je n'ai sues que beaucoup plus tard et, en ce temps-là, je ne pouvais croire à l'innocence de cette vie libre.

Pour être tout à fait juste envers elle, il faut aussi que j'ajoute un détail que j'oubliais. Au début de notre mariage, elle avait cherché à me mêler à ses amitiés anciennes et nouvelles; elle aurait volontiers partagé tous ses amis avec moi.

Cet Anglais dont je vous parlais, nous l'avions rencontré pendant notre premier été de vacances, à Biarritz. Il avait amusé Odile en lui donnant des leçons de banjo, qui était alors un instrument nouveau, et en lui chantant des chansons nègres. Puis, au départ, il avait absolument voulu lui faire cadeau de ce banjo, ce qui m'avait fort agacé. Quinze jours plus tard, elle me dit :

« Dickie, j'ai reçu une lettre du petit Douglas, une lettre en anglais; voulez-vous la lire et m'aider à lui répondre? »

Je ne sais quel démon m'inspira; je lui dis, avec une colère mal contenue, que j'espérais bien qu'elle ne répondrait pas, que Douglas était un petit crétin et qu'il m'ennuyait... Tout cela était faux; Douglas était bien élevé, charmant et, avant mon mariage, m'aurait beaucoup plu. Mais je prenais l'habitude de ne plus jamais écouter ma femme sans me demander ce qu'elle cachait. Toutes les fois que, dans ses phrases, je trouvais un point obscur, je bâtissais une théorie ingénieuse qui m'expliquait pourquoi elle le voulait obscur. J'éprouvais une joie douloureuse, une voluptueuse souffrance. à croire comprendre qu'elle mentait. Ma mémoire est à l'ordinaire assez faible; dès qu'il s'agissait de récits d'Odile, elle devenait prodigieuse. Je retenais la moindre de ses phrases; je les comparais entre elles; je les pesais. Il m'arrivait de lui dire : « Comment? Vous avez été essayer ce tailleur? Mais ce serait le quatrième essayage. Vous y avez été déjà mardi, jeudi et samedi derniers. » Elle me regardait, souriait sans aucune gêne et répondait : « Vous avez une mémoire diabolique... » J'étais à la fois honteux de me sentir joué et fier de sentir que je déjouais la ruse. D'ailleurs mes découvertes étaient inutiles, je n'agissais jamais, je ne désirais pas agir et le calme mystérieux d'Odile ne donnait prise à aucune scène. J'étais à la fois malheureux et passionnément intéressé.

Ce qui m'empêchait de trancher brutalement et par exemple, d'interdire à Odile de voir certains de ses amis, c'était que je découvrais les ridicules erreurs auxquelles me conduisaient mes déductions désespérées. Je me souviens par exemple que, pendant plusieurs semaines, elle se plaignit de maux de tête, de fatigue et me dit qu'elle souhaitait passer quelques jours à la campagne. Je ne pouvais à ce moment quitter Paris moi-même; je refusai longtemps de la laisser partir. Notez que je ne remarquai pas du tout l'égoïsme qu'il y avait de ma part à nier qu'elle fût malade.

Enfin l'idée me vint qu'il était plus ingénieux encore de consentir, de l'autoriser à partir pour Chantilly comme elle le désirait, et d'aller la surprendre le lendemain soir. Si je ne la trouvais pas seule (et j'étais certain de ne pas la trouver seule), au moins saurais-je enfin quelque chose de précis et surtout je pourrais agir, la confondre, la quitter (car je croyais le souhaiter, ce qui était faux). Elle partit. Le deuxième jour, je louai une voiture (prévoyant un drame, je ne désirais pas que mon chauffeur en fût témoin) et je partis après le dîner pour Chantilly. Vers le milieu du trajet, je donnai l'ordre à l'homme de revenir vers Paris, puis au bout de trois kilomètres, trop vivement mordu par la curiosité, je le fis de nouveau tourner vers Chantilly. A l'hôtel, je demandai le numéro de la chambre d'Odile. On ne voulut pas me le donner. Cela me parut clair. Je fis voir des papiers; je prouvai que j'étais son mari; enfin un chasseur me conduisit. Je la trouvai seule; entourée de livres, elle avait écrit d'innombrables lettres. Mais n'avait-elle pas eu le temps d'organiser cette mise en scène?

« Que vous cherchez loin! me dit-elle avec pitié... Qu'est-ce que vous croyez? Qu'est-ce que vous craignez?... Que je sois avec un homme? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'un homme?... Ce que vous ne comprenez pas, c'est que je veux être seule pour être seule. Et même, si vous voulez que je sois tout à fait franche, je veux surtout ne pas vous voir pendant quelques jours. Vous me fatiguez tellement par vos craintes, par vos soupçons, que je suis obligée de surveiller mes phrases, de faire attention de ne pas me contredire, comme un accusé chez le juge d'instruction... Ici, j'ai passé une journée délicieuse, j'ai lu, j'ai rêvé, j'ai dormi, je me suis promenée dans la forêt. Demain j'irai au château voir des miniatures... Tout cela est si simple, si vous saviez. »

Mais déjà je pensais : « Maintenant, forte de ce succès, elle saura que la prochaine fois elle peut faire venir son amant sans danger? »

Ah! cet amant d'Odile, que j'ai essayé de définir ce qu'il était! Je le formais de tout ce que je trouvais inexplicable dans l'esprit et dans les propos de ma femme. J'étais devenu d'une incroyable subtilité dans mes analyses des phrases d'Odile. Je notais toutes les idées un peu fines qu'elle exprimait, pour en faire un hommage à l'inconnu. D'étranges rapports s'étaient établis entre elle et moi. Je lui avouais maintenant toutes mes pensées, même les plus sévères à son égard. Elle m'écoutait avec une attention presque indulgente, un peu irritée, mais flattée aussi de se sentir un tel objet de curiosité et d'intérêt.

Elle continuait à n'être pas bien portante et se couchait maintenant très tôt. Je passais presque toutes les soirées près de son lit. Soirées étranges et assez douces. Je lui expliquais les défauts de son caractère, elle m'écoutait en souriant, puis me tendait la main et, en tenant la mienne, me disait :

« Pauvre Dickie, que de tourments pour une malheureuse petite fille qui est méchante, bête, orgueilleuse, coquette... Car je suis tout cela, n'est-ce pas?

— Vous n'êtes pas du tout bête, lui disais-je, vous n'êtes pas très intelligente... mais vous avez des intuitions étonnantes et beaucoup de goût.

— Ah! disait Odile, j'ai du goût... Il me reste tout de même quelque chose. Ecoutez, Dickie, je vais vous lire des vers anglais que j'ai découverts et que j'adore. »

Elle avait un goût naturel très fin, il était rare qu'elle aimât une chose médiocre, mais dans le choix même des vers qu'elle me lisait, je remarquais, avec un étonnement inquiet, le goût de l'amour, une profonde connaissance de la passion et quelquefois le désir de la mort. Je me souviens surtout d'une strophe qu'elle répétait souvent :

From too much love of living,
Frome hope and fear set free,
We thank, with brief thanksgiving,
Whatever Gods may be,
That no life lives for ever,
That dead men rise up never,
That even the weariest river
Winds somewhere safe to sea [1].

« *The weariest river...*, répétait-elle souvent, la rivière la plus lasse, j'aime bien ça... C'est moi, Dickie, la rivière la plus lasse... Et je m'en vais tout doucement vers la mer.

---

[1] Délivrés d'un trop grand amour de la vie,
Délivrés de l'espoir et de la crainte,
Nous rendons brièvement grâce
Aux dieux, quels qu'ils puissent être,
De ce qu'aucune vie ne vit toujours,
De ce que les morts ne se relèvent jamais,
De ce que même la rivière la plus lasse
Finit par atteindre la mer.

— Vous êtes folle, lui disais-je, vous êtes la vie même.

— Oh! j'ai l'air comme cela, disait alors Odile, avec une moue comiquement triste, mais je suis une rivière très lasse. »

Quand je la quittais après une telle soirée, je lui disais :

« Au fond, avec tous vos défauts, Odile, je vous aime bien.

— Mais moi aussi, Dickie », disait-elle.

X

Depuis longtemps mon père me demandait de faire pour les papeteries un voyage en Suède. Nous y achetions de la pâte de bois par l'intermédiaire de courtiers; il était certain que nous pourrions l'obtenir à meilleur compte en traitant directement, et lui-même n'était plus assez bien portant pour y aller. Je me refusais à partir si Odile ne m'accompagnait pas, et elle n'y mettait aucun empressement. Ce refus me semblait suspect. Elle aimait les voyages. Je lui proposais, si elle ne souhaitait pas traverser l'Allemagne et le Danemark en chemin de fer, d'aller en bateau depuis Le Havre ou Boulogne, ce qui pour elle aurait dû être un plaisir.

« Non, me dit-elle, allez-y seul; la Suède ne me tente pas, c'est trop froid.

— Mais pas du tout, Odile, c'est un pays adorable... Des paysages faits pour vous, de la solitude, des grands lacs entourés de sapins, des vieux châteaux...

— Vous croyez? Non, je n'ai pas envie de quitter Paris en ce moment... Mais puisque votre père tient à ce que vous fassiez ce voyage, allez-y, vous. Cela vous fera du bien de voir d'autres femmes que moi. Les Suédoises sont ravissantes, de grandes blondes pâles; tout à fait votre type... Trompez-moi... »

A la fin il devint impossible de ne pas faire ce voyage. J'avouai à Odile avec humilité que l'idée de la laisser seule à Paris m'épouvantait.

« Comme vous êtes drôle, dit-elle, je ne sortirai pas, je vous le promets; j'ai beaucoup de livres à lire et je prendrai tous mes repas chez maman. »

Je partis inquiet et les trois premiers jours furent atroces. Pendant le long voyage de Paris à Hambourg, j'imaginais Odile dans son boudoir, recevant un homme dont je ne voyais pas le visage et qui lui jouait, au piano, toute la musique qu'elle aimait. Je me la représentais souriante et animée, le visage paré de cet air heureux qui jadis m'avait été réservé et que j'aurais voulu saisir, enfermer et garder jalousement pour moi seul. Lequel, parmi ses familiers, l'avait retenu à Paris? Etait-ce cet imbécile de Bernier ou cet Américain ami de ses frères, Lansdale? A Malmoë, le nouveau train vernissé, l'étrangeté des couleurs m'arrachèrent enfin à ma sombre rêverie. A Stockholm, je reçus une lettre d'Odile. C'était curieux, les lettres d'Odile; elle écrivait comme une petite fille. Elle disait : « Je suis très tranquille. Je ne fais rien. Il pleut. Je lis. J'ai relu *Guerre et Paix*. J'ai déjeuné chez maman. Votre mère est venue. » Et cela continuait ainsi, en petites phrases qui n'évoquaient rien mais qui, je ne sais pourquoi, et peut-être même à cause de leur vide et de leur naïve simplicité, avaient sur moi un effet rassurant.

Les jours suivants ne firent qu'augmenter cette impression de détente. C'était curieux, j'aimais

Odile mieux qu'à Paris. Je la voyais grave, un peu alanguie, étendue et lisant près d'un vase où sans doute était un bel œillet, une rose. Comme j'étais très lucide en dépit de ma folie, je me disais : « Mais pourquoi est-ce que je ne souffre pas? Je devrais être malheureux. Je ne sais rien d'elle. Elle est libre et m'écrit ce qu'elle veut. » Je me rendais compte que l'absence, tout en favorisant, comme je le savais déjà, la cristallisation de l'amour, endort pour un temps la jalousie, parce qu'en retirant à l'esprit tous ces petits faits, toutes ces observations sur lesquels il a pris coutume de bâtir ses dangereux, ses affreux édifices, elle le contraint au calme et au repos. Les affaires que je devais traiter m'obligèrent à voyager dans la campagne suédoise; je logeais chez des châtelains propriétaires de grands bois; on m'offrait des liqueurs du pays, du caviar, du saumon fumé; les femmes avaient un éclat froid, cristallin; il m'arrivait de passer des jours entiers sans penser à Odile et à ses actions.

Je me souviens surtout d'un soir. J'avais dîné à la campagne, aux environs de Stockholm, et après le dîner mon hôtesse avait proposé une promenade dans le parc. Nous étions couverts de fourrures. L'air était glacé. De grands valets blonds avaient ouvert une grille de fer forgé et nous nous étions trouvés au bord d'un lac gelé, qui brillait faiblement sous le soleil nocturne. La femme qui m'accompagnait était ravissante, gaie; elle avait, quelques minutes plus tôt, joué des préludes avec une grâce si légère que j'en avais eu les larmes aux yeux. J'éprouvai pendant une seconde une impression de bonheur extraordinaire. « Que le monde est beau, pensai-je, et qu'il est facile d'être heureux. »

Le retour à Paris réveilla mes fantômes. Les récits que me faisait Odile de ses longues journées de solitude étaient si nus qu'ils appelaient, pour en remplir les vastes espaces désertiques, les hypothèses les plus pénibles.

« Qu'avez-vous fait pendant tout ce temps?

— Mais rien. Je me suis reposée; j'ai rêvassé; j'ai lu.

— Qu'est-ce que vous avez lu?

— Je vous l'ai écrit : *Guerre et Paix*.

— Enfin vous n'avez pas passé quinze jours à relire un roman!

— Non, j'ai fait des choses; j'ai rangé mes tiroirs, j'ai mis de l'ordre dans mes livres, j'ai répondu à de vieilles lettres, j'ai été chez des couturiers.

— Mais qui avez-vous vu?

— Personne. Je vous l'ai écrit : votre mère, la mienne, mes frères, Misa... Et puis j'ai fait beaucoup de musique. »

Elle s'anima un peu et me parla de la musique espagnole, d'Albeniz, de Granados, qu'elle venait de découvrir.

« Et puis, Dickie, il faudra que je vous emmène entendre *L'Apprenti Sorcier*... C'est si intelligent.

— C'est construit sur l'histoire de la ballade de Goethe? lui dis-je.

— Oui », dit Odile avec animation.

Je la regardai. Comment connaissait-elle cette ballade? Je savais qu'Odile n'avait jamais lu Goethe. Avec qui avait-elle été au concert? Elle lut mon expression inquiète sur mon visage.

« Mais c'était dans le programme », dit-elle.

XI

Le mardi qui suivit mon retour de Suède, nous dînâmes chez tante Cora. Elle nous invitait deux fois par mois et c'était la seule personne de ma famille pour laquelle Odile eût quelque sympathie. Tante Cora, qui considérait Odile comme un gracieux ornement pour une table et la traitait avec bonté, me reprochait d'être devenu silencieux depuis mon mariage. « Tu es morne, me disait-elle, et tu t'occupes trop de ta femme; les couples ne sont vraiment possibles dans un dîner qu'à partir de la période d'indifférence. Odile est délicieuse, mais toi, tu ne seras au point que dans deux ans, peut-être trois; enfin, cette fois, tu reviens de Suède, j'espère que tu vas être brillant. »

En fait le succès de ce dîner ne fut pas du tout pour moi, mais pour un garçon que je connaissais bien car il était l'ami d'André Halff chez lequel je l'avais autrefois rencontré et qui parlait de lui avec un singulier mélange d'estime, de crainte et d'ironie. C'était l'amiral Garnier, le chef d'Etat-Major général de la Marine, qui l'avait introduit avenue Marceau. Il s'appelait François de Crozant, était lieutenant de vaisseau et arrivait d'Extrême-Orient. Ce soir-là il décrivit des paysages japonais et parla de Conrad, de Gauguin, avec une poésie forte, vivante, que je ne pus m'empêcher d'admirer, bien qu'il ne me fût pas très sympathique. En l'écoutant je me souvenais peu à peu des détails qu'André m'avait jadis donnés sur lui. Il avait fait plusieurs séjours en Orient et possédait, près de Toulon, une petite maison remplie d'objets qu'il avait rapportés de ses voyages. Je savais qu'il composait de la musique et qu'il avait écrit un curieux opéra sur un sujet d'histoire chinoise. Je savais aussi, mais vaguement, qu'il était connu dans les milieux sportifs pour avoir battu en auto plusieurs records de vitesse et qu'il avait été l'un des premiers officiers de marine qui fût monté en hydravion.

Un homme amoureux est un réactif d'une extrême sensibilité pour les sentiments de la femme qu'il aime. Je ne voyais pas Odile qui était placée à l'autre bout de la table et du même côté que moi, mais je savais quel était à ce moment l'aspect de son visage et avec quel intérêt trop vif elle devait écouter les récits de François. Je me souviens très bien de ce dîner. Mes sentiments étaient ceux d'un père qui aime par-dessus tout une fille unique, s'aperçoit qu'il a conduit celle-ci, par suite de circonstances inévitables et malheureuses, dans un milieu contaminé par une terrible épidémie, et souhaite avec une ardeur désespérée la sauver avant la contagion. Si je pouvais éviter qu'Odile, après le dîner, se trouvât dans le même groupe que François, si personne ne lui racontait les détails. si propres à retenir son attention, que je connaissais, moi, sur lui, peut-être pourrais-je l'emmener à minuit toute pure encore du plus redoutable des microbes.

Il arriva que j'eus cette chance et non par manœuvre adroite de ma part, mais parce que François fut, tout de suite après le dîner, enlevé par Hélène de Thianges qui le conduisit dans le salon chinois, toujours réservé par tante Cora aux couples avides de solitude. Pendant ce temps j'eus, moi, une curieuse conversation, et précisément sur François. avec une jolie femme, Yvonne Prévost, dont le mari était, lui aussi, un marin, capitaine de vaisseau et collaborateur de l'amiral au ministère.

« Crozant vous intéresse? me dit-elle... Je l'ai beaucoup connu à Toulon où j'ai passé toute ma vie de jeune fille puisque mon père y était préfet maritime. Je me rappelle que les hommes trouvaient Crozant artificiel, certains disaient même déloyal, mais les femmes couraient après lui... Moi, j'étais trop jeune, mais j'entendais ce qu'on racontait.

— Dites, cela m'intéresse.

— Oh! je ne sais plus très bien; je crois qu'il était d'une grande coquetterie; il avait l'air de tenir passionnément à une femme; il lui faisait une cour pressante; il l'accablait de lettres, de fleurs, puis tout d'un coup il l'abandonnait et commençait à s'occuper d'une autre sans que la première ait pu comprendre la cause de ce changement... C'était un garçon qui s'imposait une discipline extraordinaire. Pour se maintenir en forme, il se couchait tous les soirs à dix heures et on prétendait que la plus jolie femme du monde, si l'heure qu'il s'était fixée arrivait, il la mettait à la porte... En amour, il était dur, cruel, affectant de supposer que tout cela était un jeu sans importance pour les autres comme pour lui-même. Vous imaginez ce qu'il a pu faire souffrir avec ce caractère.

— Oui, je comprends assez bien. Mais pourquoi l'aimer?

— Ah! ça, vous savez... Tenez, moi, j'ai eu une amie qui l'a aimé; elle m'a dit : « C'était une hor-
« reur, mais pendant longtemps je n'ai pas pu me
« guérir. Il était si complexe, attachant, exigeant,
« tantôt brutal et sec, mais quelquefois aussi tendre
« et suppliant... Il m'a fallu plusieurs mois pour
« découvrir qu'il ne pouvait faire que mon
« malheur. »

— Elle s'en est délivrée, votre amie?

— Oui, très bien; maintenant elle en parle en riant.

— Et vous croyez qu'en ce moment il essaie ses sortilèges sur Hélène de Thianges?

— Oh! certainement, mais cette fois il a une adversaire qui lui est supérieure. D'ailleurs, une femme comme elle, jeune, et qui a une situation mondaine, fera bien de se garder. François ruine les vies de femmes qu'il traverse, parce qu'il ne peut s'empêcher de parler de ses amours à tout le monde. A Toulon, quand il avait fait une conquête nouvelle, toute la ville le savait le lendemain.

— Mais c'est un homme odieux, votre François.

— Oh! non, dit-elle, il a beaucoup de charme... Seulement il est comme ça. »

Nous sommes presque toujours les artisans de notre malheur. J'avais été sage quand je m'étais promis de ne pas parler de François à Odile. Pourquoi, dans la voiture qui nous ramenait, me fut-il impossible de ne pas lui raconter cette conversation? Parce que, je crois, intéresser Odile, la voir prêter à ce que je lui disais une attention vive, était un plaisir à l'attrait duquel je résistais mal, peut-être aussi parce que j'avais l'illusion, si folle pourtant, que cette sévère critique de François éloignerait à jamais Odile de lui.

« Et vous dites qu'il est compositeur? » demanda Odile quand je me tus.

J'avais imprudemment évoqué le démon. Il n'était plus en mon pouvoir de le chasser. Je dus passer le reste de la soirée à raconter tout ce que je savais de lui et de son étrange mode d'existence.

« Il doit être curieux à connaître. Vous ne voulez pas l'inviter une fois? me dit Odile d'un air indifférent.

— Très volontiers, si nous le rencontrons encore, mais il doit repartir pour Toulon. Il vous a plu?

— Non, je n'aime pas du tout cette façon qu'il a de regarder les femmes, comme si elles étaient transparentes. »

Quinze jours plus tard nous le retrouvâmes chez tante Cora; je lui demandai s'il avait quitté la marine.

« Non, me dit-il de son air brusque et presque insolent, je fais un stage de six mois au Service hydrographique. »

Cette fois il eut une longue conversation avec Odile; je les vois encore assis sur le même canapé de tapisserie, penchés en avant l'un vers l'autre et parlant avec animation.

Pendant le retour, Odile fut silencieuse.

« Eh bien, lui dis-je, et mon marin? Qu'en pensez-vous?

— Il est intéressant », me dit Odile, et elle ne parla plus jusqu'à la maison.

XII

Plusieurs mardis de suite, chez tante Cora, François et Odile se réfugièrent ensemble dans le salon chinois, dès la sortie de table. Naturellement j'en souffris beaucoup, mais voulus m'appliquer à n'en rien laisser voir. Je ne pouvais m'empêcher de parler de François avec les autres femmes; j'espérais entendre qu'elles le trouvaient médiocre, pour le répéter ensuite à Odile. Mais presque toutes, au contraire, l'admiraient. Même la raisonnable Hélène de Thianges, qu'Odile appelait Minerve à cause de sa sagesse, me dit :

« Si, je vous assure, il est très séduisant.

— Mais en quoi? J'essaie en vain d'écouter avec intérêt ce qu'il dit; il me semble que c'est toujours la même chose. Il parle de l'Indochine, des peuples conquérants, de la vie « intense », de Gauguin... La première fois, j'ai cru que c'était très remarquable. Puis je me suis aperçu que c'était un numéro; quand on l'a vu une fois, cela suffit.

— Oui, peut-être. Vous avez en partie raison. Mais il raconte de si belles histoires! Les femmes sont de grands enfants, Marcenat. Elles ont gardé le sens du merveilleux. Et puis le cadre de la vie réelle est si limité pour elles qu'elles souhaitent toujours s'en échapper. Si vous saviez comme c'est ennuyeux de s'occuper tous les jours d'une maison, de cuisine, d'invités, d'enfants. L'homme marié ou le célibataire parisien fait partie, lui aussi, de cette machine domestique et mondaine et il ne nous apporte rien de nouveau, rien de frais, tandis qu'un marin comme Crozant nous apparaît comme un être aux mains nettes, et il nous attire par là.

— Mais enfin vous ne trouvez pas que toute cette attitude de Crozant est d'un faux romantisme insupportable? Vous parlez de ses histoires... Moi, j'ai horreur de ces aventures... évidemment inventées par lui.

— Lesquelles?

— Oh! vous savez bien : celle de l'Anglaise de Honolulu se jetant à l'eau après son passage; celle de la Russe qui lui envoie sa photographie encadrée d'une torsade de cheveux. Je trouve ça d'un mauvais goût...

— Je ne les connais pas, ces histoires... Qui vous les a racontées? Odile?

— Mais non, tout le monde, pourquoi voulez-vous que ce soit Odile?... Dites-moi, sincèrement, vous ne trouvez pas cela choquant, déplaisant?

— Si vous voulez, oui... Tout de même, il a des yeux qu'on n'oublie pas. Et puis, tout ce que vous dites n'est pas exact. Vous le voyez à travers une légende, mais parlez avec lui, vous verrez qu'il est très simple. »

On voyait souvent, avenue Marceau, l'amiral Garnier. Un soir, je manœuvrai pour être seul avec lui et je l'interrogeai, sur Crozant.

« Ah! me dit-il, un vrai marin... Un de nos grands chefs de l'avenir. »

Je résolus de lutter contre le sentiment de répulsion que m'inspirait François de Crozant, de le voir davantage et d'essayer de le juger impartialement. Ce fut très difficile. Au temps où je l'avais connu chez Halff, il s'était montré assez méprisant envers moi et j'avais retrouvé cette impression pénible le premier soir de notre nouvelle rencontre. Depuis quelques jours il semblait faire effort pour vaincre l'ennui que lui inspirait mon mutisme hostile et bourru. Mais je pensais, peut-être avec raison, que je l'intéressais maintenant à cause d'Odile et cela ne me rapprochait pas de lui, bien au contraire.

Je l'invitai à dîner chez nous. Je voulais le trouver intéressant; je n'y arrivais pas. Il était intelligent, mais au fond timide, et luttait contre sa timidité par des effets d'autorité tranchante qui m'exaspéraient. Il me paraissait beaucoup moins remarquable que mes anciens amis, André et Bertrand, et je ne pouvais comprendre pourquoi Odile, qui les avait écartés avec tant de mépris, prenait aux propos de François de Crozant un intérêt si continu. Dès qu'il était là, elle était transformée et plus jolie encore qu'à son ordinaire. Un jour, nous eûmes devant elle, François et moi, une conversation sur l'amour. J'avais dit, je crois, que la seule chose qui puisse faire de l'amour un sentiment très beau, c'est la fidélité, malgré tout et jusqu'à la mort. Odile avait jeté à François un regard que j'avais trouvé bizarre.

« Je ne comprends pas du tout quelle importance a la fidélité, avait-il dit avec cette diction martelée qui donnait toujours à ses idées un air abstrait et métallique. Il faut vivre dans le présent. Ce qui est important, c'est de tirer de chaque moment ce qu'il peut contenir d'intensité. On n'y arrive que de trois manières : par le pouvoir, par le danger, ou par le désir. Mais pourquoi vouloir maintenir par la fidélité la fiction d'un désir évanoui?

— Parce qu'il n'y a de vraie intensité que dans ce qui est durable et dans ce qui est difficile. Ne vous rappelez-vous pas ce passage des *Confessions* où Rousseau dit qu'effleurer la robe d'une femme chaste donne des joies plus vives que posséder une femme facile?

— Rousseau était un malade, dit François.

— J'ai horreur de Rousseau », dit Odile.

Les sentant unis contre moi, je me mis à défendre, avec une véhémence maladroite, Rousseau qui m'était indifférent et nous comprîmes tous trois que nous ne pourrions désormais avoir ensemble aucune conversation qui, sous des masques transparents, ne devînt confidentielle et dangereuse.

Plusieurs fois François, en parlant de son métier, m'intéressa si vivement que j'oubliai pendant quelques minutes mes sentiments hostiles. Quand, après le dîner, marchant à travers le salon de son pas roulant de marin, il commençait : « Savez-vous, Marcenat, à quoi j'ai passé ma soirée d'hier? A étudier, dans le bouquin de l'amiral Mahan, les batailles de Nelson », j'éprouvais malgré moi le petit choc de plaisir que m'avait donné jadis l'arrivée d'André Halff ou celle de Bertrand.

« Vraiment? répondais-je. Mais est-ce que vous le faites pour votre plaisir ou est-ce que vous croyez que cela vous est utile? Les méthodes navales ont dû tellement changer. Toutes ces histoires d'abordage, de vents favorables, de position à prendre pour lâcher une bordée, est-ce que cela a encore une valeur quelconque?

— Ne croyez pas ça, dit François. les qualités qui donnent la victoire, sur terre comme sur mer, sont les mêmes aujourd'hui qu'au temps d'Annibal, qu'au temps de César. Prenez Aboukir... Qu'est-ce qui a fait le succès des Anglais?... D'abord la ténacité de Nelson qui, ayant cherché la flotte française dans toute la Méditerranée et ne l'ayant pas trouvée, n'abandonne pas la poursuite; ensuite la promptitude de sa décision quand il découvre enfin l'ennemi à l'ancre et le vent favorable. Eh bien, ces qualités de fond, la ténacité, l'audace, croyez-vous qu'elles cessent d'avoir une valeur parce que le *Dreadnought* a remplacé le *Victory*? Pas du tout, et d'ailleurs les principes essentiels de toute stratégie sont immuables. Tenez, regardez... »

Il prit sur ma table un morceau de papier et tira de sa poche un crayon.

« Les deux flottes... Cette flèche est la direction du vent... Ici, ces hachures. les bas-fonds... »

Je me penchai au-dessus de lui. Odile s'était assise à la même table, le menton appuyé sur ses mains jointes; elle admirait François et, de temps à autre. m'observait sous ses longs cils soulevés.

« Ecouterait-elle ainsi, me disais-je, si, moi, je lui racontais une bataille? »

Un autre fait qui me frappa au cours de ces quelques visites de François de Crozant chez nous, ce fut que souvent Odile y brilla en racontant des anecdotes et en énonçant des idées que je lui avais jadis enseignées au temps de nos fiançailles. Elle ne m'en avait jamais reparlé; je croyais qu'elle avait tout oublié, et voilà que ma pauvre science ressuscitait pour étonner un autre homme par la netteté masculine d'un esprit de femme. Je pensais en l'écoutant qu'il en avait été ainsi jadis avec

Denise Aubry et que, presque toujours, quand nous prenons grand soin de former une âme, c'est pour un autre que nous travaillons.

L'étrange est que le début d'une véritable liaison entre eux coïncida probablement pour moi avec une courte période de relative sécurité. François et Odile qui, depuis quelques semaines, s'étaient compromis à plaisir à mes yeux et à ceux de tous nos amis, étaient devenus d'une étonnante prudence, se montraient peu ensemble et, dans un salon, n'étaient jamais dans le même groupe. Elle ne parlait pas de lui et si, par curiosité, une autre femme devant elle prononçait le nom de Crozant, elle répondait avec une négligence si parfaite que moi-même, pendant quelques semaines, j'y fus pris. Malheureusement, comme disait Odile, j'avais, dès qu'il s'agissait d'elle, de diaboliques intuitions, et je ne tardai pas à faire le raisonnement qui démasqua cette attitude. « C'est justement, me dis-je, parce qu'ils se voient librement hors de mes yeux et n'ont plus grand-chose à se dire le soir, que maintenant ils s'évitent et affectent de se parler à peine. »

J'avais pris l'habitude d'analyser les propos d'Odile avec une redoutable clairvoyance et j'y trouvais François caché sous chaque phrase. Il était devenu (par le docteur Pozzi) familier d'Anatole France et allait Villa Saïd tous les dimanches matin. Je le savais. Or Odile racontait depuis quelques semaines sur France les histoires les plus intéressantes et les plus intimes. Un soir, comme nous sortions d'un dîner chez les Thianges où elle, qui d'habitude était silencieuse et modeste, avait beaucoup étonné nos amis en commentant avec verve les idées politiques de France, je lui dis :

« Comme vous avez été brillante, chérie! Vous ne m'avez jamais parlé de tout ça. Comment l'avez-vous su?

— Moi? dit-elle, à la fois contente et inquiète. J'ai été brillante? Je ne m'en suis pas rendu compte.

— Ce n'est pas un crime, Odile, ne vous défendez pas. On vous a trouvée très intelligente... Qui vous avait appris tout ça?

— Je ne sais plus, moi. C'est l'autre jour, dans un thé, quelqu'un qui connaît Anatole France.

— Mais qui?

— Oh! j'ai oublié... Je n'y attachais aucune importance. »

Pauvre Odile! Comme elle était maladroite. Elle voulait garder son ton habituel, ne rien dire qui pût la dénoncer et pourtant son nouvel amour affleurait à chaque phrase. Cela me faisait penser à ces prairies inondées dont l'apparence reste intacte, dont l'herbe semble droite et vigoureuse, mais où chaque pas révèle la nappe d'eau traîtresse qui déjà imbibe tout le sol. Attentive aux signes directs, à ne pas nommer François de Crozant, elle ne voyait pas les signes indirects qui, brillant au-dessus de ses propos, faisaient éclater ce nom à tous les yeux comme eussent fait d'immenses panneaux lumineux. Pour moi qui connaissais si bien les goûts d'Odile, ses idées, ses croyances, il était à la fois facile, intéressant et pénible d'en observer les changements rapides. Sans être très pieuse, elle avait toujours été croyante; elle allait à la messe tous les dimanches. Elle disait maintenant : « Moi, je suis une Grecque du IVe siècle avant Jésus-Christ; moi, je suis une païenne », phrases que je pouvais attribuer à François aussi sûrement que s'il les avait signées. Elle disait : « Qu'est-ce que c'est, la vie? Quarante pauvres années que nous passons sur une goutte de boue. Et vous voudriez qu'on en perdît une seule minute à s'ennuyer inutilement? » Je pensais : « Philosophie de François, et d'ailleurs philosophie vulgaire. » Quelquefois, il me fallait un instant de réflexion pour apercevoir le lien entre tel mouvement d'intérêt qui m'avait surpris chez elle comme insolite et l'objet réel de ses pensées. Par exemple, elle, qui ne lisait jamais un journal, apercevait un titre : « Incendie de forêts dans le Midi » et me prenait la feuille des mains.

« Vous vous intéressez aux incendies de forêts, Odile?

— Non, disait-elle, en rejetant et en me rendant le journal, je voulais seulement savoir où c'était. »

Alors je me souvenais de la petite maison que François possédait au milieu des pins, à Beauvallon.

Comme un enfant qui, jouant à cache-tampon, place l'objet qu'il veut dissimuler au milieu de la chambre, sur le tapis, sous les yeux de tous et nous fait sourire de tendresse, Odile était presque touchante à force de précautions naïves. Quand elle rapportait un fait qu'elle tenait d'un de ses amis, d'un de nos parents, elle nommait toujours son informateur. Quand ce dernier était François, elle disait : « On... On m'a dit que... Une personne m'a dit que... » Il lui arrivait de prouver une étonnante connaissance de faits qui concernaient la marine. Elle savait que nous allions avoir un nouveau croiseur plus rapide, un nouveau type de sous-marin, que la flotte anglaise allait venir à Toulon. Les gens s'émerveillaient :

« Ce n'est pas dans les journaux... »

Odile, effrayée, sentant qu'elle avait trop parlé, battait en retraite :

« Ah? Je ne sais pas... Ce n'est peut-être pas vrai. »

Mais c'était toujours vrai.

Tout son vocabulaire était devenu celui de François. Le répertoire de celui-ci, ce répertoire qui m'avait fait dire à Hélène de Thianges que sa conversation n'était qu'un numéro, Odile le répétait à son tour. Elle parlait de « vie intense », des joies de la conquête et même de l'Indochine. Mais en traversant l'esprit voilé d'Odile, les durs thèmes de François perdaient la netteté de leurs contours. Je les suivais très bien à travers elle, mais je les y voyais déformés, comme un fleuve, traversant un grand lac, perd le cadre rigide de ses rives et n'est plus qu'une ombre imprécise que mordent et enveloppent les petites vagues.

XIII

Pour moi tant de preuves concordantes démontraient à n'en pouvoir douter, sinon qu'Odile était la maîtresse de François, du moins qu'elle le voyait secrètement, et pourtant je ne pouvais me décider à m'en expliquer avec elle. A quoi bon? Je montrerais à Odile tant de minutieuses nuances, tant de coïncidences verbales que mon implacable mémoire avait enregistrées! Elle éclaterait de rire, me regarderait avec tendresse et me dirait : « Vous m'amusez! » Que répondrais-je? Pouvais-je la menacer? Est-ce que je souhaitais rompre? Et d'ailleurs, malgré les apparences, est-ce que je ne me trompais pas? Quand j'étais sincère avec moi-même, je savais bien que je ne me trompais pas, mais la vie m'était alors insupportable et je me raccrochais pour quelques jours à une hypothèse invraisemblable.

J'étais très malheureux. La conduite d'Odile, le secret de sa pensée étaient devenus pour moi une obsession qui ne me quittait jamais. Au bureau, rue de Valois, je ne travaillais presque plus, je passais des journées entières la tête dans mes mains, rêvant et méditant; la nuit, je ne pouvais m'endormir que vers trois ou quatre heures du matin, après avoir retourné en vain des problèmes dont je n'apercevais que trop bien la solution.

L'été vint. Le stage de François prit fin et il repartit pour Toulon. Odile sembla très calme et pas du tout triste, ce qui me rassura un peu. Je ne savais s'il lui écrivait; en tout cas, je ne voyais jamais de lettres et je sentais moins souvent passer l'ombre inquiétante dans les phrases d'Odile.

Je ne pouvais prendre mes vacances qu'au mois d'août parce que mon père allait en juillet faire une cure à Vichy, mais comme Odile avait été souffrante pendant presque tout l'hiver, il avait été convenu qu'elle irait passer juillet dans la villa Choin, à Trouville. Quinze jours avant le moment de partir, elle me dit :

« Si cela ne vous fait rien, j'aimerais mieux ne pas loger chez tante Cora, et aller sur une plage plus tranquille. J'ai horreur de la côte normande; il y a trop de monde, surtout dans cette maison...

— Comment, Odile? C'est vous qui craignez le monde maintenant, vous qui me reprochez toujours de ne pas l'aimer assez!

— Cela dépend de l'état d'esprit dans lequel on est. En ce moment, j'ai besoin de calme, de solitude... Est-ce que vous ne croyez pas que je pourrais trouver un coin en Bretagne? Je ne connais pas du tout la Bretagne et on dit que c'est si beau.

— C'est très beau, oui, chérie, mais c'est loin. Je ne pourrais pas aller vous voir le dimanche comme j'aurais pu le faire à Trouville. D'ailleurs, à Trouville, vous aurez la villa pour vous, tante Cora n'y va pas avant le 1er août... Pourquoi changer? »

Mais elle tenait évidemment à aller en Bretagne et elle revint avec douceur à ce projet jusqu'à ce que j'eusse cédé. Je ne comprenais pas. Je m'étais attendu qu'elle demandât à se rapprocher de Toulon;

cela lui eût été facile car l'été, cette année-là, était affreux et tout le monde se plaignait de l'humidité de la Normandie. Bien que je fusse triste de la voir partir, j'éprouvais un certain plaisir à constater qu'elle prenait cette direction rassurante. J'allai l'accompagner jusqu'à la gare, assez triste. Elle fut particulièrement tendre ce jour-là. Sur le quai de la gare, elle m'embrassa.

« Ne vous ennuyez pas, Dickie, amusez-vous... Si vous voulez, sortez avec Misa, elle sera contente.

— Mais Misa est à Gandumas.

— Non, elle viendra à Paris, chez ses parents, toute la semaine prochaine.

— Quand vous n'êtes pas là, je n'ai pas envie de sortir... Je reste à la maison, tout seul, et je broie du noir.

— Il ne faut pas, dit-elle en me caressant la joue d'un geste maternel... Je ne mérite pas qu'on me prête tant d'attention. Je ne suis pas intéressante... Vous prenez la vie trop gravement, Dickie... Ce n'est qu'un jeu.

— Ce n'est pas un jeu gai.

— Non, dit-elle et cette fois elle aussi avec une nuance de mélancolie... ce n'est pas un jeu gai. Surtout c'est difficile. On fait des choses qu'on ne voudrait pas faire... Je crois qu'il est l'heure de monter... Au revoir, Dickie... Ça ira?... »

Elle m'embrassa encore, m'envoya du marchepied un de ces sourires lumineux qui m'enchaînaient à elle et tout de suite disparut dans le compartiment. Elle avait horreur des adieux à la fenêtre et en général de tout attendrissement. Misa, plus tard, me dit qu'elle était dure. Ce n'était pas tout à fait exact. Au contraire, elle était capable de générosité et de bonté, mais elle était mue par des désirs très forts et justement parce qu'elle craignait d'être amenée, par la pitié, à se résister à elle-même, elle refusait de s'y abandonner. C'était alors que son visage prenait cette expression fermée et comme imperméable qui seule pouvait la rendre laide.

XIV

Le lendemain soir était un mardi et je dînai chez tante Cora. Elle recevait jusqu'au mois d'août mais, en été, il y avait moins de monde. Je me trouvai à côté de l'amiral Garnier. Il me parla du temps, d'un orage qui (vers la fin de l'après-midi) avait inondé Paris, puis il me dit :

« Tiens, je viens de caser votre ami François de Crozant... Il voulait étudier les côtes de Bretagne; je lui ai trouvé un poste temporaire à Brest.

— A Brest? »

Je vis tourner devant moi les verres et les fleurs; je crus que j'allais m'évanouir. Mais l'instinct social est devenu si fort en nous que nous arriverions, je crois, à mourir en feignant l'indifférence.

« Ah! dis-je à l'amiral, je ne le savais pas... Il y a longtemps?

— Quelques jours. »

Je continuai avec lui une longue conversation sur le port de Brest, sur sa valeur comme base navale, sur les vieilles maisons, sur Vauban. Ma pensée courait sur deux plans extraordinairement distincts. A la surface se formaient les phrases banales et correctes par lesquelles je maintenais dans l'esprit de l'amiral l'impression que j'étais un être calme, heureux de cette belle soirée fraîche et de ces derniers nuages en fuite. A un étage plus profond et d'une voix muette, voilée, je me répétais : « Voilà donc pourquoi Odile a voulu aller en Bretagne. » Je me la représentais se promenant avec lui dans les rues de Brest, appuyée à son bras, avec cet air animé que je connaissais si bien, que j'aimais tant. Peut-être resterait-elle un soir avec lui. La plage qu'elle avait choisie, Morgat, n'était pas très loin de Brest. Peut-être au contraire était-ce François qui viendrait au bord de la mer la rejoindre. Il devait avoir une vedette. Ils iraient ensemble dans les rochers. Je savais comme Odile pouvait rendre la nature plus belle au cours d'une telle promenade. Ce qui était surprenant et me frappait alors moi-même, était que tout en souffrant j'éprouvais à comprendre enfin une dure joie intellectuelle. De ces problèmes affreux que je me posais dès que les actions d'Odile étaient en jeu, cette fois la solution qui m'était apparue avec une étonnante clarté dès qu'elle avait parlé d'aller en Bretagne avait été : « François s'y trouve déjà. » Or il y était. J'en avais le cœur bouleversé et l'esprit presque satisfait.

En rentrant je passai toute une nuit à me demander ce que j'allais faire. Prendre le train pour la Bretagne? Sans doute arriverais-je sur une petite plage pour trouver Odile radieuse et tranquille; je paraîtrais fou et je ne serais même pas rassuré, car je croirais aussitôt que François était venu et reparti, ce qui serait d'ailleurs vraisemblable. Ce qu'il y avait de terrible dans un sentiment comme le mien, c'était que rien ne pouvait le guérir, car tout fait pouvait être interprété dans un sens défavorable. Pour la première fois je me dis : « Faut-il donc quitter Odile? Puisque sa nature et la mienne sont telles que je ne serai jamais tranquille, puisqu'elle ne veut et ne voudra rien faire pour me ménager, ne vaudrait-il pas mieux que nous vivions chacun de notre côté? Nous n'avons pas d'enfant; un divorce serait facile. » Je me souvins alors avec beaucoup de netteté de l'état de bonheur médiocre, de confiance qui avait été le mien avant de la rencontrer. En ce temps-là, si ma vie n'avait pas beaucoup de grandeur ni de force, elle était au moins naturelle et douce. Mais tout en formant ce projet, je savais bien aussi que je ne souhaitais pas le réaliser et que l'idée de vivre sans Odile n'était même plus concevable.

Je me retournai; j'essayai de m'endormir en comptant des moutons, en imaginant un paysage. Tout est vain quand l'esprit est obsédé. Il y avait des moments où j'étais furieux contre moi-même : « Pourquoi l'aimer plutôt qu'une autre? me disais-je. Elle est belle? Oui, mais d'autres qu'elle ont de beaux visages et sont beaucoup plus intelligentes. Odile a des défauts graves. Elle ne dit pas la vérité; c'est au monde ce que je hais le plus. Alors? Ne puis-je me délivrer, secouer cette emprise? » Et je me répétais : « Tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas, tu ne l'aimes pas », et je savais bien que c'était faux et que je l'aimais autant que jamais sans pouvoir comprendre pourquoi.

A d'autres moments je me reprochais de l'avoir laissée partir. Mais aurais-je pu l'en empêcher? Elle m'était apparue comme entraînée par un sentiment fatal et puissant. De fugitives images d'antiques héroïnes avaient alors traversé mon esprit. J'avais senti qu'elle regrettait ce qu'elle faisait, et que pourtant elle ne pouvait ne pas le faire. J'aurais pu, ce jour-là, me coucher sur les rails; elle eût, pour rejoindre François, franchi mon corps avec une impitoyable pitié.

Vers le matin j'essayai de me persuader que cette coïncidence ne prouvait rien, et que peut-être Odile ignorait même la présence de François si près d'elle. Mais je savais que c'était faux. Je m'endormis à l'aube et rêvai que je me promenais dans une rue de Paris, près du Palais-Bourbon. La rue était éclairée par un réverbère du vieux modèle et je voyais un homme se hâter devant moi. Je reconnus le dos de François, je sortis de ma poche un revolver et tirai sur lui. Il tomba. Je me sentis soulagé et honteux. Je m'éveillai.

Au bout de deux jours, je reçus une lettre d'Odile : « *Il fait beau: Les rochers sont beaux. J'ai fait la connaissance à l'hôtel d'une vieille dame qui vous connaît; elle s'appelle Mme Jouhan; elle a une maison aux environs de Gandumas. Je prends un bain tous les jours. L'eau est tiède. J'ai fait des excursions aux environs. J'aime beaucoup la Bretagne. J'ai été me promener en mer. J'espère que vous n'êtes pas malheureux. Vous amusez-vous? Avez-vous dîné chez tante Cora mardi dernier? Avez-vous vu Misa?* » Cela finissait par : « *Je vous aime bien. Je vous embrasse, mon chéri.* » L'écriture était un peu plus grande que son écriture naturelle. On voyait qu'elle avait tenu à remplir quatre pages pour ne pas me faire de peine et qu'en même temps elle avait eu beaucoup de mal à les remplir. Elle était pressée, pensais-je, il l'attendait; elle lui disait : « Il faut tout de même que j'écrive à mon mari. » Et imaginant le visage de ma femme au moment où elle avait dû prononcer cette phrase, je ne pouvais m'empêcher de le trouver beau et de ne plus souhaiter que son retour.

XV

La semaine qui suivit le départ d'Odile, Misa me téléphona :

« Je sais que vous êtes seul, me dit-elle, Odile vous a lâché. Je suis seule aussi. Je suis venue chez mes parents parce que j'avais besoin de faire des courses et de reprendre un peu l'air de Paris, mais ils sont absents et j'ai l'appartement pour moi toute seule. Venez me voir. »

Je pensai que peut-être j'oublierais un peu en parlant avec Misa les pensées terribles et vaines au milieu desquelles je me débattais et je pris rendez-vous avec elle pour le même soir. Elle vint m'ouvrir elle-même; les domestiques étaient sortis. Je la trouvai très jolie; elle avait un déshabillé de soie rose copié sur un de ceux d'Odile qui lui en avait prêté le modèle. Je remarquai qu'elle avait transformé sa coiffure qui était maintenant semblable à celle d'Odile. Le temps avait changé depuis l'orage et, vers le soir, était très froid. Misa avait allumé un feu de bois dans la cheminée; elle s'assit sur une pile de coussins devant le feu. Je m'assis près d'elle et nous commençâmes à parler de nos familles, de cet affreux été, de Gandumas, de son mari, d'Odile.

« Est-ce que vous avez de ses nouvelles? me dit Misa... Elle ne m'a pas écrit, ce n'est pas gentil. »

Je lui dis que j'avais eu deux lettres.

« Est-ce qu'elle a rencontré des gens? Est-ce qu'elle est allée à Brest?

— Non, lui dis-je, Brest est assez loin de l'endroit où elle se trouve. »

Mais la question me parut étrange. Misa avait au bras un bracelet de verroterie bleu et vert; je lui dis qu'il me plaisait et pris son poignet pour le regarder de plus près. Elle se pencha vers moi. Je passai mon bras autour de sa taille; elle se laissa faire. Je sentais qu'elle était nue sous cette robe rose. Elle me regarda d'un air anxieux, interrogateur. Je me penchai vers elle, trouvai ses lèvres et sentis, comme le jour où nous avions lutté, sur ma poitrine, la double et ferme résistance de ses seins. Elle se laissa tomber en arrière et là, devant ce feu, sur ces coussins, fut ma maîtresse. Je n'éprouvais aucun sentiment d'amour, mais je la désirais et je me disais : « Si je ne la prends pas, j'aurai l'air d'un lâche. »

Nous nous retrouvâmes assis devant une dernière bûche mourante. Je tenais sa main; elle me regardait d'un air heureux et triomphant; je me sentais triste; j'avais envie de mourir.

« A quoi pensez-vous? me dit Misa.

— Je pense à cette pauvre Odile... »

Elle devint hostile; deux rides plus dures se formèrent sur son front.

« Ecoutez, me dit-elle, je vous aime et je ne veux plus maintenant que vous disiez des choses ridicules.

— Pourquoi ridicules? »

Elle hésita et me regarda longtemps.

« Vous ne comprenez vraiment pas, dit-elle, ou vous faites semblant de ne pas comprendre? »

Je prévoyais tout ce qu'elle allait dire, et je savais qu'il aurait fallu l'arrêter, mais je voulais savoir.

« C'est vrai, lui dis-je, je ne comprends pas.

— Ah! dit-elle, moi, je croyais que vous saviez, mais que vous aimiez trop Odile pour la quitter et même pour lui en parler... Souvent j'ai pensé qu'il faudrait vous dire tout... Seulement j'étais l'amie d'Odile; c'était difficile pour moi... Mais tant pis! Maintenant je vous aime mille fois plus que je ne l'aime... »

Alors elle me raconta qu'Odile était la maîtresse de François, que cela durait depuis six mois et que même elle, Misa, avait été priée par Odile de se charger de transmettre leurs lettres pour que les enveloppes timbrées de Toulon n'attirassent pas mon attention.

« Vous comprenez combien c'était pénible pour moi... d'autant plus que je vous aimais... Vous ne vous êtes pas aperçu que je vous aime depuis trois ans?... Les hommes ne comprennent rien. Enfin maintenant tout est bien. Vous verrez que je vous rendrai très heureux. Vous le méritez et j'ai tant d'admiration pour vous... Vous êtes un caractère admirable. »

Et elle m'accabla de compliments pendant plusieurs minutes. Je n'en éprouvais aucun plaisir; je pensais : « Comme tout cela est faux. Je ne suis pas bon du tout! Je ne peux pas me passer d'Odile... Pourquoi suis-je ici? Pourquoi est-ce que je tiens cette femme par la taille? » Car nous étions toujours assis l'un près de l'autre dans une posture d'amants heureux et je la haïssais.

« Misa, comment pouvez-vous trahir la confiance d'Odile? C'est abominable ce que vous faites là. »

Elle me regarda avec stupeur.

« Ah! dit-elle, c'est plus fort que tout... C'est vous qui la défendez!

— Oui, je ne trouve pas bien ce que vous faites, même si vous le faites pour moi. Odile est votre amie...

— Elle l'était; je ne l'aime plus.

— Depuis quand?

— Depuis que je vous aime.

— Mais j'espère bien que vous ne m'aimez pas... Moi, j'aime Odile telle qu'elle est (je regardais Misa avec défi; elle tremblait) et quand je cherche pourquoi j'aime Odile, je serais bien embarrassé pour le dire... Je crois que c'est parce qu'elle ne m'ennuie jamais, parce qu'elle est pour moi la vie, le bonheur. »

Elle dit amèrement :

« Vous êtes original.

— Peut-être. »

Elle rêva un instant, puis laissa tomber sa tête sur mon épaule et me dit avec une passion profonde, qui aurait dû me toucher, si j'avais été moi-même moins passionné et moins aveugle :

« Eh bien, moi, je vous aime et je vous rendrai heureux malgré vous... Je vous serai fidèle, dévouée... Julien est à Gandumas; il me laisse bien tranquille; vous pouvez même, si vous le voulez, venir me voir là-bas puisque, toutes les semaines, il passe deux jours à la Guichardie... Vous verrez, vous avez perdu l'habitude du bonheur, je vous la rendrai.

— Je vous remercie, lui dis-je froidement, je suis très heureux. »

Cette scène continua pendant une longue partie de la nuit. Nous avions l'attitude et nous faisions les gestes de l'amour et je sentais monter en moi contre elle une incompréhensible et sauvage rancune. Pourtant nous nous séparâmes tendrement et sur un baiser.

Je m'étais juré de ne pas retourner la voir et j'allai cependant souvent chez elle pendant l'absence d'Odile. Misa avait une audace incroyable et se donnait à moi dans ce salon de ses parents où une femme de chambre pouvait entrer à chaque minute. Je restais avec elle jusqu'à deux ou trois heures du matin, presque toujours silencieux.

« A quoi pensez-vous? » me disait-elle sans cesse en essayant de sourire gentiment.

Je pensais : « Comme elle est fausse avec Odile » et je répondais :

« A vous. »

Maintenant, me souvenant de ces choses avec calme, je vois bien que Misa n'était pas une méchante femme, mais en ce temps-là je la traitais durement.

XVI

Enfin Odile revint un soir; j'allai la chercher à la gare. Je m'étais promis de ne rien lui dire. Je savais très bien ce que serait une telle conversation. Je lui ferais des reproches; elle nierait. Je lui rapporterais les propos de Misa; elle dirait que Misa mentait. Je saurais, moi, que Misa avait dit la vérité. Tout cela était vain. Marchant sur le quai de la gare, dans une odeur de charbon et d'huile, au milieu d'inconnus, je me répétais : « Puisque je ne suis heureux que près d'elle et puisque je sais que je ne romprai pas, mieux vaut jouir du plaisir de la revoir et éviter de l'irriter. » Puis, à d'autres moments, je me disais : « Quelle lâcheté! Il suffirait de huit jours d'énergie pour la forcer à se transformer ou pour m'habituer à me passer d'elle. »

Un employé vint accrocher une pancarte : *Rapide de Brest.* Je m'arrêtai.

« Enfin, me dis-je, c'est trop bête. Supposons qu'en mai 1909, à Florence, tu sois descendu dans un autre hôtel. Tu aurais toute ta vie ignoré l'existence d'Odile Malet. Pourtant tu vivrais, tu serais heureux. Pourquoi ne pas recommencer, au moment précis du temps où nous sommes, à supposer qu'elle n'existe pas? »

Alors j'aperçus dans le lointain les feux d'une locomotive et la courbe d'un train se déformant vers nous. Tout me parut irréel. Je ne pouvais même plus imaginer le visage d'Odile. J'avançai un peu. Des têtes étaient penchées aux portières. Des hommes sautaient du train avant qu'il fût arrêté. Puis une foule en marche se forma. Des hommes d'équipe poussaient des chariots. Tout d'un coup, je devinai dans le lointain la silhouette d'Odile et, quelques secondes plus tard, elle fut près de moi à côté d'un porteur qui tenait son sac gris. Elle avait bonne mine et je vis qu'elle était gaie.

En montant en voiture elle me dit :

« Dickie, nous allons nous arrêter pour acheter du champagne, du caviar, et nous ferons un petit souper comme le jour de notre retour de voyage de noces. »

Cela peut vous sembler d'une grande hypocrisie, mais il fallait connaître Odile pour la juger. Elle avait sans doute beaucoup goûté les quelques jours qu'elle avait passés près de François; elle était prête maintenant à trouver agréable l'instant présent et à le rendre aussi beau pour moi qu'elle le pouvait. Elle vit que j'étais sombre et ne lui souriait pas; elle dit avec désespoir :

« Qu'est-ce qu'il y a encore, Dickie? »

Mes résolutions de silence n'étaient jamais solides; devant elle je laissais éclater les pensées que je désirais cacher.

« Il y a qu'on m'a dit que François est à Brest.

— Qui vous a dit ça?

— L'amiral Garnier.

— Que François est à Brest? Et puis après? Qu'est-ce que cela vous fait?

— Cela me fait qu'il était tout près de Morgat et qu'il lui était assez facile de venir vous voir.

— Très facile; tellement facile que, si vous voulez tout savoir, il est venu me voir. Ça vous déplaît?

— Vous ne me l'avez pas écrit.

— Vous êtes sûr? Je croyais pourtant bien... En tout cas, si je ne vous l'ai pas écrit, c'est parce que je trouvais que ça n'a aucune importance, et ça n'en a aucune.

— Ce n'est pas mon avis. On m'a dit aussi qu'il entretenait avec vous une correspondance secrète. »

Cette fois Odile parut touchée et presque affolée; c'était la première fois que je lui voyais cette expression.

« Qui vous a dit ça?

— Misa.

— Misa! C'est une misérable. Elle a menti. Est-ce qu'elle vous a montré des lettres?

— Non, mais pourquoi voulez-vous qu'elle ait inventé cela?

— Je n'en sais rien, moi... Par jalousie.

— C'est une histoire à dormir debout, Odile. »

Nous arrivions à la maison. Odile retrouva pour les domestiques un sourire pur et charmant. Elle alla à la chambre, enleva son chapeau, se regarda dans la glace pour arranger ses cheveux et, me voyant derrière elle, les yeux fixés sur son image réfléchie, elle me sourit à moi aussi.

« Quel Dickie! dit-elle. Je ne peux pas le laisser seul huit jours sans qu'il ait des papillons noirs... Vous êtes un ingrat, monsieur, j'ai pensé à vous tout le temps et je vais vous le prouver. Passez-moi mon sac. »

Elle l'ouvrit et en tira un petit paquet qu'elle me tendit. C'était deux livres, les *Rêveries du Promeneur solitaire* et la *Chartreuse*, tous deux en édition ancienne.

« Mais, Odile... Merci... C'est extraordinaire... Comment les avez-vous trouvés?

— J'ai bouquiné dans les rues de Brest, monsieur. Je voulais vous rapporter quelque chose.

— Vous avez donc été à Brest?

— Naturellement, c'était tout près de chez moi, il y avait un service de bateaux et il y a dix ans que j'ai envie de voir Brest... Alors vous ne m'embrassez pas pour mon petit cadeau? Moi qui espérais avoir tant de succès... Je me suis donné du mal, vous savez... Ils sont très rares, Dickie; toutes mes petites économies y ont passé. »

Alors je l'embrassai. J'éprouvais devant elle des sentiments si complexes que je les comprenais mal moi-même. Je la détestais et je l'adorais. Je la croyais innocente et coupable. La scène violente que j'avais préparée tournait en conversation amicale, confidentielle. Nous parlâmes toute la soirée de la trahison de Misa comme si les révélations qu'elle m'avait faites (et qui sans aucun doute étaient vraies) avaient concerné, non Odile et moi-même, mais un couple ami dont nous aurions protégé le bonheur.

« J'espère bien, me dit Odile, que vous ne la reverrez plus. »

Je le lui promis.

Je n'ai jamais su ce qui se passa, le lendemain, entre Odile et Misa. S'expliquèrent-elles par téléphone? Odile alla-t-elle chez Misa? Je savais qu'elle était nette et brutale. Cela faisait partie de ce courage presque insolent qui charmait et choquait à la fois ma réserve héréditaire et silencieuse. Pour moi. je ne rencontrai plus Misa; je n'entendis plus parler d'elle et je conservai de cette courte liaison un souvenir semblable à ceux que laisse un rêve.

XVII

Les soupçons posés dans un esprit éclatent comme des mines en chapelet et ne détruisent un amour que par explosions successives. Le soir du retour, la gentillesse d'Odile, son adresse, le plaisir aussi que j'avais à la retrouver, avaient pu retarder la catastrophe. Mais à partir de ce moment, nous sûmes l'un et l'autre que nous vivions dans une zone minée et qu'il faudrait sauter un jour. Je ne pouvais plus parler à Odile, même quand je l'aimais le mieux, que sur un ton nuancé, si légèrement que ce fût, d'amertume. Dans mes phrases les plus banales passaient, comme des nuages dans le lointain, des reproches inexprimés. A la philosophie optimiste et gaie qui avait été la mienne pendant les premiers mois de notre mariage, avait succédé un pessimisme mélancolique. La nature que j'avais tant aimée depuis qu'Odile me l'avait révélée, ne chantait plus que des motifs mineurs et tristes. La beauté même d'Odile était plus parfaite et il m'arrivait de découvrir dans ses traits les signes de la fausseté. C'était fugitif; cinq minutes plus tard, je retrouvais ce front lisse, ces yeux candides, et je l'aimais de nouveau.

Au début du mois d'août, nous partîmes pour Gandumas. La solitude, l'éloignement, l'absence complète de lettres reçues, de coups de téléphone, me rassurèrent et me donnèrent quelques semaines de répit. Les arbres, les prairies ensoleillées, les sombres pentes couvertes de sapins avaient un grand pouvoir sur Odile. La nature lui donnait des plaisirs presque sensuels et elle les reportait inconsciemment sur celui qui était son compagnon, même si ce compagnon était moi. La solitude à deux, quand elle n'est pas prolongée jusqu'à la satiété et jusqu'à l'ennui, permet une lente montée de sentiments et de confiance qui rapprochent beaucoup ceux qui la goûtent ensemble. « Au fond, se disait Odile, il est gentil... » et je me sentais très proche d'elle.

Je me souviens surtout d'un soir. Nous étions seuls sur la terrasse d'où l'on découvrait un immense horizon de collines et de bois. Je vois encore si bien la lande de bruyères sur la pente opposée. Le soleil se couchait; c'était très calme, très doux. Les aventures humaines paraissaient petites. Je dis soudain à

Odile mille choses tendres et humbles, mais qui étaient déjà (c'est curieux) d'un homme résigné à la perdre.

« Quelle belle vie nous aurions pu avoir, Odile... Je vous ai tant aimée... Est-ce que vous vous souvenez de Florence et du temps où je ne pouvais rester une minute sans vous regarder?... Je suis encore si près d'être ainsi, chérie...

— Cela me fait plaisir que vous me disiez ça... Moi aussi, je vous ai tendrement aimé. Mon Dieu! que j'ai cru en vous... Je disais à ma mère : « J'ai « trouvé l'homme qui me fixera « toujours. » Et puis j'ai été déçue...

— C'était que de mon côté... Pourquoi n'expliquiez-vous pas?

— Vous le savez bien, Dickie... Parce que c'était impossible. Parce que vous m'aviez placée trop haut. Voyez-vous, Dickie, votre grand tort, c'est que vous demandez trop aux femmes. Vous attendez trop d'elles. Elles ne peuvent pas... Mais je suis tout de même contente de penser que vous me regretterez quand je ne serai plus là... »

Elle dit cette phrase d'un ton de prophétie douloureuse qui me fit une impression profonde.

« Mais vous serez toujours là.

— Vous savez bien que non », dit-elle.

A ce moment mes parents arrivèrent.

Souvent, pendant ce séjour, je conduisis Odile à mon observatoire et passai de longs moments avec elle à regarder le torrent minuscule au fond de l'entonnoir boisé. Elle aimait cet endroit; elle m'y parlait de sa jeunesse, de Florence, de nos rêveries sur la Tamise; je l'enlaçais sans qu'elle protestât. Elle paraissait heureuse. « Pourquoi ne pas admettre, pensais-je, que nous recommençons sans cesse des existences nouvelles et que dans chacune d'elles le passé n'est qu'un songe? Est-ce que je suis, moi, en ce moment, l'homme qui en ce même lieu enlaça jadis Denise Aubry? Peut-être Odile a-t-elle, depuis qu'elle est ici, tout à fait oublié François? » Mais tandis que j'essayais ainsi de reconstruire à tout prix mon bonheur, je savais que ce bonheur était irréel et que sans doute l'air de rêveuse béatitude que prenait Odile accoudée venait de ce qu'elle pensait qu'elle était aimée de François.

Il y avait à Gandumas une personne encore qui comprenait avec une singulière lucidité ce qui se passait alors dans mon ménage, c'était ma mère. Je vous ai dit qu'elle n'avait jamais beaucoup aimé Odile, mais elle était bonne, me voyait amoureux et n'avait jamais voulu me révéler ses sentiments à l'égard de ma femme. La veille de notre départ, je la rencontrai le matin dans le potager, et elle me demanda si je voulais faire une promenade avec elle. Je regardai l'heure; Odile ne pouvait être prête avant longtemps; je dis : « Oui, cela m'amusera de descendre jusqu'à la vallée; je ne l'ai pas fait avec vous depuis le temps où j'avais douze ou treize ans. »

Ce souvenir la toucha et elle devint plus confidentielle qu'à son habitude. Elle me parla d'abord de la santé de mon père; il avait de l'artério-sclérose et le médecin était inquiet. Puis en regardant les cailloux de la route, elle me dit :

« Qu'est-ce qu'il y a eu entre toi et Misa?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que, depuis que vous êtes ici, vous ne les avez pas vus une seule fois... La semaine dernière, je les ai invités à déjeuner et elle a refusé; cela n'était jamais arrivé... Je vois bien qu'il y a quelque chose.

— Oui, il y a quelque chose, maman, mais je ne peux pas vous le raconter... Misa s'est mal conduite vis-à-vis d'Odile. »

Ma mère marcha quelque temps en silence, puis dit à mi-voix et comme à regret :

« Est-ce que tu es certain que ce n'est pas Odile qui s'est mal conduite vis-à-vis de Misa? Ecoute : je ne veux pas du tout intervenir entre ta femme et toi, mais il faut que je te dise au moins une fois que tout le monde te blâme, même ton père. Tu es trop faible avec elle. Tu sais combien j'ai horreur des potins; je veux croire que tout ce qu'on raconte est faux, mais, si c'est faux, tu devrais obtenir d'elle qu'elle vive de façon qu'on ne dise rien. »

Je l'écoutais en faisant sauter avec ma canne les têtes légères des herbes. Je savais qu'elle avait raison, qu'elle s'était contenue longtemps; je pensais aussi que sans doute Misa lui avait parlé et peut-être lui avait tout raconté. Ma mère s'était beaucoup liée avec Misa depuis que celle-ci vivait à Gandumas et la tenait en grande estime. Oui, sans doute elle savait la vérité. Mais en écoutant cette attaque contre Odile, cette attaque juste et mesurée, mon réflexe fut celui du Chevalier et je défendis ma femme avec force. J'affirmai une confiance que je n'avais pas, je prêtai à Odile des vertus que je lui refusais quand je parlais avec elle.

L'amour crée d'étranges solidarités et il me semblait, ce matin-là, que mon devoir était de faire avec Odile front commun contre la vérité. J'éprouvais aussi, je pense, le désir de me faire croire à moi-même qu'elle m'aimait encore. Je citai à ma mère tous les traits qui pouvaient montrer qu'Odile tenait à moi, les deux livres trouvés par elle avec tant de peine à Brest, la gentillesse de ses lettres, son attitude depuis que nous étions à Gandumas. Je fus si ardent que j'ébranlai, je crois, la conviction de ma mère, mais non pas, hélas! la mienne qui n'était que trop ferme.

Je ne parlai pas à Odile de cette conversation.

XVIII

Dès le retour à Paris l'ombre de François flotta de nouveau, imprécise et toujours présente, autour de notre vie. Depuis la brouille avec Misa, je ne savais pas comment il communiquait avec Odile. Je ne le sais pas encore, mais je remarquai qu'Odile avait pris l'habitude nouvelle de courir au téléphone, chaque fois que la sonnerie retentissait, comme si elle avait craint de me voir intercepter une communication qui devait me rester cachée. Elle ne lisait que des livres sur la mer et tombait dans une voluptueuse langueur en regardant les gravures les plus banales si elles représentaient des vagues, des bateaux. Un soir arriva un télégramme qui lui était adressé. Elle l'ouvrit, dit : « Ce n'est rien » et le déchira en petits morceaux.

« Mais quoi, rien, Odile? Qu'est-ce que c'est?

— Une robe qui n'est pas prête », dit-elle.

Je savais, par l'amiral Garnier que j'avais interrogé, que François était à Brest. J'aurais dû être tranquille, mais je ne l'étais pas et j'avais raison de ne pas l'être.

Quelquefois encore, sous l'influence d'un concert émouvant, d'une belle journée d'automne, nous retrouvions de courts moments de tendresse.

« Et si vous me disiez la vérité, chérie, toute la vérité sur le passé... J'essaierais d'oublier et nous repartirions, avec confiance, pour une vie nouvelle, parfaitement limpide. »

Elle secouait la tête, sans méchanceté, sans rancune, mais avec désespoir. Elle ne niait plus maintenant ce passé, non qu'elle m'eût rien avoué, mais l'aveu était silencieux, implicite.

« Non, Dickie, je ne peux pas, je sens que c'est inutile. Tout cela est si confus maintenant, si enchevêtré... Je n'aurais plus la force d'y mettre de l'ordre... Et puis je ne saurais pas vous expliquer pourquoi j'ai fait ou dit certaines choses... Je ne le sais plus... Non, il n'y a rien à faire... Je renonce. »

Presque toujours d'ailleurs ces conversations tendres finissaient en interrogatoires hostiles. Un mot d'elle m'étonnait; je partais sur une piste, je n'écoutais plus, la question dangereuse me montait aux lèvres, je la retenais un instant, puis, étouffant, la laissais échapper. Odile essayait toujours, si elle le pouvait, de prendre la scène gaiement, puis, me voyant sérieux, finissait par se mettre en colère.

« Ah! non! non! non! disait-elle... Une soirée avec vous devient pour moi une séance de torture. J'aime mieux m'en aller. Si je reste ici, je deviendrai folle... »

Alors la terreur de la perdre me calmait. Je lui faisais des excuses, à demi sincères seulement, et je voyais que chacune de ces querelles dénouait un peu un lien déjà fragile. Qu'était-ce même qui la retenait si longtemps puisque nous n'avions pas d'enfant! Beaucoup de pitié pour moi, je crois, et même un peu d'amour, car les sentiments se superposent quelquefois sans s'annuler, et chez les femmes surtout il y a parfois un curieux désir de tout conserver.

A Odile d'ailleurs, des croyances religieuses, rarement exprimées, très affaiblies par l'influence de François, mais encore vivantes, inspiraient l'horreur du divorce. Peut-être aussi était-elle liée, sinon à moi, du moins à notre vie commune, par son amour enfantin des objets? Elle aimait cette maison, qu'elle avait meublée elle-même avec tant de goût. Dans son boudoir, sur une petite table, étaient ses livres favoris et ce vase de Venise qui contenait toujours une fleur, une seule, mais très belle. Quand elle se réfugiait dans cette solitude, elle se sentait à l'abri de moi et d'elle-même. Elle avait de la peine à s'arracher à ce décor. Me quitter pour vivre avec François, c'était habiter Toulon ou Brest pendant la plus grande partie de l'année; c'était renoncer à la plupart de ses amis. Pas plus que moi, François ne pouvait suffire à remplir sa vie. Ce dont elle avait besoin, je m'en rends compte maintenant, c'était de ce mouvement autour d'elle, de ce curieux spectacle des âmes diverses que venaient lui étaler tous ces hommes.

Mais cela, elle-même ne le comprenait pas. Elle sentait qu'elle souffrait d'être séparée de François; elle croyait qu'elle trouverait le bonheur si elle pouvait être réunie à lui. Il avait pour elle le prestige de l'être qu'on a peu vu et qui, n'étant pas épuisé, semble riche de possibles inédits. J'avais été pour elle ce personnage mythique et séduisant au temps de Florence et du voyage en Angleterre. Je n'avais pu vivre à la hauteur de l'être fictif qu'elle avait accroché à mon image. J'étais condamné. C'était maintenant le tour de François. Il allait, lui aussi, traverser l'épreuve de la connaissance; y résisterait-il?

Je crois que, s'il avait habité Paris, sa liaison avec Odile se serait développée comme presque toutes les maladies de ce type et se serait terminée sans autre accident que la découverte par Odile de l'erreur commise par elle sur la qualité de François. Mais il était loin et elle ne pouvait se passer de lui. Quels étaient les sentiments qu'il éprouvait? Je ne le sais pas. Il était impossible qu'il ne fût pas touché par la conquête d'un être si beau. En même temps, s'il était tel qu'on me l'avait décrit, l'idée du mariage devait lui déplaire.

Voici ce que je sus; il traversa Paris vers Noël, quittant cette fois Brest pour retourner à Toulon. Il y passa deux jours pendant lesquels la conduite d'Odile fut d'une imprudence folle. Elle fut prévenue de son arrivée par un coup de téléphone, le matin, avant mon départ pour le bureau. Tout de suite je sus que c'était lui en voyant l'étonnante expression que prit le visage d'Odile tandis qu'elle parlait. Jamais je ne lui avais connu cet air soumis, tendre, presque suppliant. Elle ne savait certes pas que, tenant ce noir récepteur et si loin de son amant, elle se parait pour se trahir à mes yeux de ce sourire ravissant et pur.

« Oui, disait-elle, je suis contente de vous entendre... Oui... Si, mais... Oui, oui, mais... (Elle me regarda avec embarras et dit :) Ecoutez, rappelez-moi dans une demi-heure. »

Je lui demandai avec qui elle venait de parler et elle raccrocha d'un air indifférent sans répondre, comme si elle n'avait pas entendu. Je m'arrangeai pour revenir à l'heure du déjeuner. La femme de chambre me donna alors une feuille de papier sur laquelle Odile avait écrit : « *Si vous rentrez, ne vous inquiétez pas. Je suis obligée de déjeuner dehors. A ce soir, chéri.* »

« Madame est sortie depuis longtemps? demandai-je.

— Oui, dit la femme de chambre, depuis dix heures.

— Avec la voiture?

— Oui, monsieur. »

Je déjeunai seul. Puis je me sentis si mal que je pris le parti de ne pas retourner rue de Valois. Je voulais voir Odile dès son retour et, cette fois, j'étais décidé à lui demander de choisir entre nous. Je passai un après-midi de tortures. Vers sept heures, la sonnerie du téléphone retentit.

« Allô, dit la voix d'Odile, c'est vous, Juliette?

— Non, lui dis-je; c'est moi, Philippe.

— Tiens, dit-elle, vous êtes rentré? Ecoutez : je voulais vous demander si cela ne vous ferait rien que je dîne ici.

— Comment! lui dis-je; mais où? Pourquoi? Vous avez déjà déjeuné dehors.

— Oui, mais écoutez... Je suis à Compiègne. Je vous parle de Compiègne en ce moment et comme, n'importe comment, il sera trop tard pour le dîner...

— Qu'est-ce que vous faites à Compiègne? Il fait nuit.

— Je suis allée me promener dans la forêt; c'est délicieux, par ce froid sec. Je ne pensais pas que vous rentreriez pour déjeuner.

— Odile, je ne veux pas discuter par téléphone, mais tout cela est absurde. Rentrez. »

Elle revint à dix heures du soir et, à mes reproches, répondit :

« Eh bien, ce sera la même chose demain; je ne peux pas m'enfermer à Paris par ce temps. »

Elle avait, de nouveau, cette apparence d'impitoyable résolution qui m'avait frappé quand elle avait pris le train pour Brest et qui m'avait fait penser alors que, si je m'étais couché sur les rails, elle serait cependant partie.

Ce fut elle-même qui, le lendemain, très tristement, me demanda de me prêter à un divorce et de la laisser vivre avec ses parents jusqu'au moment où elle pourrait épouser François.

Nous étions dans le boudoir d'Odile, avant le dîner. Je résistai très peu; je savais depuis longtemps que cela devait finir ainsi, et même son attitude pendant le passage de François à Paris m'avait amené à penser qu'il valait mieux ne plus la voir. Pourtant le premier sentiment qui traversa mon esprit fut mesquin : je pensai que jamais un Marcenat n'avait divorcé et que j'allais me sentir très humilié, le lendemain, en racontant ce drame à ma famille. Puis j'eus tellement honte d'avoir eu cette pensée que je mis ensuite un point d'honneur à ne plus voir que l'intérêt d'Odile. Bientôt la conversation parvint à une grande hauteur morale, et, comme il arrivait toujours entre nous quand nous étions sincères, devint affectueuse. On annonça le dîner. Nous descendîmes. Assis l'un en face de l'autre, nous ne parlions plus guère, à cause du domestique. Je regardais ces assiettes, ces verres, ces objets qui tous portaient la marque du goût d'Odile; puis je la regardais elle-même et je pensais que c'était peut-être la dernière fois que j'avais devant moi ce visage qui avait pu contenir tant de bonheur. Elle me regardait aussi, les yeux dans les miens, pâle et pensive. Peut-être voulait-elle, comme moi, fixer pour longtemps dans sa mémoire des traits que sans doute elle ne reverrait plus. Le valet de chambre, indifférent et adroit, errait silencieusement entre la table et la desserte. L'idée qu'il ne savait rien mettait entre Odile et moi une muette complicité. Après le dîner, je la rejoignis dans son boudoir et nous parlâmes longuement, gravement, de ce qu'allait être notre vie. Elle me donna quelques conseils. Elle me dit :

« Il faut vous remarier. Vous serez un mari parfait pour une autre, j'en suis sûre... Mais je n'étais pas faite pour vous... Seulement n'épousez pas Misa, cela me ferait de la peine et c'est une méchante femme. Tenez, quelqu'un qui serait très bien pour vous, ce serait votre cousine Renée...

— Vous êtes folle, chérie, je ne me remarierai jamais.

— Mais si, mais si... Il faut... Et alors, quand vous penserez à moi, pensez-y sans trop de rancune. Je vous aimais bien, Dickie, et je sais très bien ce que vous valez. Je vous assure que je ne vous ai jamais fait beaucoup de compliments parce que je suis timide, et puis je n'aime pas cela... Mais souvent je vous ai vu faire des choses que jamais aucun autre homme n'aurait faites à votre place. Je pensais : « C'est « quelqu'un de rudement bien, tout de même, « Dickie... » Et même je veux vous dire quelque chose qui vous fera peut-être plaisir : par beaucoup de côtés, vous me plaisez mieux que François, seulement...

— Seulement? lui dis-je.

— Seulement... Il m'est indispensable. Après quelques heures passées avec lui, j'ai l'illusion d'être forte, de vivre plus, mieux. Ce n'est peut-être pas vrai; j'aurais peut-être été plus heureuse avec vous. Mais voilà, cela ne s'est pas arrangé. Ce n'est pas votre faute, Philippe, ce n'est la faute de personne. »

Quand nous nous séparâmes, très tard dans la soirée, elle me tendit spontanément ses lèvres.

« Ah! me dit-elle, nous sommes bien malheureux. »

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre d'elle, lettre bienveillante et triste; elle disait qu'elle m'avait longtemps aimé et qu'elle n'avait jamais eu d'amant avant François.

Telle fut l'histoire de mon mariage. Je ne sais si j'ai su, en vous la contant, rendre aussi bien que je le voulais justice à ma pauvre Odile. J'aurais désiré vous faire sentir son charme, sa mystérieuse mélancolie, ses enfantillages profonds. Autour de nous, parmi nos amis, mes parents, après son départ, on la jugea naturellement avec sévérité. Moi qui l'ai bien connue, autant qu'on pouvait connaître cette petite fille silencieuse, je pense que jamais femme ne fut moins coupable.

XIX

Après le départ d'Odile ma vie fut très malheureuse. La maison me semblait si triste que j'avais peine à y rester. Quelquefois, le soir, j'entrais dans la chambre d'Odile; je m'asseyais dans un fauteuil près de son lit comme je l'avais fait quand elle était là et je pensais à notre vie. J'étais agité par de vagues remords; pourtant je n'avais rien de précis à me reprocher. J'avais épousé Odile que j'aimais, alors que ma famille eût souhaité pour moi des mariages plus brillants; je lui avais été fidèle jusqu'à la soirée avec Misa, et ma si brève trahison avait été causée par la sienne. Sans doute j'avais été jaloux, mais elle n'avait rien fait pour rassurer un mari qui l'aimait et qu'elle voyait inquiet. Tout cela était vrai, je le savais, mais je me sentais responsable. Je commençais à entrevoir une vérité pour moi très nouvelle sur les rapports qui doivent exister entre les hommes et les femmes. Je voyais celles-ci, êtres instables, toujours à la recherche d'une forte direction qui fixerait leurs pensées et leurs désirs errants; peut-être ce besoin créait-il pour l'homme le devoir d'être cette infaillible boussole, ce point fixe. Un grand amour ne suffit pas à attacher l'être qu'on aime si l'on ne sait en même temps remplir toute la vie de l'autre d'une richesse sans cesse renouvelée. Que pouvait trouver Odile en moi? J'arrivais tous les soirs de ce bureau où j'avais vu les mêmes hommes, étudié les mêmes questions; je m'asseyais dans un fauteuil, je regardais ma femme et j'étais heureux de la trouver belle. Comment aurait-elle pu connaître le bonheur par cette immobile contemplation? Les femmes s'attachent naturellement aux hommes dont la vie est un mouvement, qui les entraînent dans ce mouvement, qui leur donnent une tâche, qui exigent beaucoup d'elles... Je regardais le petit lit d'Odile; que n'aurais-je donné maintenant pour y revoir ce corps allongé, cette tête blonde? Et que j'avais peu donné au temps où il eût été si facile de conserver tout cela. Au lieu de chercher à comprendre ses goûts, je les avais condamnés; j'avais voulu lui imposer les miens. Le silence presque terrifiant qui m'enveloppait maintenant dans cette maison vide était le châtiment d'une attitude qui avait été sans méchanceté, mais aussi sans grandeur d'âme.

J'aurais dû partir, quitter Paris, mais je ne pouvais m'y décider; je trouvais un douloureux bonheur à m'accrocher aux moindres objets qui me rappelaient Odile. Au moins dans cette maison, le matin, à demi éveillé, il me semblait entendre une voix claire et douce qui, par la porte ouverte, criait : « Bonjour, Dickie! » Ce mois de janvier était un mois de printemps. Les arbres nus se détachaient sur un ciel parfaitement bleu. Si Odile avait été là, elle aurait mis, comme elle disait, « un petit tailleur », enroulé autour de son cou son renard gris et serait sortie dès le matin. « Seule? » lui aurais-je demandé le soir. « Ah! m'aurait-elle dit, je ne sais plus... » J'aurais éprouvé devant cet absurde mystère une angoisse que je regrettais.

Je passais mes nuits à essayer de comprendre quand avait commencé le mal. A notre retour d'Angleterre, nous étions parfaitement heureux. Peut-être eût-il suffi, dans une première discussion, d'une phrase prononcée sur un autre ton, avec une douce fermeté. Notre destinée est déterminée par un geste, par un mot : au début le plus petit effort suffirait pour l'arrêter, puis un mécanisme géant est mis en mouvement. Maintenant je sentais que les actes les plus héroïques n'auraient pu faire renaître chez Odile l'amour qu'elle avait eu jadis pour moi.

Avant son départ nous nous étions entendus sur la procédure du divorce. Il avait été convenu que je lui écrirais une lettre offensante qui permettrait de prononcer celui-ci contre moi. Au bout de quelques jours je fus convoqué au Palais de Justice, pour la conciliation. Ce fut affreux de revoir Odile dans un tel décor. Une vingtaine de couples attendaient, les hommes séparés des femmes par une grille pour éviter des scènes pénibles. Des gens s'injuriaient à distance; des femmes pleuraient. Mon voisin, un chauffeur, me dit : « Ce qui console, c'est de voir qu'on est si nombreux. » Odile me fit un petit signe de tête très doux, très affectueux et je sus que je l'aimais encore.

Enfin notre tour vint. Le juge était un homme bienveillant, à barbe grise. Il dit à Odile de ne pas être troublée; il nous parla de nos souvenirs communs, des liens du mariage; puis il nous engagea à essayer une dernière fois de nous réconcilier. Je dis : « Ce n'est malheureusement plus possible. » Odile regardait devant elle fixement. Elle avait l'air de souffrir. « Peut-être regrette-t-elle un peu, pensai-je... Peut-être ne l'aime-t-elle pas tant que je le crois... Peut-être est-elle déjà déçue? » Puis, comme nous nous taisions l'un et l'autre, j'entendis le juge qui disait : « Alors ayez l'obligeance de signer ce procès-verbal. » Nous sortîmes ensemble, Odile et moi. Je lui dis :

« Voulez-vous faire quelques pas?

— Oui, dit-elle. Il fait si beau. Quel hiver exquis. »

Je lui rappelai qu'elle avait laissé chez nous beaucoup d'objets qui lui appartenaient; je lui demandai si je devais les faire porter chez ses parents.

« Si vous voulez, mais, vous savez, gardez tout ce qui vous plaira... Moi, je n'ai besoin de rien; d'ailleurs je ne vivrai pas très longtemps, Dickie, vous serez vite débarrassé de mon souvenir.

— Pourquoi dites-vous cela, Odile? Vous êtes malade?

— Oh! non, pas du tout! C'est une impression... Surtout remplacez-moi vite, si j'étais sûre que vous êtes heureux, cela m'aiderait beaucoup à l'être.

— Je ne pourrai jamais être heureux sans vous.

— Mais si, au contraire, vous verrez bientôt comme vous serez soulagé d'être délivré d'une femme insupportable... Je ne plaisante pas, vous savez, c'est vrai que je suis insupportable... Comme c'est joli, la Seine, en cette saison! »

Elle s'arrêta devant un étalage. Il y avait dans la vitrine des cartes marines; je savais qu'elle les aimait.

« Voulez-vous que je vous les achète? »

Elle me regarda avec beaucoup de tristesse et de tendresse.

« Comme vous êtes gentil, dit-elle... Oui, je veux bien; ce sera le dernier cadeau que je recevrai de vous. »

Nous entrâmes pour acheter les deux cartes; elle appela un taxi pour les emporter et enleva son gant pour me donner sa main à baiser. Elle me dit :

« Merci pour tout... »

Puis elle monta sans se retourner.

XX

Dans la grande solitude où je me trouvais plongé, ma famille ne m'était pas d'un grand secours. Ma mère était au fond heureuse de me voir débarrassé d'Odile. Elle ne le disait pas, parce qu'elle voyait que je souffrais et aussi parce que chez nous on ne disait pas grand-chose, mais je le sentais et cela rendait pour moi la conversation avec elle difficile. Mon père était très malade; il avait eu une congestion cérébrale et il lui en restait une paralysie de la main gauche et une légère déformation de la bouche qui abîmait un peu son beau visage. Il se savait condamné et il était devenu très silencieux, très grave. Je ne voulais pas retourner chez tante Cora, dont les dîners évoquaient pour moi trop de tristes souvenirs. La seule personne que je pus voir alors sans trop de dégoût et d'ennui fut ma cousine Renée. Je la rencontrai un jour chez mes parents. Elle montra beaucoup de tact et ne me parla pas de mon divorce. Elle travaillait et préparait une licence ès sciences. On disait qu'elle ne voulait pas se marier. Sa conversation, très intéressante, fut la première qui m'arracha à cette perpétuelle analyse de difficultés sentimentales où je me consumais. Elle avait donné sa vie à des recherches, à un métier; elle paraissait calme et contente. La renonciation à l'amour était-elle donc possible? Pour moi, je ne concevais pas encore d'autre emploi de la vie que le dévouement à une Odile, mais je trouvais la présence de Renée très apaisante. Je lui demandai de déjeuner avec moi, ce qu'elle accepta, et je la vis assez souvent. Après quelques rencontres je m'étais apprivoisé et je lui avais parlé de ma femme avec beaucoup de sincérité, essayant de lui expliquer ce que j'avais aimé en elle. Elle me demanda :

« Quand ton divorce sera prononcé, est-ce que tu te remarieras?

— Jamais, lui dis-je... Et toi, tu n'as jamais pensé à te marier?

— Non, dit-elle, maintenant j'ai un métier; il remplit ma vie; je suis indépendante; je n'ai jamais rencontré un homme qui me plaise.

— Et tous tes médecins?

— Ce sont des camarades. »

Vers la fin de février, je voulus passer quelques jours en montagne, mais je fus rappelé par télégramme parce que mon père avait eu une nouvelle congestion; je rentrai et le trouvai mourant. Ma mère le soignait avec un dévouement admirable; je me souviens que, pendant la dernière nuit, alors qu'il avait déjà perdu connaissance, la voyant debout près de ce corps inerte, essuyant ce front, humectant ces pauvres lèvres tordues, je m'étonnai presque de la sérénité qu'elle conservait dans son immense douleur et je me dis qu'elle devait ce calme au sentiment de la perfection de sa vie. Une existence comme celle de mes parents m'apparaissait à la fois très belle et presque impossible à comprendre. Ma mère n'avait poursuivi aucun des plaisirs que cherchaient Odile et la plupart des jeunes femmes que je connaissais; elle avait renoncé très jeune au romanesque, au changement; elle trouvait maintenant sa récompense. Je fis un douloureux retour sur ma propre vie; il aurait été doux d'imaginer, vers la fin de ce difficile voyage, Odile debout près de moi, essuyant mon front déjà trempé par les sueurs de l'agonie, une Odile à cheveux blancs, adoucie par l'âge et qui eût alors depuis longtemps dépassé les tempêtes de la jeunesse. Serais-je donc seul un jour devant la mort? Je souhaitais que ce fût le plus tôt possible.

Je n'avais plus aucune nouvelle, même indirecte, d'Odile. Elle m'avait prévenu qu'elle ne m'écrirait pas, parce qu'elle pensait que ma douleur serait plus vite calmée par un silence absolu; elle avait cessé de voir nos amis communs. Je croyais qu'elle avait loué une petite villa près de celle de François, mais je n'en étais pas certain. De mon côté, je m'étais décidé à quitter notre maison, trop grande pour moi seul et qui évoquait trop de souvenirs. Je trouvai un très joli appartement, rue Duroc, dans un vieil hôtel, et je m'efforçai de le meubler tel qu'Odile l'aurait aimé. Qui savait? Peut-être un jour y viendrait-elle, malheureuse, blessée, me demander un abri? En déménageant, j'avais trouvé des monceaux de lettres reçues par Odile de ses amis. Je les avais lues. Peut-être avais-je eu tort, mais je n'avais pu résister au désir trop vif de savoir. Je vous l'ai déjà dit, ces lettres étaient tendres, mais innocentes.

Je passai l'été à Gandumas dans une solitude presque complète. Je ne pouvais trouver un peu de calme qu'en me couchant au milieu des herbes, loin de la maison. Alors il me semblait que, tous les liens de société étant rompus, je reprenais contact, pour quelques instants, avec des besoins plus profonds et plus vrais. Une femme valait-elle tant de tourments?... Mais les livres me replongeaient dans ma sombre méditation; je n'y cherchais que ma douleur et choisissais, presque malgré moi, ceux qui pouvaient me rappeler ma triste histoire.

Au mois d'octobre, je rentrai à Paris. Quelques jeunes femmes prirent l'habitude de venir chez moi, rue Duroc, attirées comme elles sont toujours par la solitude d'un homme; je ne veux pas vous les décrire; elles ne firent que passer dans ma vie. Ce que je dois noter pour vous, c'est que je retrouvai sans effort (et non sans surprise) l'attitude de ma jeunesse. Je me conduisais comme je l'avais fait avec mes maîtresses au temps qui avait précédé mon mariage; je les poursuivais par jeu, amusé de constater l'effet d'une phrase, d'un geste hardi. La partie gagnée, je l'oubliais et cherchais à en recommencer une autre.

Rien ne donne plus de cynisme qu'un grand amour qui n'a pas été partagé, mais rien aussi ne donne plus de modestie; j'étais tout surpris de me sentir aimé. La vérité est qu'une passion qui occupe fortement un homme attire les femmes vers lui au moment où il le souhaite le moins. Obsédé par une autre, il devient, même s'il est par nature sentimental et tendre, indifférent et presque brutal. Parce qu'il est malheureux, il lui arrive de se laisser tenter par une affection offerte. Dès qu'il a goûté de celle-ci, il s'en fatigue et le laisse voir. Sans le vouloir, sans le savoir, il joue le jeu le plus terrible. Il devient dangereux et conquiert parce qu'il a été vaincu. Tel était mon cas. Jamais je n'avais été plus convaincu de mon incapacité à plaire, jamais je n'avais moins désiré plaire et jamais je n'avais reçu autant de preuves évidentes de dévouement et d'amour.

Mais mon esprit demeurait trop troublé pour me permettre de prendre plaisir à ces succès. Si je consulte mes carnets de cette année 1913, au milieu des rendez-vous inscrits à toutes les pages, je ne trouve que des souvenirs d'Odile. Je copie pour vous au hasard :

20 *octobre*. — Ses exigences. Comme on aime mieux les êtres difficiles. Qu'il était agréable de composer pour elle, avec un peu d'inquiétude, un bouquet de fleurs des champs, bleuets, soleils d'or et marguerites, ou une symphonie en blanc majeur, arums et tulipes blanches...

Son humilité. « Je sais bien comment vous me souhaiteriez... très grave, très pure.. très grande bourgeoise française... et pourtant sensuelle, mais avec vous seulement... Il faut en faire votre deuil. Dickie, je ne serai jamais comme cela. »

Son orgueil modeste. « J'ai pourtant bien des petites qualités... J'ai lu plus que la plupart des femmes... Je sais beaucoup de beaux vers par cœur... Je sais arranger les fleurs... Je m'habille bien... et je vous aime, oui, monsieur, vous ne le croyez peut-être pas. mais je vous aime beaucoup. »

25 *octobre.* — Il devrait exister un amour si parfait qu'il ferait partager dans l'instant même tous les sentiments de celle que l'on aime. Il y avait des jours (au temps où je le connaissais mal) où j'étais presque reconnaissant à François d'être si semblable à ce que pouvait aimer Odile... Puis la jalousie était plus forte et François trop imparfait.

28 *octobre.* — Aimer en d'autres le peu de toi qu'elles contiennent.

29 *octobre.* — Il vous arrivait d'être lasse de moi: j'aimais aussi cette lassitude.

Un peu plus loin, je trouve cette brève note : « J'ai perdu plus que je ne possédais. » Elle exprime très bien ce qui se passait en moi. Odile présente, tout aimée qu'elle fût, avait des défauts qui m'éloignaient un peu d'elle; Odile absente redevenait la déesse; je l'ornais de vertus qu'elle n'avait pas et, l'ayant enfin modelée d'après l'idée éternelle d'Odile, je pouvais être pour elle le Chevalier. Ce qu'avaient fait au temps de nos fiançailles une connaissance superficielle et la déformation du désir, l'oubli et l'éloignement le faisaient maintenant à leur tour et j'aimais Odile infidèle et lointaine comme je n'avais, hélas! jamais su aimer Odile proche et tendre.

XXI

Vers la fin de l'année j'appris le mariage d'Odile et de François. Ce fut un moment douloureux, mais la certitude que le mal était désormais sans remède m'aida plutôt à retrouver le courage de vivre.

Depuis la mort de mon père, j'avais beaucoup transformé le mode d'administration des papeteries. Je m'en occupais moins; j'avais plus de loisirs. Cela m'avait permis de retrouver des amis de jeunesse qui avaient été éloignés de moi par mon mariage, et en particulier André Halff qui était entré au Conseil d'Etat. Je voyais aussi quelquefois Bertrand qui, lieutenant de cavalerie, était en garnison à Saint-Germain et venait passer ses dimanches à Paris. J'essayai de reprendre des lectures, des études que j'avais abandonnées depuis plusieurs années. Je suivis des cours à la Sorbonne, au Collège de France. Je découvris ainsi que j'avais beaucoup changé. J'étais surpris de constater à quel point des problèmes qui avaient jadis rempli ma vie m'étaient maintenant indifférents. Avais-je vraiment pu me demander avec anxiété si j'étais matérialiste ou idéaliste? Toute métaphysique m'apparaissait comme un jeu puéril.

Plus encore que des amis hommes, je voyais alors, je vous l'ai dit, quelques jeunes femmes. Je quittais mon bureau dans l'après-midi, vers cinq heures. J'allais beaucoup plus dans le monde qu'autrefois et constatais même avec mélancolie que je recherchais (peut-être pour y trouver son souvenir) des plaisirs qu'Odile avait dû m'imposer jadis à grand-peine. Beaucoup de femmes que j'avais connues avenue Marceau, me sachant seul, assez libre, m'invitaient. Le samedi soir, j'allais à six heures chez Hélène de Thianges qui recevait toutes les semaines ce jour-là. Maurice de Thianges, qui était député de l'Eure, amenait des gens de son groupe. A côté des hommes politiques, on y voyait des écrivains, amis d'Hélène, et de grands hommes d'affaires, car Hélène était la fille d'un industriel, M. Pascal-Bouchet, qu'on voyait parfois arriver de Normandie, le samedi soir, avec sa seconde fille, Françoise. Il y avait beaucoup d'intimité entre tous les habitués de ce salon. J'aimais à m'y asseoir à côté d'une jeune femme et à disserter avec elle sur des nuances de sentiments. Ma blessure me faisait encore souffrir, mais il m'arrivait de passer des jours entiers sans penser à Odile ni à François. Quelquefois j'entendais parler d'eux; comme Odile s'appelait maintenant Mme de Crozant, il y avait des gens qui ne savaient pas qu'elle avait été ma femme et qui, l'ayant rencontrée à Toulon où elle était devenue célèbre comme la grande beauté de la ville, racontaient des histoires sur elle. Hélène de Thianges essayait alors de les faire taire ou de m'entraîner, mais, moi, je tenais à écouter.

On ne croyait pas en général que leur ménage marchât très bien. Yvonne Prévost, qui avait souvent l'occasion de passer quelque temps à Toulon et à laquelle je demandai de me raconter très franchement ce qu'elle savait, me dit avec réticence :

« C'est très difficile à expliquer; je les ai peu vus... Mon impression est qu'au moment où ils se sont mariés, ils savaient déjà l'un et l'autre qu'ils commettaient une erreur. Et pourtant elle l'aime...

Je vous demande pardon de vous dire cela, Marcenat, mais vous me le demandez. Elle l'aime certainement beaucoup plus qu'il ne l'aime, seulement elle est orgueilleuse; elle ne veut pas le montrer. J'ai pris un repas chez eux. Le ton était pénible... Vous comprenez? Elle disait de ces petites choses gentilles, quelquefois un peu naïves, que vous admiriez, et François la rabrouait... Il est si brutal quelquefois. Je vous assure qu'elle me faisait de la peine... On voyait qu'elle essayait de lui plaire, qu'elle voulait lui parler à tout prix de sujets intéressants pour lui... naturellement elle n'en parlait pas bien et François répondait d'un air agacé et méprisant : « Mais oui, Odile, mais oui... » Roger et moi, nous souffrions pour elle. »

Tout l'hiver de 1913-14 se passa pour moi en intrigues légères avec des femmes, en voyages d'affaires entrepris sans réelle nécessité, en études jamais approfondies. Je ne voulais rien prendre au sérieux; je ne touchais aux idées et aux êtres qu'avec précaution, me tenant toujours prêt à les perdre, pour ne pas souffrir si je les perdais. Vers le mois de mai, Hélène de Thianges put recevoir dans son jardin. Elle jetait pour les femmes des coussins sur le gazon et les hommes s'asseyaient dans l'herbe. Le premier samedi de juin, je trouvai chez elle un groupe amusant d'écrivains et d'hommes politiques, entourant l'abbé Cénival. Le petit chien d'Hélène était venu se coucher à ses pieds et elle avait dit avec beaucoup de sérieux :

« Monsieur l'abbé, est-ce que les bêtes ont une âme? Parce que, si elles n'en ont pas, je ne comprends plus. Comment? Ma chienne qui a tant souffert...

— Mais oui, madame, dit l'abbé, pourquoi voulez-vous qu'elles n'en aient pas?... Elles ont une toute petite âme.

— Ce n'est pas très orthodoxe, dit quelqu'un, mais c'est troublant. »

J'étais, moi, assis un peu plus loin avec une Américaine, Béatrice Howell; nous écoutions la conversation.

« Moi, me dit-elle, je suis sûre que les bêtes ont une âme... Au fond il n'y a pas de différence entre elles et nous... Je me disais cela tout à l'heure. J'ai été passer l'après-midi au Jardin d'Acclimatation. J'adore les animaux, Marcenat.

— Mais moi aussi, lui dis-je. Voulez-vous que nous y allions un jour ensemble?

— Avec plaisir... Qu'est-ce que je vous disais? Ah! oui : cet après-midi je regardais les otaries. Je les aime bien parce qu'elles luisent comme des morceaux de caoutchouc mouillé. Elles tournaient en rond sous l'eau, montrant leurs têtes toutes les deux minutes pour respirer, et moi je les plaignais, je me disais : « Pauvres bêtes, quelle vie monotone! » Puis j'ai pensé : « Et nous? Qu'est-ce que « nous faisons? Nous tournons en rond sous l'eau « pendant toute la semaine, et le samedi, vers six « heures, nous montrons nos têtes chez Hélène de « Thianges. puis le mardi chez la duchesse de « Rohan, chez Madeleine Lemaire, et le dimanche « chez Mme de Martel... C'est bien la même chose. « Vous ne trouvez pas? »

A ce moment, je vis entrer le commandant Prévost et sa femme ; leur air grave me frappa. Ils marchaient d'un air inquiet et comme si les cailloux du jardin avaient été fragiles. Hélène se leva pour leur dire bonjour. Je la regardai parce que j'aimais son animation gracieuse quand elle recevait. « Vous avez l'air, lui disais-je toujours, d'un papillon blanc qui se pose à peine sur les êtres. »

Les Prévost commencèrent à lui raconter une histoire et je vis son visage devenir sérieux. Elle regarda autour d'elle avec gêne et, m'apercevant, détourna ses yeux de moi. Leur groupe s'éloigna de quelques pas.

« Est-ce que vous connaissez les Prévost? dis-je à Béatrice Howell.

— Oui, me dit-elle; j'ai été chez eux à Toulon. Ils ont une ravissante maison ancienne... J'aime ces quais de Toulon. La mer et ces vieilles maisons françaises... C'est un mélange très beau. »

Plusieurs personnes s'étaient maintenant jointes à Hélène et aux Prévost. Cela faisait un cercle qui parlait assez fort et il me sembla entendre mon nom.

« Mais qu'est-ce qu'ils ont? dis-je à Mrs. Howell. Allons voir. »

Je l'aidai à se relever et à secouer quelques brins d'herbe qui s'étaient accrochés à sa robe. Hélène de Thianges nous vit et vint à moi.

« Je vous demande pardon, dit-elle à Béatrice, je voudrais dire un mot à Marcenat... Ecoutez, me dit-elle, je suis navrée d'être la première à vous apprendre cette chose affreuse, mais je ne veux pas risquer... Enfin les Prévost viennent de me dire que votre femme... qu'Odile s'est tuée ce matin, à Toulon, d'un coup de revolver.

— Odile? dis-je... Mon Dieu! Pourquoi? »

Je me représentais le corps frêle d'Odile percé d'une blessure sanglante et une phrase tournait dans ma tête : « Sous l'influence de Mars, fatalement condamnée... »

« On ne sait pas, dit-elle. Partez sans dire au revoir à personne. Quand je saurai quelque chose, je vous téléphonerai. »

Je me mis à marcher au hasard, vers le Bois. Qu'était-il arrivé? Ma pauvre petite enfant, pourquoi ne m'avait-elle pas appelé si elle était malheureuse? Avec quelle joie folle je serais venu à son secours, je l'aurais reprise chez moi, je l'aurais consolée. Dès le premier jour où j'avais vu François, j'avais compris qu'il serait le mauvais génie d'Odile. Je revoyais ce dîner et je retrouvais cette impression, si vive, d'être un père qui a maladroitement amené son enfant dans un milieu contaminé. J'avais senti, ce jour-là, qu'il fallait la sauver le plus tôt possible. Je ne l'avais pas sauvée... Odile morte... Des femmes qui passaient me regardèrent avec inquiétude. Peut-être parlais-je tout haut... Tant de beauté, tant de charme... Je me vis près de son *lit,* tenant sa main. quand elle me récitait :

From too much love of living,
From hope and fear set free...

« *The weariest river,* Dickie », me disait-elle d'une voix comiquement dolente.

Et je répondais :

« Ne dites pas cela ainsi, chérie, vous allez me faire pleurer. »

Odile morte... Depuis que je la connaissais, je l'avais regardée avec une crainte superstitieuse. Trop belle... Un jour, à Bagatelle, un vieux jardinier nous avait dit, à Odile et à moi : « Les plus belles roses se fanent le plus vite... » Odile morte... Je me disais que, si j'avais pu la revoir un quart d'heure et mourir ensuite avec elle, j'aurais accepté tout de suite.

Je ne sais comment je rentrai chez moi, comment je me couchai. Vers le jour je m'endormis et je rêvai que je dînais chez tante Cora. Il y avait là André Halff, Hélène de Thianges, Bertrand et ma cousine Renée. Je cherchais partout Odile. Enfin, après une longue inquiétude. je la trouvais étendue sur un canapé. Elle était pâle et semblait très malade, et je pensais : « Oui, elle est souffrante, mais elle n'est pas morte. Quel rêve affreux j'ai fait! »

XXII

Ma première idée avait été de partir pour Toulon le lendemain, mais pendant huit jours j'eus de la fièvre et du délire. Bertrand et André me soignèrent avec beaucoup de dévouement; Hélène vint plusieurs fois m'apporter des fleurs. Quand je repris mon équilibre, je lui demandai avec anxiété ce qu'elle avait appris. Les récits qu'elle avait entendus, comme ceux d'ailleurs que j'entendis moi-même ensuite, étaient contradictoires. La vérité semblait être que François, accoutumé à une grande indépendance, s'était vite lassé du mariage. Odile l'avait déçu. Gâtée par moi, elle s'était montrée doucement exigeante au moment où déjà François l'aimait moins. Il l'avait crue intelligente; elle ne l'était pas, du moins au sens vulgaire du mot. Je le savais bien, moi aussi, mais cela m'était égal. Il avait voulu lui imposer une discipline d'esprit et de conduite. Odile et François, tous deux orgueilleux, s'étaient affrontés avec violence.

Beaucoup plus tard, il y a à peu près six mois, une femme m'a rapporté des confidences de François sur Odile. « Elle était très belle, lui avait-il dit, et je l'ai vraiment aimée. Mais son premier mari l'avait mal dressée. Elle était d'une coquetterie folle. C'est la seule femme qui m'ait fait, moi, souffrir... Je me suis défendu... Je l'ai disséquée... Je l'ai tenue sur la table, nue et ouverte... J'ai vu tous les rouages de ses petits mensonges... Je lui ai montré que je les voyais... Elle a cru qu'elle pourrait me reprendre en faisant du charme... Puis elle a compris qu'elle était vaincue... Je regrette ce qui est arrivé, naturellement, mais je n'ai pas de remords. Je n'y puis rien. »

Quand cette conversation me fut connue, François me fit horreur. Pourtant, parfois, je l'admirais. Il avait été plus fort que moi, et peut-être plus intelligent; plus fort surtout, car j'avais compris, comme lui, Odile, mais la différence entre nous était que, moi, je n'avais pas eu le courage de le dire. Le cynisme de François valait-il mieux que ma faiblesse? En y réfléchissant longtemps, moi non plus, je ne regrettais rien. Vaincre les êtres et les conduire au désespoir est facile. Maintenant encore, après l'échec, je continue à croire qu'il est plus beau d'essayer de les aimer, fût-ce malgré eux.

Tout cela d'ailleurs n'explique pas clairement le suicide d'Odile. Ce qui est certain, c'est que François n'était pas à Toulon le jour où elle se tua. Bertrand rencontra pendant la guerre un garçon qui, la veille du suicide, avait dîné avec Odile, trois autres jeunes femmes et trois officiers de marine. La conversation avait été très gaie. En buvant son champagne, Odile avait dit en riant à ses voisins : « Vous savez, je me tuerai demain, à midi. » Elle avait été très calme pendant toute la soirée, et cet inconnu avait remarqué (car il le décrivit à Bertrand) l'éclat blanc, lumineux, de sa beauté.

Je fus malade un mois. Puis je partis pour Toulon. J'y passai plusieurs jours, couvrant la tombe d'Odile de fleurs blanches. Un soir, au cimetière, une vieille femme vint à moi, me dit qu'elle avait été la femme de chambre de Mme de Crozant et qu'elle me reconnaissait parce qu'elle avait vu ma photographie dans un tiroir de sa maîtresse. Elle me raconta alors que dans les premières semaines, Odile, tout en paraissant en public très gaie, avait l'air désespérée aussitôt qu'elle était seule. « Quelquefois, me dit cette femme, quand j'entrais chez madame, je la trouvais assise dans un fauteuil, la tête reposant sur ses mains... Elle avait l'air de regarder la mort. »

Je parlai longtemps avec elle et vis avec plaisir qu'elle avait adoré Odile.

Je ne pouvais rien faire à Toulon et, au début de juillet, je décidai d'aller vivre à Gandumas. Là, j'essayai de travailler et de lire. Je fis de longues promenades dans les bruyères et j'obtins le sommeil par la fatigue.

Je continuais à rêver d'Odile presque chaque nuit. Le plus souvent, je me voyais dans une église, dans un théâtre; la place à côté de moi était vide. Je me disais soudain : « Où est Odile? » Je la cherchais. Je voyais des femmes pâles, échevelées, mais aucune d'elles ne lui ressemblait. Je me réveillais.

Je ne travaillais pas. Je n'allais même plus à l'usine. Je ne voulais voir aucun être humain. J'aimais mon chagrin. Chaque matin je descendais seul vers le village; de l'église venait le son d'un orgue, si léger, si fluide, qu'il se mêlait à l'air et semblait en être le murmure. J'imaginais Odile à mes côtés dans la robe claire qu'elle portait le jour où, pour la première fois, nous nous étions promenés ensemble devant les noirs cyprès florentins. Pourquoi l'avais-je perdue? Je cherchais le mot, le geste qui avait transformé ce grand amour en cette histoire si triste. Je ne le trouvais pas. Il y avait dans tous les jardins des roses qu'elle eût aimées.

Ce fut pendant une de ces promenades, à Chardeuil, qu'un samedi d'août j'entendis rouler le tambour, et le garde champêtre crier : « Mobilisation des armées de terre et de mer. »

DEUXIÈME PARTIE

ISABELLE

DEUXIÈME PARTIE

I

Philippe, je suis venue ce soir travailler dans ton bureau. En y entrant, j'avais peine à croire que je ne t'y trouverais pas. Tu restes si vivant pour moi, Philippe. Je te vois dans ce fauteuil, un livre à la main, jambes repliées sous le corps. Je te vois à table, quand ton regard fuyait, que tu n'écoutais plus ce que je disais. Je te vois recevant un de tes amis et faisant tourner sans fin, de tes longs doigts, un crayon, une gomme. J'aimais tes gestes.

Trois mois déjà depuis cette horrible nuit. Tu m'as dit : « J'étouffe, Isabelle, je vais mourir. » J'entends encore cette voix qui n'était déjà plus tienne. L'oublierai-je? Ce qui me paraît plus affreux que tout, c'est de penser que ma douleur elle-même mourra sans doute. Si tu savais comme j'étais triste quand tu me disais, avec ta terrible sincérité : « Maintenant j'ai perdu Odile pour toujours. Je ne retrouve même plus ses traits. »

Tu l'as beaucoup aimée, Philippe. Je viens de relire ce long récit que tu m'avais envoyé au temps de notre mariage, et je l'ai enviée. D'elle au moins il restera cela. De moi, rien. Et pourtant, moi aussi, tu m'as aimée. J'ai devant moi tes premières lettres.

celles de 1919. Oui, tu m'aimais alors; tu m'aimais presque trop. Je me souviens de t'avoir dit une fois : « Vous m'estimez trois cents quand je vaux quarante, Philippe, et c'est terrible. Quand vous vous apercevrez de votre erreur, vous croirez que je vaux dix, ou zéro. » Tu étais ainsi. Tu m'as raconté qu'Odile te disait : « Vous attendez trop des femmes. Vous les mettez trop haut; c'est dangereux. » Elle avait raison, la pauvre petite.

Depuis quinze jours je résiste à un désir qui devient chaque jour plus fort. Je voudrais, pour moi-même, fixer mon amour comme tu avais fixé pour moi le tien. Est-ce que tu crois, Philippe, que je saurais, maladroitement, écrire notre histoire? Il faudrait faire cela comme tu l'avais fait, avec justice, avec un grand effort pour tout dire. Je sens que cela sera difficile. On est toujours tenté de s'attendrir sur soi-même et de se peindre tel qu'on voudrait être. Moi surtout; c'était un des reproches que tu me faisais. « N'aie pas pitié de toi », me disais-tu. Mais j'ai tes lettres, j'ai ce carnet rouge que tu cachais avec tant de soin, j'ai ce petit journal que j'avais commencé et que tu m'avais demandé d'abandonner. Si j'essayais... Je m'assieds à ta place. L'image de ta main s'accroche à ce cuir vert taché d'encre. Un silence effrayant m'entoure. Si j'essayais...

II

La maison de la rue Ampère. Les palmiers dans les cache-pot entourés de drap vert. La salle à manger gothique; le buffet d'où les gargouilles sortent en haut-relief; les chaises au dossier desquelles est sculptée la tête de Quasimodo, si dure. Le salon de damas rouge, aux fauteuils trop dorés. Ma chambre de jeune fille, peinte d'un blanc qui avait été virginal et qui était devenu sale. La salle d'études, chambre de débarras où, les soirs de grand dîner, je prenais mes repas avec mon institutrice. Souvent nous attendions, Mlle Chauvière et moi, jusqu'à dix heures. Un valet de pied en sueur, hargneux, harassé, nous apportait sur un plateau un potage visqueux, de la glace fondue. Il me semblait que cet homme comprenait, comme moi-même, le rôle effacé et presque humiliant que jouait dans cette maison l'enfant unique.

Ah! que mon enfance a été triste! « Vous le croyez, chérie! » disait Philippe. Non, je ne me trompe pas. J'étais très malheureuse. Etait-ce la faute de mes parents? Je le leur ai souvent reproché. Maintenant, apaisée par une douleur plus forte, regardant le passé avec des yeux plus frais, je reconnais qu'ils croyaient bien agir. Mais leur méthode était sévère, dangereuse, et il me semble que les résultats la condamnent.

Je dis « mes parents », je devrais dire « ma mère », car mon père, très occupé, ne demandait guère à sa fille que d'être invisible et silencieuse. Longtemps son éloignement lui donna à mes yeux un grand prestige. Je le considérais comme un allié naturel contre ma mère parce que, deux ou trois fois, je l'avais entendu répondre avec un scepticisme amusé quand elle lui dénonçait mon mauvais caractère : « Vous me faites penser à mon chef, M. Delcassé; il se met derrière l'Europe et il dit qu'il la fait avancer... Vous croyez, vous, qu'on peut former un être humain... Mais non, chère amie, nous croyons être acteurs, nous ne sommes jamais que spectateurs. » Ma mère lui jetait des regards de reproche et me montrait d'un geste inquiet. Elle n'était pas méchante, mais elle sacrifiait mon bonheur et le sien à la crainte de dangers imaginaires. « Votre mère ne souffre, me dit plus tard Philippe, que d'une hypertrophie de la prudence. » C'était exact. Elle considérait toute vie humaine comme un dur combat pour lequel il fallait être aguerri. « Une petite fille gâtée fait une femme malheureuse, disait-elle, il ne faut pas habituer un enfant à se croire riche; Dieu sait ce que la vie lui réserve », et aussi : « C'est rendre un mauvais service à une jeune fille que de lui faire un compliment. » Aussi me répétait-elle que j'étais loin d'être belle et que j'aurais beaucoup de mal à plaire. Elle voyait que cela me faisait pleurer, mais pour elle l'enfance était ce qu'est la vie terrestre aux yeux de ceux qui craignent l'Enfer; il fallait, fût-ce au prix de dures pénitences, conduire mon âme et mon corps vers un salut temporel à l'entrée duquel le mariage était un Jugement dernier.

Peut-être d'ailleurs cette éducation aurait-elle été très sage si j'avais eu comme elle une âme forte, de la confiance en moi et une grande beauté. Mais, naturellement timide, je devins, par la crainte, farouche. Dès onze ans, je fuyais la société des êtres humains et cherchais refuge dans la lecture. J'aimais surtout l'histoire avec passion. A quinze ans, mes héroïnes préférées étaient Jeanne d'Arc, Charlotte Corday; à dix-huit ans, Louise de la Vallière. Je trouvais un étrange bonheur à lire les souffrances de la carmélite, le supplice de Jeanne d'Arc. Il me semblait que j'aurais été, moi aussi, capable d'un courage physique sans limites. Mon père avait un grand mépris pour la peur et m'avait obligée, toute petite, à rester seule dans le jardin, la nuit. Il avait voulu aussi que je fusse traitée, pendant mes maladies, sans pitié, sans attendrissement. Je m'étais habituée à considérer les visites chez le dentiste comme les étapes d'une sainteté héroïque.

Quand mon père quitta le Quai d'Orsay et fut nommé ministre de France à Belgrade, ma mère prit l'habitude de fermer, plusieurs mois par an, l'hôtel de la rue Ampère et de m'envoyer alors en Lozère, chez mes grands-parents. J'y étais plus malheureuse encore. Je n'aimais pas la campagne. Je préférais les monuments aux paysages et les églises aux forêts. Quand je relis mon journal de jeune fille, j'ai l'impression de voler dans un avion très lent au-dessus d'un désert d'ennui. Il me semblait que je n'en finirais jamais d'avoir quinze ans, seize ans, dix-sept ans. Mes parents, qui croyaient honnêtement me bien élever, tuaient en moi le goût du bonheur. Le premier bal qui, pour tant de femmes, reste un souvenir si gai, si brillant, n'est lié pour moi qu'à des sentiments pénibles et tenaces d'humiliation. C'était en 1913. Ma mère avait fait exécuter ma robe à la maison par sa femme de chambre. Cette robe était laide, je le savais, mais ma mère avait un grand mépris pour le luxe. « Les hommes ne regardent pas les robes, disait-elle; on n'aime pas une femme pour ce qu'elle porte. » Dans le monde, j'eus peu de succès. J'étais une fille très gauche, qui éprouvait un immense besoin de tendresse. On me jugea raide, maladroite, prétentieuse. J'étais raide parce que je passais ma vie à me contenir, maladroite parce que la liberté de mouvement ou de propos m'avait toujours été refusée, prétentieuse parce que trop timide, trop modeste pour parler avec grâce de moi-même ou de riens amusants, je me réfugiais dans les sujets graves. Dans les bals, mon sérieux un peu pédant écartait de moi les jeunes gens. Ah! comme j'appelais celui qui m'arracherait à cet esclavage, à ces longs mois de Lozère où je ne voyais personne, où je savais le matin que rien ne couperait la journée, sinon une promenade d'une heure avec Mlle Chauvière. Je le voyais beau, charmant. Toutes les fois qu'à l'Opéra l'on jouait *Siegfried*, je suppliais Mlle Chauvière d'obtenir qu'on m'y emmenât parce qu'à mes yeux j'étais une Walkyrie captive qui ne pouvait être délivrée que par un héros.

Mon exaltation souterraine, qui avait pris forme religieuse au moment de ma première communion, trouva pendant la guerre une autre issue. Dès le mois d'août 1914, je demandai (puisque j'avais le brevet d'infirmière) à être envoyée dans un hôpital de la zone des armées. Mon père était alors en poste et fort loin de France, ma mère absente avec lui. Mes grands-parents, affolés par la déclaration de guerre, me permirent de partir. A Belmont, l'ambulance où j'entrai avait été installée par la baronne Choin. L'infirmière qui dirigeait l'hôpital s'appelait Renée Marcenat. C'était une fille assez belle, très intelligente, orgueilleuse. Elle vit tout de suite qu'il y avait en moi une force contenue mais réelle et, malgré ma jeunesse, fit de moi son adjointe.

Là j'appris que je pouvais plaire. Renée Marcenat dit un jour devant moi à Mme Choin : « Isabelle est ma meilleure infirmière; elle n'a qu'un défaut : elle est trop jolie. » Cela me fit un grand plaisir.

Un sous-lieutenant d'infanterie, que nous avions soigné pour une blessure légère, me demanda, quand il quitta l'hôpital, la permission de m'écrire. Les dangers auxquels je le savais exposé me poussèrent à lui répondre sur un ton plus ému que je ne le souhaitais; il devint tendre et, de lettre en lettre, je me trouvai fiancée. Je ne le croyais pas. Cela me semblait irréel, mais en ce temps-là la vie était folle et tout se faisait très vite. Mes parents, consultés, m'écrivirent que Jean de Cheverny était de bonne famille et qu'ils approuvaient mon projet. Moi, je ne savais rien de Jean. Il était gai, beau. Nous eûmes quatre jours de solitude dans un hôtel de la place de l'Etoile. Puis mon mari rejoignit son régiment et moi je retournai à l'hôpital. Ce fut toute ma vie conjugale. Jean comptait obtenir une nouvelle permission dans le courant de l'hiver, mais il fut tué à Verdun, en février 1916. A ce moment je crus que je l'avais aimé. Quand on me renvoya ses papiers et une petite photographie de moi trouvée sur lui après sa mort, je pleurai beaucoup et de bonne foi.

III

Au moment de l'armistice, mon père venait d'être nommé ministre à Pékin. Il m'offrit de l'y accompagner; je refusai. J'avais trop pris l'habitude de l'indépendance pour supporter encore l'esclavage familial. Mes revenus me permettaient de vivre seule. Mes parents m'autorisèrent à transformer en un petit appartement le deuxième étage de leur hôtel et j'associai ma vie à celle de Renée Marcenat. Après la guerre, elle était entrée à l'Institut Pasteur où elle travaillait au laboratoire. Elle y rendait de grands services et n'eut pas de peine à m'y faire employer avec elle.

Je m'étais attachée à Renée. Je l'admirais. Elle agissait avec une autorité que j'enviais. Pourtant je la devinais vulnérable. Elle voulait donner l'impression qu'elle avait renoncé à se marier, mais au ton sur lequel elle me parlait d'un de ses cousins, Philippe Marcenat, je croyais deviner qu'elle souhaitait l'épouser.

« C'est, disait-elle, un être très secret, qui paraît distant quand on le connaît mal, mais qui est en réalité d'une sensibilité presque effrayante... La guerre lui a fait du bien en l'arrachant à sa vie habituelle. Il est fait pour diriger une usine de papier comme moi pour être une grande actrice...

— Mais pourquoi? Est-ce qu'il fait autre chose?

— Non, mais il lit beaucoup, il est très cultivé... C'est quelqu'un de remarquable, je vous assure... Il vous plaira beaucoup. »

J'étais persuadée qu'elle l'aimait.

Beaucoup d'hommes et de jeunes gens rôdaient maintenant autour de moi. Les mœurs d'après-guerre étaient assez libres. J'étais seule. J'avais trouvé, dans ce monde de médecins et de jeunes savants que voyait Renée, des hommes qui m'avaient intéressée. Mais je n'avais eu aucun mal à leur résister. Je ne pouvais arriver à les croire quand ils disaient m'aimer. Le « Tu es malheureusement laide » de ma mère m'obsédait, malgré les démentis qui lui avaient été donnés pendant ma vie d'infirmière. Ma méfiance de moi demeurait profonde. Je pensais que l'on voulait m'épouser pour ma fortune ou trouver en moi une maîtresse de quelques soirs, commode et peu exigeante.

Renée me transmit une invitation à dîner de la baronne Choin. Elle-même y allait assez souvent le mardi.

« Cela m'ennuie, lui dis-je, j'ai horreur du monde.

— Non, vous verrez, elle a presque toujours des gens intéressants. D'ailleurs, mardi prochain, il y aura Philippe, mon cousin, et si vous vous ennuyez, nous pourrons toujours former un petit coin à trois.

— Ah! ça, oui, lui dis-je, je serai contente de le voir. »

C'était vrai. Renée avait fini par m'inspirer le désir de connaître Philippe Marcenat. Quand elle m'avait raconté l'histoire du mariage de Philippe, je m'étais souvenue d'avoir rencontré sa femme et de l'avoir trouvée très belle. On disait qu'il l'aimait encore, et Renée elle-même, bien qu'il fût évident qu'elle n'avait pas admiré toutes les actions de sa cousine, reconnaissait qu'il était impossible de trouver visage plus parfait. « Seulement, disait-elle, ce que je ne puis lui pardonner, c'est de s'être mal conduite envers Philippe qui était, lui, au contraire, la loyauté même. » J'avais demandé beaucoup de détails sur ce ménage. J'avais même lu, pendant la guerre, certains passages de lettres de Philippe à Renée et j'en avais aimé le ton mélancolique.

L'escalier de Mme Choin, ses innombrables laquais me déplurent. En entrant dans le salon je vis tout de suite Renée, debout près de la cheminée, et à côté d'elle un homme très grand qui avait les mains dans ses poches. Philippe Marcenat n'était pas beau, mais je lui trouvai l'air bon et rassurant. Quand il me fut présenté, pour la première fois de ma vie je ne me sentis pas timide devant un étranger. A table je vis avec plaisir que j'étais placée à côté de lui. Après le dîner, une manœuvre instinctive nous rapprocha.

« Voulez-vous que nous puissions parler tranquillement? me dit-il. Venez avec moi, je connais très bien cette maison. »

Il m'emmena dans un salon chinois. Pour moi, le souvenir qui surgit encore de cette conversation, c'est un échange de nos enfances. Oui, dès ce soir-là, Philippe m'avait raconté sa vie en Limousin et nous nous étions amusés de trouver nos jeunesses et nos familles si semblables. La maison de Gandumas était meublée comme l'hôtel de la rue Ampère. La mère de Philippe, comme la mienne, disait : « Les hommes ne regardent pas les robes. »

« Oui, dit Philippe, c'est très fort, cette hérédité paysanne et bourgeoise qui est celle de tant de familles françaises, et en un sens c'est assez beau mais, moi, je ne peux plus, j'ai perdu la foi...

— Pas moi, lui dis-je en riant... Tenez, il y a des choses que je ne *peux* pas faire... en ce moment, bien que je vive seule, je ne pourrais pas acheter des fleurs ou des bonbons pour moi. Céla me paraîtrait immoral et ne me ferait aucun plaisir. »

Il me regarda avec étonnement.

« C'est vrai? dit-il. Vous ne pouvez pas acheter de fleurs?

— Je peux pour un dîner, pour un thé. Mais pour moi, pour le simple plaisir de les regarder, non, je ne peux pas.

— Mais vous les aimez?

— Oui, assez... Enfin je m'en passe très bien. »

Je crus voir passer dans ses yeux un regard ironique et triste et je parlai d'autre chose. Et c'est cette seconde partie de notre conversation qui frappa sans doute Philippe car, dans son carnet rouge, je trouve cette note :

23 *mars* 1919. — Dîné chez tante Cora. Passé toute la soirée avec Mme de Cheverny, la jolie amie de Renée, sur le divan du salon chinois. Etrange... Elle ne ressemble pas du tout à Odile, et pourtant... Peut-être était-ce tout simplement parce qu'elle portait une robe blanche... Douce, timide... J'ai eu du mal à la faire parler. Puis elle est devenue confiante.

« — Il m'est arrivé ce matin une chose qui m'a... je ne peux pas vous dire... enfin indignée. Une femme que je connais à peine, même pas une amie intime, vous savez, m'a téléphoné pour me dire : « Ne faites pas de gaffe, « Isabelle, je déjeune aujourd'hui chez vous. » Comment peut-on mentir ainsi et chercher une complice? Je trouve cela bas.

— Il faut être indulgente; beaucoup de femmes ont une vie si difficile.

— Elles ont des vies difficiles parce qu'elles le veulent.

Elles croient que, si elles ne mettent pas autour d'elles une atmosphère de mystère, elles s'ennuieront... Ce n'est pas vrai; la vie n'est pas faite de petites intrigues futiles. On n'a pas toujours besoin de frotter sa sensibilité à une autre... Ce n'est pas votre avis? »

Renée est venue s'asseoir auprès de nous en disant : « Est-ce qu'on peut troubler ce flirt? » Puis, comme nous nous taisions l'un et l'autre, elle s'est levée en riant et elle est partie. Son amie est restée rêveuse un instant, puis a repris :

« Enfin, vous ne trouvez pas que le seul amour qui mérite d'être vécu, c'est la confiance totale entre deux êtres, le cristal pur à travers lequel on peut regarder sans apercevoir une tache? »

A ce moment, sans doute elle a pensé qu'elle m'avait fait de la peine et elle a rougi. C'est vrai que sa phrase m'avait un peu blessé. Elle m'a dit alors quelques mots gentils, avec une maladresse très touchante. Puis Renée est revenue avec le docteur Maurice de Fleury. Conversations sur les sécrétions des glandes endocrines. « Il faut en donner, dit-il; le médecin qui n'en prescrit pas est déshonoré. » Propos techniques amusants. Admiré l'esprit précis de Renée. Beau regard d'adieu de son amie.

C'est vrai. Moi aussi, je me souviens de la phrase qui avait blessé Philippe. Moi aussi, j'y pensai le soir en rentrant et, le lendemain matin, j'écrivis quelques lignes à Philippe Marcenat pour lui dire que j'avais regretté, la veille, de me trouver si maladroite à exprimer mes sentiments, ma sympathie, car j'avais depuis longtemps, à travers Renée, beaucoup d'amitié pour lui. J'ajoutais que je serais heureuse, puisqu'il était seul, s'il voulait quelquefois venir me voir. Il me répondit :

« Votre lettre, madame, m'a confirmé ce que votre visage m'avait appris. Vous possédez cette bonté délicate qui donne tant de charme à l'esprit. Dès le premier moment où je vous ai vue, vous m'avez parlé de ma tristesse et de ma solitude avec une sympathie si simple, si évidemment spontanée, que j'ai aussitôt éprouvé un sentiment de confiance. J'accepte avec reconnaissance l'amitié que vous m'offrez. Je ne crois pas que vous puissiez imaginer à quel point elle me sera précieuse. »

J'invitai Philippe et Renée à déjeuner rue Ampère. Puis Philippe nous demanda de venir chez lui toutes deux. J'admirai beaucoup le petit appartement où il nous reçut. Je me souviens surtout de deux admirables Sisley (des paysages de Seine d'un bleu lavande) et, sur la table, de fleurs aux tons très doux. La conversation fut facile, à la fois amusante, sérieuse, et il fut évident que nous formions un petit groupe qui avait plaisir à se trouver réuni.

Puis ce fut Renée qui, à son tour, nous invita, Philippe et moi. Ce soir-là il offrit de nous emmener le lendemain au théâtre et nous prîmes l'habitude de sortir avec lui, deux ou trois fois par semaine. Je fus amusée de voir que Renée, au cours de ces promenades, tenait beaucoup à montrer que Philippe et elle formaient un ménage, et que j'étais l'invitée. J'acceptai cette attitude mais savais, sans qu'il me l'eût jamais dit, que Philippe préférait être seul avec moi. Un soir Renée, souffrante, ne put venir et je sortis avec lui. Pendant le dîner il me parla le premier (et très bien) de son mariage. Alors je compris que tout ce que Renée m'avait dit d'Odile, tout en étant vrai, était inexact. En écoutant Renée parler d'Odile, j'avais imaginé une femme très belle mais très dangereuse. En écoutant Philippe, je vis une frêle petite fille qui avait fait de son mieux. Philippe me plut beaucoup ce soir-là. J'admirai le souvenir si tendre qu'il conservait d'une femme qui l'avait fait souffrir. Pour la première fois, j'eus l'idée qu'il était peut-être le héros que j'avais attendu.

A la fin d'avril, il fit un grand voyage. Il était assez mal portant, toussait beaucoup et les médecins lui conseillaient un climat chaud. Je reçus une carte de Rome : « *Cara signora, je vous écris devant ma fenêtre ouverte; le ciel est bleu, sans un nuage; sur le Forum, les colonnes, les arcs triomphaux émergent d'une vapeur sableuse et dorée. Tout est d'une incroyable beauté.* » Puis une carte de Tanger : « *Première escale d'un voyage de rêve sur une mer unie, gris perle et violette. Tanger? Cela tient de Constantinople, d'Asnières et de Toulon. C'est sale et noble comme tout l'Orient.* » Puis un télégramme d'Oran : « *Venez déjeuner chez moi jeudi, une heure. Respectueuses amitiés. — Marcenat.* »

Ce matin-là, quand je vis Renée au laboratoire, je lui dis :

« Alors nous déjeunons jeudi chez Philippe?

— Comment? dit-elle. Il est revenu? »

Je lui montrai le télégramme; son visage prit une expression douloureuse que je ne lui avais jamais vue. Elle se reprit tout de suite.

« Ah! oui, dit-elle... Eh bien! vous déjeunez seuls, car il ne m'a pas invitée. »

Je fus très embarrassée. Je sus plus tard par Philippe lui-même que son départ avait eu pour cause principale le désir de mettre fin à son intimité avec Renée. Leur famille les avait traités en fiancés et il en avait été exaspéré. Renée d'ailleurs glissa hors de sa vie sans une plainte. Elle resta notre amie, une amie quelquefois un peu amère. C'était d'elle que j'avais appris à admirer Philippe. Elle accueillit, à partir de ce moment, avec une tristesse parfois cruelle, tout ce qui pouvait le diminuer. Philippe disait : « C'est humain », mais j'étais moins indulgente.

IV

PENDANT tout l'été, Philippe et moi, nous vécûmes beaucoup ensemble. Il s'occupait de ses affaires mais prenait chaque jour quelques heures de liberté, et n'allait à Gandumas qu'une fois par mois. Presque tous les matins, il me téléphonait et nous organisions, l'après-midi, s'il faisait beau, une promenade ou, le soir, un dîner, un spectacle. Philippe était, pour une femme, un ami exquis. Il semblait guetter mes désirs pour les satisfaire aussitôt. Je recevais des fleurs, un livre dont nous avions parlé, des objets qu'il avait admirés pendant une de nos promenades. Je dis qu'*il* avait admirés, parce que les goûts de Philippe étaient très différents des miens, et c'était aux siens qu'il obéissait. Il y avait là un mystère que je cherchais en vain à pénétrer. Quand nous étions ensemble au restaurant, si des femmes entraient, il exprimait un jugement sur leurs robes, sur la nuance particulière de leur élégance, sur le caractère que celle-ci semblait révéler. Je remarquais avec une sorte de terreur que ses impressions étaient presque toujours contraires à celles que j'éprouvais naturellement. Avec mon habituelle méthode, je cherchais des règles pour « penser en Philippe », pour « traduire en Philippe ». Je ne trouvais pas. J'essayais. Je lui disais :

« Mais cela, c'est joli, n'est-ce pas?

— Quoi! disait Philippe avec dégoût. Cette robe saumon? Ah! non, par exemple! »

J'admettais qu'il avait raison, mais je ne comprenais pas pourquoi.

S'il s'agissait de livres ou de théâtre, c'était à peu près la même chose. Dès nos premières conversations, je remarquai qu'il paraissait choqué parce que je tenais sincèrement Bataille pour un grand auteur dramatique ou Rostand pour un grand poète. « Enfin, oui, disait-il, *Cyrano,* ça m'a beaucoup amusé et même enthousiasmé quand j'étais jeune et, en somme, c'est très bien fait, mais ce n'est pas sur le plan des grandes choses. » Je le trouvais injuste, mais je n'osais pas défendre mes sentiments parce que j'avais peur de le choquer. Les livres qu'il me donnait à lire (Stendhal, Proust, Mérimée) m'ennuyèrent au début. Mais très vite j'en vins à les aimer parce que je voyais pourquoi ils lui plaisaient. Rien n'était plus facile que de comprendre les goûts de Philippe; il était de ces lecteurs qui ne cherchent qu'eux-mêmes dans les livres. Souvent je trouvais les siens couverts de notes en marge, notes que je déchiffrais avec difficulté et qui m'aidaient à suivre sa pensée à travers celle de l'auteur. Je m'intéressais passionnément à tout ce qui me révélait son caractère.

Ce qui m'étonnait le plus, c'était qu'il prît, lui, autant de peine pour me former et me distraire. J'avais sans doute beaucoup de défauts, mais aucune vanité; je me jugeais sotte, pas très jolie. Je me demandais sans cesse ce qu'il pouvait trouver en moi. Il était clair qu'il aimait à me voir et qu'il souhaitait me plaire. Or ce n'était pas que j'eusse, moi, été coquette avec lui. Le respect des droits de Renée m'avait empêchée au début d'imaginer même une intimité avec Philippe; c'était donc bien lui qui m'avait choisie. Pourquoi? J'avais le sentiment à la fois agréable et inquiétant qu'il accrochait à moi, comme un vêtement à une patère, une âme plus belle et plus riche que la mienne. Dans la note que j'ai déjà citée, il disait : « Elle ne ressemble pas du tout à Odile, et pourtant... Peut-être était-ce tout simplement parce qu'elle portait une robe blanche... » Je ne ressemblais certes en rien à Odile, mais il y a des impressions mystérieuses et fugitives et ce ne sont pas celles qui exercent le moins d'influence sur notre vie.

On a tort de dire que l'amour est aveugle; la vérité est que l'amour est indifférent à des défauts ou à des faiblesses qu'il voit fort bien, s'il croit trouver dans un être ce qui lui importe plus que tout et qui souvent est indéfinissable. Philippe, au fond de son cœur et peut-être sans se l'avouer, savait que j'étais une femme douce, timide et pas très remarquable, mais il avait besoin de ma présence. Il attendait de moi que je fusse prête à tout quitter pour l'accompagner. Je n'étais ni sa femme, ni sa maîtresse, et il semblait exiger une scrupuleuse fidélité. Plusieurs fois je sortis, comme j'en avais pris l'habitude depuis la guerre, avec d'autres amis. Je le lui dis. Je le vis si malheureux que j'y renonçai. Il me téléphonait maintenant tous les matins à neuf heures. Quand j'étais déjà partie pour Pasteur (soit parce qu'il avait eu du mal à obtenir la communication, soit parce qu'il était allé un peu trop tard à son bureau), je le trouvais le soir si agité que je finis par abandonner le laboratoire pour qu'il fût toujours sûr de me trouver. Ainsi, peu à peu, il annexait ma vie.

Il prit l'habitude de venir me voir après le déjeuner, rue Ampère. Quand il faisait beau, nous sortions ensemble. Je connaissais très bien Paris et j'aimais à lui montrer des vieux hôtels, des églises, des musées. Il s'amusait de mon érudition trop précise. « Vous, me disait-il en riant, vous savez les dates de tous les rois de France et les numéros de téléphone de tous les grands écrivains. » Mais ces promenades lui plaisaient. Je savais maintenant ce qu'il aimait : la tache d'une fleur le long d'un mur gris, un coin de Seine entrevu par une fenêtre de l'île Saint-Louis, un jardin caché derrière une église. Le matin, j'allais souvent, seule, explorer le terrain pour être sûre de le conduire, l'après-midi, dans un paysage fait pour lui. Quelquefois aussi nous allions au concert; en musique, nos goûts étaient presque les mêmes. Cela me frappa parce que mes goûts musicaux n'avaient pas du tout été formés par mon éducation, mais par des sentiments violents que j'avais éprouvés.

Ainsi nous menions une vie intime et, par certains côtés, presque conjugale, mais Philippe ne m'avait jamais dit qu'il m'aimât et même il répétait qu'il ne m'aimait pas et que c'était très heureux pour notre amitié. Un jour, me rencontrant par hasard au Bois où nous faisions, l'un et l'autre, une promenade matinale, il me dit :

« J'ai un tel plaisir à vous voir qu'il me semble que je retrouve des impressions d'adolescence. A seize ans, je cherchais ainsi dans les rues de Limoges une jeune femme qui s'appelait Denise Aubry.

— Vous l'avez aimée?

— Oui, et je me suis lassé d'elle, comme vous vous lasseriez de moi si je ne me mesurais à moi-même le bonheur.

— Mais pourquoi? lui dis-je. Vous ne croyez pas à l'amour partagé?

— Même partagé, l'amour est terrible. Une femme m'a dit un jour cette phrase que j'ai trouvée si juste : « Un amour qui va très bien, c'est-à-dire « cahin-caha, c'est difficile, mais un amour qui ne « va pas, c'est l'enfer... » C'est vrai. »

Je ne répondis pas; j'étais décidée à me laisser conduire et à faire ce qu'il souhaiterait. Quelques jours plus tard, nous allâmes ensemble à l'Opéra voir mon cher *Siegfried*. Ce fut pour moi un grand plaisir que de l'écouter à côté de celui qui était devenu mon héros. Pendant les *Murmures de la Forêt*, je posai sans y songer ma main sur celle de Philippe; il tourna la tête et me regarda d'un air interrogateur et heureux. En rentrant dans la voiture, il prit à son tour une de mes mains, la porta à ses lèvres, puis la garda. Quand la voiture s'arrêta devant la porte, il me dit : « Bonsoir, chérie. » Je répondis avec une gaieté un peu émue : « Bonsoir, mon grand ami. » Le lendemain matin, je reçus de lui une lettre qu'il m'avait fait porter et qu'il avait écrite pendant la nuit : *Isabelle, ce sentiment unique, exigeant, ce n'est pas seulement de l'amitié*... Il me décrivait quelques phases de son enfance romanesque; il me parlait de la femme qu'il avait appelée « la Reine », puis « l'Amazone » et qui l'avait toujours obsédé :

« Ce type de femme qui m'exaltait ainsi demeurait le même. Il fallait qu'elle fût fragile, malheureuse, frivole aussi et pourtant sage. Tenez, l'autorité d'une Renée ne s'y pourrait associer. Mais à la minute même où je rencontrai Odile, je sentis qu'elle était celle que j'avais toujours attendue. Que vous dire? Vous contenez un peu de cette essence mystérieuse qui fait pour moi tout le prix de la vie et faute de laquelle j'ai désiré mourir. Amour? Amitié? Qu'importe le mot? C'est un sentiment tendre et profond, un grand espoir, une immense douceur. Ma chérie, j'ai envie de vos lèvres et de votre nuque où mes doigts caresseraient la petite brosse dure de vos cheveux rasés.

« PHILIPPE. »

Le soir, je sortis avec lui. Il avait été convenu que nous irions ensemble entendre de la musique russe et que nous nous retrouverions à la salle Gaveau. En arrivant, je lui dis en souriant : « Bonsoir... J'ai reçu votre lettre. » Il prit un air assez froid, répondit : « Ah! oui! » et parla d'autre chose. Mais dans la voiture, en rentrant, je lui livrai les lèvres et la nuque dont il avait eu longtemps envie.

Le dimanche suivant, nous allâmes dans la forêt de Fontainebleau. « Vous qui êtes si wagnérienne, m'avait-il dit, cela m'amuserait de vous montrer un endroit, près de Barbizon, qui me rappelle vraiment la montée au Walhalla. Ce sont des blocs de rochers, entassés sous les sapins, qui montent vers le ciel. C'est à la fois chaotique, gigantesque, et en même temps très bien ordonné, enfin tout à fait *Crépuscule des Dieux*. Je sais bien que vous n'aimez pas les paysages. Vous devriez aimer celui-là, parce qu'il est un peu théâtre. »

J'avais mis une robe blanche, tout unie, pour être moi-même une Walkyrie. Philippe m'en avait fait compliment. Malgré mes efforts, il était rare qu'il aimât mes robes; il les étudiait presque toujours d'un air critique et ne disait rien. Ce jour-là, je vis qu'il avait plaisir à me regarder. La forêt me parut aussi belle qu'il l'avait décrite. A travers les énormes rocs couverts de mousse s'élevait un sentier sinueux. Pour m'aider à escalader les pierres, Philippe plusieurs fois me prit le bras; puis ses mains m'enveloppèrent pour me faire sauter. Nous nous étendîmes dans l'herbe, ma tête appuyée sur son épaule. Des sapins plantés en cercle autour de nous formaient comme un puits vertical et sombre dont la margelle enfermait le ciel bleu.

V

Je me demandais si Philippe comptait faire de moi sa femme ou sa maîtresse. J'aimais jusqu'à cette incertitude. Philippe serait l'arbitre de ma destinée; il fallait que la solution vînt de lui seul. J'attendais avec confiance.

Parfois une indication plus précise semblait affleurer sous les mots. Philippe disait : « Il faudra que je vous fasse connaître Bruges; c'est un endroit délicieux... et nous n'avons encore jamais fait le moindre petit voyage ensemble. » L'idée de partir avec lui m'enchantait; je souriais avec tendresse; mais, les jours suivants, il n'était plus question de ce départ.

Le mois de juillet était brûlant. Tous nos amis se dispersaient, partaient en vacances; je n'avais pas envie de quitter Paris, c'eût été m'éloigner de Philippe. Un soir, il m'emmena dîner à Saint-Germain. Nous restâmes longtemps sur la terrasse. Paris était étendu à nos pieds, noir océan où se reflétaient les étoiles scintillantes du ciel. Des couples riaient dans l'ombre. Des voix chantaient dans les charmilles. Tout proche un grillon, dans l'herbe, nous berçait. Au retour, dans la voiture, il me parla de sa famille et dit plusieurs fois : « Quand vous viendrez à Gandumas... quand vous connaîtrez bien ma mère... » Le mot *mariage* n'avait jamais été prononcé.

Le lendemain matin, il partit pour Gandumas et il y passa quinze jours pendant lesquels il m'écrivit beaucoup. Avant de revenir, il m'envoya le long récit dont j'ai parlé et qui est celui de sa vie avec Odile. Ce récit m'intéressa et me surprit. J'y découvrais un Philippe anxieux et jaloux que je n'avais jamais imaginé, un Philippe cynique aussi, dans certaines crises. Je compris qu'il avait voulu se peindre à moi tel qu'il était, pour éviter toute surprise pénible. Mais ce portrait ne m'effraya pas. Que m'importait à moi qu'il fût jaloux? Je n'avais pas l'intention de le tromper. Que m'importait qu'il se divertît parfois à voir des jeunes femmes? J'étais prête à tout accepter.

Tout dans sa conduite et dans ses propos laissait maintenant deviner qu'il était résolu à m'épouser. J'en étais heureuse et pourtant une légère inquiétude gâtait un peu mon bonheur : une nuance d'agacement que j'avais parfois saisie en lui lorsqu'il m'écoutait parler ou qu'il me regardait agir, me paraissait devenir plus vive et apparaître plus souvent. Plusieurs fois, au cours d'une soirée qui avait commencé dans une communion d'esprit parfaite, j'avais eu l'impression de le voir soudain, sur un mot de moi, se fermer et devenir tristement rêveur. Silencieuse à mon tour, je cherchais alors à reconstituer ce que j'avais dit. Toutes mes phrases me semblaient innocentes. J'essayais de comprendre ce qui l'avait choqué; je ne trouvais pas. Les réactions de Philippe me paraissaient mystérieuses, imprévisibles.

« Savez-vous ce que vous devriez faire, Philippe? Dites-moi tout ce qui vous déplaît en moi. Je sais qu'il y a des choses... Je me trompe?

— Non, dit-il, mais ce sont de très petites choses.

— Je voudrais tant les connaître, essayer de les corriger.

— Eh bien, dit-il, la prochaine fois que je partirai, je vous les écrirai. »

A la fin du mois, quand il alla passer deux jours à Gandumas, je reçus de lui la lettre suivante :

Gandumas, par Chardeuil (Haute-Vienne).

Ce que j'aime en vous :	*Ce que je n'aime pas en vous :*
Vous.	Rien.

Oui, c'est vrai en un sens, ce que je viens d'écrire, mais pas tout à fait. Peut-être serait-il plus exact de mettre les mêmes traits dans les deux colonnes, car il y a des détails que j'aime comme fragments de vous, alors que je ne les aimerais pas, isolés, chez une autre.

Essayons encore.

Ce que j'aime en vous :	*Ce que je n'aime pas en vous :*
Vos yeux noirs, vos longs cils, la ligne du cou et des épaules, votre corps.	La raideur un peu maladroite de vos gestes. Votre air de petite fille prise en défaut.
Surtout un mélange de courage et de faiblesse, de hardiesse et de timidité, de pudeur et d'ardeur. Il y a en vous quelque chose d'héroïque; c'est très bien caché sous un manque de volonté dans les petites choses, mais c'est là.	Surtout un refus de voir et d'accepter la vie telle qu'elle est; un idéalisme de magazine anglo-saxon; une sentimentalité agaçante... Votre sévérité pour les faiblesses des autres.
Votre côté jeune fille.	Votre côté vieille dame.
Vos robes de sport.	Votre robe à tunique jaune; les ornements sur vos chapeaux (une plume bleue); votre robe de dentelle ocre; tout ce qui est chargé, tout ce qui altère la ligne.
Votre petite âme consciencieuse, votre simplicité, votre ordre. Vos livres et vos carnets bien tenus.	Votre économie; votre prudence ménagère et sentimentale.
Votre sagesse.	Votre manque de folie.
Votre modestie.	Votre manque d'orgueil.

Je pourrais continuer très longtemps dans la colonne de gauche. Tout ce que je mets dans la colonne de droite est inexact. Du moins il faudrait ajouter :

Ce que j'aime en vous :	
Ce que je n'aime pas en vous.	

Car tout cela fait partie de vous et je ne souhaite pas vous transformer, sinon en de toutes petites choses qui sont plaquées sur votre moi réel. Et tenez, par exemple... mais il faut que je travaille un peu. La maison Hachette me demande de lui fabriquer un papier spécial pour une publication nouvelle et un contremaître vient d'entrer pour me soumettre une « composition ». Que j'ai de mal à m'arracher à une lettre qui vous est destinée! Encore une phrase au tableau :

Ce que j'aime en vous :
Cette longue et voluptueuse rêverie où je tombe dès que je pense à vous.

Chamfort raconte ceci : une dame disait au Chevalier de B*** · « Ce que j'aime en vous... — Ah! madame, interrompit-il, si vous savez quoi, je suis perdu... »

Ce que j'aime en vous, Isabelle...

Philippe.

Cette lettre me fit, moi aussi, beaucoup rêver. Je retrouvai dans ma mémoire des regards critiques de Philippe. J'avais observé depuis longtemps qu'il attachait une singulière importance, non seulement au moindre de mes propos, mais aussi à mes robes, à mes chapeaux, à tous les détails de ma toilette, et cela m'avait attristée, presque humiliée. Je reconnaissais maintenant en moi, avec surprise, certaines des manières de penser de ma mère et son instinctif mépris pour le luxe. Découvrir chez Philippe, chez mon héros, de tels soucis m'étonnait. Je comprenais qu'il fût différent de moi, mais je trouvais indigne de lui qu'il pensât longtemps à des choses si petites. Pourtant il était ainsi et je voulais lui plaire. J'avais donc fait des efforts pour devenir telle qu'il semblait me souhaiter. Je n'y avais pas tout à fait réussi et, ce qui m'inquiétait le plus, c'était que je ne voyais pas clairement ce qu'il voulait. Mon économie? Mon manque de folie? Mais oui, c'était vrai. Je me sentais toute mesurée, et prudente. « Comme c'est étrange, me disais-je; pendant toute mon enfance j'ai été une petite fille romanesque, soulevée contre un milieu austère et raisonnable, et maintenant Philippe, me regardant du dehors, semble découvrir en moi des traits héréditaires dont je me croyais pure. » Lisant et relisant, je plaidais malgré moi : « *Votre air de petite fillle prise en défaut*... Mais comment ne l'aurais-je pas, Philippe, cet air d'enfant grondé? J'ai été élevée avec une sévérité que vous auriez peine à imaginer. Je ne pouvais sortir de la maison sans être accompagnée par Mlle Chauvière ou par ma mère... Votre Odile, Philippe, avait passé son enfance avec des parents indifférents qui la laissaient libre... Vous en avez souffert durement... Ma sentimentalité agaçante?... C'est qu'on a été si peu sentimental autour de moi.. Je demande à l'amour un climat tiède, caressant, que la famille m'a refusé... Ma modestie? Mon manque d'orgueil?... Comment aurais-je été sûre de moi quand, pendant toute mon enfance, on m'a dit que j'étais imparfaite, médiocre... » Quand Philippe revint, j'essayai de lui répéter cette défense passionnée, mais il sourit et se montra si tendre que j'oubliai tout de suite sa lettre. La date de notre mariage fut fixée et je devins parfaitement heureuse.

Mes parents étaient revenus pour la cérémonie. Philippe ne leur déplut pas. De son côté, il aima l'ironie distante de mon père et il me dit que la sévère austérité de ma mère avait une poésie très « Marcenat ». Ma famille fut étonnée de voir que nous ne faisions pas un « voyage de noces ». Je l'aurais souhaité; voir avec Philippe l'Italie ou la Grèce eût été pour moi une grande joie, mais j'avais senti qu'il ne le désirait pas, et je n'avais pas insisté. Je comprenais ce qu'il éprouvait, mais mes parents tenaient beaucoup à ce qu'on observât le « protocole du bonheur », et ma mère, le jour du mariage, me prédit pour mon ménage un dangereux avenir. « Ne donne pas à ton mari l'impression que tu l'aimes trop, me dit-elle, ou tu es perdue. » J'avais pris de l'autorité et lui répondis, un peu sèchement : « Je veillerai moi-même sur mon bonheur. »

VI

Nos trois premiers mois de vie commune restent pour moi le plus harmonieux des souvenirs. Plaisir parfait de vivre avec Philippe. Lente découverte de l'amour. Entente des corps. Délicatesse de sa bonté, de ses prévenances. Que tout me paraissait charmant, avec toi, Philippe, et tout facile. J'aurais voulu écarter de ta mémoire tous les souvenirs mélancoliques, te donner toutes les joies, m'asseoir à tes pieds, embrasser tes mains. Je me sentais si jeune. Mon enfance refoulée, mon dur travail de guerre, mon désarroi de femme seule, j'avais tout oublié; la vie était belle.

Nous passâmes ces trois premiers mois à Gandumas, que j'aimai beaucoup. J'avais souhaité connaître cette maison, ce parc où Philippe avait grandi. Philippe enfant, petit garçon, j'y pensais avec une tendresse à la fois voluptueuse et maternelle. Ma belle-mère me montrait des photographies, des cahiers d'écolier, des boucles conservées. Je la trouvais raisonnable et intelligente. Nous avions beaucoup de goûts communs et le même effroi tendre et inquiet devant un Philippe qui n'était plus tout à fait celui qu'elle avait élevé.

Elle disait que l'influence d'Odile sur lui avait été profonde et pas très bonne :

« Jamais avant son mariage, disait-elle, vous n'auriez vu Philippe inquiet, ni nerveux. C'était un esprit ferme, équilibré; il s'intéressait beaucoup à ses lectures, à son travail, et ressemblait à son père qui était, avant tout, esclave de son devoir. Sous l'influence de sa femme, Philippe est devenu beaucoup plus... difficile. Oh! ce n'est que superficiel et sa nature est restée la même, mais enfin je ne serais pas surprise si vous aviez un peu de mal, au début. »

Je la fis parler d'Odile. Elle ne lui avait pas pardonné d'avoir rendu Philippe malheureux.

« Mais, ma mère, lui disais-je, il l'adorait; il l'aime encore; c'est donc que tout de même elle lui apportait quelque chose...

— Je crois, moi, dit-elle, qu'il sera beaucoup plus heureux avec vous et je vous en suis reconnaissante, ma petite Isabelle. »

Nous eûmes plusieurs conversations qui eussent été curieuses à écouter pour un observateur, parce que c'était moi qui défendais devant elle l'Odile mythique créée par Philippe et transmise à moi par lui.

« Vous m'étonnez, me disait ma belle-mère... C'est vrai; vous voulez l'avoir connue mieux que moi et vous ne lui avez jamais parlé... Non, je vous assure; je n'ai, moi, pour la pauvre petite, que des sentiments de pitié, mais enfin il faut dire la vérité et je vous la décris comme je l'ai vue. »

Le temps passait avec une rapidité qui tenait de l'enchantement; ma vie me semblait avoir commencé le jour de mon mariage. Philippe, avant de partir le matin pour l'usine, choisissait pour moi des livres. Certains d'entre eux, les philosophes surtout, me demeuraient assez fermés, mais dès qu'il était question de l'amour je lisais avec bonheur. Je recopiais sur un petit cahier les phrases que Philippe avait, d'un coup de crayon, marquées en marge.

Vers onze heures, je sortais dans le parc. J'aimais beaucoup à accompagner ma belle-mère dans la cité-jardin qu'elle avait fait construire sur les pentes qui dominent la vallée de la Loue, en souvenir de son mari. C'était un groupe de maisons propres, hygiéniques, que Philippe trouvait laides mais qui étaient confortables et commodes. Mme Marcenat avait créé, au centre de ce village, tout un ensemble d'institutions collectives qui m'intéressait. Elle me montra son école ménagère, son infirmerie, sa crèche. Je l'aidais. Mon expérience de guerre me servait. D'ailleurs j'avais toujours eu le goût de l'organisation et de l'ordre.

Je trouvais même grand plaisir à aller avec Philippe à l'usine. En quelques jours, je me mis au courant de son travail. Cela m'amusait; j'aimais à m'asseoir en face de lui dans son bureau tout rempli de piles de papiers de toutes couleurs, à lire des lettres d'administrateurs de journaux, d'éditeurs, à écouter des récits d'ouvriers. Quelquefois, quand tous les employés étaient sortis, je m'asseyais sur les genoux de Philippe, qui m'embrassait alors avec un coup d'œil inquiet vers la porte. Je voyais avec joie qu'il avait un besoin presque constant de mon corps; dès que j'étais près de lui, il me prenait par les épaules, par la taille; je découvrais qu'en lui l'être le plus parfaitement vrai, c'était l'amant, et moi aussi je trouvais une sensualité délicieuse que j'avais toujours ignorée et qui colorait maintenant toute ma vie.

Je me plaisais dans ce Limousin un peu sauvage que je sentais imprégné de Philippe. Le seul endroit que je fuyais était cet observatoire dans le parc, où je savais qu'il était venu avec Denise Aubry, puis avec Odile. Je commençais à éprouver une étrange et posthume jalousie. Quelquefois je voulais savoir.

J'interrogeais Philippe sur Odile avec une âpreté presque cruelle. Mais ces mouvements d'humeur étaient fugitifs. Mon unique inquiétude était de découvrir que Philippe n'était pas heureux tout à fait de la même façon que moi. Il m'aimait, je n'en pouvais douter, mais il n'avait pas, comme moi, un émerveillement reconnaissant devant cette vie nouvelle.

« Philippe, lui disais-je quelquefois, j'ai envie de crier de bonheur.

— Comme vous êtes jeune, mon Dieu! » me répondait-il.

VII

Au début de novembre, nous rentrâmes à Paris. J'avais dit à Philippe que je souhaitais garder l'appartement que j'avais jusqu'alors occupé dans l'hôtel de mes parents.

« J'y vois tous les avantages. Je ne paie pas de loyer, l'appartement est meublé, il est assez grand pour nous deux, et mes parents ne peuvent nous gêner puisqu'ils n'habitent Paris que quelques semaines par an. Si, plus tard, ils rentrent en France, et s'installent rue Ampère, il sera temps alors de chercher autre chose. »

Philippe refusa.

« Vous êtes quelquefois bizarre, Isabelle, me dit-il... Je ne pourrais pas vivre dans cette maison; elle est laide, elle est mal décorée; il y a aux plafonds et aux murs d'invraisemblables pâtisseries de plâtre. Vos parents ne vous permettront jamais de la transformer. Non, je vous assure, ce serait une grande erreur... Je me déplairais chez nous...

— Même avec moi, Philippe?... Vous ne trouvez pas que ce qui est important dans la vie, ce sont les êtres, ce n'est pas le décor?

— Oui, naturellement, on peut toujours dire ces choses-là et elles ont l'air justes et vraies... Mais nous sommes perdus si vous faites encore de la sentimentalité superficielle... Si vous me dites « même avec « moi », je suis obligé de vous répondre : « Mais « non, ma chérie »; seulement ce n'est pas vrai; je sais, moi, que je me déplairais dans cette maison. »

Je cédai, mais voulus alors transporter le mobilier, qui m'appartenait et qui m'avait été donné par mes parents, dans le nouvel appartement qu'avait trouvé Philippe.

« Ma pauvre Isabelle, me dit Philippe, qu'est-ce qu'il y a à conserver de votre mobilier?... Peut-être quelques chaises blanches de salle de bain, une table de cuisine, si vous voulez, quelques armoires à linge. Tout le reste est horrible. »

Je fus désolée. Je savais bien que tous ces meubles n'étaient pas beaux, mais je les avais toujours vus et ils ne me déplaisaient pas; au contraire, je me sentais à l'aise au milieu d'eux et surtout je trouvais fou d'en acheter d'autres. Je savais que ma mère, à son retour, me blâmerait sévèrement et qu'au fond de mon cœur je lui donnerais raison.

« Qu'est-ce que vous voulez alors que nous fassions de ces meubles, Philippe?

— Mais il faut les vendre, ma chérie.

— Vous savez qu'on les vendra très mal; dès qu'on veut se débarrasser de quelque chose, tout le monde vous dit que cela ne vaut rien.

— Bien sûr. Mais ils n'ont aucune valeur. Cette salle à manger en faux Henri II... C'est surprenant, Isabelle, que vous vous attachiez à ces horreurs qui n'ont même pas été choisies par vous.

— Oui, j'ai peut-être tort, Philippe; faites comme vous voudrez. »

Cette petite scène recommença si souvent, à propos des objets les plus insignifiants, que je finis moi-même par en rire, mais dans le cahier rouge de Philippe je trouve ceci :

Mon Dieu, je sais bien que tout cela n'a aucune importance. Isabelle est si parfaite par d'autres traits . son abnégation... son désir de rendre heureux tous ceux qui vivent autour d'elle. Elle a transformé la vie de ma mère à Gandumas... Peut-être justement parce qu'elle n'a pas elle-même de goûts très vifs, elle semble toujours occupée à deviner les miens et à les satisfaire. Je ne puis exprimer devant elle un désir sans la voir rentrer, le soir, avec un paquet contenant ce que je souhaitais. Elle me gâte comme on gâte un enfant, comme j'ai gâté Odile. Mais je sens avec tristesse, avec effroi, que tant de gentillesse m'éloigne plutôt d'elle. Je me le reproche, je lutte, et je n'y puis rien. J'aurais besoin... De quoi? Qu'est-il arrivé? Il est arrivé, je crois, ce qui arrive toujours avec moi : j'ai voulu incarner en Isabelle mon Amazone. ma Reine et aussi, en un certain sens, Odile qui, dans mon souvenir, se confond maintenant avec l'Amazone. Or Isabelle n'est pas ce type de femme. Je lui ai distribué un rôle qu'elle ne peut jouer. Ce qui est grave, c'est que je le sais, que j'essaie de l'aimer telle qu'elle est, que je comprends qu'elle est digne d'être aimée et que je souffre.

Mais pourquoi, bon Dieu, pourquoi? Je possède ce bonheur si rare : un grand amour. J'ai passé ma vie à appeler le « romanesque », à souhaiter un roman réussi; je l'ai et je n'en veux pas. J'aime Isabelle et j'éprouve auprès d'elle un tendre mais invicible ennui. Maintenant je comprends combien j'ai dû moi-même jadis ennuyer Odile. Ennui qui n'a *rien* de blessant pour Isabelle, comme il n'avait rien de blessant pour moi, car il ne vient pas de la médiocrité de la personne qui nous aime, mais simplement de ce que, satisfaite elle-même par une présence, elle ne cherche pas et n'a pas de raison de chercher à remplir la vie et à faire vivre chaque minute... Hier soir, nous avons passé toute la soirée, Isabelle et moi, dans la bibliothèque. Je n'avais pas envie de lire. J'aurais souhaité sortir, voir des êtres nouveaux, agir. Isabelle, heureuse, levait de temps à autre les yeux au-dessus de son livre et me souriait.

O Philippe, cher, silencieux Philippe, pourquoi n'as-tu pas parlé? Je savais si bien déjà ce que tu notais secrètement. Non, tu ne m'aurais pas fait de mal en me disant ces choses; au contraire, tu m'aurais peut-être guérie. Peut-être, si nous avions tout dit, aurions-nous pu nous rejoindre. Je savais que j'étais imprudente quand je te disais : « Que chaque minute est précieuse... Monter en voiture avec vous, chercher votre regard à table, entendre claquer votre porte... » C'était vrai que je n'avais alors qu'une idée fixe : être seule avec toi. Te regarder, t'entendre, me suffisait. Je n'avais aucun désir, moi, de voir des êtres nouveaux; je les craignais, mais si j'avais su que tu en éprouvais, toi, un besoin tellement vif, peut-être aurais-je été différente.

VIII

Philippe avait voulu me faire connaître ses amis. J'avais été surprise de les trouver si nombreux. Je ne sais pourquoi, j'avais imaginé, espéré une vie plus secrète, plus rare. Tous les samedis il allait passer la fin de l'après-midi chez Mme de Thianges, qui semblait être sa grande confidente, et dont il aimait aussi la sœur, Mme Antoine Quesnay. Ce salon était agréable, mais il m'effrayait un peu. Malgré moi, je m'accrochais à Philippe. Je voyais qu'il était un peu irrité de me trouver toujours dans le même groupe que lui, mais je ne pouvais m'empêcher de le suivre

Toutes ces femmes m'accueillaient avec beaucoup de gentillesse; je ne tenais pas à me lier avec elles. Elles avaient une aisance et une confiance en elles qui m'étonnaient et me gênaient. Surtout j'étais surprise de les trouver si intimes avec Philippe. Il y avait entre elles et lui une camaraderie dont je n'avais jamais vu d'exemples dans ma famille. Philippe sortait avec Françoise Quesnay quand elle était seule à Paris, ou avec Yvonne Prévost, la femme d'un marin, ou avec une jeune femme qui s'appelait Thérèse de Saint-Cast, écrivait des vers et m'était antipathique. Ces promenades semblaient fort innocentes. Philippe et ses amies allaient voir des expositions de peinture, quelquefois le soir un film, le dimanche après-midi entendre un concert. Au début, il m'avait toujours invitée à les accompagner et je l'avais fait quelquefois. Cela ne m'avait pas été agréable. Philippe montrait ces jours-là une gaieté animée que je lui avais jadis connue avec moi. Le spectacle de son plaisir me faisait mal. Surtout je souffrais de le voir s'intéresser à tant de femmes diverses. Il me semble que j'aurais mieux supporté une passion unique, irrésistible. C'eût été terrible sans doute, et beaucoup plus dangereux pour mon ménage, mais au moins le mal aurait eu autant de grandeur que mon amour. Ce qui était pénible, c'était de voir mon héros attacher tant d'importance à des êtres aimables peut-être mais que je trouvais, moi, assez médiocres. Un jour, j'osai le lui dire :

« Philippe chéri, je voudrais vous comprendre. Quel plaisir trouvez-vous à voir la petite Yvonne Prévost? Elle n'est pas votre maîtresse, vous me le dites et je vous crois, mais alors que représente-t-elle pour vous? Vous la trouvez intelligente? Moi, elle m'ennuie plus que tout.

— Yvonne? Oh! non, elle n'est pas ennuyeuse. Il faut la faire parler de ce qu'elle sait. Elle est fille et femme de marins; elle connaît très bien les bateaux, la mer. Au printemps dernier, j'ai passé quelques jours dans le Midi avec elle et son mari. Nous avons nagé et fait de la voile; c'était très amusant... Et puis elle est gaie, elle est bien faite, elle est agréable à regarder; qu'est-ce que vous voulez de plus?

— Pour vous? Mais beaucoup plus... Comprenez donc, chéri, moi, je vous trouve digne des femmes les plus remarquables et je vous vois vous attacher à des petites créatures jolies, mais banales.

— Comme vous êtes injuste et sévère! Hélène et Françoise, par exemple, sont deux femmes remarquables. Et puis ce sont de très vieilles amies à moi. Avant la guerre, au moment où j'étais si malade, Hélène a été admirable. Elle est venue me soigner, elle m'a peut-être sauvé... Vous êtes étrange, Isabelle! Qu'est-ce que vous souhaitez? Que je me brouille avec l'humanité entière pour rester seul avec vous? Mais je m'ennuierais au bout de deux jours... et vous aussi.

— Oh! non, pas moi. Moi, je suis prête à m'enfermer avec vous dans une prison pour le reste de mes jours. Seulement vous ne le supporteriez pas.

— Mais vous non plus, ma pauvre Isabelle; vous souhaitez cela parce que vous ne l'avez pas; si je vous faisais mener cette vie, vous en auriez horreur.

— Essayez, chéri, vous verrez. Ecoutez, Noël approche; partons ensemble, seuls, cela me ferait tant de plaisir. Vous savez que je n'ai pas eu de voyage de noces.

— Mais très volontiers. Où voulez-vous qu'on aille?

— Oh! moi, cela m'est égal, n'importe où, pourvu que je sois avec vous. »

Il fut convenu que nous irions passer quelques jours en montagne et, tout de suite, j'écrivis à Saint-Moritz pour retenir des chambres.

L'idée de ce voyage suffit à me rendre très heureuse. Mais Philippe demeurait sombre.

Sentiment de tristesse ironique, notait-il, en constatant que les situations relatives de deux êtres humains sont peu nombreuses. Dans cette comédie de l'amour, nous jouons tour à tour le rôle du plus aimé et du moins aimé. Toutes les répliques changent alors de bouche, mais elles demeurent les mêmes. C'est moi maintenant qui me vois, au retour d'une longue journée passée hors de la maison, contraint d'expliquer en détail ce que j'ai fait, heure par heure. Isabelle fait effort pour n'être pas jalouse mais je connais trop bien le mal pour hésiter sur le diagnostic. Pauvre Isabelle! Je la plains et ne puis la guérir. Pensant à la réelle innocence, au vide laborieux des minutes qui lui paraissent si mystérieuses, je ne puis m'empêcher de penser à Odile. Que n'aurais-je pas donné jadis pour qu'Odile attachât tant de prix à mes actions! Mais, hélas! si je l'avais souhaité, n'était-ce pas justement parce qu'elle n'en attachait aucun!

Plus nous vivons ensemble, Isabelle et moi, plus je découvre combien nos goûts sont différents. Il m'arrive, le soir, de lui proposer de sortir, d'essayer un restaurant nouveau, d'aller au cinéma, au music-hall. Elle accepte avec une telle tristesse que je suis las d'avance de ma soirée.

« Puisque vous n'en avez pas envie, n'y allons pas. Restons ici.

— Si cela vous est égal, dit-elle avec soulagement, oui, j'aimerais mieux rester ici. »

Quand nous sortons avec des amis, le manque d'entrain de ma femme me glace; il me semble que j'en suis responsable.

« C'est bizarre, lui dis-je, vous êtes incapable de goûter une heure amusante.

— Je trouve cela si vain, dit-elle. J'ai tellement l'impression de perdre mon temps, quand j'ai de beaux livres sur ma table ou du travail en retard pour la maison. Mais si cela vous amuse, vous, je suis toute prête à sortir.

— Non, dis-je avec un peu d'humeur, ça ne m'amuse plus. »

Et, quelques mois plus tard, je trouve ceci :

Soir d'été. Je suis arrivé, Dieu sait comment, à entraîner Isabelle à la foire de Neuilly. Autour de nous, les orgues des manèges jouent des airs nègres, on entend les claquements des tirs, le cliquetis de la roue des loteries; dans l'air flotte une odeur chaude de gaufres. Une foule pressée et lente nous porte. Je ne sais pourquoi, je suis heureux; j'aime ce bruit, cette folie; il me semble trouver ici une obscure et forte poésie. Je pense : « Ces hommes, ces femmes, sont entraînés vers la mort d'un mouvement rapide, et ils passent des minutes si brèves à entourer d'un anneau le col d'une bouteille, ou à faire surgir un nègre d'un coup de maillet. Et au fond sans doute ont-ils raison; au regard du néant qui nous attend, Napoléon, Richelieu n'ont pas mieux employé leur vie que cette petite femme et ce soldat. »

J'avais oublié Isabelle, qui tenait mon bras. Tout à coup, elle me dit :

« Rentrons, chéri, cela me fatigue horriblement. »

J'appelai un taxi et, tandis que nous fendions avec lenteur une foule hostile : « Avec Odile, pensais-je, qu'une telle soirée eût été charmante et gaie! Elle aurait en son regard lumineux des jours de bonheur. Elle aurait joué à toutes les loteries et eût été heureuse de gagner un petit bateau de verre filé. Pauvre Odile qui aimait tant la vie et qui l'aura si peu connue, alors que des êtres faits pour la mort, comme Isabelle et moi, continuons sans les désirer des existences monotones. »

Isabelle, qui semblait deviner ma pensée, prit ma main.

« Est-ce que vous êtes souffrante, lui dis-je, vous qui êtes si rarement fatiguée?

— Oh! non, dit-elle, mais une foire m'ennuie tant que je m'y fatigue plus vite qu'ailleurs.

— Cela vous ennuie, Isabelle? Quel dommage, moi qui aime tant ça! »

Alors brusquement, et sans doute parce qu'à ce moment l'orgue d'un manège, près de nous, jouait un air d'avant-guerre, des phrases qu'Odile m'avait dites longtemps auparavant, en se promenant dans cette même foire, résonnèrent en ma mémoire. C'était elle, alors, qui m'avait reproché de m'ennuyer. Avais-je donc changé si fort? Comme une maison, abandonnée par ceux qui l'ont construite et décorée, puis achetée par de nouveaux maîtres, conserve le parfum et même la forme d'esprit des premiers, ainsi, tout imprégné d'Odile, je montrais désormais dans la vie une âme qui n'était plus tout à à fait la mienne.. Mes goûts véritables, mon esprit inquiet de Marcenat, c'était bien plutôt en Isabelle que je pouvais maintenant les trouver, et il était étrange de penser que je blâmais en elle, ce soir-là, cette sévérité même et ce dégoût du plaisir qui avaient été mon caractère propre et qu'une autre avait effacés de mon esprit.

IX

Le moment de notre départ pour la montagne approchait. La semaine qui le précéda, chez Hélène de Thianges, Philippe rencontra un couple qu'il avait connu au Maroc, les Villier. Je cherche un mot pour peindre Mme Villier et ne le trouve pas. Fière, sans doute, mais aussi victorieuse, oui, c'est plutôt cela : victorieuse. Sous une masse de cheveux blonds, le profil était pur, précis. On pensait à un bel animal de sang. Elle vint à nous dès que nous entrâmes dans le salon.

« M. Marcenat et moi, me dit-elle, nous avons fait ensemble une belle excursion dans l'Atlas... Vous vous souvenez de Saïd, Marcenat?... Saïd, ajouta-t-elle (pour moi), était notre guide, un petit Arabe aux yeux brillants.

— C'était un poète, dit Philippe. Quand nous le prenions avec nous dans la voiture, il chantait la vitesse des Roumis et la beauté de Mme Villier.

— Vous n'emmènerez pas votre femme au Maroc cette année? dit-elle.

— Non, dit Philippe, nous ne ferons qu'un très petit voyage; nous irons dans la montagne. Cela ne vous tente pas?

— Est-ce que vous dites cela sérieusement? Parce que figurez-vous que, mon mari et moi, nous voulions passer Noël et le Jour de l'An dans la neige. De quel côté allez-vous?

— A Saint-Moritz », dit Philippe.

J'étais furieuse; je lui faisais des signes qu'il ne voyait pas. Je finis par me lever en disant :

« Il faut que nous partions, Philippe.

— Nous? dit-il. Pourquoi?

— J'ai donné rendez-vous à la maison au gérant.

— Un samedi?

— Oui, j'ai pensé que cela vous serait plus commode. »

Il me regarda avec surprise, mais ne répondit rien et se leva.

« Si ce voyage vous plaît, dit-il à Mme Villier, téléphonez-moi; nous nous entendrons. Ce serait très amusant de faire cela à deux ménages. »

Quand nous sortîmes, il me dit assez brusquement :

« Pourquoi diable un rendez-vous le samedi, à six heures? Quelle étrange idée! Vous savez bien que c'est le jour d'Hélène et que j'aime à rester chez elle tard.

— Mais je n'ai donné rendez-vous à personne, Philippe. Je voulais m'en aller.

— Quelle histoire! dit-il, stupéfait. Vous êtes souffrante?

— Mais non; seulement je ne veux pas de ces Villier avec nous dans notre voyage. Je ne vous comprends pas, Philippe; vous savez que, pour moi, tout le plaisir de ces vacances est de les passer seule avec vous, et vous invitez des gens que vous connaissez à peine, que vous avez vus une fois au Maroc.

— Quelle véhémence! Quelle Isabelle nouvelle! Mais non, les Villier ne sont pas des gens que je connais à peine. Je suis resté quinze jours avec eux. J'ai passé des soirées exquises dans leur jardin de Marrakech. Vous ne pouvez pas imaginer la perfection de cette maison; les bassins, les jets d'eau, les quatre cyprès, l'odeur des fleurs. Solange Villier a un goût exquis. Elle avait si bien arrangé tout cela : rien que des divans marocains et des gros tapis épais. Non, vraiment, j'étais plus intime avec les Villier qu'avec des amis de Paris qu'on voit trois fois par hiver, dans les dîners.

— Eh bien! peut-être, Philippe; il est possible que j'aie tout à fait tort, mais laissez-moi mon voyage; il m'était promis, il m'appartient. »

Philippe posa sa main sur la mienne en riant :

« Bien, madame, vous aurez votre voyage. »

Le lendemain, comme nous prenions ensemble notre café après le déjeuner, Mme Villier téléphona à Philippe. Je compris, par les réponses, qu'elle avait parlé à son mari, qu'il approuvait ce projet et que tous deux viendraient en Suisse avec nous. Je constatai que Philippe n'insistait pas et qu'il décourageait même les Villier. Mais sa dernière phrase fut : « Eh bien, alors, nous serons ravis de vous retrouver là-bas. »

Il raccrocha le récepteur et me regarda, un peu gêné.

« Vous êtes témoin, dit-il, que j'ai fait ce que j'ai pu.

— Oui. Mais quoi? Ils viennent? Ah! Philippe, c'est trop fort!

— Mais que voulez-vous que je fasse, chérie? Je ne peux tout de même pas être grossier.

— Non, mais vous pouviez trouver un prétexte, dire que nous allions ailleurs.

— Ils y seraient venus. D'ailleurs ne vous faites pas un monde de cette histoire. Vous verrez qu'ils sont très gentils et que vous serez contente de les avoir comme compagnons.

— Alors, écoutez, Philippe. Faites une chose : allez-y seul avec eux. Moi, cela ne m'amuse plus.

— Vous êtes folle! Ils n'y comprendraient rien. Et puis je trouve cela très peu gentil de votre part. Moi, je n'avais aucune intention de m'en aller, de quitter Paris; c'est vous qui me l'avez demandé; j'ai accepté pour vous faire plaisir, et maintenant vous prétendez me faire partir seul!

— Pas seul... Avec vos plus chers amis.

— Isabelle, je suis fatigué de cette scène ridicule, dit Philippe avec une violence que je n'avais jamais observée chez lui... Je n'ai commis aucune faute envers vous. Ce n'est pas moi qui ai invité ces Villier. Ils se sont invités eux-mêmes. D'ailleurs ils me sont complètement indifférents. Je n'ai jamais fait la cour à Solange... J'en ai assez, continua-t-il en martelant les mots et en se promenant à grands pas dans la salle à manger... Je vous sens si jalouse, si inquiète, que je n'ose plus faire un geste, dire une phrase... Rien ne diminue la vie comme cela, je vous assure...

— Ce qui diminue la vie, lui dis-je, c'est de la partager avec tout le monde. »

Je m'écoutais parler avec étonnement. Je me trouvais ironique, hostile. J'étais en train d'irriter le seul être au monde qui m'intéressât et je ne pouvais m'en empêcher.

« Pauvre Isabelle! » me dit Philippe.

Et moi, qui connaissais si bien par lui-même sa vie passée et qui vivais dans ses souvenirs plus peut-être que lui-même, je vis qu'il pensait : « Pauvre Isabelle! Toi aussi, à ton tour... »

Je dormis très mal cette nuit-là. Je me fis de longs reproches. Quels griefs réels avais-je? Certes, il n'y avait pas d'intimité entre mon mari et Solange Villier puisqu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Je n'avais donc aucun motif de jalousie légitime. C'était peut-être même une heureuse circonstance que cette rencontre. Philippe se serait-il amusé, seul avec moi, à Saint-Moritz? Il serait revenu à Paris mécontent et aurait eu l'impression que je l'avais forcé à faire un séjour vain et assez morne. Avec les Villier, il serait de bonne humeur et un peu de son contentement rejaillirait sur l'image de sa femme. Mais j'étais triste.

X

Nous devions partir un jour avant les Villier, mais notre départ fut retardé et nous prîmes tous quatre le même train.

Le matin, Philippe se leva de bonne heure et, quand je sortis du compartiment, je le trouvai debout dans le couloir en grande conversation avec Solange, déjà prête elle aussi. Je les regardai un instant et fus frappée par leur air de bonheur. Je m'approchai et dis : « Bonjour, madame! » Solange Villier se retourna. Je me demandai malgré moi : « Est-ce qu'elle ressemble à Odile? » Non, elle ne ressemblait pas à Odile; elle était beaucoup plus vigoureuse; ses traits étaient moins enfantins, moins angéliques. Solange avait l'air d'une femme qui s'est mesurée avec la vie, qui l'a dominée. Quand elle me sourit, je fus conquise pour un instant. Puis son mari vint nous rejoindre. Le train roulait entre deux hautes montagnes et un torrent coulait le long de la voie. Ce paysage me semblait irréel et triste. Jacques Villier me parla de sujets ennuyeux; je savais (parce que tout le monde le disait) qu'il était intelligent. Non seulement il avait très bien réussi au Maroc, mais il était devenu un grand homme d'affaires. « Il est de tout, m'avait dit Philippe, des phosphates, des ports, des mines. » Mais la vérité est que j'essayais d'écouter la conversation entre Philippe et Solange et que le rythme du train m'en volait la moitié. J'entendis (*Voix de Solange*) : « Alors, selon vous, qu'est-ce que c'est, le charme? » (*Voix de Philippe*) : « ... très complexe... Le visage joue un rôle, et le corps... Mais surtout le naturel... » (Un mot qui m'échappe, puis, *voix de Solange*) : « Et aussi le goût, la fantaisie, l'esprit d'aventure... Vous ne trouvez pas?

— C'est cela, dit Philippe, un mélange. Il faut qu'une femme soit capable de sérieux et d'enfantillage... Ce qui est insupportable... »

Une fois encore, le bruit du train me vola la fin de sa phrase. Devant nous les montagnes s'élevaient. Du bois coupé, luisant de résine, était entassé près d'un chalet au large toit en pèlerine. Est-ce que j'allais souffrir ainsi pendant huit jours? Jacques Villier termina un long discours par :

« ... Vous voyez que l'opération est superbe, de toute manière. »

Il rit; sans doute m'avait-il expliqué une combinaison très ingénieuse; je n'avais retenu qu'un nom : « le groupe Godet ».

« Superbe », répondis-je, et je vis qu'il me trouvait stupide. Cela m'était égal. Je commençais à le haïr.

La fin de ce voyage m'apparaît comme le souvenir d'un délire. Le petit train surchauffé montait dans un décor d'une brillante blancheur, en s'enveloppant de nuages de vapeur qui erraient un instant sur la neige. Il suivait de grandes courbes mystérieuses qui faisaient tourner autour de nous les crêtes blanches couronnées de sapins. Puis un précipice s'ouvrait au flanc de la voie et on découvrait, tout au fond, la fine courbe noire que nous venions de quitter. Solange regardait ce spectacle avec un bonheur d'enfant et attirait sans cesse l'attention de Philippe sur les détails du paysage.

« Regardez, Marcenat, comme c'est beau ce plateau de branches sur lequel les sapins conservent la neige... Comme on sent la force de ce bois qui porte tout ce poids sans plier... Et ça... Oh! ça... Regardez cet hôtel qui brille là-haut, sur le pic, comme un diamant dans un écrin blanc... Et les couleurs sur la neige... Remarquez que ce n'est jamais blanc, mais blanc bleuté, blanc rosé... Ah! Marcenat, Marcenat! Que j'aime ça! »

Tout cela n'était pas méchant et même, à y réfléchir honnêtement, elle le disait avec une certaine grâce, mais elle m'agaçait. Je m'étonnais que Philippe, qui disait aimer le naturel par-dessus tout, supportât ce monologue lyrique. « Elle est peut-être contente, pensais-je, mais enfin, à trente-trois ans (peut-être trente-cinq... son cou est usé), elle ne peut pas être contente comme une enfant... Et puis nous voyons tous que cette neige est bleue, rose... Pourquoi le dire? » Il me semblait que Jacques Villier pensait comme moi, car, de temps en temps, il ponctuait les phrases de sa femme d'un « Ou-i » cynique et un peu las. Quand il disait ce « Ou-i », il m'était sympathique pour un instant.

Je ne comprenais pas le ménage Villier. Ils se montraient d'une grande courtoisie l'un pour l'autre et elle le traitait avec une tendresse familière, l'appelant tantôt Jacquot, tantôt Jacquou, et même l'embrassant à propos de rien, du bout des lèvres. Et pourtant on savait très bien, après avoir passé quelques heures avec eux, qu'ils n'étaient pas amants, que Villier n'était pas jaloux, et qu'il acceptait par avance, avec une hautaine résignation, les folies de sa femme. Pour quoi vivait-il? Pour une autre femme? Pour ses mines, ses bateaux et ses champs marocains? Je ne le devinais pas et d'ailleurs ne m'intéressais pas assez à lui pour avoir envie de le deviner. Je le méprisais d'être aussi indulgent. « Il n'a pas plus envie que moi d'être ici, pensais-je, et s'il avait un peu d'énergie, nous n'y serions ni l'un ni l'autre. » Philippe, qui avait acheté un journal suisse, essayait de transformer en francs français des cours de Bourse et, croyant faire plaisir à Villier, lui parlait de certaines valeurs. Villier écartait avec nonchalance ces noms étranges d'usines mexicaines ou grecques, comme un écrivain illustre fait un geste las si un flatteur lui cite ses œuvres. Se tournant vers moi, il me demanda si j'avais lu *Kœnigsmark*. Le petit train tournait encore, parmi les formes molles et blanches.

Pourquoi Saint-Moritz reste-t-il dans ma mémoire comme un décor de comédie de Musset, à la fois gai, irréel, et d'une grave mélancolie? Je vois cette sortie de la gare dans la nuit, ces lumières sur la neige, ce froid cruel et sain, ces traîneaux, les mules aux harnais chargés de clochettes et de pompons rouges, bleus, jaunes. Puis la chaleur merveilleuse et douce de l'hôtel, les Anglais en smoking dans le hall, et, dans notre chambre immense et tiède, le bonheur d'être enfin, pour quelques minutes, seule avec mon mari.

« Philippe, embrassez-moi, il faut consacrer cette chambre... Ah! que j'aurais voulu dîner avec vous, seuls ici... Et il va falloir s'habiller, retrouver ces gens, parler, parler...

— Mais ils sont très gentils...

— Très gentils... à la condition de ne pas les voir.

— Que vous êtes sévère! Vous n'avez pas trouvé que Solange était agréable pendant ce voyage?

— Allons, Philippe, vous êtes amoureux d'elle.

— Jamais de la vie. Pourquoi?

— Parce que, si vous n'étiez pas amoureux d'elle, vous ne pourriez pas la supporter dix minutes... Enfin qu'est-ce qu'elle a dit? Pouvez-vous me trouver une idée dans tout ce qu'elle a raconté depuis ce matin?

— Mais oui... Elle a un grand sentiment de la nature. Elle a très joliment parlé de la neige, des sapins... Vous ne trouvez pas?

— Oui, elle rencontre quelquefois une image; mais moi aussi, toutes les femmes si elles se laissent aller... C'est leur façon naturelle de penser... La grande différence entre Solange et moi, c'est que je vous estime beaucoup trop pour vous dire tout ce qui me passe par la tête.

— Chère amie, me dit Philippe avec une ironie tendre, je n'ai jamais douté de votre aptitude à inventer de très jolies choses, ni de la modestie qui vous empêche de les dire.

— Ne vous moquez pas de moi, chéri... Je suis sérieuse... Si vous n'étiez pas un peu tenté par cette jeune femme, vous verriez qu'elle est incohérente, qu'elle saute d'un sujet à un autre... Ce n'est pas vrai? Soyez sincère.

— Ce n'est pas vrai du tout », dit Philippe.

XI

Ce séjour en montagne m'apparaît dans le souvenir comme un supplice affreux. Je savais en partant que j'étais naturellement maladroite à tous les exercices du corps, mais j'avais pensé que Philippe et moi nous aborderions les difficultés de compagnie, en couple novice et que ce serait amusant. Je découvris, dès le premier matin, que Solange Villier était à ces jeux d'une adresse divine. Philippe, moins entraîné qu'elle, avait de la souplesse, de l'aisance; dès le premier jour je les vis patiner ensemble, joyeux, tandis que je me traînais péniblement, soutenue par un professeur.

Après le dîner, Philippe et Solange, dans le hall de l'hôtel, rapprochaient leurs fauteuils et bavardaient toute la soirée tandis que je devais écouter les idées financières de Jacques Villier. C'était le moment de la livre à soixante francs et je me souviens qu'il disait :

« Vous savez que c'est très loin de représenter la valeur réelle de la livre; vous devriez dire à votre mari de placer au moins une partie de sa fortune en valeurs étrangères parce que, vous comprenez... »

Quelquefois aussi il me parlait de ses maîtresses, en les nommant :

« On a dû vous dire que je suis avec Jenny Sorbier, l'actrice? Ce n'est plus vrai... Non... Je l'ai beaucoup aimée, mais c'est fini... Maintenant je suis avec Mme Lhauterie... Vous la connaissez? C'est une jolie femme, et très douce... Un homme comme moi, qui doit sans cesse lutter dans sa vie d'affaires, a besoin de trouver chez les femmes une tendresse très calme, presque animale... »

Moi, je manœuvrais pour me rapprocher de Philippe et pour essayer d'accrocher une conversation générale. Quand j'y arrivais, tout de suite entre Solange et moi se montrait l'opposition sans remède de deux philosophies différentes de la vie. Le grand thème de Solange était « l'aventure ». Elle appelait ainsi la recherche d'événements inattendus et dangereux. Elle prétendait avoir horreur du « confort » moral ou physique.

« Je suis heureuse d'être femme, me dit-elle un soir, parce qu'une femme a beaucoup plus de « possibles » devant elle qu'un homme.

— Comment? lui dis-je. Un homme a sa carrière; il peut agir.

— Un homme a *une* carrière, me dit Solange, tandis qu'une femme peut vivre les vies de tous les hommes qu'elle aime. Un officier lui apporte la guerre, un marin l'Océan, un diplomate l'intrigue, un écrivain les plaisirs de la création... Elle peut avoir les émotions de dix existences sans l'ennui quotidien de les vivre.

— Mais quelle horreur! lui dis-je. Cela suppose qu'elle aime dix hommes différents.

— Et qu'ils sont tous les dix intelligents, ce qui est bien invraisemblable, dit Villier en accentuant très fort le mot *bien.*

— Remarquez, dit Philippe, qu'on pourrait en dire autant des hommes. A eux aussi, les femmes successives qu'ils aiment apportent des vies différentes.

— Oui, peut-être, dit Solange, mais les femmes sont tellement moins individuelles; elles n'ont rien à apporter. »

Un jour, une réplique d'elle me frappa beaucoup par le ton sur lequel elle fut prononcée. Elle avait parlé du bonheur qu'on éprouve à échapper à la vie civilisée, et j'avais dit :

« Mais pourquoi s'échapper, si l'on est heureux?

— Parce que le bonheur n'est jamais immobile, avait dit Solange; le bonheur c'est le répit dans l'inquiétude.

— Très juste », dit Villier, et de lui le mot m'étonna.

Alors Philippe, pour plaire à Solange, reprit le thème de l'évasion :

« Ah! oui, dit-il..., s'échapper... ce serait délicieux.

— Vous? dit Solange... Vous êtes le dernier qui souhaitiez vraiment vous échapper. »

Cela me blessa pour lui.

Solange aimait assez à réveiller ainsi les amours-propres par un coup de cravache. Dès que Philippe avait l'air de m'aimer, me disait un mot gentil, elle le traitait avec ironie. Mais le plus souvent Philippe et elle avaient l'air d'un couple de fiancés. Chaque matin, Solange descendait avec un sweater nouveau, de couleur vive, et chaque fois Philippe murmurait : « Dieu, que vous avez du goût! » Vers la fin de notre séjour, il était devenu très intime avec elle. Ce qui me faisait surtout mal, c'était le ton sur lequel ils se parlaient, familier et tendre, ou la manière dont il l'aidait à mettre son manteau et qui avait l'air d'une caresse. D'ailleurs elle savait qu'elle lui plaisait et elle jouait de son pouvoir. Elle était terriblement « chatte ». Je ne puis trouver d'autre mot. Quand elle descendait en robe du soir, je croyais voir des ondes électriques courir le long de son dos nu. En rentrant dans notre chambre, je ne pouvais m'empêcher d'interroger, sans amertume :

« Alors, Philippe, vous l'aimez?

— Qui, ma chérie?

— Solange, naturellement.

— Ah! Dieu non!

— Et pourtant vous en avez tout l'air.

— Moi? disait Philippe, au fond ravi. Mais en quoi? »

Je lui expliquais longuement mes impressions; il m'écoutait avec complaisance; j'avais remarqué que, dès qu'il s'agissait de Solange, Philippe s'intéressait toujours à ma conversation.

« C'est tout de même un curieux ménage, lui dis-je la veille de notre départ. Lui m'a expliqué qu'il passe au Maroc six mois de l'année et que sa femme n'y vient que tous les deux ans, et pour trois mois. Elle reste donc pendant des saisons entières seule à Paris. Moi, si vous deviez vivre en Indochine ou au Kamtchatka, je vous suivrais partout, comme un petit chien... Je vous ennuierais d'ailleurs terriblement, n'est-ce pas, Philippe? Au fond, c'est elle qui a raison.

— C'est-à-dire qu'elle a choisi la meilleure méthode pour ne pas le lasser.

— Leçon pour Isabelle?

— Comme vous êtes susceptible! Mais non, leçon pour personne; constatation d'un fait : Villier adore sa femme...

— C'est elle qui vous le dit, Philippe...

— En tout cas, il l'admire.

— Et ne la surveille pas.

— Pourquoi voulez-vous qu'il la surveille? dit Philippe avec un peu d'irritation. Je n'ai jamais entendu dire qu'elle se tînt mal.

— Oh! Philippe! je ne la connais pas depuis trois semaines et j'ai déjà entendu citer au moins trois de ses anciens amants.

— On dit ça de toutes les femmes », murmura Philippe en haussant les épaules.

Je me sentais tomber dans des sentiments très mesquins, presque bas, qui étaient entièrement nouveaux pour moi. Puis, comme au fond je n'étais pas méchante, je me reprenais en main, je faisais un grand effort de gentillesse envers Solange et je m'imposais de partir en promenade avec Villier pour la laisser seule avec Philippe sur la patinoire. Je souhaitais passionnément que ce séjour finît et me faisais scrupule de dire un seul mot qui pût en amener la fin.

XII

Quand nous revînmes à Paris, Philippe trouva son directeur malade et dut travailler plus qu'à l'ordinaire. Il lui arriva souvent de ne pas rentrer à l'heure du déjeuner. Je me demandais s'il revoyait Solange Villier et je n'osais pas lui poser la question. Le samedi, chez les Thianges, lorsque Solange était là, Philippe fondait aussitôt sur elle, l'emmenait dans un coin et ne la quittait plus. Ce pouvait être un signe favorable. S'il l'avait rencontrée librement pendant la semaine, peut-être eût-il feint, le samedi, de l'éviter. Je ne pouvais m'empêcher de parler d'elle avec les autres femmes; je ne disais jamais aucun mal d'elle, mais j'écoutais. Elle passait pour être d'une coquetterie redoutable. Maurice de Thianges, à côté de qui j'étais, voyant un soir entrer Jacques Villier, me dit à mi-voix : « Tiens! Il n'est pas encore reparti, celui-là? J'aurais cru que sa femme l'aurait déjà renvoyé dans son Atlas! » Presque tout le monde, en nommant Villier, ajoutait : « Pauvre garçon! »

Hélène de Thianges, qui était l'amie de Solange et avec laquelle je parlai longuement d'elle, en fit un portrait à la fois assez beau et assez inquiétant.

« Avant tout, me dit-elle, Solange, c'est un bel animal qui a des instincts très forts. Elle a passionnément aimé Villier, en un temps où il était très pauvre, et cela parce qu'il était beau. C'était courageux; elle était la fille d'un comte de Vaulges, des gens de Picardie, très bien nés; elle était ravissante; elle pouvait faire un beau mariage. Elle a préféré partir pour le Maroc avec Villier et ils ont mené là, au début, une vie de colons, une vie dure. Pendant une maladie de Villier, Solange a dû elle-même tenir les livres, payer les ouvriers. Notez qu'elle a l'esprit Vaulges très orgueilleux, et qu'elle devait souffrir de cette vie. Et pourtant elle a joué le jeu. En ce sens-là, elle a vraiment des qualités d'honnête homme. Seulement elle a deux grands défauts ou, si vous voulez, deux grandes faiblesses : elle est terriblement sensuelle et elle a besoin de triompher partout. Par exemple, elle dit (pas aux hommes, aux femmes) que, quand elle a voulu avoir un homme, elle l'a toujours eu, et c'est vrai, avec les types d'hommes les plus divers.

— Mais elle a donc eu beaucoup d'amants? demandai-je.

— Vous savez comme c'est difficile à affirmer, ces choses-là. On sait qu'un homme et une femme se voient beaucoup. Maintenant sont-ils amants? Qui sait?... Quand je dis « elle les a eus », je veux dire plutôt qu'elle s'était emparée de leur esprit et qu'ils dépendaient d'elle, qu'elle sentait qu'elle pouvait les faire agir, vous comprenez?

— Vous la trouvez intelligente?

— Très intelligente pour une femme... Oui... Enfin rien ne lui est étranger. Naturellement, elle dépend, pour ses sujets d'intérêt, de l'homme qu'elle aime. Au temps où elle adorait son mari, elle a été brillante sur les questions économiques et coloniales; au temps de Raymond Berger, elle s'intéressait aux choses d'art. Elle a beaucoup de goût. Sa maison du Maroc est une merveille et celle de Fontainebleau est très originale... C'est une amoureuse beaucoup plus qu'une intellectuelle. Mais tout de même elle sait admirablement juger, quand elle est de sang-froid.

— Qu'est-ce qui explique son charme, selon vous, Hélène?

— C'est surtout qu'elle est tellement féminine.

— Qu'est-ce que vous appelez « féminine »?

— Eh bien, un mélange de qualités et de défauts : de la tendresse, un prodigieux dévouement à l'homme qu'elle aime... pour un temps... Mais aussi l'absence de scrupules... Quand Solange veut faire une conquête, elle passe sur tout le monde, sur sa meilleure amie; ce n'est pas de la méchanceté, c'est instinctif.

— Moi, j'appelle cela de la méchanceté. Vous pourriez aussi bien dire qu'un tigre n'est pas méchant quand il mange un homme, parce que c'est instinctif.

— Exactement, dit Hélène. Un tigre n'est pas méchant, enfin il n'est pas consciemment méchant... C'est même très juste ce que vous venez de dire là : Solange est une tigresse.

— Elle a pourtant l'air très doux.

— Vous trouvez? Oh! non! Il y a des éclairs de dureté; c'est un des éléments de sa beauté. »

Les autres femmes furent moins indulgentes. La vieille Mme de Thianges, la belle-mère d'Hélène, me dit :

« Non, je ne l'aime pas, votre petite amie Mme Villier... Elle a rendu très malheureux un neveu à moi, qui était un charmant garçon et qui s'est vraiment fait tuer, pendant la guerre, pas pour elle, si vous voulez, mais à cause d'elle... Il avait été gravement blessé; il avait un poste à Paris, et c'était très juste... Elle l'a conquis, rendu fou, puis abandonné pour un autre... Le pauvre Armand a voulu repartir et il est mort, bêtement, dans un accident d'avion.... Moi, je ne la reçois plus. »

Je ne voulais pas raconter ces médisances à Philippe, et pourtant je finissais toujours par les lui rapporter. Il restait calme :

« Oui, c'est possible, me disait-il. Elle a peut-être eu des amants. C'est son droit, cela ne nous regarde pas. »

Puis, après quelques phrases, il devenait nerveux :

« En tout cas, disait-il, je serais bien surpris si elle le trompait en ce moment car elle a une vie transparente. On peut lui téléphoner presque toute la journée; elle est beaucoup chez elle et, si on veut la voir, elle est toujours libre. Une femme qui aurait un amant serait beaucoup plus secrète.

— Mais comment le savez-vous, Philippe? Vous lui téléphonez? Vous allez la voir?

— Oui, quelquefois. »

XIII

Un peu plus tard, j'eus à la fois la preuve qu'ils avaient ensemble de longues conversations et que ces conversations étaient innocentes. Un matin, après le départ de Philippe, arriva une lettre à laquelle je ne pouvais répondre sans son avis et je demandai son bureau. Il arriva que je me trouvai branchée sur la même ligne que Solange Villier. Je reconnus sa voix et celle de Philippe. J'aurais dû raccrocher; je n'en eus pas le courage et j'écoutai pendant quelque temps. Le ton était gai; Philippe me parut amusant, spirituel, tel que je ne le voyais plus jamais et l'avais presque oublié. Je préférais, moi, le Philippe grave et mélancolique que m'avait jadis décrit Renée et que j'avais connu tout de suite après la guerre, mais je connaissais aussi le Philippe si différent qui disait en ce moment à Solange des choses aimables et légères. Ce que j'entendis était rassurant. Ils se racontaient ce qu'ils avaient fait, l'un et l'autre, depuis deux jours, ce qu'ils avaient lu; Philippe résuma une pièce que nous avions vue la veille ensemble et Solange demanda :

« Est-ce qu'Isabelle a aimé cela?

— Oui, dit Philippe, je crois, assez... Comment allez-vous? Vous aviez mauvaise mine samedi, chez les Thianges; je n'aime pas vous voir ce teint terreux. »

Donc ils ne s'étaient pas vus depuis le samedi précédent et nous en étions au mercredi. Tout d'un coup j'eus honte et je raccrochai. « Comment ai-je pu faire cela? me disais-je. C'est aussi affreux que de décacheter une lettre. » Je ne pouvais comprendre l'Isabelle qui avait voulu écouter. Un quart d'heure plus tard, je rappelai Philippe.

« Je vous demande pardon, lui dis-je. Je vous ai demandé tout à l'heure et vous parliez. J'ai reconnu la voix de Solange et j'ai coupé.

— Oui, dit-il sans aucune gêne, elle m'a téléphoné. »

Tout cet épisode me parut très net, très clair et me calma pour un temps. Puis je trouvai de nouveau dans la vie de Philippe des signes évidents de l'action de Solange. D'abord il sortait maintenant deux ou trois soirs par semaine; je ne lui demandais pas où il allait, mais je savais qu'on l'avait rencontré avec elle. Elle avait parmi les femmes beaucoup d'ennemies qui, voyant en moi une alliée naturelle, essayaient de se rapprocher de moi. Celles qui étaient bonnes (je veux dire aussi bonnes que des femmes peuvent l'être les unes pour les autres) me traitaient avec une pitié silencieuse et ne faisaient allusion à mon malheur que par des aphorismes généraux; celles qui étaient méchantes feignaient de me croire renseignée sur des faits que j'ignorais pour avoir le plaisir de me les apprendre.

« Je comprends, me disait l'une d'elles, que vous n'ayez pas voulu aller avec votre mari voir des acrobates; c'est tellement ennuyeux.

— Philippe a été voir des acrobates? demandais-je malgré moi, la curiosité l'emportant sur l'amour-propre.

— Comment? Mais lui, il était hier soir à l'Alhambra. Il ne vous l'a pas dit? Il était avec Solange Villier; je croyais que vous le saviez. »

Les hommes, de leur côté, affectaient de me plaindre pour offrir de me consoler.

Souvent il arrivait que Philippe, si nous recevions une invitation à dîner ou si je lui proposais un emploi de notre temps, me répondît : « Oui, pourquoi pas? Mais attendez vingt-quatre heures avant de prendre une décision; je vous le dirai demain. »

Je ne pouvais m'expliquer ce besoin d'un délai que si Philippe téléphonait, le matin, à Solange, pour lui demander si elle était invitée à ce même dîner ou si elle voulait sortir avec lui ce soir-là.

Il me semblait aussi que les goûts, même le caractère de Philippe, portaient maintenant, très légèrement peut-être, mais pourtant visible, l'empreinte de cette femme. Solange aimait la campagne, les jardins. Elle savait s'occuper des plantes, des animaux. Elle avait fait construire près de Fontainebleau un bungalow, à la lisière de la forêt, où elle allait souvent passer la fin de la semaine. Philippe me dit plusieurs fois qu'il était las de Paris, qu'il aimerait à avoir un coin de terre aux environs.

« Mais vous avez Gandumas, Philippe, et vous y allez le moins possible.

— Ce n'est pas du tout la même chose; Gandumas est à sept heures de Paris. Non, je voudrais une maison où je puisse courir pour deux jours, ou même du matin au soir. Par exemple Chantilly, ou Compiègne, ou Saint-Germain.

— Ou Fontainebleau, Philippe.

— Ou Fontainebleau, si vous voulez », dit-il en souriant involontairement.

Ce sourire me fit presque plaisir : il me mettait dans la confidence.

« Mais oui, semblait me dire Philippe, je sais bien que vous savez. J'ai confiance en vous. »

Je sentais pourtant qu'il ne fallait pas insister et qu'il ne me dirait rien de précis; mais j'étais sûre qu'il y avait un lien entre ce subit amour de la nature et mes inquiétudes, et que la vie de Philippe dépendait maintenant pour une grande part des décisions de Solange.

Il était d'ailleurs non moins frappant de constater l'influence de Philippe sur les goûts de Solange. C'était, je pense, invisible, pour tout autre que pour moi, mais bien que je sois d'ordinaire mauvaise observatrice, je remarquais le moindre détail dès qu'il s'agissait de ces deux êtres. Chez Hélène, le samedi j'entendais souvent Solange parler de ses lectures. Or elle lisait les livres que Philippe aimait, qu'il m'avait fait lire et qui parfois étaient ceux que François jadis avait fait lire à Odile et dont elle avait donné le goût à Philippe. Je connaissais cet « héritage François », cynique et fort; le cardinal de Retz en était, et Machiavel. Puis il y avait les vrais goûts de Philippe : *Lucien Leuwen*, *Fumée* de Tourgueneff et les premiers volumes de Proust. Le jour où j'entendis Solange parler de Machiavel, je ne pus m'empêcher de sourire tristement. Je savais si bien, moi femme, que Machiavel lui était aussi complètement indifférent que les rayons ultraviolets ou les émaux limousins, et que d'ailleurs elle eût été capable de s'intéresser aux uns et aux autres et d'en parler assez intelligemment pour faire illusion à un homme si elle avait cru pouvoir lui plaire ainsi.

J'avais remarqué, au moment où j'avais connu Solange, son amour pour les couleurs vives qui, d'ailleurs, lui allaient bien. Depuis quelques mois, je la voyais presque toujours paraître, le soir, en robe blanche. Le blanc était un des goûts de Philippe, hérité par lui d'Odile. Qu'il m'avait parlé souvent de cette blancheur éclatante d'Odile! C'était étrange et triste de penser que la pauvre petite Odile continuait à vivre à travers Philippe, en d'autres femmes, en Solange, en moi, chacune de nous s'efforçant (Solange peut-être sans le savoir) de reconstituer cette grâce évanouie.

C'était étrange et triste, mais pour moi c'était surtout triste et cela non seulement parce que j'étais douloureusement jalouse, mais aussi parce que je souffrais de trouver Philippe infidèle, me semblait-il, au souvenir d'Odile. Quand je l'avais rencontré, cette fidélité m'avait plu comme un des beaux traits de son caractère. Plus tard, quand il m'avait remis le récit de sa vie avec Odile et que j'avais su la vérité sur la fuite de celle-ci, j'avais admiré davantage encore le constant respect de Philippe pour le souvenir de son seul amour. J'admirais et je comprenais d'autant mieux que je m'étais fait d'Odile une image admirable. Cette beauté... cette fragilité... ce naturel aussi... cette intelligence poétique et vive... Oui, moi aussi, après avoir été jalouse d'elle, j'aimais maintenant Odile. Elle seule, telle qu'il me la décrivait, me semblait digne de Philippe tel que je le concevais et tel que peut-être j'étais seule à le voir. J'acceptais d'être sacrifiée à une religion si noble; je me savais vaincue, je me voulais vaincue, je m'inclinais devant Odile avec une complaisante humilité et je trouvais dans cette humilité un secret contentement et, sans doute, un orgueil caché.

Car, en dépit des apparences, ce sentiment n'était pas entièrement pur. Si j'acceptais, si je souhaitais même la durée de l'amour de Philippe pour Odile, si je voulais oublier les fautes et la folie trop certaines d'Odile, c'était que la morte, croyais-je, me protégeait contre les vivantes. Je me peins en ce moment plus sombre et plus calculatrice que je n'étais. Non, je ne pensais pas à moi, mais à mon amour pour Philippe. J'aimais tant mon mari que je le souhaitais plus grand, plus parfait que tous les autres. Son attachement pour un être presque divin (puisque la mort l'avait soustrait aux imperfections humaines) lui laissait à mes yeux cette grandeur. Mais comment n'aurais-je pas souffert de le voir esclave d'une Solange Villier, que je pouvais chaque jour voir, critiquer, juger, qui était de la même chair que moi, dont d'autres femmes disaient du mal devant moi, que je jugeais belle et même assez intelligente, mais certes pas divine ni surhumaine?

XIV

PHILIPPE m'avait dit plusieurs fois : « Solange a fait de réels efforts pour devenir plus intime avec vous, mais vous vous dérobez. Elle vous sent hostile, bizarre... » Il était vrai que Mme Villier, depuis notre voyage en Suisse, m'avait souvent téléphoné et que j'avais refusé de sortir avec elle. Il me semblait plus digne de la voir peu. Pourtant, pour être agréable à Philippe et prouver ma bonne volonté, je promis d'aller une fois chez elle.

Elle me reçut dans un petit boudoir qui me parut de « style Philippe », très dépouillé, presque nu. Je fus gênée. Solange, avec une aisance gaie, s'étendit sur un divan et, tout de suite, me parla sur un ton de confidence. Je remarquai qu'elle m'appelait « Isabelle », alors que j'hésitais, moi, entre « Madame » et « chère amie ».

« C'est curieux, pensais-je en l'écoutant, Philippe a horreur de la familiarité, de l'impudeur, et moi, ce qui me frappe surtout chez cette femme, c'est justement qu'elle n'a aucune réserve; elle dit tout... Pourquoi lui plaît-elle?... Il y a dans ses yeux quelque chose de tendre... Elle semble heureuse... L'est-elle? »

L'image de Villier, de son crâne un peu chauve, le ton de sa voix fatiguée traversèrent mon esprit Je demandai de ses nouvelles. Il était absent, comme toujours.

« Je vois très peu Jacques, vous savez, dit Solange... Mais il est mon meilleur ami. C'est un garçon si droit, si franc... Seulement après treize ans de ménage, maintenir la fiction d'un grand amour serait de l'hypocrisie... Je n'en ai pas.

— Pourtant, vous aviez fait un mariage d'amour, n'est-ce pas?

— Oui, j'ai adoré Jacques. Nous avons eu de beaux moments. Mais la passion ne dure jamais longtemps... Et puis, la guerre nous a désunis. Au bout de quatre ans, nous avions tellement pris l'habitude de vivre séparés...

— Comme c'est triste! Et vous n'avez pas essayé de refaire votre bonheur?

— Vous savez, quand on ne s'aime plus... ou, plus exactement, quand il n'y a plus désir physique (car j'ai pour Jacques beaucoup d'affection), c'est difficile de rester, en apparence, un couple uni... Jacques a une maîtresse; je le sais; je l'approuve... Vous ne pouvez pas encore comprendre ça, mais un moment vient où on a besoin d'indépendance...

— Pourquoi? Il me semble que mariage et indépendance sont deux mots contradictoires.

— On dit ça, au début. Mais le mariage, tel que vous le concevez, a un côté disciplinaire. Je vous choque?

— Un peu... C'est-à-dire...

— Je suis très franche, Isabelle. J'ai horreur des attitudes... En affectant d'aimer Jacques... ou de le haïr... je gagnerais votre sympathie. Mais je ne serais pas moi-même... Vous comprenez? »

Elle parlait sans me regarder, en dessinant au crayon des petites étoiles sur la couverture d'un livre. Quand elle avait ainsi les yeux baissés, son visage paraissait assez dur et comme marqué par une obscure souffrance. « Au fond, elle n'est pas si heureuse », pensai-je.

« Non, lui dis-je, je ne comprends pas très bien... Une vie chaotique, décousue, ce doit être si décevant... Et puis, vous avez un fils.

— Oui. Mais vous verrez vous-même, quand vous aurez des enfants. Il n'y a guère d'échanges possibles entre une femme et un lycéen de douze ans. Quand je vais le voir, j'ai l'impresion que je l'ennuie.

— Alors, à votre avis, l'amour maternel, c'est aussi une attitude?

— Mais non... Tout dépend des circonstances... Vous êtes agressive, Isabelle!

— Ce que je ne comprends pas en vous, c'est que tout en disant : « Je suis franche, je n'admets aucune « hypocrisie », vous n'avez jamais osé aller jusqu'au bout... Votre mari a repris son indépendance. Il vous accorde une entière liberté... Pourquoi n'avez-vous pas divorcé? Ce serait plus loyal, plus net.

— Quelle étrange idée! Je n'ai pas envie de me remarier. Jacques non plus. Alors pourquoi divorcerions-nous? D'ailleurs nous avons des intérêts liés. Nos terres de Marrakech ont été achetées avec ma dot, mais c'est Jacques qui les a exploitées, mises en valeur... Et puis j'ai grand plaisir à retrouver Jacques... Tout cela est plus complexe que vous ne pensez, ma petite Isabelle. »

Puis elle me parla de ses chevaux arabes, de ses perles, de ses serres de Fontainebleau. « C'est curieux, pensais-je, elle dit qu'elle méprise ce luxe, que sa vie réelle est ailleurs, et elle ne peut s'empêcher d'en parler... Et peut-être cela aussi plaît-il à Philippe, ce plaisir enfantin avec lequel elle jouit des choses... Mais c'est tout de même amusant de voir la différence de ton entre ses monologues lyriques devant un homme et cet inventaire de ses biens devant une femme. »

Quand je partis, elle me dit en riant :

« Je vous ai scandalisée sans doute, parce que vous êtes mariée depuis peu de temps et que vous êtes amoureuse... Tout ça est sympathique. Mais ne dramatisez pas... Philippe vous aime bien, vous savez. Il me parle de vous très gentiment. »

Etre rassurée par Solange sur l'état de mon ménage et sur les sentiments de Philippe me parut intolérable. Elle me dit : « A bientôt; revenez me voir. » Je n'y retournai pas.

XV

Quelques semaines après cette visite, je me sentis souffrante. Je toussais. Je frissonnais. Philippe vint passer la soirée près de mon lit. La demi-obscurité, la fièvre peut-être aussi me donnèrent du courage. Je parlai à mon mari des changements que je trouvais en lui.

« Vous, Philippe, vous ne pouvez pas vous voir, mais pour moi c'est presque incroyable... Même les choses que vous dites... L'autre soir, quand vous discutiez avec Maurice de Thianges, cela m'a frappée; il y avait quelque chose de si dur dans vos jugements.

— Dieu! que vous faites attention à tout ce que je dis, ma pauvre Isabelle; beaucoup plus que moi, je vous assure. Qu'est-ce que j'ai dit de si grave, l'autre soir?

— J'ai toujours aimé vos idées sur la loyauté, le serment, le respect des contrats, mais cette fois, vous vous souvenez, c'est Maurice qui a soutenu cette thèse et vous, au contraire, vous disiez que la vie est si brève que les hommes sont de malheureux animaux, qu'ils ont peu d'occasions de bonheur, qu'ils doivent saisir celles qui s'offrent, et alors, Philippe... (pour dire cela je tournai la tête et ne le regardai pas)... alors il m'a semblé que vous parliez pour Solange, qui écoutait. »

Philippe rit, prit ma main.

« Comme vous avez chaud, dit-il, et quelle imagination! Mais non, je ne parlais pas pour Solange. Ce que je disais était exact. Nous nous lions presque toujours sans trop savoir ce que nous faisons. Puis nous désirons être honnêtes; nous ne voulons pas blesser les êtres que nous aimons; nous nous refusons, pour des raisons confuses, des plaisirs certains qu'ensuite nous regrettons. Je disais qu'il y a là une sorte de bonté lâche, que presque toujours nous en voulons à ceux qui nous ont fait renoncer ainsi à nous-mêmes et qu'en somme il vaut mieux, et pour eux et pour nous, avoir le courage de savoir ce que nous aimons, et de regarder la vie en face.

— Mais vous, Philippe, vous regrettez quelque chose en ce moment?

— Vous ramenez toujours à nous deux toutes les questions générales. Non, moi, je ne regrette rien; je vous aime beaucoup, je suis parfaitement heureux avec vous, mais je serais encore plus heureux si vous n'étiez pas jalouse.

— J'essaierai. »

Le lendemain, le médecin vint et me trouva une angine d'un vilain aspect. Philippe resta beaucoup près de moi et surveilla les soins que l'on me donnait avec un grand dévouement. Solange m'envoya des fleurs, des livres et vint me voir dès que je pus recevoir. Je me trouvai injuste, odieuse, mais, quand je fus bien portante et recommençai à vivre comme tout le monde, je fus à nouveau frappée par leur intimité et m'inquiétai comme avant. D'ailleurs, je n'étais pas seule à m'inquiéter. M. Schreiber, le directeur des papeteries, un protestant alsacien, qui était souvent venu déjeuner à la maison, et que j'avais pris en amitié, le trouvant très droit et très sûr, me retint timidement un jour que j'étais allée voir Philippe à son bureau et ne l'y avais pas trouvé.

« Madame Marcenat, me dit-il, je vous demande pardon de vous poser une question, mais est-ce que vous savez ce qu'a M. Philippe? Ce n'est plus le même homme.

— A quel point de vue?

— Tout lui est égal, madame; c'est très rare maintenant qu'il revienne l'après-midi au bureau; il manque des rendez-vous de ses meilleurs clients; il y a trois mois qu'il n'a pas été à Gandumas... Moi, je fais de mon mieux, mais je ne suis pas le patron... Je ne peux pas le remplacer. »

Donc, quand Philippe me disait qu'il s'occupait de ses affaires, il mentait parfois, lui que j'avais connu si scrupuleux, si loyal. Mais ne mentait-il pas pour me rassurer? Et d'ailleurs avais-je su lui rendre la sincérité facile? Quelquefois je désirais qu'il fût heureux et me promettais de ne pas troubler sa tranquillité mais, le plus souvent, je le tourmentais de questions et de reproches. J'étais aigre, insistante, odieuse. Il me répondait avec une grande patience. Je me disais qu'il avait été meilleur pour Odile que je ne l'étais pour lui dans des circonstances assez semblables, mais je m'excusais aussitôt en pensant que la situation était beaucoup plus terrible pour moi. Un homme ne joue pas toute sa vie sur un amour; il a son travail, ses amis, ses idées. Une femme faite comme moi n'existe que pour son amour. Par quoi le remplacer? Je détestais les femmes, et les hommes m'étaient indifférents. J'avais, après une longue attente, cru gagner la seule partie que j'eusse jamais désiré jouer : celle d'un sentiment unique et absolu. Je l'avais perdue. A ce mal affreux, je n'apercevais ni fin, ni remède.

Ainsi se passa la seconde année de mon ménage.

XVI

Cependant deux faits vinrent me rassurer. Depuis longtemps Philippe devait aller étudier, en Amérique, certains procédés de travail de son industrie, et aussi le mode d'existence de l'ouvrier américain. J'avais le très vif désir de faire ce voyage avec lui. De temps à autre, il en formait le projet; il m'envoyait à la Transatlantique me renseigner sur des départs de paquebots, sur des prix de passage. Puis, après de longues hésitations, il décidait qu'on ne partirait pas. J'avais fini par penser que nous ne ferions jamais ce voyage; d'ailleurs j'en avais pris mon parti; j'étais maintenant résignée d'avance à tout. « C'est moi, me disais-je, qui ai repris les idées de Philippe sur l'amour chevaleresque. Je l'aime et je l'aimerai, quoi qu'il arrive, mais je ne serai jamais parfaitement heureuse. »

Au mois de janvier 1922, Philippe me dit un soir :

« Cette fois, je suis décidé; nous irons aux Etats-Unis au printemps.

— Moi aussi, Philippe?

— Naturellement, vous aussi. C'est beaucoup parce que je vous l'ai promis que je veux y aller. Nous resterons six semaines. Je finirai tout mon travail en huit jours, de sorte que nous pourrons voyager et voir le pays.

— Comme vous êtes gentil, Philippe! Je suis ravie. »

Je le trouvais vraiment très bon. Douter de soi donne une grande et naïve humilité. Sincèrement, je ne croyais pas que Philippe pût trouver un bien grand plaisir à voyager avec moi. Surtout je lui étais reconnaissante de renoncer, pour deux mois, à toute occasion de voir Solange Villier. S'il l'avait aimée autant que je l'avais parfois craint, il n'aurait pu la quitter ainsi, lui surtout que je savais par nature si inquiet au sujet des êtres auxquels il tenait. Donc tout était moins grave que je ne l'avais pensé. Je me souviens que, pendant tout ce mois de janvier, je fus gaie, libre d'esprit et que pas une fois je n'ennuyai Philippe par mes plaintes ni par mes questions.

Au mois de février, je m'aperçus que j'étais enceinte. Cela me fit un grand plaisir. J'avais passionnément désiré avoir un enfant, surtout un fils; il me semblait que ce serait un autre Philippe mais, cette fois, un Philippe qui, pour quinze ans au moins, m'appartiendrait tout entier. Philippe lui-même accueillit cette nouvelle avec joie, et cela aussi me fut agréable. Mais mon début de grossesse fut très mauvais et il fut bientôt évident que je ne pourrais supporter le voyage en mer. Philippe m'offrit de ne pas partir. Je savais qu'il avait déjà écrit de nombreuses lettres, organisé des visites d'usines, des rendez-vous, et j'insistai pour qu'il ne changeât rien à ses projets. Si je cherche maintenant pourquoi je m'imposais cette séparation qui m'était pénible, j'aperçois plusieurs mobiles : d'abord je me trouvais laide à ce moment; j'avais le visage fatigué; je craignais de lui déplaire. Puis l'idée d'éloigner Philippe de Solange continuait à m'être précieuse, et peut-être plus précieuse même que la présence de mon mari. Enfin j'avais souvent entendu Philippe exprimer l'idée que la grande force d'une femme est l'absence, que loin des êtres on oublie leurs défauts, leurs manies, que l'on découvre qu'ils apportent dans notre vie un élément précieux, indispensable, élément que nous n'avions pas remarqué parce qu'il était trop intimement mêlé à nous. « C'est comme le sel, disait-il, nous ne savons même pas que nous en absorbons, mais supprimons-le de tous nos repas et, sans doute, nous mourrons. »

Si Philippe, loin de moi, pouvait découvrir que j'étais le sel de sa vie...

Il partit au début d'avril, m'ayant recommandé de me distraire, de voir des gens. Quelques jours après son départ, me sentant mieux, j'essayai de sortir un peu. Je n'avais aucune lettre de lui; je savais que je n'en aurais pas avant quinze jours, mais je sentais le besoin de secouer la mélancolie qui m'envahissait. Je téléphonai à quelques amis et il me sembla qu'il serait à la fois correct et adroit d'appeler aussi Solange. J'eus beaucoup de mal à obtenir une réponse; enfin un valet de chambre me dit qu'elle était partie pour deux mois. Cela me donna une émotion violente. Je crus, follement d'ailleurs, car c'était invraisemblable, qu'elle était partie avec Philippe. Je demandai si on avait son adresse; on me dit qu'elle était chez elle, à Marrakech. Mais oui, c'était évident, elle faisait son habituel voyage au Maroc. Pourtant, après avoir raccroché le récepteur, je dus m'étendre sur mon lit, très mal à mon aise, et je réfléchis longuement et tristement. Voilà donc pourquoi Philippe avait si volontiers accepté l'idée de ce départ. Je lui en voulais surtout de ne pas me l'avoir dit et de m'avoir laissé accepter cette offre comme un généreux sacrifice. Aujourd'hui, avec le recul du temps, je suis beaucoup plus indulgente. Impuissant à s'arracher à elle, affectueux pourtant pour moi, Philippe avait fait de son mieux et essayé de me donner tout ce qu'il pouvait enlever à une passion qui ne devenait que trop évidente.

Les premières lettres que je reçus d'Amérique effacèrent d'ailleurs cette impression. Elles étaient tendres et colorées; il avait l'air de regretter mon absence et de souhaiter partager avec moi une vie qui lui plaisait. « *C'est un pays pour vous, Isabelle, un pays de confort et de perfection, un pays d'ordre et de choses bien faites. New York pourrait être une maison géante, dirigée par une Isabelle précise et toute-puissante.* » Et, dans une autre lettre : « *Que vous me manquez, ma chérie! Que j'aimerais à vous trouver, le soir, dans cette chambre d'hôtel que peuple seul un téléphone trop actif. Nous aurions ensemble une de ces longues conversations que j'aime; nous passerions en revue les hommes, les choses de la journée, et votre petit esprit clair m'apporterait des idées précieuses. Puis vous me diriez, sans doute avec hésitation et indifférence apparente : « Est-ce que vous « la trouvez vraiment jolie, cette Mrs. Cooper Law- « rence avec laquelle vous êtes resté toute la soirée? » Sur quoi je vous embrasserais et nous nous regarderions en riant. N'est-ce pas, chérie?* » En lisant cela, je souriais en effet et je lui étais reconnaissante de bien me connaître et de m'accepter.

XVII

Tout dans la vie est inattendu, et c'est peut-être ainsi jusqu'à la fin. Cette séparation, que j'avais tant redoutée, demeure dans ma vie comme un temps de relatif bonheur. J'étais assez solitaire, mais je lisais, je travaillais. D'ailleurs j'étais très fatiguée et dormais une partie du jour. La maladie est une forme de bonheur moral, parce qu'elle impose à nos désirs et à nos soucis des limites fermes. Philippe était loin, mais je savais qu'il était content, bien portant. Il m'écrivait des lettres charmantes. Il n'y avait entre nous jamais une querelle, jamais une ombre. Solange était au fond du Maroc, éloignée de mon mari par sept ou huit jours de mer. Le monde me semblait plus beau, la vie plus facile, plus douce que je ne les avais trouvés depuis longtemps. Je comprenais maintenant une phrase que m'avait dite un jour Philippe et que j'avais alors jugée monstrueuse : « L'amour supporte mieux l'absence ou la mort que le doute ou la trahison. »

Philippe m'avait fait promettre d'accepter de voir nos amis. Je dînai une fois chez les Thianges, deux ou trois fois chez tante Cora. Elle vieillissait beaucoup. Sa collection de vieux généraux, de vieux amiraux, de vieux ambassadeurs était dépareillée par la mort. Beaucoup de beaux spécimens manquaient tout à fait, n'ayant pas été remplacés dans leurs cadres. Elle-même s'endormait quelquefois dans un fauteuil, au milieu d'un cercle amical et ironique. On disait qu'elle mourrait pendant un dîner. Moi, je lui restais reconnaissante; c'était chez elle que j'avais rencontré Philippe et j'y allais fidèlement. Il m'arriva même, deux ou trois fois, de déjeuner seule avec elle, ce qui était contraire à toutes les traditions de l'avenue Marceau, mais j'avais commencé un soir à lui faire des confidences et elle m'avait encouragée à continuer. J'en arrivai à lui raconter toute mon histoire, mon enfance d'abord, puis mon mariage, puis le rôle de Solange et ma jalousie. Elle m'écouta en souriant.

« Eh bien, ma pauvre petite, me dit-elle, si vous n'avez jamais de malheurs plus graves, vous serez une femme très heureuse... De quoi vous plaignez-vous? Votre mari n'est pas fidèle? Mais les hommes ne sont jamais fidèles...

— Je vous demande pardon, ma tante. Mon beau-père...

— Votre beau-père était un ermite, c'est entendu, je l'ai mieux connu que vous... Mais le beau mérite! Edouard a passé toute sa jeunesse en province, dans un monde incroyable... Il n'a pas eu de tentations... Mais prenez, par exemple, mon pauvre Adrien. Vous croyez qu'il ne m'a jamais trompée? Ma chère Isabelle, pendant vingt ans de ma vie, j'ai su qu'il avait pour maîtresse ma meilleure amie, Jeanne de Casa-Ricci... Bien sûr, je ne vous dis pas qu'au début je n'ai pas trouvé cela désagréable, mais tout s'est arrangé... Je me rappelle, le jour de nos noces d'or... J'avais invité tout Paris... Le pauvre Adrien, qui n'avait plus très bien sa tête, a fait un petit discours où il a parlé à la fois de moi, de Jeanne Casa, de l'amiral... Autour de la table on riait, naturellement, mais au fond tout ça était très gentil, et nous étions très vieux, nous avions passé la vie de notre mieux, nous n'avions rien gâché sans remède... C'était très bien et d'ailleurs le dîner était si bon que les gens ne pensaient guère à autre chose.

— Oui, ma tante, mais tout dépend des caractères. Pour moi la vie sentimentale est l'essentiel, la vie mondaine m'est indifférente. Alors...

— Mais qui vous dit, mon pauvre petit, de ne pas avoir de vie sentimentale? Naturellement j'aime beaucoup mon neveu et ce n'est pas moi qui vous conseillerai de prendre un amant... Non, bien sûr... Mais tout de même, s'il plaît à M. Philippe de courir ailleurs quand il a une jeune et jolie femme, ce n'est pas moi non plus qui vous en voudrai si, de votre côté, vous cherchez à meubler votre vie... Je sais bien qu'ici même, avenue Marceau, il ne manque pas d'hommes auxquels vous plaisez...

— Hélas! ma tante, je crois au mariage.

— Oui, c'est entendu... Moi aussi, je crois au mariage, je l'ai prouvé, mais le mariage est une chose et l'amour en est une autre... Il faut avoir un canevas solide; il n'est pas défendu de broder des arabesques... Seulement il y a la manière... Ce qui me déplaît dans les jeunes femmes de maintenant, c'est qu'elles n'ont pas de façons. »

La vieille tante me parla longtemps sur ce ton. Elle m'amusait; nous nous aimions même, mais nous étions peu faites pour nous comprendre.

Je fus aussi invitée par des gens qui étaient les associés de Philippe dans plusieurs affaires, les Sommervieu. Je crus qu'il était de mon devoir d'accepter parce qu'ils pouvaient être utiles à Philippe. Quand j'arrivai chez eux, je regrettai d'être venue, car je vis tout de suite que je n'y connaissais personne. La maison était belle, meublée avec un goût un peu trop moderne pour me plaire, mais réel. Philippe aurait été intéressé par les tableaux; il y avait des Marquet, un Sisley, un Lebourg. Mme Sommervieu me présenta à des femmes et à des hommes inconnus. Les femmes, polies pour la plupart, étaient couvertes de beaux bijoux. Les hommes étaient presque tous du type grand ingénieur, corps robuste et visage énergique. J'écoutai des noms sans y faire attention, sachant très bien que je les oublierais. « Mme Godet », dit mon hôtesse. Je regardais Mme Godet qui était une jolie blonde un peu fanée. Il y avait aussi un M. Godet, officier de la Légion d'honneur, qui semblait autoritaire. Je ne savais rien d'eux et pourtant je pensais : « Godet? Godet? Il me semble que je connais ce nom. » Je demandai à mon hôtesse :

« Qui est-ce donc, M. Godet?

— Godet, dit Mme Sommervieu, c'est le grand homme de la métallurgie. Il est administrateur délégué des Aciéries de l'Ouest et il est aussi très puissant dans les Houillères. »

Je pensai que Philippe avait dû m'en parler, ou était-ce Villier?

Godet fut mon voisin de table. Il regarda mon carton avec curiosité, car il n'avait pas entendu mon nom et me dit tout de suite :

« Est-ce que vous êtes par hasard la femme de Philippe Marcenat?

— Oui, certainement.

— Oh! mais j'ai beaucoup connu votre mari. C'est chez lui, ou plutôt chez son père, que j'ai fait mes débuts, en Limousin. De tristes débuts. Je devais m'occuper d'une usine de papier; cela ne m'intéressait pas. J'avais là un rôle subalterne. Votre beau-père était un homme sévère, avec lequel il était difficile de travailler. Ah! oui, Gandumas, pour moi, c'est un mauvais souvenir! (Il rit et ajouta :) Je vous demande pardon de vous dire cela. »

Pendant qu'il parlait, j'avais soudain compris... Misa, c'était le mari de Misa... Tout le récit de Philippe me revenait à l'esprit, aussi présent que si j'en avais eu les phrases sous les yeux. Ainsi cette jolie femme aux yeux doux et plaintifs, qui était là-bas à l'autre bout de la table, souriant gaiement à son voisin, c'était elle que Philippe avait enlacée un soir, assis sur des coussins, devant un feu mourant. Je ne pouvais le croire. Dans mon imagination, cette cruelle, cette voluptueuse Misa avait pris l'air et le ton d'une Lucrèce Borgia, d'une Hermione. Philippe me l'avait-il si mal décrite? Mais il fallait parler avec le mari.

« C'est vrai, Philippe m'a très souvent dit votre nom. » Puis j'ajoutai avec un peu de difficulté :

« Mme Godet était, n'est-ce pas, une grande amie de la première femme de mon mari? »

Il cessa de me regarder et prit, lui aussi, un air embarrassé. (« Que sait-il? » pensais-je.)

« Oui, dit-il, elles étaient amies d'enfance. Puis il y a eu des difficultés. Odile ne s'est pas très bien conduite vis-à-vis de Misa, je veux dire Marie-Thérèse, mais j'appelle ma femme Misa

— Oui, naturellement. »

Puis, m'apercevant que le mot était bizarre, je parlai d'autre chose. Il m'expliqua les rapports de la France et de l'Allemagne dans le monde de l'acier, du coke et de la houille. Il me montra l'influence de ces grandes questions industrielles sur la politique étrangère. Il avait des idées vastes, qui m'intéressèrent. Je lui demandai s'il connaissait Jacques Villier.

« Celui du Maroc? dit-il, oui; je l'ai dans un de mes Conseils.

— Vous le trouvez intelligent?

— Je le connais à peine; il a réussi... »

Après le dîner, je manœuvrai pour me trouver seule avec sa femme. Je savais que Philippe me l'aurait défendu, et j'avais fait effort pour me l'interdire, mais une curiosité passionnée me poussait et je m'approchai d'elle. Elle parut surprise. Je lui dis :

« Votre mari m'a rappelé, pendant le dîner, que vous aviez autrefois beaucoup connu le mien.

— Oui, dit-elle froidement. Nous avons, Julien et moi, vécu à Gandumas pendant quelques mois. »

Elle me jeta un regard bizarre, à la fois interrogateur et triste. Elle avait l'air de penser : « Est-ce que vous savez la vérité, vous? Et cette apparente amabilité est-elle feinte? » Chose étrange, elle ne me déplaisait pas, bien au contraire. Je la trouvais sympathique. Cette grâce, cet air mélancolique et sérieux me touchaient. « Elle a l'air, me disais-je, d'une femme qui a profondément souffert. Qui sait? Peut-être a-t-elle voulu le bonheur de Philippe? Peut-être a-t-elle voulu, parce qu'elle l'aimait, le mettre en garde contre une femme qui ne pouvait que le rendre malheureux? Tout cela est-il si criminel? »

Je m'assis près d'elle et essayai de l'apprivoiser. Au bout d'une heure, j'arrivai à la faire parler d'Odile. Elle ne pouvait le faire sans une certaine gêne qui montrait combien ce souvenir éveillait encore chez elle des sentiments vifs.

« C'est bien difficile pour moi, dit-elle, de parler d'Odile. Je l'ai beaucoup aimée, beaucoup admirée. Ensuite elle m'a fait du mal, et puis elle est morte. Je ne veux pas la salir, et surtout à vos yeux. »

Elle me regarda de nouveau, de cet étrange regard tout chargé de questions.

« Oh! lui dis-je, ne croyez pas que je sois moi-même hostile à ce souvenir. J'ai tant entendu parler d'Odile que je finis, au contraire, par la considérer comme faisant partie de moi. Elle a dû être si belle.

— Oui, dit-elle avec tristesse, elle était admirablement belle. Pourtant il y avait dans ses yeux quelque chose que je n'aimais pas. Un peu de... non... je ne veux pas dire de fausseté... ce serait trop... c'était... Je ne sais pas comment vous expliquer, c'était quelque chose comme de la ruse triomphante. Odile était un être qui avait besoin de domination. Elle voulait imposer *sa* volonté, *sa* vérité. Sa beauté lui avait donné confiance en elle et elle croyait, presque de bonne foi, que si elle affirmait une chose, celle-ci devenait vraie. Avec votre mari, qui l'adorait, cela réussissait, mais avec moi, non, et elle m'en voulait. »

Je l'écoutais et je souffrais. Je retrouvais l'Odile de Renée, l'Odile de ma belle-mère, presque la Solange d'Hélène de Thianges, et non plus l'Odile de Philippe, celle que j'aimais.

« Mais comme c'est curieux, lui dis-je, vous me décrivez un être fort, volontaire. Philippe me donne l'impression, quand il parle d'elle, d'une femme frêle, toujours étendue, un peu enfantine et au fond très bonne.

— Oui, dit Misa, c'était vrai aussi, mais je crois que c'était la surface. Le vrai fond d'Odile, c'était une audace de... enfin je ne sais pas comment vous dire... une audace de soldat, de partisan. Par exemple, quand elle a voulu cacher... mais non, je ne veux pas vous raconter cela, à vous.

— Ce que vous appelez audace, Philippe l'appelle courage; il dit que c'était une de ses grandes qualités.

— Oui, si vous voulez. C'est exact en un sens, mais elle n'avait pas de courage pour s'imposer à elle-même des limites. Elle avait du courage pour exécuter ce qu'elle désirait. C'était tout de même beau, mais moins difficile.

— Vous avez des enfants? lui dis-je.

— Oui, répondit-elle en regardant à terre, trois : deux garçons et une fille. »

Nous parlâmes pendant toute la soirée et nous nous séparâmes ayant dessiné l'esquisse d'une amitié. Pour la première fois, j'étais en désaccord complet avec un jugement de Philippe. Non, cette femme n'était pas méchante. Elle avait été amoureuse et jalouse. Etait-ce moi qui pouvais l'en blâmer? Au dernier moment, j'eus un mouvement que je me reprochai ensuite. Je lui dis :

« Au revoir. J'ai été très contente de parler avec vous. Je suis seule en ce moment, nous pourrions peut-être sortir ensemble. »

Dès que je fus hors du salon, je me dis que j'avais eu tort et que Philippe ne m'approuverait pas; quand il saurait que je m'étais liée avec Misa, il me ferait des reproches très vifs, et sans doute aurait-il raison.

Elle-même avait dû goûter un certain plaisir à notre conversation; peut-être était-elle curieuse de moi, de mon ménage, car elle me téléphona en effet deux jours plus tard et nous prîmes rendez-vous pour une promenade au Bois. Ce que je voulais, c'était de la faire parler d'Odile, apprendre par elle les goûts, les habitudes, les manies d'Odile, et par là peut-être plaire mieux à Philippe que je n'osais guère interroger sur le passé. Je posai à Misa de nombreuses questions : « Comment s'habillait-elle? Qui était sa modiste? On me dit qu'elle savait si bien arranger les fleurs... Comment est-ce que cela peut être si personnel, un arrangement de fleurs? Expliquez-moi... Mais comme c'est curieux, vous me dites et tout le monde me dit qu'elle avait beaucoup de charme, et certains détails que vous me donnez sont plutôt durs, presque déplaisants... Alors de quoi était-ce fait, ce charme? »

Mais de cela Misa se montra incapable de me donner même une idée et je vis qu'elle-même s'était souvent posé la même question sans jamais découvrir la réponse. Je retrouvai seulement, dans ce qu'elle me dit sur Odile, ce goût de la nature qui était aussi chez Solange, et une vivacité spontanée qui me manquait. « Je suis trop méthodique, pensai-je; je me méfie trop de mes mouvements d'enthousiasme. Je crois que le côté enfantin d'Odile et sa gaieté plaisaient à Philippe autant et plus que ses qualités morales. » Puis nous en vînmes à parler plus intimement de Philippe. Je lui dis combien je l'aimais.

« Oui, dit-elle, mais êtes-vous heureuse avec lui?

— Très heureuse. Pourquoi?

— Pour rien... Je vous demande seulement. D'ailleurs je comprends bien que vous l'aimiez; il est attachant. Mais, en même temps, il a de telles faiblesses avec des femmes du type d'Odile que cela doit le rendre très difficile comme mari.

— Pourquoi dites-vous « des femmes »? Vous en avez connu d'autres qu'Odile dans sa vie?

— Oh! non, mais je le sens. Vous comprenez, c'est un homme que le dévouement, l'amour passionné doivent plutôt éloigner... Enfin je dis cela, moi, je n'en sais rien; je le connais très peu, mais j'imagine. Au temps où je le voyais, je trouvais en lui des coins de futilité, de frivolité qui le diminuaient un peu. Mais, vous savez, encore une fois, tout ce que je dis n'a aucune valeur. Je l'ai si peu vu dans ma vie. »

Je me sentais très mal à mon aise; elle paraissait y prendre plaisir. Est-ce que Philippe avait raison? Etait-elle méchante? En revenant à la maison, je passai une affreuse soirée. J'avais trouvé sur ma cheminée une tendre lettre de Philippe. Je lui demandai pardon d'avoir douté de lui. Certes il était faible, mais j'aimais aussi cette faiblesse et, dans les phrases ambiguës de Misa sur lui, je ne voulais voir, moi, que déception d'amoureuse. Elle me demanda plusieurs fois de sortir avec elle et m'invita même à dîner. Je refusai.

XVIII

La fin de l'absence de Philippe approchait. J'en éprouvais une joie prodigieuse. Ma santé s'était maintenant rétablie; je me portais même mieux qu'avant ma grossesse. Cette attente, le sentiment de la vie qui se formait en moi, me donnaient du calme et de la sérénité. Je faisais de grands efforts pour que Philippe eût une bonne surprise en rentrant chez lui. Sans doute avait-il dû voir en Amérique des femmes très belles, des maisons parfaites. Malgré mon état, à cause de mon état, je pris grand soin de mes robes. Je fis changer plusieurs détails d'ameublement, parce que Misa m'avait donné quelques idées sur ce qu'Odile eût peut-être aimé. Le jour du retour, je remplis la maison d'une folle profusion de fleurs blanches. J'avais vaincu ce jour-là ce que Philippe appelait en riant ma « sordide économie ».

Quand Philippe, à la gare Saint-Lazare, descendit du train transatlantique, je le trouvai rajeuni et joyeux, le teint hâlé par ses six jours de mer. Il était tout plein de souvenirs et de récits. Les premiers jours furent très agréables. Solange était encore au Maroc; j'avais pris soin de m'en assurer. Philippe s'accorda, avant de reprendre son travail, huit jours de vacances qu'il me donna tout entiers.

Ce fut pendant ces huit jours que se passa un épisode qui éclaira beaucoup pour moi la nature profonde de mon mari. Un matin, je sortis vers dix heures parce que j'avais rendez-vous pour un essayage. Philippe resta couché. Après mon départ, me raconta-t-il ensuite, la sonnerie du téléphone retentit. Il alla répondre et une voix d'homme, inconnue de lui, répondit :

« Madame Marcenat?

— Non, dit-il, M. Marcenat. Qui est à l'appareil? »

Un bruit sec lui apprit qu'on avait raccroché.

Le fait le surprit; il téléphona à la surveillante pour savoir qui venait de parler; cela exigea de longues négociations, puis on lui répondit : « Cabine Bourse », ce qui devait être une erreur et n'expliquait rien. Quand je rentrai, il me dit :

« Qui peut vous avoir téléphoné de la Bourse?

— De la Bourse? lui dis-je avec surprise.

— Oui, de la Bourse. On vous a demandée, j'ai répondu que c'était moi; aussitôt on a raccroché.

— Quelle étrange histoire! Vous êtes sûr?

— Quelle question indigne de vous, Isabelle. Oui je suis sûr. D'ailleurs la voix était parfaitement nette.

— Une voix d'homme ou de femme?

— D'homme, naturellement.

— Pourquoi « naturellement? »

Jamais nous ne nous étions parlé sur ce ton; malgré moi j'avais l'air gênée. Bien qu'il eût dit « une voix d'homme », j'étais persuadée que c'était

Misa qui avait téléphoné (elle me demandait très souvent) et je n'osais pas la nommer. J'étais fâchée contre Philippe, qui avait presque l'air d'accuser une femme qui l'adorait, et pourtant j'étais un peu flattée. Il pouvait donc être jaloux de moi? Je sentais naître, avec une étonnante rapidité, une femme que je ne connaissais pas, une Isabelle un peu ironique, un peu coquette, un peu compatissante. Cher Philippe! S'il avait su à quel point je n'existais que par lui et pour lui, il eût été bien tranquille, trop tranquille. Après le déjeuner, il me dit avec une négligence qui me rappela certaines de mes propres phrases :

« Qu'est-ce que vous faites, cet après-midi?

— Moi, rien, des courses. Puis j'ai un thé chez Mme Brémont à cinq heures.

— Cela vous ennuierait si j'y allais avec vous, puisque je suis en vacances?

— Au contraire, je serais ravie. Vous ne m'avez pas habituée à tant de gentillesses. Je vous y retrouverai, à six heures.

— Comment? Vous m'aviez dit cinq heures.

— Enfin c'est comme tous les thés; le carton dit cinq heures; personne n'arrive avant six heures.

— Est-ce que je ne pourrais pas vous accompagner dans vos courses?

— Certainement... Je croyais que vous vouliez aller au bureau pour voir votre courrier?

— Ce n'est pas pressé. J'irai demain.

— Vous êtes un mari délicieux quand vous arrivez de voyage, Philippe. »

Il sortit donc avec moi et nous passâmes l'après-midi dans une atmosphère de contrainte toute nouvelle. Il y a, dans le carnet de Philippe, une note sur cette promenade; elle m'a révélé des sentiments qu'à ce moment je n'avais pas devinés si intenses.

Il me semble que, pendant cette absence, elle a acquis une sorte de force, de sûreté d'elle-même qu'elle n'avait pas. Oui, c'est cela, sûreté d'elle-même. Pourquoi? C'est bizarre. Elle descendait de voiture pour acheter des livres et me jetait, en descendant, un regard tendre, mais qui me paraissait étrange. Chez Mme Brémont, elle a eu une longue conversation avec le docteur Gaulin. Je me suis surpris essayant de saisir le ton sur lequel ils se parlaient. Gaulin racontait des expériences sur les souris :

« Vous prenez des souris vierges, disait-il; vous placez à côté d'elles de jeunes souriceaux; elles ne s'en occupent pas; elles les laissent mourir de faim si vous n'intervenez pas. Vous leur injectez un extrait ovarien; elles deviennent, en deux jours, des mères admirables.

— Comme c'est intéressant! dit Isabelle. J'aimerais beaucoup voir cela.

— Venez à mon laboratoire; je vous montrerai. »

Alors il me sembla, pendant un instant, que la voix de Gaulin était celle que j'avais entendue au téléphone.

Jamais je n'ai mieux mesuré l'absurdité de toute jalousie qu'en lisant cette note, car jamais soupçon ne fut plus fou. Ce docteur Gaulin était un médecin aimable, intelligent, qui était très à la mode cette année-là dans le monde et que j'avais plaisir à écouter, mais l'idée qu'on pût s'intéresser en lui à l'homme ne m'était jamais venue. Depuis mon mariage avec Philippe, j'étais devenue incapable de « voir » même un autre homme; ils m'apparaissaient tous comme des objets massifs, destinés à servir Philippe ou à lui nuire. Je n'aurais pu me concevoir les aimant. Et pourtant, sur un bout de papier épinglé par Philippe sur le précédent, je lis ceci :

Accoutumé comme je le suis à confondre l'amour avec les souffrances du doute, je me prends à croire que peut-être j'en éprouve à nouveau les effets. Cette même Isabelle que, trois mois plus tôt, j'avais jugée trop assidue, trop présente, je ne puis maintenant la retenir auprès de moi autant que je le souhaite. Ai-je vraiment ressenti près d'elle cette impression d'invincible ennui? Maintenant je suis moins heureux en apparence, mais je ne m'ennuie plus un seul instant. Isabelle est très étonnée de mon attitude nouvelle; elle est si modeste que le sens véritable de mon changement lui demeure secret. Ce matin, elle m'a dit :

« Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'irai cet après-midi à Pasteur voir les expériences de Gaulin.

— Certainement non, lui dis-je, vous n'irez pas. »

Elle m'a regardé, stupéfaite de ma violence.

« Mais pourquoi, Philippe? Vous avez entendu, l'autre jour, ce qu'il racontait; cela me paraît très intéressant.

— Gaulin a une façon de se tenir avec les femmes qui me déplaît.

— Gaulin? Quelle étrange idée! Je l'ai beaucoup rencontré cet hiver; je n'ai jamais rien remarqué. Mais vous, vous le connaissez à peine; vous l'avez vu dix minutes chez les Brémont...

— Justement, c'est pendant ces dix minutes... »

Alors, pour la première fois depuis que je la connaissais, Isabelle a eu un sourire qui aurait pu être un sourire d'Odile.

« Seriez-vous jaloux? m'a-t-elle dit. Ah! ça, c'est trop drôle, cela m'amuse beaucoup. »

Je me souviens de cette scène. J'étais en effet un peu amusée, et, comme je l'écrivais tout à l'heure. assez heureuse. Sur cet esprit de Philippe, que j'avais si longtemps trouvé fermé, objet insaisissable que je tentais en vain de fixer et d'ouvrir, je sentais soudain que j'avais prise. Ce fut une grande tentation et, si dans ma vie, j'ai droit à quelque indulgence, il me semble que ce devrait être à cause de cette période, car je sentis alors que, si je voulais jouer un certain jeu, un jeu de coquetterie et de mystère, je pourrais attacher mon mari avec une solidité toute nouvelle. Je ne pouvais en douter. Je me permis deux ou trois inoffensives expériences. Oui, Philippe était ainsi fait. Le doute le torturait et le retenait.

Mais je savais aussi que le doute était pour lui une souffrance continue, une obsession. Je le savais parce que j'avais lu l'histoire de sa vie antérieure, et je le constatais aussi tous les jours. Inquiet de mes actions, de mes phrases, il tombait dans des méditations tristes, il dormait mal, il avait cessé de prendre intérêt à ses affaires. Comment pouvait-il se laisser aller à de telles folies? J'attendais mon enfant dans quatre mois et je ne pensais qu'à cet enfant et à lui. Il ne le voyait pas.

Je n'ai pas voulu jouer cette partie que pourtant j'aurais pu gagner. C'est le seul petit crédit que je demande, c'est le seul grand sacrifice que j'aie fait, mais je l'ai fait et je voudrais espérer qu'à cause de lui tu m'avais pardonné, Philippe, ma sombre, ma triste jalousie, et des mesquineries qui, parfois, t'avaient justement irrité. Moi aussi, j'aurais pu te lier, te priver de ta force, de ta liberté, de ton bonheur; moi aussi, j'aurais pu t'inspirer cette douloureuse inquiétude que tu craignais, que tu cherchais. Je n'ai pas voulu. J'ai désiré t'aimer sans ruse, combattre à poitrine découverte. Je me suis livrée à toi sans défense, alors que toi-même tu me tendais des armes. Je crois que j'ai bien fait. Il me semble que l'amour doit être quelque chose de plus grand que cette guerre cruelle entre amants. Il doit être possible d'avouer que l'on aime et pourtant de se faire aimer. C'était ta faiblesse, mon chéri, que ce besoin d'être ainsi sauvé de l'ennui par la folie de celles que tu aimais. Ce n'était pas ainsi que je concevais l'amour. Je me sentais capable d'un dévouement total et même d'un esclavage. Rien au monde n'existait pour moi que toi. Une catastrophe aurait pu anéantir autour de nous tous les hommes que nous connaissions, si tu étais resté, elle ne m'aurait pas semblé grave. Tu étais mon univers. Te le laisser voir et entendre était peut-être imprudent. Peu m'importait. Avec toi, mon amour, je ne souhaitais pas suivre une politique sage. J'étais incapable de feindre, d'être prudente. Je t'aimais.

En quelques jours, par la netteté de ma conduite, par le calme de ma vie, je ramenai la tranquillité dans l'esprit de Philippe. Je ne vis plus Gaulin, à regret d'ailleurs, car c'était un homme agréable. Je m'enfermai presque complètement.

Les derniers mois de ma grossesse me furent assez pénibles. Je me voyais déformée et ne voulais plus sortir avec Philippe, car je craignais de lui déplaire. Pendant les dernières semaines, il me tint compagnie avec beaucoup de dévouement, resta tous les jours avec moi et prit l'habitude de me faire la lecture. Jamais notre ménage ne ressembla plus à ce que j'avais toujours rêvé. Nous avions repris ensemble quelques grands romans. J'avais lu, dans ma jeunesse, Balzac, Tolstoï, mais je les avais mal compris. Maintenant tout me paraissait riche de sens. La Dolly, qui est au début d'*Anna Karénine*, c'était moi; Anna elle-même, c'était un peu Odile, un peu Solange. Quand Philippe lisait, je devinais qu'il faisait les mêmes rapprochements. Quelquefois une phrase évoquait de façon si évidente, ou notre ménage, ou moi-même, que Philippe levait les yeux de son livre en me regardant avec un sourire qu'il ne pouvait contenir; je souriais aussi.

J'aurais été très heureuse si je n'avais trouvé Philippe encore triste. Il ne se plaignait de rien, il était bien portant, mais souvent il soupirait, s'asseyait dans un fauteuil près de mon lit, étendait ses longs bras avec lassitude et passait sa main sur ses yeux.

« Vous êtes fatigué, chéri? lui disais-je.

— Oui, un peu, je crois que j'aurais besoin d'un changement d'air. Ce bureau, toute la journée...

— Bien sûr, d'autant plus que vous restez ensuite avec moi toute la soirée. Mais sortez, chéri... Amusez-vous... Pourquoi n'allez-vous plus jamais au théâtre, au concert?

— Vous savez bien que j'ai horreur de sortir seul.

— Est-ce que Solange ne va pas bientôt revenir? Elle ne devait rester que deux mois. Vous n'avez pas de ses nouvelles?

— Si, elle m'a écrit, dit Philippe. Elle a prolongé son séjour. Elle ne voulait pas laisser son mari seul.

— Comment? Mais elle le laisse seul tous les ans... Pourquoi soudain cette sollicitude? C'est bizarre.

— Que voulez-vous que je sache? dit Philippe avec agacement. Elle m'écrit cela, c'est tout ce que je puis vous dire. »

XIX

Enfin Solange revint, quelques semaines avant mon accouchement. La brusque transformation de Philippe me serra le cœur. Un soir, je le retrouvai jeune et gai. Il m'apporta des fleurs et des grosses crevettes roses que j'aimais. Il se promena autour de mon lit avec animation, les mains dans ses poches, et me raconta des histoires amusantes sur son bureau, sur des éditeurs qu'il avait vus dans la journée.

« Qu'est-ce qu'il a? me demandais-je. D'où lui vient cet éclat? »

Il dîna près de mon lit et, négligemment, sans le regarder, je lui demandai :

« Toujours pas de nouvelles de Solange?

— Comment? dit Philippe avec une aisance trop dégagée. Je ne vous ai pas dit qu'elle m'a téléphoné ce matin? Elle est à Paris depuis hier.

— Je suis contente pour vous, Philippe. Vous allez avoir une compagne de sorties au moment où je serai, moi, incapable de vous tenir compagnie.

— Mais vous êtes folle, Isabelle, je ne vous quitterai pas un instant.

— J'exige que vous me quittiez; d'ailleurs je ne serai pas seule, ma mère va bientôt être à Paris.

— C'est vrai, dit Philippe d'un air ravi; elle ne doit plus être bien loin, Madame Mère. D'où venait son dernier télégramme?

— C'était un radio envoyé du bateau, mais, d'après ce qu'on m'a dit aux Messageries, elle devrait être à Suez demain.

— Je suis bien content pour vous, dit Philippe; c'est très gentil à elle d'avoir fait cet immense voyage pour venir assister à un accouchement.

— Ma famille est comme la vôtre, Philippe; les naissances et les morts sont des fêtes. Je me souviens que les obsèques de cousins de province étaient les souvenirs les plus gais de mon père.

— Mon grand-père Marcenat, dit Philippe, au temps où il était très vieux et où son médecin lui interdisait d'aller à tous les enterrements, se plaignait beaucoup : « On ne veut pas que je suive le « convoi du pauvre Ludovic, disait-il, je n'ai pour« tant pas tant de distractions. »

— Il me semble que vous êtes gai, ce soir, Philippe.

— Moi? Oh! non... Mais il fait très beau. Vous allez bien. Ce cauchemar de neuf mois va finir. Je suis content. C'est assez naturel. »

J'étais humiliée de le voir si vivant et de connaître la cause de cette résurrection. Il mangea ce soir-là avec un appétit que j'avais jadis connu à Saint-Moritz et qu'il avait, depuis de nombreux mois, pour ma grande inquiétude, perdu. Après le dîner il devint nerveux. Il bâilla. Je lui dis :

« Voulez-vous que nous lisions un peu? C'était très bien, ce Stendhal que vous aviez commencé hier soir...

— Ah! oui, dit Philippe. *Lamiel*... Oui, c'est rudement bien... Si vous voulez. »

Il fit une moue d'ennui.

« Ecoutez, Philippe. Savez-vous ce que vous devriez faire? Aller dire bonsoir à Solange; vous ne l'avez pas vue depuis cinq mois; ce serait gentil.

— Vous croyez? Mais je ne veux pas vous laisser. Et puis, je ne sais pas du tout si elle est chez elle, ni si elle est libre. Le premier soir de son retour, elle doit avoir sa famille, celle de Jacques.

— Téléphonez-lui. »

J'avais espéré qu'il se défendrait mieux, mais il céda tout de suite à la tentation.

« Eh bien! je vais essayer », dit-il, et il sortit.

Cinq minutes plus tard, il revint, le visage joyeux et me dit :

« Puisque cela vous est égal, je vais faire un saut chez Solange. Je resterai un quart d'heure.

— Restez tant que vous voudrez. Je suis ravie, cela vous fera le plus grand bien. Mais dites-moi bonsoir quand vous rentrerez, même s'il est très tard.

— Il ne sera pas très tard; il est neuf heures; je serai là à neuf heures trois quarts. »

Je le revis ce soir-là à minuit. En attendant, j'avais un peu lu et beaucoup pleuré.

XX

Ma mère arriva de Chine quelques jours avant la naissance de mon enfant. Je fus étonnée, en la revoyant, de me sentir à la fois plus près et plus loin d'elle que je n'aurais pensé. Elle critiqua notre mode de vie, nos domestiques, nos meubles, nos amis et ses reproches firent résonner en moi des cordes invisibles et lointaines qui rendaient, faiblement, le même son. Mais ce vieux fond familial était déjà couvert par une épaisse « zone Philippe » et ce qui l'étonnait, la choquait, me paraissait, à moi, naturel. Elle ne tarda pas à remarquer que Philippe n'était pas tout à fait pour moi, en ces dernières semaines de grossesse, aussi attentif qu'il aurait pu l'être. Je souffrais quand elle me disait : « Je viendrai te tenir compagnie ce soir, car je ne suppose pas que ton mari ait le courage de rester à la maison », et je me reprochais de souffrir alors par orgueil plus que par amour. Je regrettais qu'elle ne fût pas venue avant le retour de Solange et au moment où Philippe, hors ses heures de travail, ne me quittait pas. J'aurais voulu lui montrer que, moi aussi, je pouvais être aimée. Souvent, debout près de mon lit, elle me regardait d'un air critique qui ranimait en moi toutes mes angoisses de jeune fille. Attentive, presque hostile, elle posait un doigt sur les cheveux partagés de ma raie : « Tu blanchis », disait-elle. C'était vrai.

Lorsque Philippe rentrait le soir après minuit et que les passants, dans la rue, devenaient rares, j'écoutais leurs pas pour reconnaître le sien. J'entends encore ce bruit décevant, qui croît, fait naître l'espoir d'un arrêt, puis continue, décroît et s'éloigne. Un homme qui va vraiment s'arrêter devant une porte freine déjà depuis quelques mètres; je reconnaissais enfin Philippe à cette vitesse mourante. Le bruit léger d'un timbre courait dans la maison; une porte lointaine claquait; c'était lui. Je me promettais d'être gaie, indulgente, et presque chaque jour je le recevais par des plaintes. Moi-même j'étais blessée par la monotonie et par la violence des phrases que je prononçais alors.

« Oh! disait Philippe d'un air las, je n'en peux plus, Isabelle, je vous assure... Est-ce que vous ne voyez pas à quel point vous êtes incohérente?... C'est vous qui me suppliez de sortir; je vous obéis, et vous m'accablez de reproches... Qu'est-ce que vous voulez? Que je m'enferme dans cette maison? Alors dites-le... Je le ferai... Oui, je vous le promets, je le ferai... Tout plutôt que ces querelles incessantes... Mais, je vous en prie, n'essayez pas d'être généreuse à neuf heures du soir, et tout à fait mesquine à minuit...

— Oui, Philippe, c'est vrai... Je suis odieuse. Je vous jure de ne pas recommencer. »

Mais, le lendemain, un démon intérieur me dictait les mêmes phrases vaines. C'était d'ailleurs surtout contre Solange que j'étais irritée. Je trouvais qu'en un pareil moment de ma vie elle aurait dû avoir le tact de me laisser mon mari.

Elle vint me voir. La conversation fut assez difficile. Elle avait un beau manteau de zibeline et me recommanda longuement son fourreur. Puis Philippe arriva; elle avait dû lui annoncer sa visite, car il était rentré plus tôt qu'à l'ordinaire. Le manteau devint un accessoire inutile, presque invisible, et le jardin de Marrakech occupa la scène.

« Vous ne pouvez pas imaginer ce que c'est, Isabelle... Le matin, je me promène pieds nus sur les faïences tièdes au milieu des orangers... Il y a des roses et des jasmins enroulés autour de chaque colonne. On aperçoit les zelliges bleu pâle à travers les fleurs et les feuilles... et, par-dessus les toits, les neiges de l'Atlas qui brillent comme un beau diamant... (« Nous avons déjà eu le diamant à Saint-Moritz », pensais-je)... Et les nuits! La lune que les cyprès semblent montrer d'un doigt noir... La guitare arabe dans le jardin voisin... Ah! Marcenat, Marcenat, que j'aime ça... »

La tête un peu renversée en arrière, elle semblait respirer ces jasmins, ces roses.

Quand elle partit, Philippe la conduisit jusqu'à la porte et revint, un peu embarrassé, s'adosser à la cheminée de ma chambre.

« Vous devriez, dit-il après un long silence, venir une fois avec moi au Maroc... C'est vraiment très beau. Tenez, je vous ai apporté un livre de Robert Etienne sur les Berbères, sur leur vie intime... C'est une sorte de roman... et en même temps de poème... C'est étonnant.

— Mon pauvre Philippe, lui dis-je, comme je vous plains d'avoir affaire aux femmes. Quelles comédiennes!

— A propos de quoi dites-vous cela, Isabelle?

— Je le dis parce que c'est vrai, chéri. Je les connais si bien, moi, les femmes, et elles sont si peu intéressantes. »

Enfin je ressentis les premières douleurs. L'accouchement fut long et pénible. L'émotion de Philippe me fit plaisir. Il était blanc, plus effrayé que moi. Je vis qu'il tenait à ma vie. Son émotion me donnait du courage, car pour essayer de le rassurer, je maîtrisais complètement mes nerfs et je lui parlais de notre petit garçon, car j'étais certaine d'avoir un fils.

« Nous l'appellerons Alain, Philippe. Il aura les sourcils un peu trop hauts, comme vous; il se promènera de long en large, en mettant les mains dans ses poches, quand il sera tourmenté par quelque chose... Car il sera très tourmenté, le pauvre Alain, n'est-ce pas, Philippe? Fils de tels parents... Quelle hérédité! »

Philippe essayait de sourire, mais je voyais qu'il était ému. Quand j'avais plus mal, je lui disais de me tenir la main.

« Vous vous souvenez, Philippe, ma main sur la vôtre, à *Siegfried*... Cela a été le début de tout. »

De la chambre où j'étais, un peu plus tard, j'entendis le docteur Crès qui disait à Philippe :

« Votre femme a un courage étonnant; j'ai rarement vu cela.

— Oui, dit Philippe, ma femme est quelqu'un de très bien. J'espère qu'il ne lui arrivera rien.

— Que voulez-vous qu'il lui arrive? dit le docteur. Tout est normal. »

On voulut me chloroformer pour la fin; je ne le désirais pas. Quand j'ouvris les yeux, je vis près de moi Philippe qui avait l'air tendre et heureux. Il embrassa ma main : « Nous avons un fils, chérie. » Je voulus qu'on me le montrât et je fus déçue.

Ma mère et celle de Philippe s'étaient installées dans le petit salon voisin de ma chambre. La porte était ouverte et, les yeux fermés, à demi assoupie, j'entendais leurs pronostics pessimistes sur l'éducation de cet enfant. Bien qu'elles fussent très différentes et sans doute en désaccord sur presque tous les sujets, elles retrouvaient un loyalisme de génération pour blâmer un couple plus jeune.

« Ah! ça va être joli, disait Mme Marcenat, avec Philippe qui s'occupera de tout, sauf de l'éducation de son fils, et Isabelle qui ne s'occupera que de Philippe, vous verrez que cet enfant fera exactement ce qu'il voudra...

— Mais naturellement, disait ma mère, ces jeunes gens n'ont qu'un mot à la bouche : le bonheur. Il faut que les enfants soient heureux; il faut que le mari soit heureux, il faut que la maîtresse soit heureuse, il faut que les domestiques soient heureux, et, pour y arriver, on abolit les règles, on supprime les barrières, on ne veut plus ni punitions, ni sanctions, on pardonne tout avant même que le pardon ait été, je ne dis pas mérité, mais demandé. C'est inimaginable. Et pour quel résultat? Si au moins ils étaient beaucoup plus « heureux » que nous ne l'avons été, vous et moi, madame, je comprendrais encore. Mais le comique, c'est qu'ils sont moins heureux que nous, bien moins heureux. Je vois ma fille... Est-ce qu'elle dort? Tu dors, Isabelle?... »

Je ne répondis pas.

« C'est curieux qu'elle reste aussi somnolente le troisième jour, dit ma mère.

— Pourquoi a-t-elle été chloroformée? dit Mme Marcenat. J'ai dit à Philippe que, moi, à sa place, je ne l'aurais pas permis. On doit faire ses enfants soi-même. Moi, j'ai eu trois enfants, j'en ai malheureusement perdu deux, mais je les avais tous eus naturellement. Ces accouchements artificiels sont mauvais pour l'enfant et pour la mère. J'ai été très fâchée quand j'ai su qu'Isabelle avait été si douillette. Je crois qu'on pourrait chercher dans toute notre famille (et il y a des Marcenat dans dix provinces), on n'en trouverait pas une qui ait accepté cela.

— Vraiment? dit poliment ma mère, qui m'avait, elle, conseillé le chloroforme mais qui, en femme de diplomate, ne voulait pas un conflit qui eût été défavorable à l'offensive conjuguée qu'elle prenait plaisir à mener, avec Mme Marcenat, contre les jeunes générations... Je vous disais, continua ma mère à voix très basse : je vois ma fille. Elle dit qu'elle n'est pas heureuse? Ce n'est pas la faute de Phiilpe, qui est un mari très gentil et pas plus coureur que les autres. Non, c'est qu'elle s'analyse, c'est qu'elle est inquiète, c'est qu'elle consulte sans cesse le baromètre de son ménage, de « leur amour », comme elle dit... Est-ce que vous avez jamais beaucoup pensé à l'état de votre ménage, madame? Moi, très peu; j'essayais d'aider mon mari dans sa carrière; j'avais une maison lourde à diriger; nous étions très occupés et tout allait bien... C'est la même chose pour l'éducation des enfants. Isabelle dit qu'elle veut avant tout qu'Alain ait une jeunesse plus agréable que la sienne. Mais je vous assure qu'elle n'a pas eu une jeunesse désagréable. Je l'ai élevée un peu sévèrement; je ne le regrette pas; vous voyez le résultat.

— Si elle n'avait pas été élevée comme vous l'avez élevée, dit Mme Marcenat, très bas, elle aussi, Isabelle, ne serait jamais devenue la femme délicieuse qu'elle est. Elle vous doit beaucoup de reconnaissance et mon fils aussi. »

Je ne faisais pas un mouvement parce que cette conversation m'amusait. « Qui sait? Elles ont peut-être raison? » me disais-je.

Elles cessèrent de s'entendre quand fut discuté le mode d'allaitement d'Alain. Ma belle-mère pensait que je devais nourrir moi-même et avait horreur des nurses anglaises. Ma mère me disait : « N'essaie pas; nerveuse comme tu l'es, tu cesseras au bout de trois semaines, après avoir rendu ton enfant malade. » Philippe ne le souhaitait pas non plus. Mais j'attachais à cette décision une importance symbolique et je m'obstinai. Les résultats furent ceux que ma mère avait prédits. Tout me décevait depuis cette naissance tant souhaitée. J'avais formé de si grandes espérances que la réalité était impuissante à les satisfaire. J'avais cru que cet enfant serait un lien nouveau et beaucoup plus fort entre Philippe et moi. Ce n'était pas. La vérité était que Philippe s'intéressait peu à son fils. Il allait le voir une fois par jour, il s'amusait à parler anglais quelques minutes avec la nurse, puis il redevenait le Philippe que j'avais toujours connu, doux, lointain, et une vague brume d'ennui envahissait sa politesse tendre et mélancolique. Il me semblait même maintenant que c'était beaucoup plus que de l'ennui. Philippe était triste. Il sortait moins souvent. Je crus d'abord que c'était par bonté, parce qu'il avait scrupule à me laisser seule alors que j'étais encore si faible. Mais plusieurs fois, ma mère ou une amie m'ayant annoncé leur visite, je lui dis :

« Philippe, je sais que ces conversations de famille vous ennuient. Téléphonez à Solange et emmenez-la ce soir au cinéma.

— Mais pourquoi, me répondait-il, voulez-vous toujours me forcer à sortir avec Solange? Je puis vivre deux jours sans la voir. »

Pauvre Philippe! Mais non, il ne pouvait pas vivre deux jours sans la voir. Sans savoir exactement pourquoi, sans rien connaître de la vie secrète de Solange, je sentais qu'il y avait quelque chose de changé dans leurs rapports depuis qu'elle était revenue du Maroc, et que Philippe souffrait à cause d'elle.

Je n'osais pas l'interroger sur ce sujet, mais au seul aspect de son visage je pouvais suivre le progrès de cette maladie morale. Il avait maigri en quelques semaines de façon presque incroyable; son teint était jaune, ses yeux battus. Il se plaignait de mal dormir et il avait le regard fixe qui est habituel aux êtres sans sommeil. A table, il était silencieux, puis faisait effort pour me parler; je souffrais de cet effort visible plus encore que de son silence.

Renée vint me rendre visite et m'apporta une petite robe pour Alain. Je vis tout de suite qu'elle était transformée. Elle avait organisé sa vie de travail et me parla du docteur Gaulin en des termes qui me firent penser qu'elle était devenue sa maîtresse. On parlait de cette liaison depuis quelques mois à Gandumas, mais pour la nier. La famille tenait à rester en termes cordiaux avec Renée et aurait craint de se voir obligée, par son propre code, à ne plus la recevoir si sa vertu n'avait été admise comme un axiome. Mais quand je la vis, je sus que les Marcenat, consciemment ou non, se trompaient. Joyeuse, Renée avait l'air d'une femme qui aime et qui est aimée.

Depuis mon mariage, je m'étais beaucoup éloignée d'elle et même, en plusieurs circonstances, je l'avais trouvée dure et presque hostile, mais ce jour-là nous atteignîmes, presque tout de suite, le ton de nos longues conversations de guerre. Nous en vînmes à parler de Philippe, et à parler de lui intimement. Renée me dit pour la première fois, avec une grande franchise, qu'elle l'avait aimé et qu'elle avait beaucoup souffert lorsque je l'avais épousé.

« A ce moment-là, Isabelle, je vous ai presque haïe, et puis j'ai arrangé ma vie autrement et tout cela me paraît maintenant comme étranger à moi... Nos émotions les plus fortes meurent, ne trouvez-vous pas? et on regarde la femme qu'on était il y a trois ans avec la même curiosité et la même indifférence que si elle était une autre.

— Oui, lui dis-je, peut-être. Je n'en suis pas encore là. J'aime Philippe comme au début de notre amour et même beaucoup plus. Je me sentirais capable, pour lui, de sacrifices que je n'aurais pas faits il y a six mois. »

Renée me regarda un instant sans rien dire, d'un regard de médecin.

« Oui, je le crois, dit-elle enfin... Voyez-vous, Isabelle, je vous ai dit tout à l'heure que je ne regrette rien; c'est même plus fort que cela. Vous me permettez d'être franche? Je me félicite tous les jours de ne pas avoir épousé Philippe.

— Et moi de l'avoir épousé.

— Oui, je sais bien, parce que vous l'aimez et parce que vous avez pris comme lui la détestable habitude de chercher le bonheur dans la souffrance. Mais Philippe est un être terrible, pas du tout méchant, au contraire, mais terrible parce qu'il est obsédé. Moi, j'ai connu Philippe tout enfant. C'était déjà le même homme, sauf peut-être qu'à ce moment-là il y avait en lui d'autres Philippes possibles. Puis Odile est venue qui a fixé, pour toujours sans doute, sa personnalité d'amant. L'amour est lié pour lui à un certain type de visage, à une certaine folie des actions, à une certaine grâce un peu inquiétante, pas très honnête... Et comme, en même temps, il est d'une sensibilité absurde, ce type de femme, le seul qu'il puisse aimer, le rend très malheureux... Ce n'est pas vrai?

— C'est vrai et c'est faux, Renée. Je sais bien que c'est toujours absurde de dire : « Je suis aimée », mais pourtant Philippe m'aime, je ne peux pas en douter... Seulement en même temps, c'est exact, il a besoin de femmes toutes différentes, des femmes du type d'Odile, du type Solange... Est-ce que vous connaissez Solange Villier?

— Très bien... Je n'osais pas vous en parler, mais c'était à elle que je pensais.

— Si, vous pouvez en parler, je ne suis plus du tout jalouse; je l'ai été... Est-ce qu'on dit, dans le monde, que Solange est la maîtresse de Philippe?

— Oh! non... Au contraire, on dit que, pendant son dernier séjour au Maroc, elle s'est éprise de Robert Etienne, vous savez, l'homme qui a écrit ce livre si intéressant sur les Berbères... Dans les derniers temps, à Marrakech, elle passait sa vie avec lui. Il vient de revenir à Paris... C'est un grand écrivain et un être exquis; Gaulin, qui le connaît, l'estime beaucoup. »

Je restai rêveuse un instant. Oui, c'était bien ce que j'avais imaginé et ce nom d'Etienne expliquait pour moi certaines conversations de mon mari. Il avait rapporté, l'un après l'autre, tous les livres d'Etienne. Il m'en avait lu des fragments à haute voix en me demandant ce que j'en pensais. Je les avais aimés, surtout cette longue méditation qui a pour titre *Prière au jardin des Oudaïas.* « C'est beau, m'avait dit Philippe, oui, vraiment, c'est beau, c'est sauvage. » Mon pauvre Philippe, comme il devait souffrir! Sans doute analysait-il maintenant toutes les phrases et tous les gestes de Solange, comme jadis il avait analysé ceux d'Odile, pour y chercher les traces de l'inconnu; sans doute était-ce à cette vaine et torturante besogne qu'il occupait ses nuits sans sommeil. Ah! que je me sentis soudain irritée contre cette femme!

« C'est si juste, Renée, ce que vous disiez tout à l'heure sur la détestable habitude de chercher la volupté dans la souffrance... Seulement quand les circonstances ont fait qu'on a commencé sa vie sentimentale de cette manière, comme c'est le cas de Philippe, comme c'est le mien, est-ce qu'on peut encore changer?

— Je crois qu'on peut toujours changer, si on le veut avec force.

— Mais comment le voudrait-on, Renée? Est-ce qu'il ne faudrait pas avoir déjà changé?

— Gaulin vous répondrait : « En comprenant le « mécanisme et en le dominant... », c'est-à-dire en étant plus intelligent.

— Mais Philippe est intelligent.

— Très, mais Philippe se sert trop de sa sensibilité et pas assez de son intelligence... »

Nous discutâmes avec gaieté jusqu'à l'heure où Philippe rentra. Renée avait une manière scientifique de parler des choses qui m'apaisait en faisant de moi un individu semblable à tant d'autres, dans une classe d'amoureuses étiquetées.

Philippe parut content de trouver Renée, lui demanda de dîner avec nous et, pour la première fois depuis quelques semaines, parla avec animation pendant tout le repas. Il aimait les sciences et Renée lui racontait des expériences nouvelles qu'il ignorait.

Comme elle prononçait pour la deuxième fois le nom de Gaulin, Philippe lui dit brusquement :

« Gaulin, tu le connais beaucoup?

— Je crois bien, dit Renée, c'est mon chef.

— Est-ce qu'il n'est pas l'ami de Robert Etienne, celui du Maroc, enfin celui de la *Prière aux Oudaïas?*

— Oui, dit Renée.

— Et toi, dit Philippe, tu le connais, Etienne?

— Très bien.

— Quel genre d'homme est-ce?

— Remarquable, dit Renée.

— Ah! » dit Philippe.

Il ajouta avec difficulté :

« Oui, moi aussi, je trouve qu'il a du talent... Mais il arrive que l'homme soit inférieur à l'œuvre...

— Ce n'est pas le cas », dit Renée, impitoyable.

Je la regardai d'un air suppliant. Philippe fut silencieux pendant tout le reste de la soirée.

XXI

Je vis mourir à côté de moi l'amour de Philippe pour Solange Villier. Il ne m'en parla jamais. Au contraire, il souhaitait évidemment me laisser penser que rien n'était changé dans leurs rapports. D'ailleurs il la voyait encore souvent, mais beaucoup moins qu'auparavant et il n'y trouvait plus un plaisir aussi pur. De leurs promenades, il ne rentrait plus heureux et jeune, mais grave et parfois presque désespéré. Quelquefois, je croyais qu'il allait me faire des confidences. Il prenait ma main et me disait :

« Isabelle, c'est vous qui avez choisi la meilleure part.

— Pourquoi, chéri?

— Parce que... »

Puis il s'arrêtait, mais je comprenais très bien. Il continuait à envoyer des fleurs à Solange, et à la traiter en femme très aimée. Don Quichotte et Lancelot restaient fidèles. Mais les notes que je trouve dans ses papiers sur cette année 1923 sont assez tristes.

17 *avril.* — Promenade avec S... Montmartre. Nous sommes montés jusqu'à la place du Tertre et nous nous sommes assis à la terrasse d'un café. Croissants et citronnades. Solange demande une tablette de chocolat et goûte en plein air, comme une petite fille. Retrouvé très exactement des impressions que j'avais oubliées depuis la période Odile-François. Solange veut être naturelle, affectueuse; elle est très tendre avec moi et montre beaucoup de bonté. Mais je vois qu'elle pense à un autre. Elle a cette langueur qu'avait Odile après sa première fugue et fuit, comme elle, toute explication. Dès que je veux parler d'elle, de nous, elle s'évade et invente un jeu. Aujourd'hui elle regarde les passants et s'amuse à deviner leur vie d'après leurs gestes, leur aspect. Sur un chauffeur de taxi qui s'arrête devant notre café et s'installe à une table avec deux femmes qu'il promenait dans sa voiture, elle imagine tout un roman. J'essaie de ne plus l'aimer et j'y arrive mal. Je la trouve aussi séduisante que jamais — cet air si fort, ce teint hâlé.

« Cher, me dit-elle, vous êtes triste. Qu'est-ce que vous avez? Vous ne trouvez pas que c'est amusant, la vie? Pensez que dans chacune de ces petites maisons bizarres il y a des hommes et des femmes dont la vie serait intéressante à observer. Pensez qu'il y a, à Paris, des centaines de places comme celle-ci et des dizaines de Paris dans le monde. C'est tout de même admirable!

— Je ne suis pas de votre avis, Solange; je trouve que la vie, c'est un spectacle assez curieux, quand on est très jeune. Quand on arrive comme moi à quarante ans, quand on a découvert le souffleur, les mœurs des acteurs, les ficelles de l'intrigue, on a envie de s'en aller.

— Je n'aime pas que vous parliez comme cela. Vous n'avez encore rien vu.

— Mais si, ma pauvre Solange. J'ai vu le troisième acte; je ne le trouve pas très bon, ni très gai; c'est toujours la même situation, je vois très bien que ce sera ainsi jusqu'à la fin; ça me suffit, je n'ai pas envie de voir le dénouement.

— Vous êtes mauvais public, dit Solange. Vous avez une femme délicieuse, des amies charmantes...

— Des amies?

— Oui, monsieur, des amies, je connais votre vie. »

Tout cela est terriblement Odile. Ce que je ne me pardonne guère, c'est de me complaire dans cette tristesse. Il y a un mystérieux plaisir à dominer ainsi la vie comme un spectacle mélancolique, plaisir d'orgueil sans doute, vice de Marcenat. Ce qu'il faudrait, ce serait ne plus voir Solange. Alors peut-être tout s'apaiserait, mais la voir sans l'aimer n'est pas possible.

18 *avril*. — J'ai eu hier soir une longue conversation sur l'amour, avec un de mes amis qui a plus de cinquante ans et passe pour avoir été un des Don Juan de son temps. Ce qui me frappait en l'écoutant, c'était de comprendre combien il avait eu peu de bonheur de tant d'aventures que d'autres lui envient.

« Au fond, disait-il, je n'ai aimé qu'une femme : Claire P..., et même elle, comme j'en étais las vers la fin!

— Et pourtant, lui dis-je, elle est charmante.

— Oh! maintenant, dit-il, vous ne pouvez pas la juger. Elle est maniérée, minaudière; elle se fait un masque d'une attitude qui a été autrefois son naturel. Non, moi, je ne peux même plus la voir.

— Et les autres?

— Les autres, ce n'était rien. »

Je lui citai alors la femme qui, en ce moment encore, passe pour remplir sa vie.

« Je ne l'aime pas du tout, me dit-il. Je la vois par habitude. Elle m'a fait horriblement souffrir; elle m'a beaucoup trompé. Maintenant, je la juge; non, vraiment ce n'est rien. »

En l'écoutant, je me demande si l'amour romanesque existe, s'il ne faut pas y renoncer. La mort seule le sauve de l'échec (*Tristan*), ce qui le condamne. »

19 *avril.* — Voyage à Gandumas. Le premier depuis trois mois. Quelques ouvriers sont venus me dire leurs difficultés : misère, maladie. Au spectacle de ces maux réels, j'ai rougi des miens, imaginaires. Et pourtant, parmi les ouvriers aussi, des drames sentimentaux.

Passé toute une nuit sans sommeil à méditer sur ma vie. Je crois qu'elle a été une longue erreur. En apparence, j'ai fait un métier. En fait, ma seule occupation a été de poursuivre un bonheur absolu que je croyais atteindre à travers les femmes et il n'y a pas de poursuite plus vaine. L'amour absolu n'existe pas plus que le parfait gouvernement, et l'opportunisme du cœur est la seule sagesse sentimentale. Surtout il faut éviter de se complaire dans une attitude. Nos sentiments sont trop souvent les statues de nos sentiments. Je pourrais en un instant me délivrer de l'obsession Solange, si je consentais à regarder la véritable image de Solange, qui est en moi depuis que je la connais, qui a toujours été en moi, dessinée par un maître exact et cruel, et que je me refuse à voir.

20 *avril.* — Bien que Solange ne tienne plus guère à moi, dès que je veux me dégager, elle tire un peu sur le lien et le resserre. Coquetterie ou charité?

23 *avril.* — Où a été la faute? Solange a évolué comme Odile. Etait-ce parce que j'ai commis les mêmes erreurs? Ou parce que j'avais fait le même choix? Faut-il toujours cacher ce que l'on sent, pour conserver ce que l'on aime? Faut-il être adroit, combiner, masquer, alors que l'on voudrait s'abandonner? Je ne sais plus.

27 *avril.* — Tous les dix ans, on devrait effacer à son esprit quelques idées que l'expérience a prouvées fausses, dangereuses.

Idées à effacer :

a) *Les femmes peuvent être liées par une promesse ou par un serment.* C'est faux. « Les femmes n'ont pas de morale, elles dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment. »

b) *Il existe une femme parfaite, avec laquelle l'amour serait une suite de joies sans mélange des sens, de l'esprit et du cœur. C'est faux.* « Deux êtres humains amarrés l'un près de l'autre sont comme deux vaisseaux secoués par les vagues; les coques se heurtent et gémissent. »

28 *mai.* — Dîner avenue Marceau. Tante Cora mourante entre ses poulardes et ses orchidées. Hélène est venue me parler de Solange :

« Pauvre Marcenat! m'a-t-elle dit, quelle tête vous avez depuis quelques semaines... Je comprends, naturellement, vous souffrez.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, ai-je répondu.

— Mais si, a-t-elle dit, vous l'aimez encore. »

J'ai protesté.

XXII

Le carnet rouge me montre ici un Philippe beaucoup plus lucide et plus maître de lui que je ne le voyais alors. Je crois que son intelligence était déjà plus libre, mais qu'en de secrètes profondeurs se cachait encore Philippe esclave. Il paraissait si malheureux que, plusieurs fois, je me demandai si je n'irais pas voir Solange et la prier de le ménager. Mais la démarche me parut si folle que je n'osai pas la faire. D'ailleurs je haïssais maintenant Solange et je sentais que, seule, avec elle, je n'aurais pu me dominer. Nous continuions à la rencontrer chez les Thianges, puis Philippe refusa (ce qu'il n'avait jamais fait) de venir aux samedis d'Hélène.

« Allez-y, vous, pour bien lui montrer que nous ne sommes pas fâchés. Ce serait injuste, Hélène est gentille. Mais moi, je ne peux plus, je vous assure. Plus je vieillis, plus j'ai horreur du monde... Le coin de mon feu, un livre, vous... voilà le bonheur pour moi maintenant. »

Je savais qu'il était sincère. Je savais aussi que si, à ce moment, il avait rencontré une jeune femme jolie et frivole qui lui aurait, par un invisible regard, fait le signe qu'il attendait, il eût aussitôt, et sans le savoir, transformé sa philosophie et expliqué qu'après une journée de travail il avait surtout besoin de voir des êtres nouveaux et de se distraire. Au début de notre mariage, je me souviens de m'être attristée en pensant à ces crânes éternellement fermés qui nous cachent les pensées de ceux que nous aimons. Philippe était devenu transparent pour moi. A travers une membrane légère où battait un réseau de vaisseaux délicats, j'apercevais maintenant toutes ses pensées, toutes ses faiblesses, et je l'aimais mieux que jamais. Je me souviens qu'un soir, dans son bureau, je le regardai longuement, sans rien dire.

« A quoi pensez-vous? me dit-il en souriant.

— J'essaie de vous voir comme je vous verrais si je ne vous aimais pas, et de vous aimer encore ainsi.

— Dieu que c'est compliqué! Et vous y arrivez?

— A vous aimer ainsi? Oui, sans effort. »

Ce soir-là, il me proposa d'aller à Gandumas plus tôt que d'habitude.

« Rien ne nous retient à Paris. Je m'occuperai de mes affaires tout aussi bien là-bas. Puis l'air de la campagne sera excellent pour Alain et ma mère sera moins seule. Il n'y a que des avantages à partir. »

Ce départ était tout ce que je souhaitais. A Gandumas, Philippe serait à moi. Ma seule crainte était qu'il ne s'y ennuyât, mais au contraire je l'y vis tout de suite reprendre son équilibre. A Paris, bien qu'il eût perdu Solange, il lui restait un espoir tenace et sans doute vain. Il avait un mouvement instinctif quand il entendait la sonnerie du téléphone, mouvement que je connaissais bien et dont il n'était pas guéri.

Quand nous sortions, moi qui ressentais douloureusement tous les frémissements de Philippe, je n'ignorais pas qu'il craignait partout de la rencontrer et qu'en même temps il le désirait. Il savait qu'il tenait encore terriblement à elle et que, si elle voulait, elle le reprendrait tout de suite. Il le savait, mais il savait aussi que sa dignité, le souci de son bonheur lui commandaient l'un et l'autre de ne pas se laisser reprendre. A Gandumas, dans un décor auquel l'image de Solange n'avait jamais été associée, il commença doucement à oublier. Au bout de huit jours, il avait déjà repris meilleure mine; ses joues étaient plus pleines, ses yeux plus clairs; il dormait mieux.

Le temps était très beau. Nous fîmes ensemble de longues promenades à pied. Philippe me dit qu'il voulait désormais imiter l'exemple de son père et s'intéresser aux métairies. Nous allâmes chaque jour à la Guichardie, aux Bruyères, à Resonzac.

Philippe passait le matin seulement à l'usine; chaque après-midi il sortait avec moi.

« Savez-vous, me dit-il, ce que nous devrions faire? Emportons un livre et allons lire à haute voix, dans la forêt. »

Il y avait, autour de Gandumas, de belles retraites ombragées; c'était quelquefois sur la mousse, au bord d'une large allée au-dessus de laquelle les branches se rejoignaient, formant comme les bas-côtés d'une cathédrale vert tendre, quelquefois sur un tronc d'arbre, quelquefois sur un des bancs qu'avait placés jadis le grand-père Marcenat. Il aimait beaucoup les deux *Etudes de femmes, Les Secrets de la princesse de Cadignan*, ou certaines nouvelles de Mérimée, comme *La Double Méprise* ou *Le Vase étrusque*, des histoires de Kipling aussi, ou des poètes. Quelquefois il levait la tête et me demandait :

« Je ne vous ennuie pas?

— Quelle idée! Je n'ai jamais été plus parfaitement heureuse. »

Il me regardait un instant, puis continuait. Quand la lecture était terminée, nous discutions les personnages, leurs caractères, et nous en venions souvent à parler de personnages réels. Un jour ce fut moi qui apportai un petit volume dont je me refusai à montrer le titre à Philippe.

« Quel est ce livre mystérieux? me dit-il, quand nous fûmes assis.

— C'est un livre que j'ai pris dans la bibliothèque de votre mère et qui a joué un rôle dans votre vie, Philippe; du moins c'est ce que vous m'avez écrit autrefois.

— Je le connais, ce sont mes *Petits Soldats russes*. Ah! je suis très content, Isabelle, que vous l'ayez retrouvé. Passez-le-moi. »

Il le feuilleta et parut un peu amusé, un peu déçu.

« *Ils proposèrent d'élire une reine, une jeune collégienne que nous connaissions tous très bien : Ania Sokoloff. C'était une jeune fille remarquablement belle, svelte, élégante et adroite... Inclinant la tête devant la reine, nous jurâmes d'obéir aux lois.*

— Mais si, c'est charmant, Philippe, et puis c'est tellement vous... *Inclinant la tête devant la reine, nous jurâmes d'obéir aux lois.* Il y a aussi une jolie histoire : un objet souhaité par la reine et que le héros va chercher à grand-peine... Attendez... Passez-moi le livre... « *Mon Dieu, mon Dieu! dit la reine,* « *que de mal vous vous êtes donné! Merci.* » *Elle était bien contente. En me serrant de nouveau la main, au moment où je lui disais adieu, elle ajouta :* « *Si je suis toujours votre reine, je dirai au général* « *de vous récompenser particulièrement.* » *Je la saluai et me retirai, très heureux moi aussi...* Vous êtes si bien resté toute votre vie ce petit garçon, Philippe... Seulement la reine a souvent changé. »

Philippe, assis sous un buisson, cueillait de petites branches, les brisait du bout des doigts et les rejetait ensuite dans l'herbe.

« Oui, dit-il, la reine a souvent changé. La vérité est que je n'ai jamais rencontré la reine... enfin, jamais exactement, vous comprenez?

— Qui a été la reine, Philippe?

— Plusieurs femmes, ma chérie. Denise Aubry, un peu... mais une reine bien imparfaite. Vous ai-je dit qu'elle est morte, la pauvre Denise Aubry?

— Non, Philippe... Elle devait être toute jeune?... De quoi est-elle morte?

— Je ne sais pas; c'est ma mère qui me l'a dit l'autre jour. Cela m'a fait un drôle d'effet d'apprendre, comme une nouvelle sans importance, la mort d'une femme qui, pendant plusieurs années, a été pour moi le centre de l'univers.

— Après Denise Aubry, qui a été reine?

— Odile.

— C'est elle qui a été le plus près de la reine de vos rêves?

— Oui, parce qu'elle était si belle.

— Après Odile?... Un peu Hélène de Thianges?

— Peut-être un peu, mais certainement vous, Isabelle.

— Moi aussi, c'est vrai? Longtemps?

— Très longtemps.

— Puis Solange?

— Mais oui, puis Solange...

— Est-ce que Solange est encore la reine, Philippe?

— Non, mais, malgré tout, je ne garde pas un mauvais souvenir de Solange. Elle avait quelque chose de si vivant et de si fort. Je me sentais plus jeune près d'elle; c'était agréable.

— Il faudra la revoir, Philippe.

— Oui, je la reverrai quand je serai mieux guéri, mais elle ne sera plus la reine; cela, c'est fini.

— Et maintenant, Philippe, qui est la reine? »

Il hésita un instant, puis dit en me regardant :

« C'est vous.

— Moi? Mais je suis déchue depuis longtemps.

— Vous avez peut-être été déchue, oui, parce que vous étiez jalouse, mesquine, injuste. Mais depuis trois mois vous avez été si courageuse, si simple, que je vous ai rendu votre couronne. D'ailleurs vous ne pouvez pas imaginer combien vous avez changé, Isabelle. Vous n'êtes plus la même femme.

— Je le sais bien, mon chéri. Au fond, une femme vraiment amoureuse n'a jamais de personnalité; elle dit qu'elle en a une, elle essaie de se le faire croire, mais ce n'est pas vrai. Non, elle essaie de comprendre la femme que l'homme qu'elle aime souhaite trouver en elle et de devenir cette femme-là... Avec vous, Philippe, c'est très difficile, parce qu'on ne sait pas très bien ce que vous souhaitez. Vous avez besoin de fidélité et de tendresse; vous avez besoin aussi de coquetterie et d'inquiétude. Qu'est-ce qu'il faut faire? Moi, j'ai choisi la part de la fidélité, qui était la plus proche de ma nature... Mais je crois que vous aurez encore longtemps besoin qu'une autre soit, auprès de vous, plus instable, plus fuyante. La grande victoire que j'ai remportée sur moi-même est que j'accepte cette autre, et que je l'accepte même avec résignation, avec joie. Ce que j'ai compris de très important, depuis un an, c'est que, si l'on aime vraiment, il ne faut pas attacher trop d'importance aux actions des êtres qu'on aime. Nous avons besoin d'eux; eux seuls nous font vivre dans une certaine « atmosphère » (votre amie Hélène dit « un climat » et c'est très juste) dont nous ne pouvons nous passer. Alors, pourvu que nous puissions les garder, les conserver, le reste, mon Dieu, qu'est-ce que cela peut faire? Cette vie est si courte, si difficile... Est-ce que j'aurais le courage de vous marchander, mon pauvre Philippe, les quelques heures de bonheur que pourraient vous donner toutes ces femmes? Non, j'ai fait des progrès, je ne suis plus jalouse; je ne souffre plus. »

Philippe s'allongea sur le gazon et plaça sa tête sur mes genoux.

« Je n'en suis pas tout à fait au même point que vous, dit-il. Moi, je pense que je pourrais encore souffrir, beaucoup souffrir. La brièveté de la vie, pour moi, ce n'est pas une consolation. Elle est brève, c'est entendu, mais par rapport à quoi? Pour nous, elle est tout... Tout de même, je sens que lentement j'entre dans une zone plus tranquille. Vous vous souvenez, Isabelle, qu'autrefois je vous parlais de ma vie comme d'une symphonie où se mêlaient des thèmes : celui du chevalier, celui du cynique, celui du rival. Je les entends tous encore et très fort. Mais j'entends aussi dans l'orchestre un instrument unique, je ne sais lequel, qui répète avec une douceur ferme un thème de quelques notes, tendre et apaisant. C'est le thème de la sérénité; il ressemble à celui de la vieillesse.

— Mais vous êtes tout jeune, Philippe.

— Oh! je sais bien, c'est pour cela que le thème me semble très doux. Plus tard, il couvrira tout l'orchestre et je regretterai le temps où j'entendais les autres.

— Moi, Philippe, ce qui m'attriste quelquefois, c'est de penser que l'apprentissage est si long. Vous me dites que je vaux mieux qu'autrefois et je crois que c'est vrai. A quarante ans, peut-être commencerai-je à comprendre un peu la vie, mais il sera trop tard... Voilà... Est-ce que vous croyez possible, chéri, que deux êtres soient parfaitement unis, sans un nuage?

— Cela vient d'être possible pendant une heure », dit Philippe en se relevant.

XXIII

Ma vraie période de bonheur conjugal, ce fut cet été à Gandumas. Je crois que Philippe m'a aimée deux fois : pendant quelques semaines, avant notre mariage, et pendant ces trois mois, de juin à septembre. Il était tendre, sans aucune arrière-pensée. Sa mère nous avait presque forcés à partager la même chambre; elle y tenait beaucoup, ne comprenant pas que mari et femme fussent séparés. Cela nous avait encore unis davantage. J'aimais à me réveiller dans les bras de Philippe. Alain venait jouer sur notre lit. Ses dents le faisaient souffrir, mais il était courageux. Quand il pleurait, Philippe lui disait : « Il faut sourire, Alain, tu as une mère stoïque, mon garçon. » Je crois que le petit avait fini par comprendre les deux mots « sourire, Alain », car il faisait alors un effort pour arrêter ses cris et ouvrait sa petite bouche pour essayer de paraître content. C'était très touchant et Philippe commençait à aimer son fils.

Le temps était admirable. Quand mon mari rentrait de l'usine, il aimait à « se griller » en plein soleil. Nous nous faisions apporter deux fauteuils sur la pelouse, devant la maison, et nous restions silencieux, perdus dans de vagues rêveries. J'aimais à penser que sans doute les mêmes images étaient alors dans nos deux esprits : ces bruyères, le château ruiné de Chardeuil que faisait trembler l'air brûlant, plus loin les courbes vaporeuses des collines; plus loin peut-être encore le visage de Solange et le regard un peu dur de ses beaux yeux; à l'horizon sans doute un paysage florentin, les larges toits faiblement inclinés, les dômes, des cyprès remplaçant les sapins sur les collines, et l'angélique visage d'Odile... Oui, en moi aussi, il y avait Odile, Solange, et je trouvais cela naturel et nécessaire. Quelquefois Philippe me regardait et me souriait. Je savais que nous étions merveilleusement unis; j'étais heureuse. La cloche du dîner nous tirait de cette langueur voluptueuse. Je soupirais :

« Ah! Philippe, je voudrais passer ainsi toute ma vie près de vous, engourdie, sans rien de plus que votre main, cette tiédeur de l'air, ces bruyères... C'est délicieux et en même temps si mélancolique, vous ne trouvez pas? Pourquoi?

— Les moments très beaux sont toujours mélancoliques. On sent qu'ils sont fugitifs, on voudrait les fixer, on ne peut pas. Quand j'étais petit, j'éprouvais toujours cela au cirque, plus tard au concert, quand j'étais trop heureux. Je me disais : « Dans deux « heures, ce sera fini. »

— Mais maintenant, Philippe, nous avons au moins trente ans devant nous.

— C'est très court, trente ans.

— Oh! je n'en demande pas plus. »

Ma belle-mère semblait, elle aussi, entendre cette note pure et charmante de notre bonheur.

« Enfin, me dit-elle un soir, je vois Philippe vivre comme j'ai toujours souhaité qu'il vécût. Savez-vous, ma petite Isabelle, ce que vous devriez essayer d'obtenir si vous étiez sage? Ce serait de faire revenir Philippe complètement à Gandumas. Paris ne lui vaut rien. Philippe ressemble à son père, qui était, au fond, timide et sensible malgré son air fermé. Toute cette agitation de Paris, tous ces sentiments complexes, cela le rend malade.

— Je crois, mère, que malheureusement il s'ennuierait.

— Je ne crois pas. Nous avons, son père et moi, vécu ici pendant seize ans, les meilleurs de notre existence.

— Peut-être, mais il a pris d'autres habitudes. Moi, je sais que je serais plus heureuse, parce que j'aime à vivre toute seule, mais lui...

— Il vous aurait.

— Cela ne lui suffira pas toujours.

— Vous êtes trop modeste, ma petite Isabelle, et vous n'avez pas de confiance en vous. Il ne faut pas abandonner la lutte comme vous le faites.

— Je n'abandonne pas la lutte, mère... Au contraire, je suis certaine maintenant que je serai victorieuse... que je durerai, alors que les autres passeront très vite et ne compteront guère dans sa vie...

— Les autres! me dit ma belle-mère avec surprise. Vous êtes vraiment d'une étrange faiblesse. »

Elle revint souvent à son projet; elle était tenace avec douceur. Mais je me gardais bien d'en parler à Philippe. Je savais qu'une telle contrainte eût abîmé aussitôt cette parfaite harmonie dont je jouissais tant. Au contraire, je craignais tellement que Philippe ne s'ennuyât que je lui proposai plusieurs fois d'aller passer les dimanches chez des voisins, ou d'aller revoir quelques coins du Périgord ou du Limousin dont il m'avait parlé et que je connaissais mal. J'aimais à me faire promener par lui dans son pays:

j'aimais cette province un peu sauvage et, sur les falaises à pic, ces châteaux aux murs énormes d'où l'on découvrait de tendres paysages de rivières. Philippe me racontait des légendes, des anecdotes. Moi, qui avais tant aimé l'histoire de la France, je retrouvais avec émotion des noms : Hautefort, Biron, Brantôme. Quelquefois, timidement, je rattachai le récit de Philippe à un souvenir de lecture et j'avais le plaisir de voir qu'il m'écoutait avec attention.

« Comme vous savez des choses, Isabelle, disait-il. Vous êtes très intelligente, peut-être plus qu'aucune autre femme.

— Ne vous moquez pas de moi, Philippe », suppliais-je.

J'avais l'impression d'être enfin découverte par un amant que longtemps j'avais aimé sans espoir.

XXIV

Philippe voulut me montrer les grottes de la vallée de la Vézère. La rivière noire, qui tournait entre des rochers creusés et polis par les eaux, me plut beaucoup, mais les grottes me déçurent. Sous une chaleur lourde, il nous fallut grimper par des sentiers à pic, puis entrer dans d'étroits couloirs de pierre pour regarder de vagues bisons esquissés en rouge sur les parois.

« Est-ce que vous voyez quelque chose? dis-je à Philippe. C'est un bison si l'on veut, et encore... à l'envers.

— Je ne vois rien du tout, dit Philippe; je veux sortir, je suis gelé. »

Après la chaleur de la montée, j'avais éprouvé, moi aussi, dans cette caverne, une impression de froid glacial. Pendant le retour, Philippe fut silencieux; le soir, il se plaignit de s'être enrhumé. Le lendemain matin, il me réveilla de bonne heure.

« Je ne me sens pas bien », dit-il.

Je me levai en hâte, ouvris les rideaux et fus effrayée en voyant son visage; il était pâle, avec un air d'angoisse; ses yeux étaient cernés et les ailes du nez, contractées, battaient étrangement.

« Oui, vous avez l'air malade, Philippe, vous vous êtes refroidi hier...

— J'ai du mal à respirer, et j'ai une fièvre de cheval. Ce ne sera rien, ma chérie. Donnez-moi de l'aspirine. »

Il ne voulait pas voir le médecin et je n'osais pas le lui imposer, mais quand ma belle-mère, appelée par moi, vint dans notre chambre vers neuf heures, elle le força à prendre sa température. Elle le traitait en petit garçon malade, avec une autorité qui me surprit. Malgré les protestations de Philippe, elle fit monter de Chardeuil le docteur Toury. C'était un médecin un peu timide, très doux, qui vous regardait toujours longtemps avant de parler, à travers ses lunettes d'écaille. Il ausculta Philippe avec beaucoup de soin.

« Une belle bronchite, dit-il; monsieur Marcenat, vous en avez pour huit jours au moins. »

Il me fit signe de sortir avec lui; il me regardait derrière ses lunettes, d'un air bon et embarrassé.

« Eh bien, madame, dit-il... C'est assez ennuyeux. Votre mari a une broncho-pneumonie. A l'auscultation, je trouve un râle dans toute la poitrine, presque comme dans un œdème pulmonaire. Et puis il a 40, le pouls à 140... C'est une mauvaise pneumonie. »

Je me sentis à demi glacée; je ne comprenais pas très bien.

« Mais il n'est pas en danger, docteur? » dis-je, presque sur un ton de plaisanterie, tant il me paraissait invraisemblable que mon vigoureux Philippe de la veille fût très malade. Il parut surpris.

« Les pneumonies, c'est toujours dangereux; il faut attendre avant de se prononcer. »

Puis il m'indiqua ce qu'il fallait faire.

Des jours qui suivirent, je ne me rappelle presque rien; j'avais été jetée brusquement dans cette vie mystique, dans cette vie cloîtrée de la maladie. Je soignais Philippe, agissant autant que je pouvais parce que j'avais l'impression que des actions utiles écarteraient la mystérieuse et terrible menace. Quand je ne pouvais rien faire, je restais près de lui, en blouse blanche, le regardant et essayant de faire passer en lui, par le regard, une partie de ma force.

Pendant longtemps, il me reconnut; il était tellement prostré qu'il ne pouvait parler, il me remerciait des yeux. Puis il eut le délire. Il y eut un moment affreux pour moi, le troisième jour, parce qu'il crut que j'étais Solange. Tout d'un coup, au milieu de la nuit, il se mit à parler avec beaucoup de difficulté.

« Ah! me dit-il, vous êtes venue, ma petite Solange, je savais que vous viendriez; c'est gentil. »

Il avait beaucoup de mal à prononcer les mots, mais me regardait avec une tendresse désespérée.

« Ma petite Solange, embrassez-moi, murmura-t-il, vous pouvez bien; allez, je suis si malade. »

Sans savoir ce que je faisais, je me penchai et, sur mes lèvres, il embrassa Solange.

Ah! que je t'aurais donné Solange de grand cœur, Philippe, si j'avais pensé que son amour pût te sauver. Je crois que si jamais je t'ai aimé parfaitement, ce fut à ce moment, car j'avais abdiqué; je n'existais plus que pour toi. Pendant cette période de délire, ma belle-mère fut plusieurs fois présente à des moments où Philippe parlait de Solange; pas une seule fois je ne sentis en moi les mouvements de révolte d'un amour-propre blessé. Je me disais seulement : « Qu'il vive, mon Dieu, qu'il vive! »

Le cinquième jour, j'eus un peu d'espoir; quand je pris le matin la température, elle avait diminué, mais quand le docteur vint et que je lui dis : « Enfin, cela va mieux, 38 seulement », je vis tout de suite qu'il restait sombre. Il examina Philippe presque insensible. « Alors! lui dis-je timidement quand il se releva... Ce n'est pas mieux? » Il soupira et me regarda avec tristesse.

« Non, dit-il, au contraire; je n'aime pas ces brusques abaissements. C'est de la fausse défervescence... Mauvais signe.

— Mais pas signe de la fin? »

Il ne répondit pas.

Dès le soir, la température remonta et les traits de Philippe s'affaissèrent d'une façon terrifiante. Je savais maintenant qu'il allait mourir. Assise à côté de lui, je pris sa main brûlante; il ne parut pas le sentir. Je pensais : « Tu vas donc me laisser seule, mon chéri. » Et j'essayais d'imaginer cette chose inconcevable : la vie sans Philippe. « Mon Dieu! pensais-je. J'ai pu être jalouse!... Il avait quelques mois à vivre, et... » Je me fis alors le serment, si par miracle Philippe était sauvé, de ne plus vouloir d'autre bonheur que le sien.

A minuit, ma belle-mère voulut me remplacer; je lui fis « non » de la tête, avec force. Je ne pouvais parler. Je tenais toujours dans ma main la main de Philippe, qui se couvrait maintenant d'une sueur visqueuse. Sa respiration difficile me faisait mal. Tout d'un coup, il ouvrit les yeux et me dit :

« Isabelle, j'étouffe; je crois que je vais mourir. »

Ces quelques mots furent prononcés d'une voix très claire et puis il retomba dans sa torpeur. Sa mère me prit par les épaules et m'embrassa. Le pouls, que je tenais, devint imperceptible. A six heures du matin, le docteur vint et fit une piqûre qui le ranima un peu. A sept heures, Philippe rendit le dernier soupir sans avoir repris connaissance. Sa mère lui ferma les yeux. Je pensais à une phrase qu'il avait écrite au moment de la mort de son père : *Serai-je donc seul un jour devant la mort? Je souhaite que ce soit le plus tôt possible.*

C'était venu très tôt, Philippe, comme tu l'avais souhaité, et c'était dommage, mon très chéri. Je crois, si j'avais pu te garder, que j'aurais su te rendre heureux. Mais nos destinées et nos volontés jouent presque toujours à contretemps.

Étude et notes

par

Richard Arbelot

Étapes d'une vie 247
Regards sur l'œuvre 254
Analyse du roman 264

Commentaires de textes :

1. Regards vers le passé 278
2. Naissance de la jalousie 282
3. Une minute de vérité 286
4. Bonjour, ennui ! 290
5. Contrepoint forain 294
6. Une si longue attente 298
Glossaire 302
Bibliographie sommaire 318

Étapes d'une vie

Dans l'excellent livre de Jacques Suffel[1], André Maurois, qui intervient à la fin de chaque chapitre, réfute ce que disent de lui « les auteurs de manuels » : « Biographie simple, sans histoire. » En un sens, il a raison et le prouve : lui, aussi, a connu des épreuves. Qui en douterait ? Aucune vie n'en est exempte. Il n'en reste pas moins que sa biographie, comparée à celles d'un Bernanos, d'un Saint-Exupéry ou d'un Malraux, a commencé, s'est déroulée et se poursuit à la manière d'un conte de fées (il y a aussi de méchantes fées dans les contes!).

Fruit d'une volonté constante d'équilibre, résultat d'une « conquête intérieure », la vie de Maurois nous paraît facile, heureuse, comblée : nous sommes peut-être les victimes d'un auteur trop discret.

Le paradis terrestre (Mémoires, chap. Ier, Maurois)

Aussitôt après la guerre de 1870-1871, la ville d'Elbeuf, célèbre depuis Louis XIV pour la fabrication des draps, avait accueilli la famille Herzog, alsacienne et israélite. Quand Émile Herzog y naquit le 26 juillet 1885, son père dirigeait alors une usine de tissage de deux mille ouvriers.

Élevé par des parents qui « pratiquaient sans effort les plus hautes vertus », « étaient tout proches de la perfection » et adoraient leur fils, l'enfant vivait dans « un abri enchanté ». « Il était fatal que le monde extérieur me blessât », devait-il écrire bien plus tard.

---

[1] « André Maurois », portrait-dialogue. Flammarion, 1963.

Le lycéen le plus éblouissant (Mauriac)

D'abord dans un cours, puis au petit lycée d'Elbeuf, il se révèle un élève remarquable, aussi doué que travailleur. Il est tout de suite premier de sa classe et le restera jusqu'à la fin de ses études secondaires, au lycée Corneille, à Rouen, de 1897 à 1902. Au cours de cette période, trois faits attirent notre attention : en sixième, un professeur lui donne le goût de parler en public (il sera un brillant conférencier); il affronte la malveillance de ses semblables au moment de l'affaire Dreyfus, et en triomphe sans violence; cette volonté de conciliation lui restera toujours : « J'ai toujours mal supporté de n'être pas aimé. » Obligé, à cause d'une faiblesse vertébrale, de porter un corset de fer pendant un an, il s'impose une discipline telle qu'il remporte le prix de gymnastique l'année suivante ! (On trouvera, dans sa vie, des exemples fréquents de cette « volonté... seule manière d'être homme ».)

Les triomphes scolaires se poursuivent. Au Concours Général, qui réunit chaque année les meilleurs lycéens de France, il obtient les prix de version latine et de version grecque; un an après, le Prix d'Honneur de philosophie (1901-1902). Il avait rencontré un professeur exceptionnel, Émile Chartier, devenu plus tard fort célèbre sous le nom d'Alain. « Je peux bien dire que je lui dois tout », déclarait Maurois à Christine Garnier (Revue « Hommes et Mondes », janvier 1955).

Une rencontre capitale... (Maurois)

Elle fut pour Maurois un « coup au cœur ». Au maître qui, dès son premier cours, avait écrit en grec au tableau noir cette phrase : « Il faut aller à la vérité de toute son âme », l'adolescent, puis l'homme devenu son ami, enfin le vieillard d'aujourd'hui vouèrent un véritable culte, les émouvantes pages que Maurois lui a souvent consacrées constituent l'hommage le plus beau jamais rendu par un disciple à son maître.

« Nous n'étions pas en classe depuis cinq minutes que nous nous sentions bousculés, provoqués, réveillés... l'abstraction devenait vivante avec lui » (Michel Droit). Quel enseignement et que de découvertes dans une lumière toute neuve! Les anciens, les classiques, les modernes, le désir de comprendre, l'horreur de l'hypocrisie, le goût de la méthode, la vérité regardée en face, le respect des idées et des êtres, le courage intellectuel, la beauté de l'art sous toutes ses formes. « Quoi encore ? » ajoute Maurois, « Une sagesse pratique, un style de vie et le style tout court. »

L'action d'Alain fut décisive sur deux autres points : au jeune homme qui rêvait d'écrire, il conseille de « copier entièrement *La Chartreuse de Parme* »; au brillant lauréat qui voulait préparer l'École Normale Supérieure, il dit fermement :

Entrez dans l'usine de votre père et restez-y quelques années... (Alain)

Ce rude conseil, qui inquiéta Maurois, ne fut pas immédiatement suivi. Le jeune homme passe brillamment une licence ès lettres (philosophie) en 1903 et, l'année suivante, devançant l'appel, fait un service militaire qui lui paraît pénible. Il en sort sergent, premier de son peloton, comme toujours. Obéissant enfin à Alain, il entre, à regret, dans l'usine de son père : « En son temps ce choix m'attrista, je sais maintenant qu'il fut bon. »

Pendant plusieurs mois, c'est l'apprentissage ennuyeux de tous les services de l'usine, comme l'exigeait la tradition. Puis, à partir du moment où on lui confie des responsabilités, il « prend goût au métier », essaie d'être un patron juste, voyage en Angleterre. Il apprend beaucoup au contact du réel, notamment « les lois de l'action, le maniement des hommes, le choix du moment ». Il trouve le temps de créer une Université populaire à Elbeuf.

Tout en menant la vie d'un chef d'industrie, Maurois continue à lire beaucoup, à correspondre avec Alain, à écrire — « pour moi » disait-il. En 1912, un peu contre la volonté de sa famille, il se marie avec une jeune Russe exilée, de famille catholique, Jeanne-Marie Wanda de Szymkiewicz, dont il aura trois enfants.

La mort et l'humour mêlés... (Maurois)

La guerre de 1914 éclate. Sa connaissance de l'anglais le fait d'abord affecter comme interprète à la 9^e^ division écossaise. A la suite d'une crise cardiaque (1916), il devient officier de liaison d'un état-major.

De fréquents séjours en Angleterre dans sa jeunesse, des voyages d'affaires plus tard, enfin des lectures assidues (Shakespeare, Swift, Shelley, Keats, Dickens, Shaw et surtout Kipling) avaient familiarisé Maurois avec les Anglais, qu'il admirait déjà. Les voyant pour la première fois face au danger, il les aima.

A partir de 1915, prenant au vol quelques notes, l'idée lui vient d'écrire peu à peu un livre « qui serait l'image vraie de ces hommes, de ce pays ». Ainsi naquit une première œuvre, *Les Silences du Colonel Bramble*, par André Maurois (ce pseudonyme, pris sur l'ordre de l'état-major qui craignait des réactions de la part des officiers britanniques, est composé du prénom d'un cousin, tué à l'ennemi, et du nom d'un petit village situé près de Cambrai). Le livre connut un succès considérable, dont l'auteur resta « stupéfait et ravi ». (Publié en 1918, dès 1919, plus de cent mille exemplaires en avaient été vendus.) Le débutant de trente-trois ans avait fait son entrée dans la littérature par la grande porte : comme toujours, il avait réussi du premier coup.

Entre lui et la nation anglaise qu'il avait commencé de faire connaître au public français, naissait une entente plus que cordiale : une indestructible amitié. Elle devait se traduire par des livres aussi nombreux que variés, des traductions, des préfaces, de fortes amitiés littéraires et politiques, des voyages annuels, des cours, des conférences, des honneurs, des services : devenu interprète par devoir, il le reste pendant toute sa vie, par amitié.

Je ne pus jouir pleinement ni de la victoire, ni de mon succès... (Maurois)

Les années qui s'écoulent entre 1919 et 1926 sont pour lui, et sur tous les plans, remplies d'épreuves. Elles touchent l'homme dans sa vie intime : il est très malade en 1919, perd sa femme en 1924, son père l'année suivante. L'industriel, revenu à l'usine, découvre un monde nouveau où patrons et ouvriers s'affrontent dans un climat difficile. L'écrivain, ne voulant pas rester sur un succès dû aux circonstances, veut se renouveler : il écrit un roman semi-historique, *Ni ange, ni bête* (1919), qui est un échec; il tente une première biographie, *Ariel ou la vie de Shelley* (1923), qui est une réussite, mais il n'en est pas satisfait.

Il y a pourtant des lueurs dans ce paysage sombre : le grand succès des *Discours du docteur O'Grady* (1920), la rencontre, grâce à son éditeur Grasset et aux décades de Pontigny, de quelques confrères déjà célèbres : des aînés comme Gide, Valéry, Martin du Gard, de jeunes espoirs comme Giraudoux, Mauriac et Morand.

Dans ces circonstances, un premier choix s'impose : industriel ? écrivain ? Maurois hésite, tente de concilier les deux pendant quelques années, mais « ce n'était pas une solution durable ». En 1926, après son deuxième mariage (avec Simone de Caillavet), « la décision finale » fut prise.

Sorti vainqueur d'une crise profonde et pénible, son foyer reconstruit, sa véritable vocation retrouvée, André Maurois commence une illustre carrière.

Ma devise ? Je veux, donc je suis (Maurois)

Sa vocation d'homme de lettres enfin totalement assumée, Maurois, comme s'il voulait rattraper les années perdues, s'y livre avec une volonté lucide et une infatigable puissance de travail. Sa production suit une cadence accélérée, mais précise. Il arrive que plusieurs livres, d'inspiration fort différente, sortent la même année (1928, 1931, 1933). La diversité des genres abordés étonne le lecteur qui saute d'une biographie historique, *Disraëli* (1927), à un roman, *Climats* (1928), des contes de fées de *Patapoufs et Filifers* (1930) à un récit de voyage *L'Amérique inattendue* (1931), d'un essai historique, *Édouard VII et son temps* (1933), à un conte fantastique, *La machine à lire les pensées* (1937), d'une biographie littéraire, *Chateaubriand* (1938), à un *Art de vivre* (1939).

Mais sa vie est loin de se limiter à des livres. Curieux du monde, doué d'une grande facilité de parole, Maurois voyage beaucoup, visite « toute l'Europe et presque chaque année les États-Unis », tout en donnant partout de brillantes conférences. Invité à Princeton, Cambridge ou Oxford pour y faire des cours de littérature française, il devient aussi le professeur qu'il avait voulu être dans sa jeunesse. (« C'est un admirable métier que de former de jeunes esprits. ») Comme sa réputation d'écrivain grandit, des comités, des jurys littéraires font appel à lui. Il participe à la vie mondaine et artistique de son temps. Le 22 juin 1939, l'Académie française le reçoit.

Sa femme, qu'il appelle « un autre moi-même », non seulement organise les détails d'une vie si remplie, mais devient sa collaboratrice la plus directe. Véritable confidente de son travail, parfaite secrétaire, elle cherche et prépare dans l'ombre les matériaux de l'œuvre.

Auteur prolifique et comblé, voyageur infatigable, conférencier applaudi, professeur écouté, mari heureux, tel est André Maurois quand survient la guerre de 1939. Il s'y engage, malgré son âge : cinquante-quatre ans.

Une période d'exil... (Maurois)

Il est affecté pour quelques semaines au Commissariat à l'Information, alors dirigé par son ami Giraudoux. Puis, en souvenir du passé, il insiste pour être détaché auprès de l'armée britannique. Envoyé en mission en juin 1940, il est en Angleterre et parle plusieurs fois à la B.B.C. Une série de conférences ayant été prévue depuis quelques mois à Boston, Maurois, autorisé à s'y rendre, part pour les États-Unis et se fixe d'abord à New York. Son travail personnel, soutenu par la croyance en la victoire des Alliés, le sauva, écrivait-il récemment, « d'un abîme de solitude et d'insultes ».

Aussitôt, comme Maritain et Saint-Exupéry, il plaide partout la cause française auprès des Américains par la parole et le livre : « Cette guerre est votre guerre. » Avec le compositeur Milhaud et le peintre Léger, il fonde une Maison Française à Oakland (Californie) et enseigne dans plusieurs Universités (dont Mill's College). Il travaille « follement » : deux volumes de *Mémoires*, une *Histoire des États-Unis* (1943) et la préparation d'une *Histoire de France*. A la fin de 1942, il s'engage de nouveau, comme officier de liaison auprès de l'armée américaine : Algérie, Corse, Italie. Quand il rentre chez lui, en 1946, il trouve sa riche bibliothèque pillée : « Quarante ans d'efforts... Ne trouvant pas l'homme, la Gestapo a pris la bibliothèque. » Il avait aussi perdu sa mère, morte d'émotion à quatre-vingts ans en sortant des prisons allemandes.

Un calendrier chargé... (Jacques Suffel)

La vie reprend, plus active, plus riche, plus diverse encore que jamais. Le romancier s'est presque tu, mais le biographe augmente considérablement sa galerie de personnages.

La même abondance et le même éclectisme caractérisent son œuvre. Aux activités familières, Maurois ajoute la radio, le théâtre, le cinéma et la télévision. Il est nommé grand officier de la Légion d'honneur (1954). Il voyage moins, mais une grande tournée de conférences le tente encore et il va aux États-Unis pendant un mois (1960). Il en profite pour se documenter au sujet d'une *Histoire parallèle des États-Unis et de l'U.R.S.S.* qu'il prépare en collaboration avec Aragon. Il parle avec les Américains les plus éminents et revoit une fois encore le pays tout entier qu'il avait appris à aimer. L'accueil est enthousiaste.

En 1961, il échappe de justesse aux conséquences d'une grave maladie et doit ralentir singulièrement le rythme de sa vie, jusque-là trépidant.

État présent de mon esprit ? Sérénité (Maurois)

Depuis cette maladie, Maurois partage son temps entre sa maison de Neuilly et la propriété d'Essendiéras, en Dordogne, où il passe maintenant une grande partie de l'année. Le travail régulier et les amitiés remplissent désormais sa vie.

Ses quatre-vingts ans, célébrés par le monde des lettres françaises et étrangères, ont été l'occasion, pour lui, de nous offrir une monumentale et passionnante *Vie de Balzac* ; pour le gouvernement français, de lui décerner sa plus haute décoration : la grand-croix de la Légion d'honneur qu'il reçut dans sa propriété du Périgord, des mains du grand chancelier de l'ordre.

Pour définir André Maurois qui a illustré et illustre encore un « art de vivre » fait de lucidité, de confiance dans la vie et de sagesse pratique, Jean Prévost, un brillant critique trop tôt disparu, avait trouvé le beau nom de « conciliateur ». Avoir été industriel, professeur et écrivain ; avoir tenté, et souvent réussi, la synthèse de la pensée et de l'action, de la volonté et du sentiment, du bonheur et de la souffrance; être à la fois observateur et indulgent, lucide et poli, équilibré et inquiet, courageux et prudent; avoir tant voyagé, tant parlé, tant vu et tant écrit : aucun autre mot ne pouvait mieux résumer sa vie, cette synthèse de tout l'humain.

« Conciliateur » ? Nous allons voir qu'André Maurois le fut tout autant dans son œuvre que dans sa vie.

Regards sur l'œuvre

RÉFLEXIONS...

On est d'abord saisi par l'étendue considérable de cette œuvre, par son extraordinaire diversité. Dans un catalogue qui comprend plus de 170 titres, on relève en effet tous les genres littéraires. On pense immédiatement à la devise de Voltaire : « Variété. » Puis, à constater le prestige de certains titres, on se dit qu'ils suffiraient à la célébrité de plusieurs écrivains. Enfin, des *Silences du Colonel Bramble* à la toute récente *Histoire de l'Allemagne*, on constate que ces œuvres, savamment alternées, sont publiées sans aucune interruption, écrites avec la même aisance, construites avec la même rigueur, lues avec le même plaisir par un public sans cesse croissant.

On se pose alors quelques questions. L'auteur a-t-il voulu son œuvre telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui ? Peut-être pas, car il avait écrit dans son *Art de vivre* : « Parmi les travaux possibles, il faut choisir... A l'intérieur de la carrière choisie, de nouveaux choix seront nécessaires. » On croirait plutôt que ses dons, aussi bien que les circonstances, l'ont amené à faire tous les choix et qu'il ait partagé ce souhait d'André Gide dans *Si le grain ne meurt* : « Je préférerais ne réussir point, plutôt que de me fixer dans un genre. » On peut alors se demander si, dans cette immense production, il n'y a pas — fruits des circonstances ou de la facilité — des œuvres inutiles et qui ne dureront pas. Nous n'oserions jamais poser ces questions, et y répondre, si Maurois lui-même ne nous y avait encouragés, soit directement, par des aveux comme celui-ci : « Je crois que j'eusse mieux administré mon œuvre d'écrivain en restant chez moi pour prospecter en profondeur mon petit univers personnel » ; soit par le truchement de Guillaume Chavanne, personnage principal des *Roses de septembre*, lui-même illustre écrivain et, parfois, porte-parole de l'auteur : « Nous écrivons tous beaucoup trop. Ce n'est pas que nous le désirions, mais on nous y pousse. Et il faut vivre... » Lucidement, sans regrets, l'écrivain constate, et nous avec lui.

Mais l'œuvre est là, imposante, difficile à saisir dans son ampleur. Avant de l'examiner plus en détail, il serait bon, malgré son extrême diversité, d'essayer d'en dégager l'unité intérieure.

A travers tant d'œuvres, tant de lectures successives du monde et des êtres d'où, notons-le en passant, le transcendant est étrangement absent, il est possible de déceler une constante : qu'il s'agisse de l'amour, de l'histoire d'un pays, de la destinée d'un être, du génie d'une nation, d'un monde futur et fantastique ou de notre conduite dans la vie, Maurois, de la manière la plus claire, veut connaître et comprendre, nous faire connaître et comprendre. De connaître et comprendre à aimer, il n'y a qu'un pas et chaque fois, il nous aide à le franchir. Maurois ne divise jamais : ni le monde, ni les êtres. Il réunit, réconcilie. Au lieu de bâtir des murs et de prononcer des interdits, il lance des passerelles ou plaide la compréhension, souvent l'indulgence. C'est l'une des raisons, la plus profonde peut-être, de son universel succès. N'est-il pas curieux de trouver dans le premier tome de ses *Mémoires* presque le même mot qu'avait employé Prévost : « J'avais été frappé par la prédominance, dans mes livres, du thème de la Réconciliation » ?

Toute l'œuvre de Maurois, au fond, est une lucide et généreuse entreprise d'amitié entre le monde d'ici-bas et ceux qui y vivent.

Mais il est bien évident que cette œuvre, pour être lue et comprise du plus grand nombre, doit être écrite dans un style sans mystères. Les louanges, que n'ont pas cessé d'en faire les critiques depuis que Maurois écrit, sont unanimes. Dans ce concert reviennent, comme autant de litanies, les adjectifs « sobre, précis, délié, transparent, facile, limpide, cristallin, etc. »; des noms ou des expressions comme : « simplicité, clarté, justesse... claire harmonie, don d'exposition limpide, extrême facilité de plume, etc. » Il arrive parfois que louer la forme soit, pour quelques-uns, le meilleur prétexte de sous-estimer le fond...

Alain, qui craignait pour Maurois « une redoutable facilité », lui disait : « Vous pourriez, si vous n'y preniez garde, devenir un grand rhéteur. Ce n'est pas souhaitable. » Maurois a compris cette leçon. La merveilleuse aisance de son style est le comble de l'art, mais elle n'est pas obtenue sans travail. Aux dix-sept brouillons d'une fable de La Fontaine, Maurois peut opposer « dix, vingt versions successives de chaque phrase ». Dans la conquête d'une « simplicité sans ornements », il ne faut pas oublier ce que Maurois appelle sa « difficile facilité ».

N'importe quel livre de Maurois, du plus imposant au plus modeste, est d'abord « écrit ». C'est une qualité qui se perd. C'est aussi une autre raison, profonde, de sa renommée.

LE BIOGRAPHE

Le cortège de ses biographies — au nombre d'une quinzaine — a contribué pour une très large part à la célébrité de l'auteur. Dans ce genre difficile, dont il est arrivé à faire « un art », Maurois est partout reconnu comme « le maître ».

« Je pense qu'une biographie devrait être à la fois œuvre d'historien et œuvre d'art », déclarait-il récemment. Le modèle, donné à l'auteur, est souvent choisi par lui parce qu'il répond « à un besoin secret de sa nature » : ce seront des écrivains comme Byron, Sand, Hugo ou Balzac; un homme politique, Disraeli; un soldat-homme d'action, Lyautey; un savant, Fleming. Il s'agira d'abord de « tout savoir » sur chacun d'eux. Cela suppose un « immense travail » de recherches, de lectures et de classement. Un biographe est donc, en ce sens, un historien qui « doit à son lecteur la vérité avant tout », vérité qu'il ne peut pas plus inventer que déformer : c'est pourquoi Maurois refusera toujours de laisser appeler ses œuvres des « biographies romancées ».

Historien très scrupuleux dans ses méthodes, le biographe est aussi un artiste. Comme tel, il se réserve le droit de « savoir ne pas utiliser tout ce qu'il sait », car, déclarait Maurois en 1955, « une montagne de fiches n'est pas plus une biographie qu'une montagne d'œufs n'est une omelette ». C'est en artiste qu'il doit « faire vivre un personnage », se livrer « à la patiente poursuite de sa réalité intérieure », « en faire sentir l'unité » et, finalement, cela est fort important, « donner à la biographie le mouvement d'un roman ».

Il arrive que l'équilibre entre « l'érudition » et « l'art » soit parfois difficile à maintenir, et l'auteur lui-même a la modestie d'avouer qu'il n'y a pas toujours réussi. C'est ainsi que des documents inédits et nombreux, de longues citations alourdissent, par exemple, *Adrienne ou la vie de Mme de La Fayette* et *Les trois Dumas* : seules exceptions dans cette *Comédie humaine des génies* (Maurice Druon).

Le résultat de ce travail où collaborent l'historien, l'artiste et le psychologue, est toujours une synthèse définitive, structurée, harmonieuse, qui nous révèle en même temps les « ressorts cachés d'un caractère » et le sens profond d'une belle destinée.

LE ROMANCIER

La production purement romanesque d'André Maurois s'étend de 1919 à 1956. Elle comprend sept romans, dont quatre, *Bernard Quesnay* (1926), *Climats* (1928), *Le Cercle de famille* (1932) et *L'Instinct du bonheur* (1934), lui ont assuré une grande réputation. C'est un petit nombre d'œuvres dans un immense catalogue, et nul n'en est plus conscient que l'auteur lui-même, écrivant en 1963 : « Je constate simplement que je n'ai pas été, dans cette voie, aussi loin que je le souhaitais — et le pouvais. »

Parmi les maîtres qu'il a lus et médités, Balzac, Stendhal Tolstoï et Proust sont ses favoris, plus particulièrement le troisième, dans l'œuvre duquel il trouve « la vie toute pure, organisée par un artiste ». A Balzac, Maurois emprunte des procédés comme le retour d'un même personnage dans des romans différents (on retrouve, par exemple, l'Isabelle de *Climats* dans *Le Cercle de famille*); ses héros et héroïnes ont, avec ceux de Stendhal, un air de famille, et il aime, comme l'auteur de *Le Rouge et le Noir*, décrire la vérité de certains milieux sociaux; de Proust, il héritera le goût de l'analyse, celui aussi d'une composition rythmée et même musicale.

Mais un romancier, nous le savons, nourrit ses romans de lui-même, de ce qu'il a vu, enregistré, souffert, aimé, et Maurois peut-être encore plus qu'un autre. En effet, ses personnages masculins sont surtout des industriels ou des écrivains, ses héroïnes, les projections transposées de femmes qu'il a connues ou auxquelles il a rêvé. C'est dans ce sens que l'auteur a pu déclarer : « Je tentai d'utiliser de mon mieux ce que la vie m'avait apporté. » Que lui avait-elle apporté, dont il pouvait raisonnablement se servir ? Il connaissait bien les milieux des affaires et de l'industrie, la vie littéraire de Paris, les paysages du Limousin ou du Périgord, le monde des voyages et les confidences de beaucoup de femmes. Ainsi, personnages, décors, faits sont donc puisés dans la vie réelle, matière qu'il ne copie pas mais sur laquelle il s'appuie, qu'il élabore, stylise, transpose, car, écrit-il, « dans le roman, tout est mélange et combinaison ». Les mots mêmes que l'auteur emploie pour justifier son monde romanesque, « univers de secours », « délivrance », « compensation », montrent d'ailleurs bien qu'il fait corps avec lui et qu'il en est la seule source.

Quel est, brièvement évoqué, cet univers ? Sa toile de fond en est l'amour dans la destinée des êtres. Qu'il soit conjugal, maternel, illicite, nous en retrouvons le thème dans chaque roman : il est présent, avec ses conflits et ses menaces, ses joies et ses souffrances, ses échecs et ses réussites. En face de couples antinomiques tels qu'amour et métier, amour et passion, amour et mariage, amour et bonheur, amour et jalousie, amour et adultère, amour et compréhension, amour et vieillesse, l'écrivain qui notait dans le premier volume de ses *Mémoires* : « L'excès est un climat dans lequel je ne puis vivre » essaie de trouver un compromis, tente, une fois de plus, une « réconciliation ». Tout roman de Maurois est une « chasse au bonheur ». Mais, alors que pour Stendhal cette « chasse au bonheur » signifiait chasse au plaisir et liberté de tout faire, elle a un sens bien différent chez Maurois. Il voit en elle une conquête et, d'abord, celle de soi. C'est alors qu'y collaborent des vertus et des valeurs qu'on est parfois surpris de trouver chez un écrivain qui se veut avant tout agnostique, mais elles y sont, authentiquement, et s'appellent, sous la plume de l'auteur : compréhension, humilité, charité, indulgence et tolérance, pitié, sacrifice, résignation... A travers des épreuves multiples, souvent pénibles, certains personnages de Maurois arrivent enfin à comprendre que le sens profond de l'amour n'est pas destruction, mais entente, pas égoïsme, mais altruisme. Ils cherchent tous le bonheur, mais beaucoup passent à côté de lui : c'est que le bonheur, lui aussi, est un « art de vivre ».

Sur ce thème de l'amour qui court à travers toute l'œuvre — un de ces « lieux communs » que son maître Alain lui conseillait de ne pas « mépriser » —, André Maurois a écrit des variations originales qui sont à la fois d'un psychologue lucide et d'un moraliste plein d'indulgence.

Depuis 1956, Maurois romancier s'est tu, comme beaucoup de ses illustres confrères. Pourtant, en lisant un peu attentivement le volume intitulé *Choses nues*, on tombe soudain sur ces lignes, écrites le 19 septembre 1963, à la suite d'un entretien avec François Mauriac : « Je garde le vague espoir, que je sais déraisonnable, d'écrire avant le sommeil éternel le livre merveilleux et tendre auquel je rêve depuis mon enfance. » Cet espoir, même vague, beaucoup de lecteurs, « qui demandent des forces nouvelles pour continuer le combat », sont prêts à y croire, et ce livre, ils l'attendent.

LE CONTEUR ET LE NOUVELLISTE

Maurois aurait voulu commencer sa carrière littéraire en publiant des contes, mais il y renonça (1905). Ils parurent néanmoins trente ans plus tard sous le titre de *Premiers contes*. D'autres suivirent, fort nombreux. On trouve les plus importants soit dans *Les mondes imaginaires* — notamment *Méïpe ou la délivrance* — parfois dans *Mes songes que voici* (1933), et surtout dans le volume intitulé *Les Mondes impossibles*, de 1947.

La variété de l'inspiration étonne, là aussi, le lecteur : il y a en effet des contes de fées, écrits pour ses enfants et « avec eux », par exemple *Le Pays des trente-six mille volontés* de 1928; des contes fantastiques ou d'anticipation dont les meilleurs sont *Le Peseur d'âmes* (1931) et *La Machine à lire les pensées* (1937); des contes satiriques, comme ce *Voyage au Pays des Articoles* de 1927 où l'auteur raille les travers, d'ailleurs encore très actuels, de certains milieux littéraires.

Ces contes, distractions autant qu'évasions, donnent libre cours à la fantaisie et à l'imagination de l'auteur, facultés naturelles dont il s'était presque privé dans ses romans. Nés dans la plus grande liberté, ils constituent une sorte de revanche contre le romancier, le biographe ou l'historien, qui ne peuvent pas, eux, tricher sans danger avec le réel. Par le truchement de l'absurde et de l'invraisemblable, paravents aussi utiles qu'innocents, Maurois nous communique ses vues personnelles sur le monde d'aujourd'hui ou de demain. Comme le firent Swift, Voltaire, Lewis Carrol et H. G. Wells, il veut, tout en se moquant avec humour, nous avertir. « C'est, dit-il, un beau jeu, et j'essaierai encore de le jouer. »

Grand admirateur de Tchekov et de Kipling, lecteur assidu de Mérimée, de Katherine Mansfield et de Salinger, Maurois a toujours aimé à « écrire de courtes nouvelles ». Elles furent toutes réunies en un seul volume, sous le titre de *Pour Piano seul* (1960).

Ces nouvelles, très diverses par l'inspiration, la forme ou la longueur (de trois à cent pages), traitent toujours d'un sujet « assez étroitement limité dans le temps et l'espace ». La brièveté et la densité en font, pour l'auteur, tout le prix. Née du hasard — rencontre, conversation, confidence, anecdote ou lecture — chacune cristallise un moment de vie, un état d'âme ou une brève crise. La folle liberté des contes en est généralement absente, de même que la fantaisie ou l'invraisemblable. Leur matière, comme dans les romans, en est la vie : critiques des mœurs de la société, évocation rapide d'un destin extraordinaire ou malheureux, naissance ou dénouement d'un amour. Il arrive aussi que nous retrouvions dans ces nouvelles des personnages romanesques que nous connaissions déjà (François Mauriac utilise le même procédé avec son héroïne Thérèse Desqueyroux). Introduits par surprise, présentés dans un nouveau contexte et sous une optique différente, ils établissent une sorte de complicité entre l'auteur et ses lecteurs : ils permettent au premier un nouvel éclairage, aux seconds de faire plus ample connaissance avec eux.

La nouvelle — et surtout le conte — ont été pour Maurois le meilleur moyen d'incarner, dans la plus complète liberté et sous le masque de l'humour, des idées qui lui tenaient à cœur et qu'il ne voulait pas exprimer autre part.

L'HISTORIEN

Aucun texte ne pourrait mieux définir les intentions de Maurois historien que ces lignes qu'il écrivait à propos de Voltaire : « Il faut bien que des synthèses soient faites de temps à autre et que des écrivains remâchent pour la masse des hommes le travail des spécialistes. Faute de quoi une brèche infranchissable se creuserait entre les techniciens et l'homme de la rue, et ce serait un grand désordre. »

N'étant ni un spécialiste, ni un historien de formation, ni « un homme de parti », Maurois n'a pas voulu faire œuvre d'érudit ou de critique. S'étant documenté aux sources les plus sûres, il a voulu, à travers tant d'événements, retrouver la physionomie permanente d'une nation, dégager les lignes maîtresses de son histoire et présenter la synthèse la plus claire et la plus complète de sa destinée. Entre la biographie d'un homme illustre et celle d'une nation, il n'y a pour Maurois qu'une question de taille, non de méthode. Il reste méthodique, consciencieux, impartial.

A l'histoire, il apporte sa formidable puissance de travail et une étonnante faculté d'assimilation, mais aussi l'art de structurer de grands ensembles, de choisir, entre mille, les faits ou les détails les plus significatifs, de discerner l'essentiel de l'accessoire, de résumer en une formule concise et vivante une situation, un conflit ou une institution. Tout Maurois, l'homme et l'auteur, collabore à l'édification de ces monuments que sont l'*Histoire d'Angleterre* (1937) l'*Histoire des États-Unis* (1943), l'*Histoire de la France* (1947), l'*Histoire de l'Allemagne* (1965). En effet, psychologue, il étudie les mœurs; biographe, il s'intéresse aux individus pour en tracer d'inoubliables portraits ; intellectuel, il recherche l'histoire des idées; moraliste, il tire d'un drame ou d'une faute, des leçons ; industriel, il ne néglige pas l'économie; professeur, enfin, il a le don d'exposer « clairement et simplement », transformant ainsi le chaos des siècles en une construction aussi solide que parfaitement ordonnée.

En expliquant avec un tel art à ses lecteurs l'histoire de quelques grandes nations, Maurois a fait une œuvre utile, nécessaire, une œuvre qui vise encore à la compréhension entre les peuples, à leur réconciliation.

L'ESSAYISTE ET LE MORALISTE

Si un moraliste n'est pas un monsieur qui fait de la morale mais, comme le définit Maurois, « un auteur qui traite des mœurs », alors Maurois l'est dans ses essais, dont l'abondante variété peut encore nous surprendre.

Des *Silences du Colonel Bramble* (1918) à ces *Lois de l'action* qu'il était en train de composer en 1963, l'auteur nous livre ses réflexions sur la vie et le « métier d'homme ». Il le fait sans orgueil, en homme « prêt à partager » avec le lecteur « une expérience longue et variée ». Tels qu'ils se présentent à nous, ces essais constituent une morale en action, morale jamais abstraite ou didactique, parce qu'elle s'enracine dans le réel le plus quotidien.

Sa manière varie d'un sujet à l'autre, selon qu'il se sert d'intermédiaires comme dans *Discours du Docteur O'Grady* (1922) et *Destins exemplaires* (1952), ou qu'il parle en son nom propre, avec, par exemple, *Un Art de vivre* (1939), *Mes songes que voici* (1933) ou *Ce que je crois* (1951). Mais l'essai, chez Maurois, peut revêtir beaucoup d'autres formes : celle d'une enquête-reportage — *Chantiers américains*, 1933 —, d'un cours — *Cours de bonheur conjugal*, 1951 —, de conseils — *Conseils à un jeune Français partant pour l'Angleterre*, 1927 —, de dialogues — *Dialogues sur le commandement*, 1924 —, de lettres — *Lettres à l'Inconnue*, 1953 —, de biographies en miniatures — *Magiciens et Logiciens*, 1935; *De Proust à Camus*, 1963 —, d'une étude sociologique — *Sentiments et coutumes*, 1934 —, d'un pastiche même — *Le Côté de Chelsea*, 1932. Maurois essayiste, on le constate, est un stupéfiant Protée, mais sa morale, elle, offre une indéniable unité.

Au cours d'un dialogue rapporté par M. Suffel dans son livre, Maurois déclare au docteur Delaunay : « Nous avons des tâches à remplir; elles sont à l'échelle de nos facultés et de nos forces. Remplissons-les. » Pour nous aider dans ces « tâches », aussi multiples qu'ordinaires — travailler et se reposer, aimer, écrire, lire ou converser, commander, agir, créer, voyager, vieillir et même mourir — Maurois est un guide sûr, amical, habile, compréhensif. Mais il serait malheureux de se laisser duper par la souplesse de sa démarche, son indulgente clairvoyance ou la facilité, apparente, de ses propos : ce sont des masques qui cachent de fermes exigences. Sa morale est loin d'être facile. Fondée sur la volonté et nombre de vertus naturelles qui en sont, d'après lui, le fruit, elle est une « conquête ». La phrase citée au début de ce paragraphe se terminait par une question : « Que voulez-vous de plus ? »

Et pourquoi, d'un auteur qui a déjà tant donné, exiger plus, autre chose, Quelqu'un, par exemple ? Ce n'est pas dans l'œuvre de Maurois que nous pourrions, même si nous le voulions, trouver une réponse à cette question. Un grand auteur, à sa manière et selon sa vérité intérieure, collabore aux œuvres de la terre et du ciel. Que l'un, ou l'autre, manque à son univers, on peut parfois le regretter, mais il serait injuste de le lui reprocher : la littérature est un champ de manœuvres assez grand pour que chacun y découvre des réponses à ce qu'il cherche.

« Celui qui croyait au ciel » découvrira dans l'œuvre de Maurois l'existence de la terre et les pouvoirs de l'homme. Quant à « celui qui n'y croyait pas », il apprendra certainement à mieux vivre sur cette terre, en harmonie avec lui-même et avec ses semblables.

Analyse du roman

CIRCONSTANCES

Composé au cours de l'année 1927, il a été publié chez l'éditeur Grasset en 1928, la même année que *Colline*, de Giono, *Nadja*, de Breton, et *Les Conquérants*, de Malraux. Troisième roman de l'auteur, il se place après *Ni ange ni bête* (1919) et *Bernard Quesnay* (1926), juste avant *Le Cercle de famille* (1932).

Maurois avait alors commencé une nouvelle vie. Ayant abandonné l'industrie, il se consacrait entièrement à sa carrière littéraire. En septembre 1926, il s'était remarié. Son œuvre, déjà fort variée, annonçait un éclectisme auquel il restera toujours fidèle.

La naissance du roman est curieuse. L'idée lui en était venue alors qu'il travaillait à une nouvelle : *La nuit marocaine ou mort et résurrection de Philippe*. La nouvelle, abandonnée, se transforma en *Climats*, son roman le plus célèbre. Quant au titre, si évocateur, il fut trouvé par une amie de l'auteur. Comme elle lisait le manuscrit du roman, une phrase la retint : « ... Il ne faut pas attacher trop d'importance aux actions des êtres qu'on aime. Nous avons besoin d'eux; eux seuls nous font vivre dans une certaine « atmosphère » (votre amie Hélène dit « un climat » et c'est très juste) dont nous ne pouvons nous passer. » Le mot « climat » lui rappela que la poétesse Anna de Noailles avait employé ce même mot, au pluriel. La suggestion plut à Maurois.

L'AUTEUR DANS LE ROMAN

L'auteur, à plusieurs reprises et avec raison, nous met en garde contre la tentation de le retrouver dans ses livres (par exemple : « Qui me chercherait dans mes romans n'y trouverait que des membres épars »). Il arrive que la recherche des sources soit un travail souvent vain, parfois trompeur. Ce n'est pas le cas ici. Celui qui a lu des biographies sur Maurois, ses *Mémoires* surtout, et ce qu'il a pu dire de lui-même, ne peut être que frappé par un fait : on trouve dans ce roman beaucoup plus que « des membres épars » de l'auteur! Tout en convenant que ses romans ne sont pas « autobiographiques », que la vie réelle fut pour lui « un appui, non un modèle », on reste surpris par la concordance des situations, la similitude de certains traits, la ressemblance de quelques dialogues, la répétition de plusieurs thèmes : il n'y a certes pas identité entre la vie et la fiction, mais une troublante analogie. Nous sommes en face d'une œuvre puisée aux sources mêmes de la vie de l'auteur, nourrie de ses expériences profondes, de ses souvenirs les plus personnels.

Quand Maurois écrit : « Philippe Marcenat de *Climats* a certains de mes traits » ou « J'ai pensé à notre jardin d'Elbeuf quand j'ai décrit dans *Climats* l'enfance de Philippe Marcenat », ce sont des preuves certaines bien que faibles. Mais trouver dans ce roman des phrases, des poésies prononcées ou récitées par sa première femme, des réflexions mises dans la bouche de Philippe et qui sont celles des *Mémoires*, des épisodes calqués sur la réalité vécue, tout cela nous autorise à penser que *Climats* est le roman où l'auteur a mis, non pas tout lui-même, mais le plus de lui-même.

Transposée, stylisée par l'art et la chimie du romancier, l'histoire des deux mariages de l'auteur constitue le canevas de *Climats*. La matière première en a été la vie : celle de l'auteur. Qu'il la traite en romancier est son droit le plus élémentaire.

Philippe écrit sa confession pour celle qui sera sa deuxième femme, Isabelle. Maurois dédie son roman à sa deuxième femme. Son héros meurt : mort spirituelle, car le Maurois de 1927 n'est plus le même, c'est un Philippe transformé. L'art qui, dans ce cas, semble se séparer de la vie, ne la trahit pas.

LES PERSONNAGES DANS LE TEMPS ET L'ESPACE

Sans compter leurs parents proches ou lointains, une dizaine de personnages évoluent dans *Climats*. Trois y jouent un rôle essentiel : le jeune industriel, Philippe Marcenat; Odile Malet, sa première femme; Isabelle de Cheverny, sa deuxième femme. Philippe, présent du commencement à la fin du roman, écrit sa confession dans la première partie, est décrit par Isabelle dans la seconde. Seul personnage que nous suivions de la naissance à la mort, il est le pivot de l'œuvre.

Le premier repère précis nous permettant de situer l'œuvre dans le temps est fourni par une note du carnet de Philippe, « hiver 1906-1907 ». Après une jeunesse très heureuse, il va commencer une licence en droit : il a donc l'âge de l'auteur, né en 1885. La dernière date évoquée concerne l'été de 1923, au cours duquel Philippe doit mourir. La guerre de 1914-1918, à peine évoquée, coupe en deux le roman. C'est donc une quarantaine d'années que nous passons en compagnie de Philippe.

La Normandie était, avec Pont-de-l'Eure (Elbeuf), le cadre du précédent roman, et le sera du suivant. Elle est absente de *Climats*. L'action commence et se termine à Gandumas, petite ville imaginaire du Limousin — province voisine du Périgord — que la deuxième femme de l'écrivain vient de lui faire connaître. Le pôle d'attraction est cependant Paris, où se déroule une grande partie de l'aventure. L'écrivain s'y était fixé aussitôt après son départ d'Elbeuf. Quelques brefs voyages déplacent l'action dans divers pays : Italie, Angleterre, Écosse, Suède, Bretagne, Suisse, États-Unis. L'auteur, au moment où il écrit son livre, connaît déjà ces pays. Comme Mauriac, il pourrait écrire : « Aucun drame ne peut commencer à vivre dans mon esprit si je ne le situe dans les lieux où j'ai (toujours) vécu. »

Ces personnages, Maurois ne les fait pas vivre comme le firent Balzac, Stendhal, Bernanos ou Malraux. Nous ne les verrons pas (ou peu) dans leur profession, conquérant une place dans le monde. Nous ne saurons pas ce qu'ils pensent de la société où ils vivent, s'ils veulent la subir ou la transformer. Ils ignorent les grands vices, ne participent à aucune révolution, ne se sacrifient pas pour une noble cause. Leur domaine est nettement circonscrit : ils essaient d'aimer, cherchent leur bonheur dans l'amour.

Le thème unique de *Climats*, c'est l'amour et, plus particulièrement, son difficile équilibre dans un couple marié.

UN UNIVERS DE L'AMOUR

Cet univers semble raffiné, poli, plutôt intellectuel. En effet, on ne s'y pâme pas à longueur de pages; on n'y roule pas des yeux blancs par jalousie; les scènes conjugales y sont de bon ton et les couples ne tirent pas le couteau; amants et maîtresses ne s'y prennent pas à la gorge. Si l'on attend quelques premiers plans, passages suggestifs, réalistes, voire scabreux : vain espoir. Ce n'est pas l'amour à la « James Bond ». Nous croyons être à l'Hôtel de Rambouillet, ou avec Mme de La Fayette, ou en compagnie de Marivaux, peut-être de Musset. L'impression nous gagne peu à peu que l'amour y est plus analysé que vécu, plus dans le cœur que dans le sang, moins dans la chair que dans la tête. Il faut se garder de cette illusion : l'amour, éprouvé par des êtres hautement civilisés, exprimé dans une forme épurée, n'en est ni moins fort ni moins réel parce que différemment traduit. Philippe n'est ni Othello, ni Don José, pas plus qu'Isabelle n'est Hermione, mais ils souffrent tout autant. Et Odile se suicide...

L'amour court à travers *Climats*. Il porte tous les masques. Il lui arrive même de n'en porter aucun...

Le couple

Philippe, depuis sa jeunesse, s'est forgé l'image féminine d'un être « parfait et presque divin » dont il serait le Chevalier protecteur et pour lequel il est prêt à mourir. Sous des noms divers, tous tirés de ses lectures (Ania Sokoloff, l'Amazone, Dulcinée, Clélia Conti, etc.), cette vision survit à quelques expériences faciles. Quand il rencontre Odile, c'est cette image qu'il projette en elle : « J'avais créé de ma propre substance une Odile mythique et parfaite ». L'illusion ne dure pas longtemps : « L'Odile réelle n'était pas celle que j'avais aimée. »

Le divorce qui s'ensuit n'est pas tant le résultat de leur trahison respective que celui d'un conflit de caractères. Chacun a voulu faire l'autre à son image, le changer. Aucun n'y a réussi, apparemment. Mais Philippe, même après la mort de sa femme, reste « imprégné d'Odile ». Sans le vouloir, il a changé et s'en aperçoit. Ce thème du changement est cher à l'auteur (voir le passage sur les « sédiments successifs », p. 22, et le texte commenté dans ce livre sous le titre *Contrepoint forain*). Philippe réfléchit amèrement sur « cette histoire si triste » qu'est devenu un grand amour. Il a refusé d'accepter Odile telle qu'elle était. Il se sent responsable. Quant à elle, écrit-il, « jamais femme ne fut moins coupable ». L'histoire du couple Philippe-Odile est un échec : trop de livres, trop d'égoïsme et d'orgueil en sont les causes. Et pourtant Philippe reconnaît, pour un bref instant, qu'il aurait pu en être autrement : « Quand j'arrivais ainsi à vaincre mon orgueil et à m'humilier, non devant Odile, mais plus exactement devant mon amour pour Odile, je me sentais plus content de moi. »
Odile se remarie. Philippe reprend sa vie antérieure, celle d'un célibataire comblé et cynique. Déçue par son deuxième mariage, Odile s'est tuée.

Philippe, en 1919, rencontre Isabelle de Cheverny. Il écrit pour elle le récit de sa vie avec Odile. C'est par Isabelle, qui rédige la fin de la vie de celui-ci, que nous connaissons l'histoire du mariage de Philippe et d'Isabelle.

Elle gâte son mari, comme il a gâté Odile. L'ennui qu'Odile éprouvait près de lui, c'est Philippe qui en souffre avec Isabelle. L'idée fixe d'Isabelle est d'avoir Philippe pour elle seule, comme ce dernier le voulait avec Odile. Les rôles sont intervertis. Comme l'écrit Philippe : « Toutes les répliques changent alors de bouche, mais elles demeurent les mêmes. » C'est au tour d'Isabelle de souffrir. La symétrie inversée de ce schéma, si ingénieuse et intéressante qu'elle soit, nous semble pourtant trop rigoureuse, et il est heureux qu'elle soit rompue à la fin du roman.

Isabelle conquiert lentement son bonheur, elle le construit. Nous y reviendrons plus loin. C'est alors que la mort sépare ceux qui, enfin, allaient, ensemble, être heureux : « ... Nos destinées et nos volontés jouent presque toujours à contretemps » (dernière phrase du roman).

D'autres couples évoluent dans *Climats*. Chez les Villiers, par exemple, mari et femme se trompent, le savent et restent ensemble : mariage et indépendance font bon ménage. Le couple tante Cora, Adrien illustre, cette fois avec humour, la même conception souple du mariage : « Il faut avoir un canevas solide; il n'est pas défendu de broder des arabesques.» L'histoire des deux principaux couples du roman est traversée de crises. Aucune n'est plus grave, n'a été analysée avec plus d'exactitude et de subtilité par Maurois, que celle qui est provoquée par la jalousie. En la décrivant, Maurois se souvient de Proust, dont il avait été un des premiers à reconnaître « le génie ».

La jalousie

Philippe, à propos du temps de ses fiançailles, écrivait déjà ces phrases : « C'est maintenant tout le jour que je voulais avoir Odile à moi... Mes pensées seraient toujours les siennes... L'idée de l'indépendance d'un être vivant à côté de moi m'était, je crois, incompréhensible. » Marié, il ne change pas : « Mon seul désir depuis mon mariage était au contraire d'avoir Odile pour moi seul. » D'une sensibilité maladive et presque « absurde », inquiet, méfiant, rempli de doutes, Philippe offrait un terrain idéal pour le développement de la jalousie, « mal soudain et terrible ». Comme le lièvre de la fable, « un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre». C'est que, pour lui, l'amour est possession absolue, totale : non seulement physique, mais morale, intellectuelle. On possède une femme comme une propriété, et on la dirige de la même façon qu'un chef d'entreprise gère son personnel et ses biens. Une telle conception transforme l'autre en une « chose », ne lui permet pas d'« être », même innocemment : c'est ce qu'Odile a refusé.

Philippe se révèle alors, par jalousie, un prodigieux Sherlock Holmes : « J'étais devenu d'une incroyable subtilité dans mes analyses des phrases d'Odile. » Dans la conversation, il suit à la trace les thèmes de conversation de son rival, ou les siens, reproduits par sa femme. Il observe, déduit, analyse : « Quand un homme lui plaisait, je le savais avant elle. » Sa vie est empoisonnée : il ne travaille plus, ne dort plus, souffre, aime toujours. Odile lui déclare un jour : « Une soirée avec vous devient une séance de torture. » La séparation est proche, définitive. C'était l'enfer, pour l'un et pour l'autre.

Certes, il reste des empreintes de la jalousie de Philippe dans la deuxième partie du roman (l'épisode du docteur Gaulin), mais c'est maintenant Isabelle qui se montre jalouse, possessive, exclusive : « Une femme faite comme moi n'existe que pour son amour. » Dans les moindres détails de la vie de Philippe, elle va s'efforcer de relever des traces de son amour pour Solange Villiers. Poussée, malgré elle, par « un démon intérieur », elle poursuit son mari de questions et de reproches. Comme Philippe l'avait fait avec Odile, elle espionne. Un moment, elle croit avoir perdu la partie, « celle d'un sentiment unique et absolu ». Elle ne voit, « à ce mal affreux », « ni fin ni remède ». Philippe en vient à lui dire : « Qu'est-ce que vous souhaitez ? Que je me brouille avec la terre entière pour rester seul avec vous ? » La jalousie d'Isabelle est aussi forte que celle de Philippe.

Il existe pourtant une différence, et elle est essentielle. La jalousie de Philippe est subie; celle d'Isabelle est, finalement, surmontée, assumée, effacée : « Je ne suis plus jalouse; je ne souffre plus. » La volonté a triomphé, dans la souffrance, dans le sacrifice, mais aussi dans la « joie ». La phrase qu'avait écrite Philippe : « Vaincre les êtres et les conduire au désespoir est facile. Maintenant encore, après l'échec, je continue à croire qu'il est plus beau d'essayer de les aimer, fût-ce malgré eux », c'est Isabelle qui l'a prise à son compte, c'est elle qui l'a incarnée dans les actes, car Philippe n'a pas essayé d'aimer Odile, ni Isabelle. Il n'a aimé que lui-même.

Le plaisir

Il joue dans le roman un rôle important, mais curieusement autonome, c'est-à-dire souvent indépendant de l'amour-sentiment. « La méthode de libertinage », que Philippe s'était faite dans sa jeunesse pour son propre usage, n'a pas été abandonnée. Il continue à l'appliquer avec succès, avant, pendant, après son premier mariage, avant le deuxième, et après. Le Philippe parfois cynique, un peu Don Juan, assez stratège, cohabite avec un autre Philippe, inquiet, tendre, timide, rêvant de sacrifice et de dévouement : le malheur est qu'ils s'ignorent. Le premier vit dans la réalité; le deuxième, dans le rêve.

Les corps, dans *Climats*, dansent donc le ballet du plaisir. Les figures en sont connues, limitées. Misa, amie d'Odile, mariée, devient la maîtresse de Philippe. Odile, femme de Philippe, aime François de Crozant puis se marie avec lui. Philippe, marié à Isabelle, fait de Solange Villiers sa maîtresse. Renée, cousine de Philippe, se donne au docteur Gaulin, etc. Le plaisir sans contraintes est roi. Le goût du changement, l'attrait de la nouveauté, l'instinct justifient ces caprices de l'épiderme. Mais il y a Isabelle...

Le bonheur

« *Climats* ne sert que négativement le concept du mariage », remarque le critique Louis Chaigne dans une étude d'ailleurs fort favorable à l'œuvre de Maurois. Voudrait-il être plus sévère que le cardinal Newman qui écrivit : « C'est faire une contradiction dans les termes que de tenter de créer une littérature sans péché de l'homme qui est un pécheur » ? A la mesure de ce critère, combien de romans seraient négatifs ? Neuf sur dix. C'est un vieux débat qui n'a pas sa place ici.

Isabelle dément catégoriquement la phrase du critique. Celle qui avait écrit : « Il doit être possible d'avouer que l'on aime et pourtant de se faire aimer », prouvera que c'est « possible ». Elle a connu la souffrance, presque le désespoir, mais, patiente, tenace, compréhensive, elle sait malgré les épreuves qu'elle « durera », « alors que les autres femmes passeront très vite ». Son Philippe, elle le comprend comme aucune femme ne l'a compris auparavant. Avec toutes ses qualités, tous ses défauts, il est pour elle « transparent », parce qu'elle sait l'aimer. Parce qu'elle l'aime. Isabelle est le seul personnage de *Climats* qui se soit mis à la place de l'autre, ce qui est la meilleure manière de le comprendre. Philippe reconnaît qu'elle a « choisi la meilleure part ». Isabelle lui fait écho : « J'ai choisi la part de la fidélité, qui était la plus proche de ma nature. » Tout cela ne semble pas négatif! Écoutons-la encore : « Ma vraie période de bonheur conjugal, ce fut cet été à Gandumas. Je crois que Philippe m'a aimée deux fois : pendant quelques semaines, avant notre mariage, et pendant ces trois mois, de juin à septembre. »

L'Amazone de la jeunesse, « la Reine », Philippe le lui dit, c'est maintenant Isabelle. A la fin de son « apprentissage », il entend « un instrument unique... qui répète avec une douceur ferme un thème de quelques notes, tendre et apaisant. C'est le thème de la sérénité ». Philippe l'entendra quelques semaines. Puis il mourra. Le bonheur dans le mariage n'est donc pas absent de *Climats*. Seulement il n'est jamais donné : il est conquis.

DIMENSIONS SOCIALES ET CULTURELLES

Bien que l'intérêt principal de *Climats* réside dans la psychologie, ce roman, nous l'avons vu, est historiquement situé. Il l'est aussi socialement. Mais si l'on compare la place qu'y tient l'étude sociale avec celle qu'elle occupe dans les romans de Balzac, de Martin du Gard, ou de Duhamel, on peut bien, ici, la qualifier de mineure. Il est important que César Birotteau soit commerçant, Antoine Thibault médecin, ou Suzanne Pasquier comédienne. Bernard Quesnay, industriel, était prisonnier de son travail. Dans *Climats*, Philippe Marcenat, industriel, est à peine évoqué et cela nous est égal. Toute en demi-teintes, l'étude sociale est comme une auréole discrète autour de l'étude psychologique.

Les personnages du roman appartiennent à une classe bien définie : la bourgeoisie. On est ingénieur, industriel, diplomate, architecte, officier, médecin. On a eu une éducation soignée, avec examens universitaires et grandes écoles. On vit maintenant dans des appartements confortables, souvent raffinés. On a des propriétés pour y passer de longues vacances, des domestiques pour être servis, des nurses pour garder les enfants. On fait des cures à Vichy, des sports d'hiver à Saint-Moritz. On se repose à Beauvallon. On a ses « jours » de réception, thés ou grands dîners. Pour lire, écrire, « sortir », voyager, aimer, le temps ne manque jamais. La vie matérielle, aisée, ne pose aucun problème. Nous pensons que cet aspect un peu « Paradis terrestre » n'a pas été étranger au succès du roman auprès de tous les publics. Quelques-uns s'y retrouvaient, tous les autres en rêvaient...

Membres d'une classe, les personnages sont fortement « marqués » par elle. Sans acrimonie, par petites touches impressionnistes, Maurois en trace un tableau non pas dur ou cruel, à la manière de Mauriac, mais assez sévère. Dans ce milieu, on a « horreur de la sincérité ». Pour faire des « reproches » ou transmettre « les nouvelles graves », on se sert d'intermédiaires. Le mariage est considéré comme une « affaire de clan ». Après avoir accumulé enquêtes et contre-enquêtes, selon la fortune et le rang, il a lieu ou non. Une expression comme « Ces gens ne sont pas pour nous », remarque Philippe, « était une vraie phrase Marcenat et une terrible condamnation ». La désapprobation ne peut être qu' « indirecte et muette ». Le divorce est inadmissible, car « jamais un Marcenat n'a divorcé ». Dans n'importe quelle famille du roman, toute nouveauté heurtant la tradition est « inimaginable ». Le conformisme règne dans tous les domaines de la vie. Pourtant, un conflit des générations existe dans *Climats.* Odile, par sa sincérité et son « naturel », Isabelle voulant « vivre seule » et de son travail, enfin Renée, par son indépendance matérielle et morale, réagissent contre « l'esclavage familial ». Elles vont dans le sens de l'évolution féminine contemporaine.

La culture, « cet ensemble de connaissances communes qui permet aux hommes de s'entendre par le haut » (Cocteau), imprègne *Climats* tout autant qu'*A la recherche du Temps perdu.* Elle y apparaît surtout sous deux formes : la littérature et la musique.

Qu'il s'agisse d'œuvres, de personnages, d'auteurs, les allusions littéraires abondent dans le roman et reflètent étroitement les goûts de l'auteur. Les livres que Philippe lit, annote et communique à ses deux épouses sont les mêmes que Maurois admire. Les auteurs en sont : Tolstoï, Balzac, Mérimée, Tourgueniev, Proust. Quand Philippe fait lire à sa première maîtresse Gide et Claudel, vers 1905, ces deux auteurs sont presque inconnus. En face de Bourget, France et Loti, ils constituent la « nouvelle vague »! Il en est de même des allusions à Conrad et à Proust. Maurois, grand lecteur et à l'affût de l'actualité, pointe ici l'oreille. Cette culture, de caractère surtout livresque, explique beaucoup le caractère de Philippe. Un intellectuel veut, avant tout, comprendre; il a été dressé pour cela. Philippe voit juste quand il caractérise ainsi son « mal » : « une curiosité intellectuelle aiguë. Je n'admettais pas de ne pas comprendre. » Et il y a une chose, surtout, qu'il ne comprend pas : c'est qu' « à chaque instant une vie neuve nous est offerte » (extrait de la citation d'Alain qui prélude au roman).

La musique, elle, baigne tout le roman au point, comme nous le verrons, d'en influencer la composition, les thèmes et même le style. Elle accompagne Philippe pendant toute sa vie. Dans sa chambre de célibataire, il y a « un masque de Beethoven ». Chaque dimanche, il va au concert. Fiancé avec Odile, il continue d'y aller régulièrement. Mari d'Isabelle, il lui fait partager son culte. Leur dieu est Wagner, mais ils n'ignorent pas les contemporains, Ravel, Dukas, Granados, Albeniz.

Tous les aspects de la culture intéressent les personnages du roman : théâtre, peinture, musées, archéologie, sciences, etc. Ils vivent mêlés à la culture de leur temps et rien de ce qui s'y fait ne les laisse indifférents. Il leur arrive même, influencés par leurs lectures, d'écrire : ils tiennent un journal, des carnets, rédigent des récits de leur vie. Philippe, lui, n'arrête pas d'apprendre : après son divorce, il se met à suivre des cours à la Sorbonne ou au Collège de France.
Si la culture, ce patrimoine du monde, est présente sous mille formes dans *Climats*, c'est que Maurois la considère comme un autre élément de compréhension, de « réconciliation », entre les êtres. Vue juste, car la culture, de nos jours, ne tend-elle pas à cela ?

LE TECHNICIEN ET L'ARTISTE

Maurois, avec *Climats*, se situe dans la tradition du roman psychologique. S'il n'a pas, comme tant de romanciers le firent à partir des années 1920, annexé au roman des domaines inconnus ou interdits, il a participé à sa manière, qui est discrète, à une « métamorphose de la littérature ». Celle-ci, double, concerne le fond et la forme. C'est à la deuxième que Maurois s'est intéressé. Moins que Gide avec *Les Faux-Monnayeurs* (1925), mais tout autant que Mauriac avec *Thérèse Desqueyroux* (1927), il a contribué à rénover, non le style du roman traditionnel, mais sa structure.

L'auteur écrit : « J'ai beaucoup étudié la technique du roman, beaucoup réfléchi sur les procédés de ceux que je tenais pour les maîtres du genre. » *Climats*, parmi ses romans, est le meilleur résultat de cette étude réfléchie.

Il s'agit, pour lui comme pour d'autres, d'assouplir, parfois même de briser, la chronologie linéaire du roman traditionnel et de multiplier les points de vue sur la réalité psychologique des personnages. La camera, dans les débuts du cinéma, ne bougeait pas. Puis elle s'est mise à voyager, dans les airs, sur un cheval, dans un bateau. D'une camera, on est passé à plusieurs. Le regard du romancier, c'est cette camera mobile, ce sont plusieurs regards, plusieurs cameras qui offrent de la réalité des images différentes, complémentaires. Par de multiples trouvailles techniques, le romancier bouscule le temps, renouvelle la psychologie, mais il le fait avec lucidité, ordre, mesure. Des audacieux, plus tard, anéantiront temps, psychologie, personnages. D'autres exploreront le « sous-monde », feront vivre les objets... Maurois, toujours ennemi des excès, est plus raisonnable, il modernise la tradition. Comment ?

Climats est un diptyque dont les deux parties, presque jusqu'à la fin du roman, coïncident. Dans la première, Philippe, quelques mois avant son deuxième mariage, décide de rédiger une confession de toute sa vie. Il la destine à sa future femme, Isabelle, qui la lira. Il s'aide, pour ce travail, de carnets qu'il tient régulièrement depuis son adolescence. Les extraits qu'il en tire lui permettent de mêler le passé lointain avec le présent le plus immédiat. Nous connaîtrons donc Philippe, peint par lui-même, et sa première femme, Odile. La deuxième est écrite par Isabelle, trois mois après la mort de Philippe. Aidée par les lettres de Philippe, ses carnets et son propre journal, elle veut, écrit-elle, « pour elle-même, fixer mon amour comme tu avais fixé pour moi le tien ». Nous aurons là un Philippe vu par Isabelle, différemment éclairé. La confrontation permanente de ce Philippe évoqué par Isabelle, par ses carnets et par ce que nous savons déjà de lui grâce à sa confession, donne un singulier intérêt au roman. De plus, Philippe et Isabelle sont décrits, de même qu'Odile, par plusieurs personnages de *Climats*. Ce temps, souplement morcelé, ces éclairages variés mais convergents, sont les fruits d'une technique raffinée.

La place nous manque, ici, pour relever l'art extrême avec lequel Maurois a assemblé les éléments jumeaux de ces deux mosaïques. Épisodes, sentiments, paroles de la première partie ont presque tous leur double dans la deuxième, mais comme des thèmes repris à intervalles réguliers par les instruments différents d'un même orchestre. C'est que la composition du roman est inspirée par la musique. Répétés sur une autre tonalité, joués dans un autre « tempo », les thèmes subtilement nuancés, d'une partie à l'autre, se répondent. Il y a parfois des changements, voulus comme de prudentes dissonances, mais on reconnaît la mélodie. Ces « Variations sur le thème de l'amour » ont été composées, exécutées, par un virtuose.

Sans se départir ni de sa clarté légendaire, ni de sa fluide simplicité, il semble que le style de Maurois dans *Climats* apparaisse dans une lumière plus nuancée. Aussi sûr et délié que dans tous les autres ouvrages de l'auteur, il offre, pourtant, une gamme plus riche. Peut-être faudrait-il compter, pour l'expliquer, sur le fait qu'il a prêté sa plume à Philippe, puis à Isabelle : il y a vu l'occasion d'une plus grande liberté.

Philippe écrit pour une vivante, qui le lira. Il a un certain souci de paraître. Son style est plus souple, plus artiste que celui d'Isabelle. A plusieurs reprises, il est tenté par la grande image proustienne, longuement filée et soutenue (p. 35, p. 51, p. 53, p. 83). Il sait aussi utiliser la comparaison brève, suggestive, mais n'en abuse pas : « Les soupçons posés dans un esprit éclatent comme des mines en chapelet et ne détruisent un amour que par explosions successives. » On retrouvera la métaphore « à la Proust » dans le récit d'Isabelle : elle sera tirée d'un carnet de Philippe (p. 166).

Isabelle n'écrit pour personne, sinon pour elle-même. Inspirée par le souvenir d'un mort, elle va droit à l'essentiel, avec le minimum d'ornement. Quand elle utilise de brèves images, c'est pour évoquer sa jeunesse : « Quand je relis mon journal de jeune fille, j'ai l'impression de voler dans un avion très lent au-dessus d'un désert d'ennui. » Son style est simple, ramassé, à peine coloré. Parfois, dans les passages où elle s'analyse, ou bien quand elle souffre, sa phrase devient courte, haletante, nue (p. 193, p. 211). Quand elle transcrit directement des dialogues, son style est familier, épousant le rythme de la conversation (p. 235). Heureuse, apaisée, Isabelle est volontiers romantique dans sa manière, parfois même rousseauiste (p. 238).

Maurois, en écrivant *Climats*, n'a pas changé son style. Pour illustrer cette « Carte du Tendre » contemporaine, il a seulement prouvé que le sien, tout en gardant unité et musicalité, pouvait s'adapter à toutes les circonstances.

CONCLUSION

Dans le massif romanesque français, *Climats* appartient à une chaîne bien connue, encore fort vivante : celle de la tradition psychologique.

Mais il y a tradition et tradition. Un romancier peut en être, volontairement ou non, prisonnier. Il peut, sans honte, la continuer ou la maintenir. Il peut aussi tenter de la rénover sans la trahir. C'est ce qu'a fait André Maurois. Psychologue averti, il a su mettre à la portée du plus grand nombre, tout en y apportant sa nuance, une partie de l'univers proustien. Lecteur qui a beaucoup médité sur les problèmes du roman, il a conçu une technique originale, contribuant ainsi à changer notre optique romanesque. Enfin, auteur qui ne rougit pas d'être aisément lu par tous, il a écrit dans une langue telle qu'elle est aussi un plaisir pour les connaisseurs.

Maurois, en son temps et à sa manière, a réussi avec *Climats* un « aggiornamento » du roman traditionnel.

Regards vers le passé

Me voici loin de vous et dans la chambre même où j'ai passé mon enfance. Au mur est accrochée l'étagère chargée de livres que ma mère, depuis plus de vingt ans, garde « pour l'aîné de mes petits-fils », dit-elle. Aurai-je des fils ? Ce large dos rouge, taché d'encre, est mon vieux dictionnaire grec, ces reliures dorées, mes prix. Je voudrais tout vous dire, Isabelle, depuis le petit garçon tendre jusqu'à l'adolescent cynique, jusqu'à l'homme blessé, malheureux. Je voudrais tout vous dire, avec naïveté, avec exactitude, avec humilité. Peut-être, si j'achève d'écrire ce récit, n'aurai-je pas le courage de vous le montrer. Tant pis. Il n'est pas inutile, fût-ce pour moi seul, de faire le bilan de ce qu'a été ma vie.

Vous souvenez-vous qu'un soir, en revenant de Saint-Germain, je vous ai décrit Gandumas ? C'est un pays beau et triste. Un torrent traverse nos usines, construites au fond d'une gorge assez sauvage. Notre maison, petit château du XVI^e^ *siècle comme on en trouve beaucoup en Limousin, domine une lande de bruyères. Très jeune, j'ai éprouvé un sentiment d'orgueil en comprenant que j'étais un Marcenat et que notre famille régnait sur ce canton. De la minuscule fabrique de papier qui pour mon grand-père maternel n'avait été qu'un laboratoire, mon père avait fait une vaste usine. Il avait racheté les métairies et transformé Gandumas, avant lui presque en friche, en un domaine modèle. Pendant toute mon enfance, je vis construire des bâtiments et s'allonger le long du torrent le grand hangar de la pâte à papier.*

(P. 12.)

I. SENS GÉNÉRAL

Ces deux paragraphes, développés en quatre mouvements intimement liés, composent une « ouverture » familiale.

Tout y est : Philippe, ses études, sa mère, son père, le décor de son enfance, son milieu familial, jusqu'à la femme qu'il épousera.

La chambre

Le passé n'est pas dans la mémoire. Il est présent, visible dans chaque objet autour de Philippe, d'où la grande valeur affective de ces lignes. Les paroles lointaines de la mère concernent le futur. Elles sont relayées par celles de son fils : « Aurai-je des fils ? » Passé, présent et futur ne font qu'un. Profond sentiment de durée intérieure.

Un aveu

Le sens du récit de Philippe se dévoile ici. Ce sera à la fois l'histoire d'une évolution, une confession et un bilan. Il l'écrit plus pour lui-même que pour Isabelle. Il insiste sur les sentiments qui l'animent en le commençant.

Une description : reprise du premier thème (évocation de l'enfance par la chambre), mais amplifié jusqu'au pays qui l'a vu naître. A noter : les deux paragraphes commencent par une allusion à Isabelle : « Loin de vous », « Vous souvenez-vous ? » comme si Philippe voulait la lier plus étroitement à ce qu'il a été.

Une réussite familiale

Malgré « l'humilité » invoquée plus haut, fierté d'appartenir à une famille qui, en deux générations, a réussi à s'élever en sortant de rien. Remarquons la reprise du mot « enfance », qui introduit et conclut le passage.

DÉTAIL DE L'EXPRESSION

Austérité de cette chambre où il ne semble y avoir que des livres, d'études ou de prix (souvenir personnel : Maurois fut un très brillant élève). L'adjectif *taché*, symbole d'un usage intensif, renforce cette impression de sérieux.

On est en présence d'une famille chez qui rien ne se perd (*garde*). On prévoit tout et on agit en conséquence : trait typique d'une certaine bourgeoisie.

Valeur du conditionnel présent : *Je voudrais tout vous dire*, qui est répété : insistance sur l'expression d'un souhait, pas toujours réalisable.

Les quatre adjectifs *tendre*, *cynique*, *blessé*, *malheureux*, correspondent à des étapes de la vie, mais les deux derniers concernent la maturité, période la plus meurtrière vécue par *l'homme*.

Jusqu'à (deux fois), *avec* (trois fois) : répétition volontaire, marquant le trouble.

Incertitude de Philippe qui n'aura peut-être pas le courage de montrer son récit à Isabelle, mais qui est certain de faire œuvre utile.

De *C'est un pays* jusqu'à *bruyères*, on note l'extrême simplicité du style descriptif.

Cependant, tout est mis en œuvre pour montrer la réussite exceptionnelle de cette famille Marcenat : contraste des adjectifs *minuscule*, *vaste*, choix du verbe *régnait*, opposition des substantifs *laboratoire*, *usine*, *métairies*, *domaine*. Les étapes de l'ascension sociale sont soigneusement graduées.

Valeur de l'expression *Pendant toute mon enfance* qui établit un parallélisme rigoureux entre le temps vécu par l'enfant (qui grandit) et le développement irrésistible (comme la croissance de l'enfant) de l'affaire familiale.

III. QUELQUES QUESTIONS

Différence de sens entre *la chambre même* et *la même chambre* ?

Comment expliquez-vous la répétition de la phrase : *Je voudrais tout vous dire* ?

Trouvez un synonyme pour chacun des mots suivants : *naïveté*, *exactitude*, *humilité*.

Expliquez le sens de l'adjectif possessif dans *nos usines*.

Qualifiez à l'aide de trois adjectifs la description de Gandumas.

Justifiez l'emploi de *un* devant Marcenat.

Quel est le sens de l'expression *en friche* ?

Qu'est-ce qu'*un domaine modèle* ?

Croyez-vous, comme Philippe, qu'il soit possible de *tout dire* ?

Donnez les titres de cinq œuvres de la littérature française dans lesquelles l'auteur, en faisant *le bilan* de sa vie, a voulu aussi se confesser.

ESSAIS

Croyez-vous à l'utilité, ou à l'inutilité, d'établir pour vous-même, à l'aide d'un journal, un bilan de votre vie ?

Justifiez, en l'appliquant à ce passage, cette phrase d'André Maurois à propos de son style : « J'ai attaché une importance capitale à la clarté... Je cherche seulement à dire ce que j'ai à dire et à conserver le mouvement de la pensée. »

En vous inspirant d'une lecture que vous avez faite, discutez cette phrase de Julien Green : « Une véritable confession livre beaucoup plus de choses que l'auteur ne le croit. » (*Partir avant le jour*, p. 48.)

Comparez ce passage avec le premier chapitre du roman d'Alain Fournier : *Le Grand Meaulnes* (jusqu'à « sous le hangar »).

Naissance de la jalousie

C'était chez le tapissier ; nous commandions nos meubles. Odile avait choisi des rideaux que je trouvais chers. Nous discutâmes un peu, très amicalement, puis elle céda. Le vendeur était un joli garçon, qui avait pris avec énergie le parti de ma femme et m'avait agacé. Au moment où nous sortîmes, dans une glace, je saisis un regard d'intelligence et de regret échangé entre ce vendeur et Odile. Je ne puis vous décrire ce que j'éprouvai. J'avais acquis depuis mes fiançailles la certitude inconsciente, absurde, que l'esprit de ma femme était désormais lié au mien et que, par une permanente transfusion, mes pensées seraient toujours les siennes. L'idée de l'indépendance d'un être vivant à côté de moi m'était, je crois, incompréhensible. Bien plus encore l'idée de cet être conspirant avec un étranger contre moi. Rien de plus fugitif, rien de plus innocent que ce regard; je ne pouvais rien dire, je n'étais même pas certain d'avoir bien vu et pourtant je sens que de cette minute date pour moi la révélation de la jalousie.

(PP. 40-41.)

I. SENS GÉNÉRAL

Première apparition de la jalousie dans le roman : prélude mineur à des manifestations beaucoup plus graves (p. 46-47 54-55-56, 60-61-62, 65, 83-82-84).

On est d'abord frappé par la disproportion évidente entre la naissance d'un sentiment terrible — la jalousie — et la fragilité de ce qui l'a provoquée : un simple regard.

Deux mouvements

Jusqu'à *Odile* : la relation des faits (le choix des rideaux, la discussion, la défaite d'Odile, le regard échangé).

De *Je ne puis* à la fin : la réflexion de Philippe, mais sur un seul fait, le plus important, ce regard surpris, à partir duquel s'amorce un drame.

Les acteurs

Philippe, jeune homme épris d'absolu en amour (voir pp. 15 et 25). Notons qu'il avait écrit de lui-même à la page 20 : (*Je*) *ne pouvais comprendre que l'on fût différent de moi.*

Odile a *le goût de la vie* (p. 29) et *un farouche besoin d'indépendance* (p. 40). Rappelons-nous que la veille de ce jour elle avait dit à son mari : *Vous ne me connaissez pas encore, vous verrez, je suis terrible.*

Le vendeur est un personnage anonyme, mais *joli garçon* et surtout sensible — comme tout le monde (cf. p. 31) — à l'extraordinaire beauté d'Odile.

La jalousie

Comme arrive un serpent dangereux, elle naît en ilence. Tout se passe dans la tête de Philippe qui, par aliers successifs, essaie d'analyser, sans bien les comprendre, on étonnement et ses doutes. Le mécanisme de la jalousie ne fois déclenché à partir d'un regard, rien ne l'arrêtera ue la séparation définitive des deux époux.

ÉTAIL DE L'EXPRESSION

'adjectif *chers* : on peut penser qu'un jeune mari, aussi moureux que l'est Philippe, est prêt à tout pour plaire à femme, mais l'esprit d'économie des Marcenat, partis de en, le domine encore. Besoin aussi, chez lui, d'affirmer son utorité dès le début de son mariage.

hilippe découvre avec surprise et agacement que sa femme eut intéresser un autre que lui-même.

Rôle du regard qui, mieux que les paroles, est capable d'exprimer la gamme de tous les sentiments humains.

Valeur des adjectifs *inconsciente, absurde* appliqués au substantif *certitude.*

Force de l'image représentée par *transfusion*, accompagnée de l'adjectif *permanente* : écho, encore, des idées absolues de Philippe en amour.

Je n'étais même pas certain d'avoir bien vu : malgré cette incertitude et le manque d'évidence, la jalousie est née, inexplicablement, et va grandir.

Élargissement du style dans la dernière phrase du paragraphe, avec deux reprises (*rien*) et les négations successives (*ne... rien, ne... même pas*), comme si Philippe, face à sa découverte, ne pouvait pas maîtriser son émotion.

III. QUELQUES QUESTIONS

Pourquoi, selon vous, Odile a-t-elle cédé ?

Cherchez deux synonymes du participe *agacé.*

Expliquez l'expression : *un regard d'intelligence et de regret.*

Justifiez l'emploi du présent *Je ne puis.*

Définissez le caractère de Philippe dans ce passage à l'aid de quatre substantifs.

Trouvez-vous, ou non, exagéré l'emploi des mots : *Cet être..., conspirant..., étranger..., contre* ?

Connaissez-vous un autre auteur français du XX^e^ siècle qu ait fait de la jalousie et de ses effets une analyse inoubliable Dans quel livre ? Pensez-vous que Maurois ait pu s'en inspirer ?

Pensez-vous que la jalousie manifestée par Philippe vis-à-vi d'Odile soit identique à celle qu'éprouve Isabelle envers Philippe ?

Trouvez dans ce texte une phrase où, par la volonté d l'auteur, un adjectif et un verbe — pourtant nécessaires — n'ont pas été répétés. Pour quelles raisons ?

ESSAIS

Dans quelle mesure comprendriez-vous et accepteriez-vous qu'un être vivant à côté de vous soit indépendant ?

Pensez-vous qu'il soit absolument nécessaire d'éprouver un sentiment pour bien le connaître ? Justifiez votre opinion par un exemple précis.

Comparez, dans le fond et dans la forme, ce passage sur la jalousie avec celui du chapitre VIII (p. 54 et 55), à partir de *Il y a des maladies* jusqu'à *la production quotidienne de l'usine.*

Une minute de vérité

Quelquefois, le soir, j'entrais dans la chambre d'Odile; je m'asseyais dans un fauteuil près de son lit comme je l'avais fait quand elle était là et je pensais à notre vie. J'étais agité par de vagues remords; pourtant je n'avais rien de précis à me reprocher. J'avais épousé Odile que j'aimais, alors que ma famille eût souhaité pour moi des mariages plus brillants; je lui avais été fidèle jusqu'à la soirée avec Misa, et ma si brève trahison avait été causée par la sienne. Sans doute j'avais été jaloux, mais elle n'avait rien fait pour rassurer un mari qui l'aimait et qu'elle voyait inquiet. Tout cela était vrai, je le savais, mais je me sentais responsable. Je commençais à entrevoir une vérité pour moi très nouvelle sur les rapports qui doivent exister entre les hommes et les femmes. Je voyais celles-ci, êtres instables, toujours à la recherche d'une forte direction qui fixerait leurs pensées et leurs désirs errants; peut-être ce besoin créait-il pour l'homme le devoir d'être cette infaillible boussole, ce point fixe. Un grand amour ne suffit pas à attacher l'être qu'on aime si l'on ne sait en même temps remplir toute la vie de l'autre d'une richesse sans cesse renouvelée. Que pouvait trouver Odile en moi ? J'arrivais tous les soirs de ce bureau où j'avais vu les mêmes hommes, étudié les mêmes questions; je m'asseyais dans un fauteuil, je regardais ma femme et j'étais heureux de la trouver belle. Comment aurait-elle pu connaître le bonheur par cette immobile contemplation ? Les femmes s'attachent naturellement aux hommes dont la vie est un mouvement, qui les entraînent dans ce mouvement, qui leur donnent une tâche, qui exigent beaucoup d'elles... Je regardais le petit lit d'Odile; que n'aurais-je donné maintenant pour y revoir ce corps allongé, cette tête blonde ? Et que j'avais peu donné au temps où il eût été si facile de conserver tout cela ! Au lieu de chercher à comprendre ses goûts, je les avais condamnés; j'avais voulu lui imposer les miens. Le silence presque terrifiant qui m'enveloppait maintenant dans cette maison vide était le châtiment d'une attitude qui avait été sans méchanceté, mais aussi sans grandeur d'âme.

(PP. 111-112.)

I. SENS GÉNÉRAL

Que représente ce passage, écrit d'un seul jet, dans lequel un homme se penche sur son passé le plus immédiat ? Un bilan ? Une autocritique ? Un examen de conscience ? Une confession ? Il possède tous les éléments de cette dernière, y compris les circonstances atténuantes qu'aucun coupable ne peut s'empêcher d'évoquer!

Une confession

Elle est provoquée par le cadre : cette chambre d'Odile — absente — où Philippe a connu le bonheur, en même temps que la jalousie.

Un « mea culpa » diplomatique

Les *remords* existent, mais ils sont *vagues*. Philippe n'a *rien de précis à* se *reprocher* et pourtant l'idée de reproche le poursuit. Il ne nie pas la *trahison*, *si brève*, d'ailleurs, mais elle a été *causée* par celle d'Odile... Il avoue avoir été *jaloux*, mais parce qu'on n'a rien fait pour calmer ses inquiétudes.

Ce jeu savamment balancé d'accusations et d'excuses ne le satisfait pourtant pas. Il se sent *responsable*. De quoi ?

Une illumination

Il *commence à entrevoir* un monde nouveau et comprend :

- que sa conception du bonheur était statique, égoïste (*immobile contemplation*, *imposer*) ;
- que l'amour n'est jamais donné une fois pour toutes, qu'il se conquiert, s'entretient (*richesse renouvelée*) ;
- qu'il vit d'échanges continuels, de compréhension mutuelle (*chercher à comprendre ses goûts*), de sacrifices peut-être (*infaillible boussole*) ;
- et qu'il meurt enfin, faute de *mouvement* (répétition volontaire) et de nourriture (*tâche*, *exigent beaucoup*).

Des regrets

Que n'aurais-je donné maintenant... Et que j'avais peu donné...! : il est trop tard.

Un châtiment

Le silence presque terrifiant... Cette maison vide : l'être qu'il a aimé, qu'il aime encore, est parti, de son plein gré (cf. p. 41, *C'est toujours moi qui avais abandonné mes maîtresses au moment où j'en étais fatigué*).

La faute

Il n'y a pas eu de méchanceté dans l'attitude de Philippe envers Odile : il a été victime de ses rêves d'adolescent, de son égoïsme et de son éducation. En revanche, est-ce vraiment la grandeur d'âme qui lui a manqué ? Là encore, comme au début de sa confession, il se paie de mots, car un peu d'amour vrai, de compréhension et de charité aurait suffi.

II. DÉTAIL DE L'EXPRESSION

Des mariages plus brillants : à l'époque du mariage de Philippe (vers 1910) la coutume était de marier les enfants sur la base de la fortune et du rang de la famille, sans tenir compte de leurs sentiments.

Si brève : l'adjectif tend à diminuer l'importance de la *trahison* et l'adverbe ne fait que renforcer cette idée. *Brève* ou longue, c'est encore une trahison !

Un mari qui l'aimait : comment ? En l'empêchant d'être elle-même, ce qui n'est pas « aimer ».

Que pouvait trouver Odile en moi ? (Cf. *Les compliments d'Odile*, p. 110). Comme dans toute confession, Philippe, de même qu'il avait exagéré ses excuses, exagère son humilité...

Qui exigent beaucoup d'elles : voir la déclaration d'Odile à la page 101 : *Vous demandez trop aux femmes. Vous attendez trop d'elles.* Il semble donc qu'il y ait une contradiction, mais elle n'est qu'apparente, car il ne s'agit pas des mêmes exigences : le sens des mots varie, nous le savons, selon les personnes qui les emploient.

Petit lit... corps allongé... tête blonde : comparons cette phrase avec la première de notre passage. Ici Odile est sensuellement évoquée, comme si l'absence et les souvenirs évoqués ravivaient en Philippe des détails plus concrets.

QUELQUES QUESTIONS

Pourquoi le pluriel est-il employé dans l'expression *des mariages plus brillants* ?

Quel est le temps de *eût souhaité* ? Quel autre temps pourrait le remplacer dans une langue moins littéraire ?

Pensez-vous que prétexter la tromperie du partenaire pour justifier la sienne soit une excuse valable ?

De quelles manières l'habitude est-elle indiquée dans la phrase : *J'arrivais... belle* ?

Expliquez la comparaison *infaillible boussole.*

De quelle *richesse* est-il question ?

Croyez-vous que *les femmes s'attachent aux hommes dont la vie est un mouvement* ?

Justifiez la répétition de *donné* et la différence de sens.

Ne trouvez-vous pas curieux l'usage de l'adverbe *presque* avec l'adjectif *terrifiant* ?

ESSAIS

Ne pensez-vous pas que la femme est aussi, quelquefois, *ette infaillible boussole, ce point fixe* ? Vous développerez votre pinion par des exemples précis.

Vous discuterez cette définition donnée par Saint-Exupéry ans *Pilote de Guerre* : *L'amour véritable : un réseau de liens qui ait devenir.*

lustrez, en l'appliquant à Philippe Marcenat, cette phrase e Lyautey : *Il lui manque cette parcelle d'amour sans laquelle s'accomplit nulle grande œuvre humaine.*

ue pensez-vous de ce conseil d'André Gide : *Que ta vision it à chaque instant nouvelle* (*Nourritures Terrestres*) ?

Bonjour, ennui !

Quand je relis mon journal de jeune fille, j'ai l'impression
voler dans un avion très lent au-dessus d'un désert d'ennui. Il
semblait que je n'en finirais jamais d'avoir quinze ans, seize an
dix-sept ans. Mes parents, qui croyaient honnêtement me bi
élever, tuaient en moi le goût du bonheur. Le premier bal qu
pour tant de femmes, reste un souvenir si gai, si brillant, n'e
lié pour moi qu'à des sentiments pénibles et tenaces d'humiliatio
C'était en 1913. Ma mère avait fait exécuter ma robe à
maison par sa femme de chambre. Cette robe était laide, je
savais, mais ma mère avait un grand mépris pour le luxe. « L
hommes ne regardent pas les robes, disait-elle; on n'aime p
une femme pour ce qu'elle porte. » Dans le monde, j'eus peu
succès. J'étais une fille très gauche, qui éprouvait un immen
besoin de tendresse. On me jugea raide, maladroite, prétentieu
J'étais raide parce que je passais ma vie à me contenir, mal
droite parce que la liberté de mouvement ou de propos m'av
toujours été refusée, prétentieuse parce que trop timide, tr
modeste pour parler avec grâce de moi-même ou de riens amusan
je me réfugiais dans les sujets graves. Dans les bals, m
sérieux un peu pédant écartait de moi les jeunes gens.

(P. 135.)

I. SENS GÉNÉRAL

Isabelle commence son histoire de la même façon q
Philippe : en parlant de sa jeunesse et en la jugeant. Tra
communs à l'éducation bourgeoise qu'ils ont reçue.

Trois moments distincts dans ce passage :

Ennui

Alors qu'en général, pour un adulte, les jeunes années paraissent avoir très vite passé, c'est ici le contraire pour Isabelle. Notons qu'il n'y a eu pour elle ni pauvreté, ni misère, ni véritable tyrannie familiale : en Isabelle, « le goût du bonheur » a été « tué » par ses « parents », tout simplement (rappel de ce qu'elle disait déjà à la p. 133 : *Ils croyaient bien agir*).

Anecdote

Elle a choisi *le premier bal* : souvenir typique, commun à beaucoup de jeunes filles, attendu impatiemment par toutes. L'échec a été total, mais provoqué plus par la faute de sa mère que par le bal lui-même.

Un caractère

Se servant du « premier bal » comme d'un tremplin, Isabelle décrit maintenant son attitude *dans le monde* : analyse lucide de sa personnalité. Contrairement à Philippe, elle ne se latte pas.

Le passage se termine par la reprise du mot *bals* (au pluriel ette fois), comme pour rappeler que le « premier bal » 'était pas une exception.

DÉTAIL DE L'EXPRESSION

ournal d'Isabelle, son histoire, celle de Philippe et son *rnet rouge* : ils ont tous les deux du temps et des loisirs pour aconter leurs vies et noter leurs états d'âme, ce que beau-oup ne peuvent pas faire.

oler... avion très lent... désert d'ennui : deux images successives, it rare chez André Maurois, très sobre dans ce domaine. arfaite justesse de la première, prolongée, étendue par la uxième qui en dépend étroitement.

uaient : force particulière du verbe, employé avec les mots *rents* et *bonheur*. Il marque la permanence d'une frustration uloureusement ressentie dans le passé.

Contraste des adjectifs *si gai, si brillant* (répétition de l'adverbe) avec les adjectifs *pénibles et tenaces.*

Femme de chambre : avec le train de vie des Malet (père, ministre de France, hôtel particulier rue Ampère, *gran* *dîner, valet de pied,* etc.), il n'est pas normal qu'Isabelle ait une robe de bal faite à la maison pour sa première sortie officielle.

La remarque de sa mère, juste en soi, est faite trop tôt dans la vie d'Isabelle. Il faut laisser aux enfants toutes les illusions que nous avons connues : l'apprentissage de leu liberté est à ce prix. C'est une des difficultés de l'éducation Une vérité découverte par eux a plus de valeur que s nous la leur communiquons.

Notons la succession rapide des adjectifs *raide, maladroite* *prétentieuse* et leur reprise systématique dans la phras suivante.

L'opposition émouvante entre l'expression *très gauche* e *immense besoin de tendresse* : impossibilité pour Isabell d'exprimer son moi profond.

Je me réfugiais : excellent choix du verbe. Personne ne la suivra dans son refuge (voir la phrase suivante, avec l verbe « écartait »).

III. QUELQUES QUESTIONS

Montrez l'intérêt de la répétition du mot *ans* dans l deuxième phrase.

Qu'avez-vous à dire sur la place du pronom personnel *m* dans la phrase *me bien élever* ? Pourrait-il être autre part ?

Expliquez le sens de l'adverbe *honnêtement.*

Comment justifiez-vous l'emploi de l'adjectif *tenaces* ?

Comparez la remarque de la mère avec celles qu'elle faites à la p. 134, avec celles que Philippe a notées sur s propre famille : quel air commun ont-elles ?

Lisez à haute voix la phrase commençant par *J'étais raide.* Donnez sur le style de cette phrase une appréciati justifiée. En quoi ce style diffère-t-il du style habitu d'André Maurois ?

Que veut dire l'expression : *parler avec grâce de soi-même* ?

Pourriez-vous citer quelques-uns de ces *riens amusants* qui font l'objet de presque toutes les conversations *dans le monde* ?

Donnez deux exemples célèbres de personnages pédants.

Qualifiez, à l'aide de trois adjectifs, l'éducation qui a été donnée à Isabelle.

ESSAIS

En réfléchissant aux années que vous vivez actuellement, avez-vous, ou non, « l'impression de voler dans un avion très lent au-dessus d'un désert d'ennui » ?

Votre première sortie « dans le monde » vous a-t-elle laissé un beau ou un mauvais souvenir ? Racontez-la dans tous ses détails.

Discutez cette phrase écrite par Jean Guéhenno à propos de l'éducation : *Il s'agit d'aider chacun à devenir soi, le meilleur « soi »*.

Contrepoint forain

Alors brusquement, et sans doute parce qu'à ce moment l'orgue d'un manège, près de nous, jouait un air d'avant guerre, des phrases qu'Odile m'avait dites longtemps auparavant, en se promenant dans cette même foire, résonnèrent en ma mémoire. C'était elle, alors, qui m'avait reproché de m'ennuyer. Avais-je donc changé si fort ? Comme une maison, abandonnée par ceux qui l'ont construite et décorée, puis achetée par de nouveaux maîtres, conserve le parfum et même la forme d'esprit des premiers, ainsi, tout imprégné d'Odile, je montrais désormais dans la vie une âme qui n'était plus tout à fait la mienne. Mes goûts véritables, mon esprit inquiet de Marcenat, c'était bien plutôt en Isabelle que je pouvais maintenant les trouver et il était étrange de penser que je blâmais en elle, ce soir-là, cette sévérité même et ce dégoût du plaisir qui avaient été mon caractère propre et qu'une autre avait effacés de mon esprit.

(PP. 165-166.)

I. SENS GÉNÉRAL

Texte important, car il nous livre l'une des clefs du roman.

Importance

Pour en mieux comprendre l'intérêt et la portée, il est bon de le relier à d'autres passages du roman. On se reportera donc aux pages suivantes :

P. 44 : première promenade, *dans cette même foire*, de Philippe avec Odile.

P. 22 : Philippe exprime et développe une idée très semblable à celle de ce passage.

P. 42 : la phrase *comme moi, comme vous, comme toute la malheureuse race des hommes, elle était divisée et multiple.*

P. 197 : *Tout dans la vie est inattendu, et c'est peut-être ainsi jusqu'à la fin.*

P. 236 : *Nous avons besoin... très juste.*

P. 244 : la dernière phrase du roman.

L'ensemble de ces passages, qui s'éclairent mutuellement, permettra d'apprécier à sa juste valeur l'originalité d'André Maurois romancier, et de saisir, en profondeur, le véritable sens de ce roman.

Changement

Les pensées de Philippe ne révèlent pas une simple évolution (qui n'évolue pas ?), mais un changement, un changement radical : il n'est plus celui qu'il était mais un autre, totalement différent et définitivement marqué par le caractère d'un être disparu.

Style

Le trouble de Philippe, face à sa découverte, ne se remarque pas dans le style, au contraire très harmonieux, balancé et soigné, mais dans le choix des mots et une certaine contradiction entre les idées : *si fort* est diminué par *parfum* et *forme d'esprit* ; la phrase *tout imprégné d'Odile* est contredite par celle-ci : *une âme qui n'était plus tout à fait la mienne.*

DÉTAIL DE L'EXPRESSION

Brusquement : le caractère soudain de ce moment, illuminant comme un éclair celui qui en est l'objet.

Un air d'avant guerre : l'orgue n'avait joué jusqu'ici que des « airs nègres » (apparition et succès du jazz au lendemain de la guerre de 1914-1918). Le changement de répertoire déclenche chez Philippe le mécanisme de la mémoire (sa première visite à la foire datait d'avant 1914).

Le souvenir se développe par association d'idées : musique... lieu... phrases.

Avais-je donc changé si fort ? : le jugement sur lui-même est provoqué par la comparaison entre les phrases du passé — qui émergent de la mémoire — et celles du présent immédiat. Valeur de *donc* (fruit de la comparaison) et de *si fort* (qui marque la surprise).

L'usage intensif des adjectifs possessifs, *mes goûts... mon esprit... mon caractère... mon esprit...*, met paradoxalement en évidence le fait que ces « goûts », ce « caractère », cet « esprit » ne sont plus les siens...

Effacés : force du verbe. La *sévérité* et le *dégoût du plaisir* n'existent plus, preuve que le changement est plus grand qu'il ne le pensait.

Valeur des deux plus-que-parfaits qui terminent le passage : *avaient été*, *avait effacés*, par rapport aux imparfaits qui précèdent.

III. QUELQUES QUESTIONS

Le début de ce texte ne vous rappelle-t-il pas plusieurs passages célèbres d'un autre écrivain du XX^e^ siècle ? Lesquels ?

Croyez-vous que ce soit seulement *un air d'avant guerre* qui ait provoqué chez Philippe ces réflexions sur lui-même ?

Citez deux autres expressions composées situant une époque par rapport à la guerre.

Cherchez les *phrases d'Odile...*

La belle image déployée par l'auteur (de *comme* jusqu'à *mienne*) vous paraît-elle absolument exacte par rapport au contexte de ce passage ?

L'expression *ce soir-là* voudrait-elle signifier que Philippe ne penserait pas la même chose dans une autre occasion, ou est-elle seulement employée pour indiquer le moment du récit ?

Voyez-vous dans le changement de Philippe d'autres éléments que l'influence directe d'Odile ?

V. ESSAIS

André Maurois a apporté la plus grande attention à la composition de *Climats*, semblable à celle d'une symphonie. Il arrive que des thèmes, des phrases y soient repris d'un chapitre à l'autre, d'une partie à l'autre (par exemple ce passage de la foire à Neuilly). Recherchez ces « leitmotive » dans tout le roman et commentez-les.

N'avez-vous pas connu un moment semblable à celui qu'a vécu Philippe, c'est-à-dire la brusque irruption dans la mémoire d'une sensation qui ressuscite le passé ?

Discutez cette pensée de Jean Rostand, savant et moraliste : « On a le droit, certes, de changer d'avis, mais aussi le devoir d'en concevoir un doute sur le prix de son jugement » (*Nouvelles Pensées d'un biologiste*).

Analysez et illustrez cette phrase de Marcel Proust : « La mémoire, en introduisant le passé dans le présent sans le modifier, tel qu'il était au moment où il était le présent, supprime précisément cette grande dimension du Temps suivant laquelle la vie se réalise » (*Le Temps Retrouvé*, édition de la Pléiade), p. 1031.

Une si longue attente...

Lorsque Philippe rentrait le soir après minuit et que les passants, dans la rue, devenaient rares, j'écoutais leurs pas pour reconnaître le sien. J'entends encore ce bruit décevant, qui croît, fait naître l'espoir d'un arrêt, puis continue, décroît et s'éloigne. Un homme qui va vraiment s'arrêter devant une porte freine déjà depuis quelques mètres; je reconnaissais enfin Philippe à cette vitesse mourante. Le bruit léger d'un timbre courait dans la maison; une porte lointaine claquait; c'était lui. Je me promettais d'être gaie, indulgente, et presque chaque jour je le recevais par des plaintes. Moi-même j'étais blessée par la monotonie et par la violence des phrases que je prononçais alors.

« Oh! disait Philippe d'un air las, je n'en peux plus, Isabelle, je vous assure... Est-ce que vous ne voyez pas à quel point vous êtes incohérente ?... C'est vous qui me suppliez de sortir; je vous obéis, et vous m'accablez de reproches. Qu'est-ce que vous voulez ? Que je m'enferme dans cette maison ? Alors, dites-le... Je le ferai... Oui, je vous le promets, je le ferai... Tout plutôt que ces querelles incessantes... Mais, je vous en prie, n'essayez pas d'être généreuse à neuf heures du soir, et tout à fait mesquine à minuit...

— Oui, Philippe, c'est vrai... Je suis odieuse. Je vous jure de ne pas recommencer. »

Mais, le lendemain, un démon intérieur me dictait les mêmes phrases vaines.

(PP. 216-217.)

I. SENS GÉNÉRAL

L'intérêt réside dans le contraste entre l'attente anxieuse d'Isabelle, si finement analysée, et l'accueil fait à son mari, qui réagit en conséquence.

Ce passage illustre aussi la complexité de la conduite humaine, que Racine résumait dans ces deux vers des *Cantiques Spirituels :*

Je ne fais pas le bien que j'aime
Et je fais le mal que je hais.

L'attente

Elle se développe en plusieurs étapes : l'analyse des pas, Philippe reconnu à sa démarche, son entrée dans la maison, la résolution non tenue d'Isabelle.

L'accueil

Les reproches exaspérés de Philippe, sa question *Qu'est-ce que vous voulez ?* qui s'étend jusqu'à *incessantes*, le trait final de Philippe, la réplique d'Isabelle dans laquelle elle avoue sa culpabilité et renouvelle sa résolution de la première partie (*Je vous jure... je me promettais...*), la conclusion, enfin, qui confirme la triste réalité.

Pour goûter l'ironie subtile de l'auteur dans la tirade de Philippe, on relira attentivement les dialogues des pages 214 et 215 (de *Voulez-vous que nous lisions...* à *beaucoup pleuré*).

II. DÉTAIL DE L'EXPRESSION

La deuxième phrase contient deux analyses — intimement liées — du « bruit ». L'une, extérieure et objective, avec les mots *croît... arrêt... continue, décroît et s'éloigne*; l'autre, intérieure et subjective : *décevant... fait naître l'espoir.*

Un homme... mètres : notation très profonde, prise sur le vif, fruit d'une observation très perspicace. Importance des trois adverbes : *vraiment, déjà, enfin.*

Vitesse mourante : la réunion du substantif et de l'adjectif, pourtant opposés par le sens, produit un effet saisissant (renforcé par l'euphonie — le son sifflant *esse*, les combinaisons de voyelles *ou*, *an*, la chute *te*).

Monotonie... violence : la répétition fréquente des « phrases » — à chaque retour de Philippe — n'en atténue pas la force. Ce qui prouve la permanence du ressentiment d'Isabelle envers Philippe... aussi bien qu'envers elle-même.

Le trait final de Philippe : Alain, le maître de Maurois, appelait cette façon de terminer un paragraphe « le coup de poing ». C'est un procédé souvent employé par l'auteur dans ses ouvrages les plus variés.

Démon intérieur : le serment qu'Isabelle a fait n'est pas suffisant pour l'empêcher de recommencer. Pas plus que Philippe elle n'est capable — jusqu'à ce passage du roman — de contrôler sa jalousie. Mais elle y arrivera par la suite (voir p. 236 : *Non, j'ai fait des progrès, je ne suis plus jalouse; je ne souffre plus;* et surtout le beau passage des pages 237-238 : *Le temps était admirable... voluptueuse*).

Dictait : elle a l'impression que ce n'est pas elle qui agit, mais une autre (Rimbaud : *Le « je » est un autre*).

III. QUELQUES QUESTIONS

Pourquoi Isabelle attendait-elle que les passants deviennent *rares* ?

Justifiez brièvement les changements de temps dans le premier paragraphe du passage.

Expliquez l'expression : *Moi-même j'étais blessée.*

Pourquoi le verbe *reconnaître* est-il répété dans le premier paragraphe ?

Décrivez rapidement l'attitude de Philippe pendant sa scène : cris ? gestes ? ton ?

Relevez dans la tirade de Philippe des traces d'hypocrisie.

Dans la phrase *Tout plutôt que ces querelles incessantes*, que veut signifier Philippe par le mot « tout » ?

Le trait final de Philippe, bien que cruel, paraît objectivement juste : ne devient-il pas faux quand on se reporte à certaines de ses paroles ? (p. 215).

A quelles conditions pensez-vous que cette scène entre Philippe et Isabelle aurait pu être évitée ?

Quel est, selon vous, le plus « odieux » des deux ?

V. ESSAIS

Vous donnez la parole à Isabelle. Imaginez qu'au lieu d'une courte réplique elle réponde longuement à son mari et non seulement se défende, mais l'attaque.

Essayez d'expliquer, à l'aide d'exemples précis, pourquoi il nous arrive de faire le contraire de ce que nous voudrions en actes, en paroles ou en gestes.

Dans une lettre de jeunesse, Emmanuel Mounier, philosophe personnaliste, écrivait cette phrase : « Il faut toujours croire que les gens sont meilleurs que leurs actes, meilleurs même que leurs paroles. La charité est toujours ce qu'il y a de plus près de la vérité. » Discutez cette pensée en vous inspirant du personnage d'Isabelle, tel qu'il vous apparaît dans tout le roman.

Glossaire

7.

Alain. Voir le paragraphe consacré à ce nom dans *Étapes d'une vie* (pp. 248-249).

11.

Tourmente. Sens figuré : trouble violent et intérieur.
Réduit. Employé ici dans le sens militaire : ultime défense à l'intérieur d'une fortification.

12.

Limousin. Ancienne province de France, située à l'ouest du Massif Central. Ville principale : Limoges.
Canton. Circonscription territoriale, intermédiaire entre la commune et l'arrondissement.
Métairie. Domaine rural, exploité par un métayer qui, au lieu de payer un loyer, remet au propriétaire moitié ou partie des produits de la ferme.
Bien national. Ici, propriété que l'État s'est attribuée pendant la Révolution (biens du clergé, des émigrés ou des suspects) et qu'il a revendue.

13.

Saint-Yrieix. Petite ville dans l'arrondissement de Limoges.
Strapontin. Siège mobile qui, dans une voiture à cheval, une auto ou une salle de spectacle, peut se lever et s'abaisser. Peu confortable.
Crottin. Excrément du cheval.

14.

Tirailleur. Soldat envoyé en avant de la troupe pour reconnaître le terrain et signaler ce qui se passe.
Soldat de deuxième classe. Expression qui désigne un soldat sans aucun grade. On l'appelle aussi simple soldat.

15.

Amazone. Personnage féminin de la mythologie grecque, remarquable pour son caractère guerrier et son goût du risque.
Lancelot du Lac. Un des plus célèbres chevaliers de la Table Ronde. Amoureux fou de la femme du roi Artus.
Don Quichotte. Personnage principal du roman *Don Quichotte de la Manche*, de Cervantes (1547-1616).
Limoges. Voir note p. 12.

16.

Hélène. Princesse grecque d'une grande beauté. Son enlèvement par le Troyen Pâris provoqua la guerre de Troie.
Seconde. Classe qui précède la première dans l'enseignement français.
Patère. Support fixé à un mur. Sert à accrocher vêtements ou chapeaux.
Houppelande. Vêtement ample et long, ouvert par-devant. Se met par-dessus les habits.
Palinodie. Dans l'Antiquité, pièce de vers qu'un poète composait pour exprimer des sentiments contraires à ceux qu'il avait éprouvés.
Stésichore. Poète lyrique grec (VIᵉ s. avant J.-C.).
Blasphémer. Prononcer des paroles impies.

17.

Cynique. Plein de mépris et sans respect pour les convenances.
Légère. Sens figuré. Mot expliqué par la phrase suivante.

18.

Seringa. Arbuste à fleurs blanches dont l'odeur est pénétrante.
Barrès. Écrivain français (1862-1923). Nationaliste et individualiste, il fut considéré, avant la première guerre mondiale, comme un maître de la jeunesse.
Libertinage. Autrefois : conduite d'une personne qui, en libre-penseur, se libérait des contraintes religieuses. Aujourd'hui : manière de se conduire librement, selon son plaisir, sans souci de règles morales.

19.

Conseiller général. Membre d'un conseil chargé de régler les affaires du département.

Sénateur. Personnage politique, élu au suffrage indirect, pour siéger au Sénat, sous la troisième République.

Haute-Vienne. Département formé d'une partie du Limousin, d'une partie de la Marche, et de quelques communes provenant du Poitou et du Berry. Limoges en est la préfecture.

Philosophie. Classe qui succède à la première et où l'on enseigne la philosophie.

20.

Gide. Écrivain français (1869-1951). Son influence a été très grande entre les deux guerres. Prix Nobel, 1947.

Claudel. Écrivain et diplomate français (1868-1955). Poète et dramaturge d'inspiration catholique.

Ombrageux. Sens figuré. Soupçonneux, plein de défiance, très susceptible.

Saint-Cyr. Commune de Seine-et-Oise où se trouvait l'École spéciale militaire, fondée en 1808, détruite pendant la guerre de 1939-1945. Les expressions « entrer à Saint-Cyr », « faire Saint-Cyr », « sortir de Saint-Cyr » sont restées dans le vocabulaire, malgré la disparition de l'École, transférée depuis 1946 à Coëtquidan (Bretagne).

Rue de Varenne. A Paris, dans le 7^e arrondissement.

21.

Juliette. Héroïne du drame de Shakespeare, *Roméo et Juliette* (1594).

Clelia Conti. Héroïne d'un roman de Stendhal, *La Chartreuse de Parme* (1839).

22.

Noyau. Sens figuré : les premiers éléments de son groupe.

23.

Rouages. Sens figuré : mécanismes intérieurs de la société.

24.

Mme de Mortsauf. Héroïne principal du *Lys dans la vallée*, de Balzac (1835).

Mme de Rênal. Personnage principal d'un roman de Stendhal, *Le Rouge et le Noir* (1830).

25.

La Loue. Rivière de la Haute-Vienne et de la Dordogne. Affluent de l'Isle, laquelle se jette dans la Dordogne à Libourne. La Loue baigne le hameau de Gandumois (commune de Saint-Médard-d'Excideuil, Dordogne) où se passe une partie du roman.

Réseau. Sens figuré : filet.

26.

Fiesole. Ville italienne, située à 5 kilomètres de Florence. Ruines étrusques.

Écrue. État naturel d'une toile qui n'a pas été blanchie.

Pergola. Mot italien. Désigne une construction légère, couverte d'un toit soutenu par des colonnes, sans murs.

27.

Niche de rocailles. Enfoncement fait dans un mur et décoré de pierres.

29.

Bibliothèque rose. Célèbre collection de romans, destinés à la jeunesse. Camille et Madeleine sont des personnages des romans de la comtesse de Ségur, le plus célèbre auteur de la collection.

30.

En gerbe. Ces « choses » d'Odile sont présentées comme des fleurs.

Guelfes et Gibelins. Partis politiques puissants qui divisèrent l'Italie du XII^{e} au XV^{e} siècle. L'un était pour le pape, l'autre pour l'empereur germanique.

31.

Vetturini. Nom italien. Désigne les cochers des voitures à cheval.

Parapet. Ici, mur d'un pont où l'on s'appuie.

32.

Crénelés. Surmontés de créneaux, constructions en forme de dents.

33.

Se fermer. Expression familière, équivalente à se replier sur soi-même.

34.

Institut. Ensemble des cinq Académies. Ici l'Académie des beaux-arts (40 membres), divisée en cinq sections : peinture, sculpture, architecture, gravure et musique.

35.

En loge. Le candidat à un prix de Rome est enfermé dans une pièce (dite *loge*) de l'École des beaux-arts pendant quelques jours, et travaille seul à son projet.

Prix de Rome. Concours dont la récompense consiste pour les lauréats en un séjour à Rome (Villa Médicis), pendant lequel ils se perfectionnent dans leur art, aux frais du gouvernement français. L'expression désigne aussi le lauréat lui-même.

36.

Cartons. Ici, les dossiers qui contiennent les projets de l'architecte.

37.

En sourdine. Sens figuré. D'une façon très atténuée.

38.

Rustique. Simple, sans raffinement, comme une jeune fille de la campagne.

39.

Cretonnes. Toiles de lin ou de chanvre avec des dessins imprimés. Le nom vient de Creton, village de l'Eure.
Gaminerie. De gamin : agir comme un enfant.

41.

Othello. Personnage principal de la tragédie de Shakespeare, *Othello* (1604). Par jalousie, il étouffa Desdémone, sa femme
George Dandin. Personnage de la pièce portant le même nom (1668), de Molière.

42.

Surmené. Avoir trop à faire, être excédé de travail.

45.

Palabre. Mot d'origine espagnole (*palabra*, parole). S'emploie maintenant pour désigner une conversation longue, généralement ennuyeuse.
Dominique. Titre d'un roman psychologique (1863), de l'écrivain français Fromentin (1820-1876). Il a aussi été peintre.
Tourgueneff. Écrivain russe (1818-1883) qui a particulièrement décrit la vie populaire de son pays.

46.

Mythomane. Personne qui a la manie de mentir.

48.

Enchantement du Vendredi saint. Célèbre passage du dernier opéra de Wagner, *Parsifal* (1882).

49.

Imitation. Titre complet : *Imitation de Jésus-Christ.* Ouvrage de piété catholique, écrit en latin, au XIVe ou au XVe siècle, et dont l'auteur est inconnu.

53.

Scabreux. Le mot désigne ici des sujets très libres, délicats ou difficiles à traiter devant une jeune femme.

55.

États. Documents qui énumèrent l'inventaire ou les comptes d'une entreprise.
Whatman. Papier à dessin, portant le nom du premier fabricant.

56.

Ravel. Un des maîtres de la musique française contemporaine (1875-1937).
Inquisiteur. Désignait autrefois le juge d'un tribunal ecclésiastique, l'Inquisition, qui recherchait et condamnait, souvent avec injustice, les hérétiques. Désigne, maintenant, une personne soupçonneuse qui cherche, à n'importe quel prix, à faire avouer quelqu'un.

57.

Boudeuse. Se dit d'une femme qui montre son dépit ou sa mauvaise humeur par une attitude hostile.
L'Œuvre. Théâtre de Paris qui, entre 1893 et 1914, a présenté de nombreuses pièces modernes. Alors dirigé par Lugné-Poë. Existe encore.
Maison de poupée. Pièce du célèbre dramaturge norvégien Ibsen (1828-1906).

60.

Castelnaudary. Ville située à l'ouest de Carcassonne, dans le département de l'Aude.

62.

Fermé. Air entêté, buté.

65.

Crétin. Familièrement, une personne stupide, qui ne sait rien.

66.

Chantilly. Commune de l'Oise, réputée pour son château, son musée et ses forêts.

Chasseur. Ici, domestique chargé des commissions dans un hôtel.

67.

Juge d'instruction. Juge chargé de réunir (*instruire*) tous les éléments permettant de bien juger une affaire. Il interroge l'accusé avant le procès.

70.

Guerre et Paix. Grand roman de l'écrivain russe Tolstoï (1828-1910).

72.

Rêvasser. S'abandonner à des rêveries. Diminutif péjoratif de *rêver*.

L'Apprenti Sorcier. Poème symphonique (1887) du compositeur français Paul Dukas (1865-1935), sur un célèbre poème de Gœthe.

73.

Lieutenant de vaisseau. Officier de marine dont le grade correspond à celui de capitaine dans l'armée de terre.

Conrad. Écrivain anglais, d'origine polonaise, et officier de marine. A écrit des romans sur la vie des marins et la mer (1857-1924).

Gauguin. Peintre français, précurseur de la peinture moderne (1848-1903).

75.

Préfet maritime. Amiral chargé du commandement d'une région maritime.

79.

Bourru. A le sens, ici, d'impoli. Exprime une manière brusque de se refuser à parler.

80.

Martelée. Sens figuré. Une diction qui fait résonner les mots et les sons comme des coups de *marteau.*

81.

Lâcher une bordée. Expression utilisée dans la marine : faire tirer tous les canons situés d'un même côté d'un navire de guerre.

82.

Anatole France. Écrivain français (1844-1924). Prix Nobel 1921. Considéré comme un des maîtres de la littérature française avant 1914.

Villa Saïd. Anatole France recevait régulièrement dans sa maison située dans l'impasse qui porte ce nom, alors très fréquentée par le monde littéraire et artistique de Paris.

84.

Le Midi. Nom qui désigne (avec la majuscule) les pays méridionaux de la France. Plus spécialement la région méditerranéenne.

Beauvallon. Station balnéaire du Var, située sur la Côte des Maures, en face de Saint-Tropez.

88.

Caser. Au sens figuré et, familièrement, trouver un emploi ou un poste pour quelqu'un.

Vauban. Ingénieur militaire et maréchal de France (1633-1707). A construit beaucoup de fortifications et de places fortes.

89.

Morgat. Station balnéaire bretonne, située dans la baie de Douarnenez.

98.

Affolée. Troublée au point de perdre le contrôle de soi.

Une histoire à dormir debout. Expression familière. Se dit d'une histoire absolument invraisemblable, donc impossible à croire.

Papillons noirs. Des idées tristes, pessimistes.

Rêveries du promeneur solitaire. Ouvrage posthume de J.-J. Rousseau (1782), dans lequel il chante sa solitude et son amour de la nature.

Bouquiner. Chercher des livres d'occasion. Sens familier : lire.

99.
En chapelet. Disposé comme les grains d'un chapelet.

101.
Entonnoir. Le torrent apparaissait comme au fond d'un entonnoir : instrument en forme de cône qui sert à transvaser des liquides.

102.
Artério-sclérose. Maladie produite par le durcissement des parois des artères.

103.
Potins. Petits faits non vérifiés qu'on rapporte dans une conversation, souvent avec une intention méchante.

104.
Brouille. Désaccord, mésentente avec quelqu'un.

105.
Enchevêtré. Même sens que confus, dans la même phrase.

108.
Compiègne. Ville historique, située au nord-est de Paris. Célèbre pour son château, son parc, sa belle forêt.

109.
Mesquin. Qualifie un sentiment sans noblesse.

110.
Enfantillage. Paroles, actions et attitudes propres aux *enfants*.

113.
Procès-verbal. Document résumant ce qui a été dit, fait, décidé. On reconnaît, en le signant, la vérité des faits mentionnés.

115.
Licence ès sciences. Grade universitaire, intermédiaire entre celui de bachelier et de docteur. La préposition « ès », qui signifie « en matière de » (contraction de « en les »), ne s'emploie plus que dans des expressions similaires, et toujours avec un nom pluriel.

116.
Humectant. Mouillant.

117.
Monceaux. Une accumulation de lettres.

120.
Conseil d'État. Une des plus anciennes institutions françaises (1799). Il comprend 166 membres nommés par décret. Son rôle : conseiller le gouvernement sur des questions juridiques ou administratives; défendre les citoyens contre l'État.

121.
Député. Sous la Troisième République, membre de la Chambre des députés, assemblée législative élue au suffrage universel direct.

123.
Jardin d'Acclimatation. Jardin situé dans le Bois de Boulogne, à Paris. Plantes et animaux exotiques.

124.
Le Bois. Avec une majuscule, désigne le Bois de Boulogne : grand parc avec deux lacs principaux, situé entre Paris, Neuilly et Boulogne.

128.
Garde champêtre. Agent communal chargé de l'application des règlements de police.

132.
Cache-pot. Enveloppe qui sert à orner un pot de fleurs.
Gargouilles. Le buffet, comme les cathédrales gothiques, est décoré d'animaux fantastiques à la gueule ouverte.

133.
Quasimodo. Nom du sonneur dans le roman de Victor Hugo *Notre-Dame de Paris* (1831).
Chambre de débarras. Pièce dans laquelle on met les objets dont on ne veut plus se servir.

Hargneux. De mauvaise humeur, irrité.

Harassé. Très fatigué.

Delcassé. Homme politique. Plusieurs fois ministre des Affaires étrangères. Artisan de l'« Entente Cordiale » entre la France et l'Angleterre (1852-1923).

134.

Aguerri. Préparé, entraîné.

Gâtée. Traitée, élevée avec trop d'indulgence.

Charlotte Corday. Héroïne qui, pour avoir tué Marat, chef révolutionnaire, fut guillotinée.

Louise de La Vallière. Favorite de Louis XIV. Se fit religieuse en 1674.

135.

Quai d'Orsay. Par extension, désigne le ministère des Affaires étrangères, qui est situé à cet endroit, le long de la Seine. On dit aussi familièrement « Le Quai ».

Contenir. (A me) dominer.

136.

Siegfried. Drame musical de Wagner (1876).

Walkyrie. Déesse de la mythologie scandinave. Ces personnages jouent un rôle important dans la Tétralogie de Wagner *L'Anneau de Nibelung*.

137.

Permission. Congé de courte durée accordé à un militaire.

138.

Rôdaient. Tournaient autour.

142.

Sisley. Peintre français (1839-1899), un des maîtres de l'école impressionniste.

145.

Bataille. Dramaturge français (1872-1922), très à la mode avant 1914.

Rostand. Auteur dramatique français (1868-1918). A écrit *Cyrano de Bergerac* et *L'Aiglon*.

Proust. Écrivain français (1871-1922), auteur d'un grand roman : *A la recherche du temps perdu*.

Mérimée. Écrivain français (1803-1870), remarquable par ses nouvelles (*Carmen*, *Colomba*).

148.

Murmures de la forêt. Passage musical célèbre de *Siegfried* (p. 136, n. 1).
Salle Gaveau. Salle de concert réputée, à Paris.

149.

Crépuscule des dieux. Drame musical de Wagner (1876).
Margelle. Au sens propre : ensemble des pierres qui constituent le rebord d'un puits.

153.

La Maison Hachette. Grande maison d'éditions française.
Chamfort. Moraliste français, auteur de *Maximes* (1741-1794).

157.

Crèche. Établissement où l'on reçoit, pour les garder pendant la journée, des enfants en bas âge.

159.

En faux Henri II. En imitation d'un style de mobilier à la mode du temps d'Henri II, roi de France de 1547 à 1559.

163.

Saint-Moritz. Station de haute montagne et de sports d'hiver, en Suisse.

165.

Gaufres. Pâtisserie mince et légère, faite dans un moule spécial (*gaufrier*).

166.

Roumis. Nom par lequel les Arabes désignent les chrétiens.

169.

Grossier. Impoli, sans éducation.

173.

Cours de Bourse. Valeur monétaire des actions sur le marché financier.
Kœnigsmark. Titre d'un roman d'aventures de P. Benoit (1886-1962).
Musset. Célèbre écrivain romantique, poète et dramaturge (1810-1857).

177.

Chatte. Elle aimait à jouer avec les hommes et à leur plaire. Comme une chatte qui veut qu'on s'occupe toujours d'elle.

180.

Colons. Habitants non indigènes d'une colonie.

184.

Aphorismes. Définitions faites sous formes de maximes, avec un minimum de mots.
Alhambra. A l'origine, nom donné à un palais de Grenade. Désigne ici le nom d'un théâtre qui présente des variétés (sorte de music-hall).

185.

Cardinal de Retz. Homme politique et écrivain français (1613-1679). Auteur de *Mémoires*.

186.

Lucien Leuwen. Titre et personnage principal d'un roman inachevé de Stendhal.

188.

Style Philippe. L'auteur s'amuse à inventer, par analogie avec les expressions « Style Louis XV », « Style Directoire », un style « Philippe Marcenat ».

193.

Aigre. Sens figuré. Désagréable.

194.

La Transatlantique. Nom d'une compagnie maritime dont les bateaux font le service entre l'Europe et l'Amérique (Compagnie Générale Transatlantique ou « la Transat »).

198.

Dépareillée. Rendue incomplète.

199.

Noces d'or. Ici, fête qui célèbre cinquante ans de mariage.
Gâché. Sens figuré. Nous n'avons rien détruit irrémédiablement.

200.

Canevas. Sens figuré : un plan.
Arabesques. Sens figuré, signifie ici qu'il n'est pas défendu de se permettre certaines fantaisies.
Marquet. Peintre français (1875-1947) qui a appartenu au mouvement des « Fauves ».
Lebourg. Peintre français (1849-1928). A participé aux expositions du groupe impressionniste.
Officier de la Légion d'honneur. Grade intermédiaire entre chevalier et commandeur dans l'ordre national français créé par Bonaparte (1802).

201.

Carton. Petite carte placée sur la table pour des repas importants. Elle porte le nom du convive et lui indique sa place.
Lucrèce Borgia. Femme italienne, célèbre par sa beauté et ses pouvoirs (1480-1519).
Hermione. Fille de Ménélas et d'Hélène. Racine en fit un personnage de sa tragédie *Andromaque* (1667). Symbolise l'amour jaloux.

204.

Esquisse. Sens figuré : le début.

206.

Ambiguës. Dont le sens, incertain ou équivoque, prête à deux interprétations.

212.

Anna Karénine. Célèbre roman de Tolstoï.

214.

Messageries. Ici, bureaux de la Compagnie des Messageries Maritimes.

215.

Lamiel. Titre du dernier roman de Stendhal; inachevé.

217.

Zelliges. Mot d'origine arabe. Désigne des morceaux de briques émaillées servant à la décoration.

218.

Berbères. Groupe ethnique de l'Afrique du Nord (Rif, Kabylie, Aurès) qui a conservé des mœurs et des coutumes originales.

220.

Douillette. Personne qui craint ou ne sait pas supporter la douleur.
Coureur. Se dit d'un homme qui *court* après les femmes, passant avec facilité de l'une à l'autre.

227.

Hâlé. Bruni par le grand air et le soleil.

228.

Souffleur. Personne chargée dans un théâtre de *souffler* leur rôle aux acteurs lorsqu'ils hésitent.
Ficelles. Nom familier pour désigner les ruses, les « trucs », c'est-à-dire les procédés employés pour construire l'intrigue.
Maniérée. Femme qui fait des manières. Le contraire d'une personne naturelle.
Minaudière. Personne qui, pour paraître plus agréable, fait des *mines* et des coquetteries.

229.

Tristan. Personnage de la légende du Moyen Age *Tristan et Iseult ;* titre, aussi, d'un drame lyrique de Wagner (1865).

233.

Études de femmes. Titre d'un récit de Balzac (1830), introduit par la suite dans *Scènes de la Vie privée.*
Les Secrets de la princesse de Cadignan. Titre d'une nouvelle de Balzac.

238.

Se griller. Expression familière pour se dorer, brunir au soleil.

240.

Hautefort. Village du Périgord, où est née Marie de Hautefort, fille d'honneur d'Anne d'Autriche et qui fut aimée du roi Louis XIII.
Biron. Village du Périgord. Berceau d'une illustre famille dont plusieurs membres se distinguèrent dans les armes au service des rois de France.
Brantôme. Nom d'un village de Dordogne où se trouvent les ruines d'une abbaye fondée par Charlemagne. Et nom d'un célèbre mémorialiste français, né en Dordogne (1540-1614).

241.

Cernés. Sens figuré : si l'on parle des yeux, quand, à cause de la fatigue ou de la maladie, ils sont entourés de cercles bleuâtres.
Œdème. Maladie produite par le gonflement d'un organe infiltré de liquide séreux.

243.

Défervescence. Diminution ou disparition de la fièvre, annonçant la convalescence.

Bibliographie sommaire

Livres consacrés à André Maurois et à son œuvre

Justin Sauvenier : *André Maurois;* Éditions de Belgique, Bruxelles, 1932.

Amélie Fillon : *André Maurois romancier;* Malfère, Paris, 1937.

Victor Dupuis : *Un écrivain tonique, André Maurois;* Éditions de l'Efficience, Lausanne, 1945.

Suzanne Guéry : *La Pensée d'André Maurois;* Nouvelle édition, Les Deux-Rives, 1951.

Michel Droit : *André Maurois;* Coll. Classiques du xx^e^ siècle. Éditions Universitaires, Paris, 1953. Préface de Robert Kemp.

Jacques Suffel : *André Maurois, Portrait-Dialogue;* Flammarion, Paris, 1963.

Articles et études sur André Maurois et son œuvre

Jean Prévost : *André Maurois;* Nouvelle Revue Française, septembre 1937.

François Mauriac : *André Maurois, de l'Académie Française;* Revue de Paris, 15 juillet 1938.

Louis Bernaert : *Maurois et le problème de la vie;* Les Études, 20 janvier 1939.

Louis Chaigne : *Vies et œuvres d'écrivains;* Tome I. Édition revue et augmentée; Lanore, 1936.

Louis Barjon : *De « Climats » à « Terre promise »;* Les Études, avril 1947.

Criticus : *Le style au microscope;* Tome I. Calman-Lévy, 1949.

Livres de France : Juin-juillet 1965, nº 6 (avec les collaborations de Maurice Genevoix, Maurice Druon, Jacques Suffel, André Maurois) ; documents, bibliographie complète des œuvres de Maurois.

Anthologies

Textes choisis : Réunis et présentés par Édouard Maynial; Grasset, Paris, 1936.

Choix de textes : *Les aspects d'André Maurois et de son œuvre*, présentés par Louis Chaigne; Le Roux, Strasbourg, 1949.

Extraits de Disraeli : avec notice biographique et littéraire, notes et documents par René Lalou et Charles Bouton; Coll. Classiques Larousse, Larousse, 1955.

Pages choisies : avec notice biographique et littéraire, notes et documents par Arsène Chassang et Charles Senninger; Classiques illustrés Vaubourdolle, Hachette, 1957.

André Maurois et son œuvre par lui-même

Aspects de la biographie : Paris, « Au Sans Pareil », 1928, et Grasset, 1930.

Mémoires : Tome I, *Les années d'apprentissage*. Tome II, *Les années de travail;* la Maison Française, New York, 1942. Édition remaniée en 1 volume : Flammarion, Paris, 1948.

Ce que je crois : Grasset, Paris, 1951.

Portrait d'un ami qui s'appelait moi : dans la collection *Les auteurs juges de leurs œuvres;* Wesmaël-Charlier, Namur, 1959.

Choses nues : Gallimard, Paris, 1963.

Les *Œuvres complètes* d'André Maurois ont été publiées de 1950 à 1956 aux Éditions A. Fayard, avec une préface inédite de l'auteur (16 volumes).

Un film. intitulé *Climats* et réalisé en 1961 par Stellio Lorenzi a été tiré de l'œuvre de Maurois. Principaux interprètes : Marina Vlady, Emmanuelle Riva, Jean-Pierre Marielle, Alexandra Stewart, Michel Piccoli, Renée Devillers, Gabrielle Dorziat, Lucien Nat, Jean Marchat.

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

Odile. 9

DEUXIÈME PARTIE

Isabelle. 129

ÉTUDE ET NOTES 245

BRODARD ET TAUPIN — IMPRIMEUR - RELIEUR
Paris-Coulommiers. — Imprimé en France.
2326-1-7 - Dépôt légal n° 5785, 3e trimestre 1966.
Le Livre de Poche - 4, rue de Galliéra, Paris.
30 - 48 - 2080 - 01

LE LIVRE DE POCHE
PARAIT
TOUTES LES SEMAINES

Le Livre de Poche Université

Cette série est née d'une exigence double.

Procurer aux étudiants des universités étrangères, des instituts et centres culturels français, des alliances françaises, *les meilleurs textes* des grands auteurs français contemporains, dans leur *texte intégral* et *au prix le plus modique.*
Compléter ces textes par *un appareil pédagogique de qualité* comprenant une notice sur l'écrivain et son œuvre, une analyse du texte, six à huit explications sur quelques extraits significatifs, un glossaire des principales difficultés et une bibliographie.
Le *Livre de Poche Université* est placé sous la direction de Maurice Bruézière, directeur de l'École pratique de l'Alliance française à Paris. Il compte parmi ses collaborateurs les meilleurs spécialistes de l'enseignement du français à l'étranger.

Précédemment parus :

André Malraux	*La Condition humaine*
André Gide	*La Symphonie pastorale*
Henry de Montherlant	*La Reine morte*
François Mauriac	*Thérèse Desqueyroux*
Albert Camus	*L'Étranger*
André Maurois	*Climats*
Jean Giraudoux	*La Guerre de Troie n'aura pas lieu*
Georges Bernanos	*Journal d'un curé de campagne*
Alain-Fournier	*Le Grand Meaulnes*
A. de Saint-Exupéry	*Vol de nuit*
Jean-Paul Sartre	*La Nausée*
Georges Duhamel	*Le Notaire du Havre*

Imprimé en France